PRESENCE DU FUTUR

orson scott card

espoir-du-cerf



Denoël

ORSON SCOTT CARD

Espoir-du-cerf

roman traduit de l'américain
par Emmanuel Jouanne



DENOËL

Titre original :

HARTS HOPE
(Benkley Books, New York)
ISBN : 0-425-05819-0

Cartes réalisées par Michael C. Goadwin
d'après des cartes originales de l'auteur.

73-75, rue Pascal - 75013 Paris
ISBN : 2-207-50385-2
B : 50385-1



RUNOWISS
BAIE D'ARNOWISSEN
BAIE DE BLESK
BICHES
CROFE
HAUT BURLAND
TERRE
BAIE SUD
TERREFOR
BAIE DESOIES
RANCEK
N
BAIE DES CANARDS
BAIE DE CRAWINGEN
HAUTS PICS
PIXELE
CRAVIL
LONGUE CÔTE
BAIE TORDUE
LES BROUES
LONGUE CÔTE
OUEST
CÔTE DENT


HAUT LANTO
HAUTS BANS
LANPISS
COUDES DE FLASS
LE BANNING
COURS
TRAFFING
LE FLASS
FLASS
AND
PLAINE CALLEUSE
CALARNAY
AIE DU BURRING
HAUT CRANCH
LE CRANCH
BAIE DE CRANCH
DAVILLAND
BAIE DESOLEE
LES CROULES
HROVESSE
BAIE DE VERRE
BAIE DE BRACK
LÉE


PARC A BESTIAUX
PARC A BESTIAUX
PORTE SUD
ROUTE DU ROY
ROUTE DU ROI
PRISON MILITAIRE
LES FOURS
CITE DU POISSON
PORT DES MARCHANDS
LE BURRING
(banlieue)



BOIS OUEST
VICTOIRE DU ROI
BOIS DU MUR
PORTE DE PERRIERE
N
HAUTES FERMES
CIMETIERE
HAUTS PRÉS
HAUTE VILLE
CHATEAU DU COIN
TOUR DU MUR
RUE DU MUR
PETIT DONJON
PARC DU PALAIS
HAUT MUR
CITÉ DES ESCLAVES
HAUTE PORTE
PALAIS
INWIT
BOIS TOMBANT
LA LANGUE
ENCLOS
VIEUX CHÂTEAU
GRAND DONJON
CITÉ DU PORT
LE DOIGT
FORÊT DU ROI
BOIS DU PORT

À Mark Park,
Qui connaît le Petit Roi
Du fond du cœur.

Proeme

Ô Palicrovol, toi dont les yeux sont pleins de mort et de vengeance, je t'écris car il est des histoires que tu as oubliées au cours des siècles, et d'autres que tu n'as jamais connues. Je vais te conter tous les contes et, puisque mes récits sont vrais, tu retiendras ta main armée de fer et ne chercheras plus à tuer le jeune Orem, nommé Hanches-Maigres, nommé Rive-du-Banning, nommé le Petit Roi.

LE REBELLE EN EXIL ET LA PRINCESSE DES FLEURS

Ce récit n'est pas le premier de tous, mais il est celui que je dois faire d'abord ; car si tu te souviens de ceci, tu m'écouteras jusqu'à la fin.

Il alla vers elle dans le jardin, où ses femmes la vêtaient de fleurs comme elles doivent le faire chaque jour du printemps.

« Quel est le nom de cette jeune fille ? » demanda-t-il.

Du regard, ses femmes lui demandèrent la permission de répondre. Elle fit un signe de tête à Froid-dans-les-Eaux-d'Ouest, qui avait la langue acérée et saurait répondre comme il fallait.

« Notre Dame veut savoir le nom de cet homme qui a l'audace de marcher dans le jardin sacré, et qui risque de connaître bientôt tous les secrets que seuls les eunuques connaissent. »

L'homme parut légèrement surpris. « Mais on m'a dit que je pouvais marcher n'importe où en ville. »

Ses femmes se tournèrent de nouveau vers elle, et elle choisit cette fois Voûtée-de-Naissance, dont la voix était haute et étrange.

« Vous pouvez marcher où un homme peut marcher, mais vous devez payer ce qu'un homme doit payer. »

À sa grande surprise, il ne parut pas avoir peur. Cette intrépidité indiquait qu'il était idiot. Son accent maladroit indiquait qu'il venait d'arriver dans l'Ile-où-il-n'y-a-qu'un-Jour-d'Hiver-en-Montagne. Mais, par-dessus tout, son visage indiquait qu'il était fort, beau et bon, et

elle fit donc signe à Née-parmi-les-Pétales-Tombant-des-Lilas.

« Vous êtes en présence de la fille aînée du roi Sur-la-Mer-à-Dos-de-Cygne », déclara Mesmisfedilain de sa voix la plus veloutée.

L'étranger tomba aussitôt à genoux et inclina la tête, mais il ne courba pas le dos. Voilà qui était étrange. Elle fit signe à Vérité-sans-Torture.

« Si tu es roi en ton propre pays, homme, pourquoi t'agenouilles-tu ? Et si tu n'es pas roi, pourquoi appelles-tu la mort sur toi en gardant le dos droit ?

— Je suis Palicrovol, dit l'homme, et seule une bataille me sépare du trône ou de la mort. Mon ennemi est Nasilee, qui gouverne au Burland par le droit du sang. »

Vérité-sans-Torture releva le défi que contenaient ses paroles. « S'il gouverne par le droit du sang, comment oses-tu t'opposer à lui ? Réponds sincèrement, car ta vie est sur ta langue.

— Parce que je suis un homme bon, répondit Palicrovol, et que Nasilee est l'un de ceux qui gouvernent par le droit du sang et qui ne méritent que la haine des justes. Pourtant, je ne me serais pas rebellé si les dieux ne m'avaient pas choisi.

— Si les dieux t'ont choisi, comment se fait-il que tu sois ici, exilé sur Ile-où-il-n'y-a-qu'un-Jour-d'Hiver-en-Montagne ? »

D'un bond, Palicrovol fut sur pied. La jeune fille craignit un instant qu'il ne veuille lui faire du mal, et craignit même davantage qu'il ne cherche à s'enfuir. Mais il étendit les bras dans un grand geste et se mit à faire le récit de la bataille en déclamant à demi. Dans sa langue, les mots semblaient lourds, mais elle s'aperçut bientôt que leur maladresse provenait de ce qu'il traduisait de la poésie. Tu connais le poème. Il lui raconta qu'il se tenait au sommet d'une colline, tard dans la soirée qui précédait la bataille, les feux de camp des armées les plus importantes jamais engagées dans une guerre au Burland étalés devant lui, et qu'il avait vu que trop d'hommes mourraient, quelle que soit l'issue de la bataille. Il ne resterait pas assez de troupes pour défendre les frontières contre les pillards descendant des montagnes de l'intérieur ou les côtes contre les pillards venant de la mer. Aussi avait-il dit à Zymas, son grand général, de scinder l'armée en petits groupes et d'envoyer ceux-ci se cacher avant l'aube. Que tous croient à la couardise de Palicrovol avant qu'il ne surgisse pour remporter la bataille quand le coût est moindre et le gain supérieur. En ce temps-là, Palicrovol était sage.

Et elle lui sourit, car il était effectivement royal.

« Alors ? Puis-je vivre ? » lui demanda-t-il.

Elle acquiesça.

« En gardant intact mon équipement de toujours ? »

Les femmes pouffèrent, mais *elle* ne rit pas. Elle acquiesça

simplement, gravement, une seconde fois.

« Dans ce cas, puis-je risquer ma vie une fois encore, et vous dire que vous n'êtes qu'une enfant, et que pourtant je n'ai jamais vu de beauté si parfaite dans toute ma vie. » Elle fit signe à Née-parmi-les-Pétales-Tombant-des-Lilas.

— Bien sûr qu'elle est belle, Presque-Roi-du-Burland. Elle est la princesse des Fleurs.

— Non, dit-il, je ne parle pas de son visage parfait, ou de sa peau parfaite à côté de laquelle les fleurs semblent rêches, ou de la façon dont sa chevelure semble profonde comme un champ fraîchement labouré dans la lumière du soleil. Je dis qu'elle a la beauté parfaite d'une femme qui ne mentira pas une seule fois de sa vie. »

Il ne pouvait pas savoir, à moins qu'un dieu ne le lui eût dit, qu'elle avait prononcé ce vœu terrible entre tous lorsqu'on l'avait offerte à la mer à l'âge de cinq ans. Elle était astreinte à la vérité et, bien qu'elle ne lui ait pas dit un mot, bien que les Mères de la Mer elles-mêmes ignorassent tout de son vœu, il lui avait suffi d'un regard pour le voir.

« Elle n'est pas femme », dit Née-parmi-les-Pétales-Tombant-des-Lilas. « Elle n'a que onze ans.

— Je vous épouserai, dit Palivrovol. Quand vous aurez vingt ans, si je suis roi du Burland, je vous enverrai chercher et vous me rejoindrez, car je suis le seul roi au monde qui puisse supporter la beauté d'une épouse qui ne mentira jamais. »

Elle se leva alors, laissant les fleurs tomber où elles voulaient, ignorant les hoquets de surprise que poussèrent les femmes. Elle tendit la main et lui toucha le poignet, tandis qu'il lui présentait sa paume ouverte. « Palicrovol, je t'épouserai alors, que tu sois roi ou non. »

Palicrovol répondit : « Ma Dame, si je ne suis pas roi d'ici là, c'est que je serai mort.

— Je ne crois pas que tu meures jamais », dit-elle.

Puis ses femmes se mirent à pleurer, car elle venait de se promettre en mariage et cela ne pouvait être défait, même si son père souffrait de son choix ou se mettait en colère.

Mais Palicrovol se moquait de leurs lamentations. « Je ne connais même pas votre nom, ma Dame », dit-il.

Elle fit signe à Voûtée-de-Naissance. Elle ne pouvait pas prononcer son propre nom, car il n'était pas vrai, en ce temps-là.

Voûtée-de-Naissance trouva sa voix malgré ses pleurs, et dit le nom de la princesse des Fleurs. « Voici-la-Femme-avec-la-Joie-de-Toutes-les-Femmes-sur-le-Visage, La-Douleur-de-Toutes-les Femmes-dans-le-Cœur. »

Il répéta ce nom d'une voix douce en regardant ses lèvres. « Enziquelvinisensee Evelvenin », dit-il. Elle l'écouta et se sentit

joyeuse, car elle était certaine que l'amour qu'il éprouvait pour elle rendrait un jour ces mots vrais, bien qu'elle eût peur du chemin qui la conduirait à son nom.

« Je vous enverrai chercher, dit-il, et vous aurez plus de valeur pour moi que la couronne d'Andouillers. »

Il s'en alla, et la princesse des Fleurs l'attendit. Jamais, de toute sa vie, elle n'a regretté sa promesse, ou acquitté à contrecœur le prix terrible qu'elle paya pour lui, ou menti à Palicrovol, pas même quand tu voulais qu'elle mente, pas même quand tu lui as ordonné de se taire avec une telle cruauté.

1. Palicrovol devient roi en son cœur

Voici comment Dieu poussa un homme dépourvu d'ambition à se mettre en quête d'un trône.

LE RÊVE DE ZYMAS

Zymas était le bras droit du roi, l'œil droit du roi, et – au dire des irrévérencieux – la couille droite du roi, également. Il était fils d'un palefrenier mais sa force d'abord, puis son habileté, et enfin sa sagesse lui valurent un tel renom qu'il était désormais général de toutes les armées du roi et que la terreur de Zymas s'étendait à travers tout le Burland.

Zymas n'avait que cinq cents soldats, cavaliers et fantassins, mais c'était à une époque où un village comptait cinq familles et une ville cinquante, et cinq cents soldats suffisaient largement pour soumettre ceux qui avaient besoin d'être soumis. Et si quelques barons ou comtes se regroupaient pour unir leurs faibles forces et l'emporter en nombre sur Zymas, ils étaient quand même condamnés d'avance. Si dix de ces barons se rassemblaient, ils pouvaient être sûrs que l'un d'entre eux n'avait rejoint la rébellion qu'en tant qu'agent du roi, deux en tant qu'agents de Zymas, et que les autres se balanceraient au bout d'une corde avant que le mois ne s'achève.

Zymas avait connu des jours de gloire sur la frontière, où de sauvages tribus venues des montagnes de l'intérieur s'étaient brisées contre les piques de son armée. Et il y avait eu des jours de gloire sur le littoral, quand les pillards arrivant de l'est s'étaient échoués dans leurs embarcations pour mourir par centaines avant de pouvoir dépasser le front des vagues. Oh ! Zymas était un puissant guerrier ! Mais maintenant que les ennemis extérieurs du roi étaient tous brisés et payaient tribut, Zymas conduisait ses hommes de montagne en ligne côtière, non pour prévenir une attaque contre le Burland, mais pour protéger les collecteurs d'impôts, punir ceux qui désobéissaient, et

terroriser les faibles et les désarmés.

Il y avait ceux qui disaient que Zymas n'avait pas de cœur, qu'il tuait pour le plaisir. Il y avait ceux qui disaient qu'il ne prenait jamais d'initiative, qu'il ne se risquait jamais ne fût-ce qu'à remettre en question un ordre que lui avait donné le roi. Mais ceux qui disaient de telles choses se trompaient.

Zymas et son demi-millier d'hommes campaient pour la nuit sur les rives du Burring, loin à l'intérieur des terres, là où les gens du pays nommaient encore le fleuve Banning. Le village était trop petit pour avoir un nom – quatre familles –, et était désigné dans les registres comme « septième village près de Rive-du-Banning ». Il était consigné qu'il n'avait pas acquitté ses trente boisseaux d'impôt. Cela provoquait des rancœurs et constituait un mauvais exemple pour les autres villages. Zymas était là pour les punir. Demain, il viendrait avec cinquante fantassins, encerclerait le village, puis les exhorterait à se rendre. S'ils se rendaient, ils seraient pendus. Dans le cas contraire, ils seraient embrochés et installés au-dessus de feux, ou assis sur des piquets pointus, ou quelque chose du même genre, rien que de très normal en ce temps-là, hommes, femmes et enfants, rien que de très normal. Zymas songeait au lendemain, et il sentit son cœur se dessécher comme toujours, pour qu'il n'éprouvât pas de honte.

Quand enfin son cœur fut tout racorni, il s'allongea à même le sol froid et s'endormit. Mais ce soir-là son sommeil paisible fut déchiré par un rêve. Il fut surpris de rêver, et surpris même dans son rêve, car il avait renoncé à rêver depuis longtemps. C'était un rêve des plus sacrés, car il y vit un grand vieux cerf marcher avec douleur à travers bois. En quoi consistait la douleur ? Un rat était accroché par les dents au ventre du cerf, et la souffrance faisait frissonner la grande bête à chaque pas. Zymas tendit la main pour attraper le rat, mais une voix l'interrompit.

— Si tu enlèves le rat, que restera-t-il pour fermer la grande plaie que le cerf porte au ventre ? »

Zymas regarda de plus près, et constata que les mâchoires du rat empêchaient de s'écarter les lèvres d'une blessure longue et cruelle qui menaçait de déchirer le cerf du poitrail au bas-ventre. Le rat, pourtant, ne pouvait qu'envenimer la blessure.

Un aigle descendit alors, formidable, et se posa brutalement sur le dos du cerf. Zymas sut soudain ce qu'il devait faire. Il prit l'aigle dans ses mains, le tourna tête en bas, et enfonça ses pattes sous le cerf. Les serres cherchèrent un instant puis se fichèrent à cheval sur la blessure dont elles soudaient désormais les lèvres beaucoup plus fermement que ne l'avaient fait les dents du rat. Puis l'aigle, toujours tête en bas, dévora le rat jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Zymas avait mis l'aigle à sa place : le cerf était sauvé.

« Palicrovol », dit la voix, et Zymas sut que cela signifiait l'aigle.

« Nasilee », dit l'aigle, et Zymas sut que cela signifiait le rat.

Nasilee était le nom du roi. Palicrovol était le nom du comte de Traffing. Zymas se réveilla, et resta là, allongé et réveillé, jusqu'à ce que la nuit s'achève.

Avant l'aube, il rassembla ses cinquante hommes, marcha sur le village ; quelques instants plus tard, les habitants se rendaient. Le patriarche du petit village tenta d'expliquer pourquoi les impôts étaient restés impayés, mais Zymas avait entendu ce type d'excuses des milliers de fois. Il n'entendait pas le vieil homme. Il n'entendait pas les lamentations des femmes, les pleurs des enfants. Tout ce qu'il voyait, c'était cette tête de vieux cerf que portait chacun de ceux qui se tenaient devant lui. Il sut alors que son rêve ne lui était pas venu par hasard.

« Mes hommes », dit-il, et tous l'entendirent sans qu'il eût élevé la voix.

« Zymas », répondirent-ils. Ils l'appelaient par son nom dépourvu de toutes fioritures, car il l'avait rendu plus noble que n'importe lequel des titres qu'ils auraient pu lui donner.

« Nasilee mord le ventre du Burland comme un rat et, nous, nous sommes ses dents. »

Déconcertés, ils ne surent que répondre.

— Un vrai roi ferait-il pendre ces gens sans défense ? »

S'interrogeant sur le type d'épreuve que Zymas leur faisait passer, l'un des hommes fit : « Oui ?

— Peut-être, en effet, dit Zymas. Mais s'il est le vrai roi, je suivrai alors un faux roi que je rendrai vrai parce qu'il est bon, et jamais plus les gens n'auront à craindre l'arrivée des soldats de Zymas. »

Il semblait impossible aux soldats que Zymas pût parler ainsi comme un traître, mais plus impossible encore qu'il mentît ou qu'il plaisantât. Ainsi, il allait se lever contre le roi. Y avait-il là un seul homme pour choisir le roi contre Zymas ?

Zymas les laissa choisir en toute liberté, mais ses cinq cents hommes quittèrent tous à sa suite les villageois abasourdis pour marcher vers Traffing. Il ne leur précisa pas qui il entendait installer à la place du roi. Le rêve avait désigné Palicrovol, mais Zymas préférait voir l'homme de ses propres yeux avant de l'aider à se révolter. Les rêves surviennent quand les yeux sont fermés, et Zymas n'agissait que les yeux ouverts.

LE GARDE ET L'HOMME DE DIEU

Dans les terres du Traffing, au plus fort de l'hiver, une silhouette en robe blanche semblable à un fantôme avançait dans la neige. Le

garde posté à la forteresse du comte trembla de peur jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il s'agissait d'un homme, la face violacée de froid, les mains profondément enfoncées dans un manchon, bien au chaud. Le garde savait que les fantômes n'ont, eux, rien à craindre du froid, et il héla l'homme – avec une certaine brusquerie, car il avait eu peur.

« Que voulez-vous ? Il fait presque nuit, et nous ne faisons aucun travail pendant la fête des Biches.

— Dieu m'envoie, dit l'homme. J'ai un message pour le comte. »

Le garde se sentit gagné par la colère. Il avait tout entendu au sujet de ce Dieu dont les prêtres étaient arrogants au point de nier jusqu'à l'existence des Douces Sœurs, et même du Cerf, alors que les gens avaient connu leurs pouvoirs bien avant que ne surgisse cette divinité à la nouvelle mode.

— Voudriez-vous qu'il blasphème contre la propre épouse du Cerf ?

— Toutes ces vieilles choses sont mortes, dit l'Homme de Dieu.

— C'est *vous* qui êtes mort si vous ne décampez pas ! » cria le garde.

L'Homme de Dieu se contenta de sourire. « Bien sûr, vous ne me connaissez pas », dit-il. Puis, soudain, sous les yeux mêmes du garde, il étendit les mains en un geste implorant, et la barre de la porte se cassa en deux, et la porte bascula devant lui.

« Vous ne lui ferez pas de mal ? demanda le garde.

— Ne tremblez pas comme ça. Je viens pour le bien du Burland tout entier. »

De la part du roi, alors ? Le garde haïssait assez le roi pour cracher dans la neige malgré la peur que lui inspirait cet homme qui enfonçait les portes sans les toucher. « Le bien du Burland n'est jamais le bien de Traffing.

— Ce soir, si », déclara l'Homme de Dieu.

Soudain, le crépuscule jaillit en coulées incandescentes dévalant les pentes du ciel, et le garde devint lui-même un Homme de Dieu à compter de cet instant.

LA PROPHÉTIE

« Avez-vous été invité ? » demanda Palicrovol.

L'Homme de Dieu promena son regard sur les hommes presque nus qui se tenaient assis autour d'un feu sur des blocs de pierre couverts de glace. « Je suis invité aux fêtes de tous les dieux. » Palicrovol était jeune et beau, même avec le manteau d'écorce sur les épaules ; l'Homme de Dieu le trouvait agréable à regarder malgré sa colère. La colère du comte passerait. Pas sa beauté.

— Vous avez fait forte impression sur mon garde, dit le comte.

— Les gens comme lui sont très impressionnables.

— Ce n'est pas la première fois que je vois de la magie, fit Palicrovol, près duquel était assis Sleeve, le magicien aux yeux roses qui n'obéissait qu'au maître qu'il choisissait.

— Je vais donc vous offrir ce que nul autre ne peut vous offrir : la vérité. »

Palicrovol sourit et regarda Sleeve ; mais Sleeve ne souriait pas, et Palicrovol commença à se demander s'il lui fallait prendre cet Homme de Dieu au sérieux. « Quel genre de vérité ?

— Les mots ne peuvent exprimer que deux sortes de vérité. Les mots peuvent vous nommer, et les mots peuvent dire ce que vous ferez avant que vous ne le fassiez.

— Et que choisissez-vous ?

— Nommer un homme, c'est dire ce qu'il fera avant qu'il ne le fasse. Aussi vais-je vous nommer, Palicrovol. Vous êtes roi du Burland. »

Palicrovol fut soudain effrayé. « Je suis le comte de Traffing.

— Le peuple abhorre le roi Nasilee. Ils se sont saignés pour lui, et il ne leur a donné que misère et terreur. Ils espèrent de tout cœur que quelqu'un les délivrera de son joug.

— Dans ce cas, allez voir quelqu'un qui possède une armée. » Si Nasilee apprenait que Palicrovol avait seulement écouté cet Homme de Dieu, cela signifierait la fin de la maison de Traffing.

« Le général Zymas va nous rejoindre, et il vous suivra jusqu'au jour de sa mort.

— Jour qui ne saurait tarder, s'il ose se lever contre le roi.

— Au contraire, dit l'Homme de Dieu. Dans trois cents ans, Zymas, Sleeve et vous-même serez toujours en vie, avec encore une vie d'homme devant vous. »

Sleeve se mit à rire. « Depuis quand votre dieu qui exècre la magie fait-il des cadeaux à un pauvre magicien ?

— Pour chaque jour où ce cadeau vous réjouira, il y en aura cinq où vous le trouverez abominable. »

Palicrovol s'inclina vers lui. « Je devrais vous faire tuer.

— À quoi cela servirait-il ? Je ne suis qu'un pauvre homme, et j'en saurai encore moins que vous quand Dieu quittera mon corps. »

Sleeve secoua la tête. « Il n'y a aucune poésie dans la prophétie de cet homme.

— Exact, fit Palicrovol. Mais il y a un conte.

— Ce n'est pas une prophétie, dit l'Homme de Dieu. C'est votre nom. Zymas vous rejoindra, et vous vaincrez au nom de Dieu. Vous entrerez dans la ville d'Espoir du Cerf, et la fille du roi chevauchera le cerf pour vous. Vous élèverez un nouveau temple de Dieu, nommerez la ville Inwit, et aucun autre dieu n'y sera adoré. Et ceci, par-dessus

tout : Vous ne serez en sécurité sur votre trône qu'après la mort du roi Nasilee et de sa fille Asineth. »

Sur ces mots, l'Homme de Dieu frissonna, sa mâchoire retomba, et toute lumière déserta ses yeux. Il se mit à regarder autour de lui avec une surprise lasse. Cela lui était déjà arrivé, sans aucun doute, mais il ne s'était manifestement pas encore habitué à se retrouver dans des lieux insolites – particulièrement au beau milieu d'une très sérieuse fête des Biches.

« Ce Dieu sait choisir de brillants serviteurs ! » ironisa Sleeve.

Palicrovol ne rit pas. Le feu qui avait quitté les yeux du vieil homme avait laissé une flammèche dans ceux de Palicrovol.

« Je vais dire ici devant vous tous ce que je n'ai jamais osé dire auparavant, lança-t-il. J'exècre le roi Nasilee et ses entreprises, et j'attends ardemment le jour où, pour la sauvegarde du Burland, on le chassera du trône. »

De telles paroles de trahison, prononcées précisément au cours d'une fête des Biches, jetèrent un froid parmi ses propres hommes, qui lui adressèrent des coups d'œil circonspects.

— Heureusement que nous vous aimons, dit Sleeve. Nous garderons tous le silence. Nous ne répéterons à personne ce que vous avez dit contre Nasilee, et nous prierons le Cerf pour que vous ne succombiez pas devant les flatteries séduisantes d'un dieu bizarre et jaloux. »

Par ces paroles, Sleeve déconseillait la rébellion, mais Palicrovol avait appris que ce que disait Sleeve exprimait rarement ce qu'il pensait. Peut-être Sleeve voulait-il dire qu'il était trop tard pour que Palicrovol change d'avis, car il vivrait désormais en craignant constamment la trahison de l'un de ceux qui l'avaient entendu. Et la victoire prédite par l'Homme de Dieu ? Sleeve en doutait-il ? Ou vérifiait-il quelque chose ? Palicrovol observa le visage du magicien, d'un blanc surnaturel, sa peau diaphane, ses cheveux fins et blafards comme une toile d'araignée. Comment pourrais-je lire ton étrange visage ? se demanda Palicrovol. Mais il savait bien, au moment même où il s'interrogeait, que Sleeve ne voulait pas que son visage puisse être lu. Sleeve analysait les autres, mais ne se prêtait pas lui-même à l'analyse ; Sleeve déchiffrait, mais demeurait indéchiffrable.

« Tu t'es rallié à moi pour des raisons que je ne parvenais pas à comprendre, dit Palicrovol. Jusqu'à présent. Tu es venu à cause de ce qui se passe maintenant. »

Le magicien eut une moue méprisante. « Je m'en remets aux entrailles des animaux. J'utilise le pouvoir de leur sang, et ils m'apprennent en retour où je dois aller. Quels que soient les plans que Dieu forme à votre sujet, ils ne me concernent en rien. » Cette protestation, toutefois, était une confirmation ; jamais Sleeve n'avait

éprouvé le besoin de se justifier, auparavant.

Une trompette retentit derrière la palissade. Le comte Palicrovol bondit sur ses pieds. Le manteau d'écorce glissa de ses épaules quand il se leva. « Le roi », murmurèrent certains, car la terreur qu'inspiraient les yeux et les oreilles du roi Nasilee était telle qu'ils le croyaient déjà prévenu de la trahison de Palicrovol, et arrivé pour le punir. Ils ne se sentirent pas plus rassurés quand ils virent l'armée de cinq cents hommes rassemblée au pied de la forteresse.

« Qui es-tu, pour conduire une armée devant ma porte ? cria Palicrovol du haut des remparts.

— Je suis Zymas, anciennement général des armées du roi. Et toi, qui es-tu, pour te tenir nu sur les remparts ? »

Palicrovol ressentit le froid hivernal pour la première fois de la fête des Biches : la prophétie s'accomplissait déjà. Il prit alors sa décision. « Je suis Palicrovol, roi du Burland ! »

Mais l'armée ne se mit pas à l'acclamer, et Palicrovol éprouva le vertige du désespoir : il venait de trahir ouvertement devant le bras droit du roi, et cela uniquement parce qu'il avait cru le prophète fou d'un Dieu insensé.

« Palicrovol ! lança Zymas.

— Ces portes peuvent-elles te retenir au-dehors si tu as envie d'entrer ? demanda Palicrovol.

— Ces soldats peuvent-ils te retenir à l'intérieur si tu as envie de sortir ? » dit Zymas en guise de réponse.

« Si ces soldats sont mes ennemis, je ne sortirai pas. Je resterai ici et je leur ferai payer de leur sang chaque pas qu'ils feront dans mes murs.

— Et s'ils sont tes amis ?

— Pourquoi êtes-vous venus ? Pourquoi me provoques-tu ?

— J'ai rêvé de toi, comte Traffing. Pourquoi ai-je rêvé de toi ? »

Palicrovol se tourna vers Sleeve, qui sourit. « C'est la fête des Biches », dit le magicien.

« C'est la fête des Biches ! cria Palicrovol.

— Les tripes étaient copieuses, la matrice pleine et la biche à cinq jours de son terme seulement, dit Sleeve.

— Les tripes étaient copieuses, la matrice pleine et la biche à cinq jours de son terme seulement ! » cria Palicrovol. À mesure qu'il répétait les paroles de Sleeve, il se sentait soulagé. Quand la biche qui s'offrait pour la fête des Biches était complètement grosse, les entreprises du maître de cérémonie ne pouvaient échouer. Les entreprises de *quelqu'un,* du moins, mais la politesse exigeait d'ordinaire que l'on reportât tous les bons présages sur l'hôte.

« Je ne connais rien aux augures, dit Zymas. Qui est ce magicien qui te dicte ce que tu dois dire ? »

Sleeve parla alors pour lui-même. « Je suis Sleeve, dit-il. Les Douces Sœurs m'ont indiqué une biche grosse. Dieu s'est adressé à Palicrovol par l'intermédiaire d'un vieux fou. Et tu as reçu la visite du Cerf dans un rêve. Si tous les dieux importants soutiennent Palicrovol, qu'est-ce qui lui résistera ? »

Zymas n'avait pas signalé la présence d'un cerf dans son rêve.

« En quoi a-t-il besoin de moi ?

— En quoi as-tu besoin de lui ? Il suffit que vous vous soyez tous deux rendus coupables de trahison. Si vous vous alliez, vous pouvez déposer le roi. Si vous vous opposez l'un à l'autre, Nasilee aura la tâche beaucoup plus facile. »

Zymas songea à un autre argument. Sleeve, le plus grand magicien vivant, soutient ce comte Traffing. « Si tu tiens à être roi, Palicrovol, je t'aiderai à épouser la fille du roi et à monter sur le trône. Seras-tu un roi juste et bon ?

— Je serai roi comme j'ai été comte. Mon peuple prospère plus que celui de n'importe quel autre seigneur. Je suis un juge juste, pour autant qu'un homme puisse l'être.

— Si cela est vrai, dit Zymas, je te suivrai, et mes hommes te suivront. »

Ainsi la prophétie de l'Homme de Dieu s'avérait-elle parfaite, bien qu'il eût prédit un événement aussi improbable que la remontée des eaux du Burring vers leur source. Zymas l'avait rejoint, et il était venu avant même que Palicrovol n'ait commis un seul acte l'engageant vers la rébellion. Dieu serait désormais son dieu.

« Et moi, cria Palicrovol, je suivrai Dieu ! »

« Quant à moi », murmura Sleeve à la peau blanche, Sleeve aux yeux roses, « je pourrais faire trembler la terre et détruire cette forteresse, et de la main gauche je pourrais faire se dresser une forêt à la place des cinq cents hommes de Zymas. Pourquoi devrais-je me lier à ces hommes dépourvus de magie, surtout s'ils craignent ce dieu ridicule que l'on nomme Dieu ? Ils n'ont nul besoin de moi, et moi nul besoin d'eux… » Mais Sleeve sentit le sang de la biche coaguler sur ses mains et sur ses bras, et il se réjouit que Palicrovol dût devenir roi, même au nom de ce jeune dieu irascible.

Et c'est ainsi que Palicrovol commença sa quête pour le trône du Burland.

2. Celle qui chevaucha le cerf

Par trois fois dans sa vie, Asineth apprit ce que signifiait être la fille du roi. Chacune des leçons était le commencement de la sagesse.

LA LEÇON D'ASINETH SUR LE BIEN ET LE MAL

À l'époque où Asineth n'avait que trois ans, les femmes qui s'occupaient d'elle la promenaient dans le jardin du palais, ou du moins dans cette partie sans danger où les allées graveleuses sont méticuleusement délimitées et où toutes les plantes prennent en poussant des formes d'animaux. L'un de ses jeux favoris consistait à rester très calmement assise, tamisant du sable ou du gravier entre ses doigts jusqu'à ce que les femmes qui la surveillaient se lassent du spectacle et entament leurs propres conversations. Elle se levait alors tranquillement, s'éloignait et se dérobait à leur vue. Elle commençait toujours par se cacher à proximité pour ne rien perdre des premiers instants de panique qui s'inscrivaient sur leurs visages quand elles réalisaient son absence. « Oh ! vilain petit monstre ! » diraient-elles. « Oh ! est-ce que c'est des manières de princesse, de partir en courant et de quitter ses dames comme ça ? »

Cette fois-ci, la petite Asineth se cacha plus loin. Elle vieillissait, le monde s'agrandissait, et elle se sentait attirée par cette partie du jardin où la mousse recouvre impunément les choses et où les animaux n'ont pas de racines pour les attacher au sol. Là, elle vit une grande bête grise qui dérivait lentement ! à travers le sous-bois ; l'animal exerçait sur elle une étrange attraction, et elle se mit à le suivre. Elle le perdait de vue de temps en temps et errait à sa recherche, l'apercevant chaque fois ou croyant l'apercevoir, et elle se remettait à le poursuivre plus loin, toujours plus loin à l'intérieur du jardin indompté.

Elle n'entendit pas les dames la chercher ; elle ne traînait pas dans les parages quand, épouvantées, elles rapportèrent au maître

d'hôtel qu'elle avait disparu ; elle ne se souvint de son jeu de cache-cache qu'au moment où le soleil s'empourprait et où les soldats la trouvèrent en train de prendre un bain de pieds au bord d'une grande mare. À ce moment-là seulement. Les soldats lui firent quitter sa mare et la reconduisirent à travers bois jusqu'au jardin inoffensif où elle avait joué. Elle y trouva les trois femmes qui n'avaient pas fait assez attention à elle, nues et attachées au sol, le dos, les cuisses et les fesses flagellés jusqu'au sang. Elle prit peur. « Va-t-on me battre aussi ? » demanda-t-elle.

« Pas vous », dit le soldat qui la portait. « Vous, jamais. Le roi Nasilee est votre père. Qui oserait venir vers vous armé d'un fouet ? »

Et c'est ainsi qu'Asineth apprit que la fille du roi ne fait jamais le mal.

LA LEÇON DASINETH SUR L'AMOUR ET LE POUVOIR

La maitresse favorite du roi Nasilee se nommait Baie, et Asineth l'aimait de tout son cœur. Baie était souple et belle. Nue, elle avait la sveltesse et la nervosité d'un chien de course, et tous ses muscles jouaient gracieusement sous sa peau. Vêtue, elle était aérienne, aussi éloignée du monde qu'une échappée de soleil, et aussi belle. Asineth allait la voir tous les jours pour lui parler et Baie, belle comme elle l'était, prenait le temps d'écouter la petite fille et de prêter attention à ses histoires sur le palais, à tous ses rêves et espoirs.

« Je voudrais être comme toi, lui dit Asineth.

— Et en quoi voudrais-tu être comme moi ? demanda Baie.

— Tu es si belle.

— Mais dans quelques années ma beauté s'évanouira, et le roi, ton père, m'éloignera de lui en m'octroyant une pension, comme à un domestique ou un soldat.

— Tu es si sage.

— La sagesse sans le pouvoir n'est rien. Un jour, tu seras reine. Ton époux dirigera le Burland uniquement parce qu'il sera ton époux, et alors tu auras du pouvoir, et il n'importera plus que tu sois sage.

— Qu'est-ce que le pouvoir ? » demanda Asineth.

Baie se mit à rire, ce qui fit comprendre à la fillette de six ans qu'elle avait posé une bonne question, une question difficile. Les adultes riaient toujours lorsque Asineth posait une question difficile. Une fois qu'ils avaient ri, Asineth étudiait toujours la question et la réponse pour voir en quoi c'était une question si importante.

« Le pouvoir, dit Baie, c'est dire à un homme “Tu es un esclave”, et il est un esclave. Ou dire à une femme “Tu es comtesse”, et elle est comtesse.

— Alors le pouvoir c'est donner des noms aux gens ?

— Et un peu plus. Le pouvoir, c'est dire l'avenir, petite Asineth. Si l'astronome dit “ Demain, la lune viendra cacher le soleil ”, et que cela se passe comme il l'a dit, c'est qu'il a le pouvoir du soleil et de la lune. Si ton père dit “ Tu vas mourir demain ”, cela arrivera également, et donc ton père a le pouvoir de mort. Ton père peut dire l'avenir de tous les habitants du Burland. Tu prospéreras, tu échoueras, tu iras te battre à la guerre, tu feras descendre le fleuve à ton chargement, tu paieras des impôts, tu n'auras pas d'enfants, tu seras veuve, tu mangeras des grenades tous les jours de ta vie… il peut prédire tout ce qui concerne la vie des hommes, et cela finit par arriver. Il peut même dire à l'astronome “ Tu vas mourir demain ”, et tout le pouvoir qu'a l'astronome sur le soleil et sur la lune ne suffira pas à le sauver. »

Baie se brossait les cheveux des dizaines de fois pendant qu'elle parlait, et ses cheveux étincelaient comme de l'or.

— J'ai du pouvoir, moi aussi, dit-elle.

— Quel avenir dis-tu ? demanda la petite Asineth.

— Celui de ton père.

— Et que dis-tu qu'il lui arrivera ?

— Je dis qu'il verra ce soir un corps parfait et qu'il le tiendra dans ses bras ; il verra des lèvres parfaites, et il les embrassera. Je prédis que la semence du roi se répandra en moi ce soir. Je dis l'avenir – et il se réalisera.

— Alors tu as du pouvoir sur mon père ?

— J'aime ton père. Je le connais mieux qu'il ne se connaît lui-même. Il ne pourrait pas vivre sans moi. » Debout devant son miroir, nue, Baie définissait les frontières de son corps, expliquant à Asineth de quelle manière son père aimait les différentes nations de sa chair, lui disant lesquelles il visitait en tendre ambassadeur, lesquelles il traitait durement, et lesquelles il enlevait à coups d'épée.

Puis sa voix s'adoucit, son visage devint enfantin et paisible, alors même qu'elle se mettait à parler avec froideur. « Une femme est un champ, Asineth. C'est du moins ce que croient les hommes. Un champ qu'ils labourent et ensemencent, et dont ils espèrent tirer bien plus qu'ils n'y ont mis de grain. Mais la terre bouge plus vite qu'un homme n'en est capable, et la seule raison pour laquelle ils ne s'en rendent pas compte, c'est que je les emporte avec moi pendant que je tourne. L'homme ne laboure que le sillon qu'il trouve ; il n'accomplit rien. C'est le paysan qui est labouré et non le champ. Il ne m'oubliera pas. »

Asineth buvait les paroles de Baie et enregistrait ses mouvements, puis s'efforçait de parler et de bouger comme elle. Dans ses prières aux Douces Sœurs, elle demandait à être comme Baie quand elle serait plus grande ; elle savait qu'il n'y avait jamais eu femme plus parfaite au monde.

Elle aima Baie, même le jour où elle parla d'elle au roi. Nasilee la

faisait asseoir près de lui dans la salle des Questions et, malgré son jeune âge, sollicitait parfois publiquement son avis. Elle lui répondait d'une voix forte, et Nasilee soulignait sa sagesse ou signalait son erreur afin que tous l'entendent et en tirent profit, et qu'elle-même acquière le sens de l'état. Ce jour-là, le roi demanda à sa fille : « Qui est plus sage que moi, Asineth ? »

Dans l'innocence de l'enfance, elle n'avait pas encore appris qu'il est certaines questions dont il vaut mieux feindre d'ignorer la réponse. « Baie », répondit-elle sans hésiter.

« Ah, fit son père. Et en quoi est-elle si sage ?

— Elle a du pouvoir, et celui qui a du pouvoir n'a pas besoin d'être sage.

— J'ai plus de pouvoir qu'elle, dit le roi. Ne suis-je pas plus sage, par conséquent ?

— Vous avez pouvoir sur les hommes, père, mais Baie a pouvoir sur *vous*. Vous ne pourrez jamais contraindre un fermier à labourer la même terre deux fois dans l'année, alors qu'elle peut vous faire labourer deux fois en une seule journée, même si vous n'avez plus de semence à répandre.

— Ah ! » répéta Nasilee. Puis il demanda à ses soldats de lui amener Baie. Asineth vit que son père était en colère. Pourquoi était-il en colère ? Éprouvait-il moins d'amour pour Baie qu'Asineth ? Ne se réjouissait-il pas de la savoir sage ? N'avait-il pas empoisonné la propre mère d'Asineth parce qu'elle lui reprochait de prendre Baie dans son lit ?

Baie arriva, des menottes aux chevilles et aux poignets. Elle regarda Asineth avec une haine terrible et s'écria : « Comment pouvez-vous croire ce que raconte une enfant ? J'ignore pourquoi elle ment, et qui lui a demandé de dire ces choses, mais vous n'allez sûrement pas croire les fables de mes ennemis ! »

Nasilee se contenta de hausser les épaules et de dire : « Asineth ne ment jamais. »

Baie jeta un regard effrayé à Asineth et cria : « Je n'ai jamais été ta rivale ! »

Mais Asineth ne comprit pas ce qu'elle voulait dire. Elle avait si bien appris sa première leçon qu'elle était incapable d'imaginer avoir commis quelque chose de mal.

Baie implora son amant. Asineth nota la manière dont elle utilisait son corps magnifique, comment elle tirait sur ses menottes, comment sa robe bâillait avec un art consommé pour révéler le gonflement de ses seins. Père va de nouveau aimer Baie et lui pardonner, se dit Asineth, sûre de cela. Mais l'amant de Baie était devenu son roi et, quand elle eut supplié autant qu'elle le pouvait, il envoya chercher un paysan, un attelage de bœufs et une charrue.

C'est dehors, dans le jardin, que les bœufs tirèrent la charrue qui laboura Baie de l'aine au cœur ; ses hurlements résonnèrent dans le jardin du palais jusqu'à l'hiver, et Asineth n'osa pas sortir avant que la saison froide n'ait transformé l'extérieur en un autre monde.

Son père avait fait là une chose cruelle, mais Asineth savait qu'il entendait lui aussi les cris de Baie, la nuit. Baie habitait chacune des pièces du palais en dépit de sa mort, et Asineth, alors âgée de neuf ans, trouva un jour son père prostré sur un siège dans la bibliothèque, un livre ouvert devant lui, les joues marbrées par des larmes à moitié sèches. Sans rien demander, elle sut immédiatement à qui il pensait. Elle trouva réconfortant d'apprendre que Baie, bien qu'elle n'ait pas eu autant de pouvoir qu'elle l'avait cru, avait eu au moins celui-ci : elle avait pu empêcher qu'on l'oubliât et forcer son amant à la regretter toute sa vie. La mort de Baie n'était toutefois qu'une leçon à demi apprise dont la signification manquait encore, et Asineth interrogea son père.

« Ne l'aimiez-vous pas ? »

Elle fut surprise de l'entendre répondre : « Si je ne l'aimais pas, c'est que je n'ai jamais aimé quoi que ce soit.

— Alors pourquoi l'avoir tuée ?

— Parce que je suis le roi, dit Nasilee. Si je ne l'avais pas tuée, mon peuple aurait cessé de me craindre, et s'ils ne me craignent pas je ne suis pas roi. »

Asineth comprit alors que, des deux pouvoirs mentionnés par Baie, le plus fort était celui de nommer. C'est parce qu'on lui donnait le nom de roi que Nasilee s'était vu contraint de tuer ce qu'il aimait par-dessus tout. « Vous n'aimiez pas Baie plus que tout », dit Asineth.

Nasilee ouvrit les yeux, laissant leur lumière fuser et se concentrer sur sa jeune enfant. « Non ?

— Vous lui préfériez le nom de roi. »

Les yeux de son père se refermèrent. « Va-t'en, mon enfant.

— Je ne veux pas partir, père, dit-elle. J'aimais Baie plus que je ne vous aimais », dit-elle sans prononcer les mots.

« Je ne veux pas te voir quand je pense à *elle,* dit son père.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'as forcé à la tuer.

— Moi ?

— Je n'aurais pas eu à la tuer, si tu n'avais pas répété ses paroles déloyales.

— Si vous aviez tout simplement ri de ce que disait une enfant, elle aurait pu vivre.

— Un roi doit être roi !

— Un roi faible doit être ce que les autres rois furent ; un roi fort est lui-même, et dès lors le sens du nom de roi est modifié. » Ces mots

auraient pu sortir de la bouche de Baie, car Baie comprenait ce genre de choses, alors qu'Asineth ne faisait toujours que supposer ce que cela signifiait.

« Quelle importance ? » fit le roi d'une voix lasse. « Tu as parlé, le roi t'a entendue et a agi en conséquence, et Baie a dû mourir, et je la pleure en regrettant que tu ne sois pas morte à ta naissance en emportant ta mère avec toi, par le Cerf je le regrette, je le jure par les Sœurs ; maintenant, laisse-moi, petite fille. »

Elle le laissa donc. Elle avait jusqu'alors été la seule personne dans tout le Burland à ne pas redouter le roi Nasilee. Il n'y aurait plus personne désormais pour ne pas avoir peur de lui, car il était roi et pouvait briser n'importe qui d'un seul mot.

LA LEÇON D'ASINETH SUR LA JUSTICE ET LA PITIÉ

C'était le jour de Palicrovol.

Le terrible rebelle avait amené tous les habitants du Burland à se lever contre le roi. Avec l'aide de Zymas, ce traître, il avait écrasé armée après armée, non pas au cours d'affrontements directs, mais en les coupant de leur intendance, en les divisant, en appelant les soldats, les escadrons, les armées entières à déserter et à se rallier à Palicrovol. Aujourd'hui, finalement, après quinze ans d'une guerre qui jamais n'avait vraiment éclaté, l'armée de Palicrovol se pressait au pied des murs d'Espoir du Cerf. Espoir du Cerf, la grande ville sur le Burring, la capitale ; et Nasilee scrutait l'horizon sans y découvrir d'aide.

Pendant les dix dernières années, les impôts étaient rentrés de moins en moins bien, cessant d'abord d'arriver des provinces extérieures pour enfin s'amenuiser et s'interrompre presque totalement. L'activité commerciale d'Espoir du Cerf elle-même était ruinée : Palicrovol avait construit une grand-route dans l'Ouest et obligé le trafic fluvial à transiter par l'intérieur des terres sans s'inquiéter de l'augmentation des prix. Espoir du Cerf mourait de faim, ses habitants la fuyaient l'un après l'autre. Maintenant, Nasilee attendait, à l'intérieur de ses murailles inviolables, et regardait Palicrovol, l'Homme de Dieu, qui rassemblait ses bannières blanches, chacune entourée par une centaine d'hommes ; au-dehors, les terres finirent par être recouvertes d'un moutonnement blanc semblable à celui d'une mer.

Asineth attendait, elle aussi. Elle regardait son père consulter ses magiciens – les rares qui lui restaient. Elle le regardait errer dans les salles à moitié vides du palais, hanté par la vision de sa propre mort. Chacun savait que les remparts d'Espoir du Cerf étaient indestructibles. Ils s'étendaient sur des kilomètres de longueur, pour une hauteur de plusieurs dizaines de mètres et une épaisseur de deux

ou trois mètres ; même la poignée de soldats que possédait encore Nasilee pouvait les défendre contre l'armée de Palicrovol, fût-elle dirigée par Zymas le traître.

Mais Asineth avait peur. Elle était suffisamment âgée désormais – douze ans, et femme depuis peu – pour comprendre que son père était un homme mauvais que les gens avaient des raisons de haïr. Elle savait que le peuple adorait Palicrovol, car les serviteurs du palais eux-mêmes, dont la loyauté était à toute épreuve, parlaient avec regret – et calme – de la liberté et de la prospérité que Palicrovol amenait partout où il arrivait en conquérant. Asineth craignait que les soldats de son père ne le trahissent et n'ouvrent la ville à Palicrovol. Elle alla prier les Douces Sœurs. Elle emporta le sang de la lune jusqu'à l'autel des femmes qui se trouvait dans l'endroit secret, et dit : « Rendez le cœur de ces hommes fidèle à mon père, afin que nous soyons protégés de notre ennemi. »

Le matin qui suivit cette nuit où elle brûla du sang pour les Douces Sœurs, les portes de la ville s'ouvrirent et les soldats sur les murs d'enceinte brandirent la bannière immaculée du Dieu de Palicrovol. On racontait que Zymas était venu à eux pendant la nuit, seul et sans armes, et avait gagné leurs cœurs à force de persuasion.

Asineth se fit accompagner par quatre gardes vigoureux jusqu'à la chapelle des Sœurs, dans laquelle nul homme n'avait pénétré jusqu'alors, et leur ordonna de réduire l'autel en miettes. Ils le brisèrent en quatre coups de masse. Le bloc de pierre taillé dans la masse était creux ; tel un vase, il renfermait une eau très ancienne, qui reposait là depuis la première lueur jetée par le monde sur la pointe de la Corne du Cerf. L'eau se répandit sur le sol, et Asineth la piétina et y mêla la boue de ses chaussures. « Je vous déteste », dit-elle aux Douces Sœurs.

L'armée de Palicrovol tenait désormais la ville d'Espoir du Cerf elle-même. On disait qu'il avait décidé de changer le nom de la cité. Il l'appellerait dorénavant Inwit, et il avait chargé la moitié de ses soldats de bâtir un temple grandiose à son Dieu. Il interdisait à quiconque de faire une offrande de sang à la chapelle du Cerf.

Ceci donna espoir à Asineth. Quoique le Cerf fût à ses yeux un dieu étrange, comme il l'était pour toutes les femmes, elle était sûre d'être écoutée ; n'étaient-ils pas alliés, maintenant ? N'avaient-ils pas Palicrovol pour ennemi commun ? Elle pria alors le Cerf afin qu'il dresse une barrière autour des murs du Château. Il n'y avait plus aucun risque de trahison – il ne restait que quelques gardes, et le roi Nasilee en personne détenait les clés permettant d'accéder aux pièces à partir desquelles on pouvait lever la porte ou débloquer l'accès de la Poterne. Mais Palicrovol avait Sleeve, le plus grand magicien au monde, qui pouvait accomplir ce dont nul homme n'était capable.

Aussi Asineth implora-t-elle la protection du Cerf pour eux.

Et dans la nuit, au moment même où elle suppliait le Cerf de leur porter secours, à son père et elle-même, elle entendit un énorme craquement, comme si un millier d'arbres se rompaient dans une tempête, et elle sut immédiatement ce que cela signifiait. La magie de Sleeve avait défoncé la porte colossale du château, et plus rien n'arrêtait Palicrovol.

Asineth courut à la recherche de son père dans le labyrinthe du palais. Elle examina toutes les cachettes possibles ; elle connaissait moins bien son père qu'elle ne le croyait. Il ne se cachait pas. Aussi ne le trouva-t-elle pas avant les soldats ; il était dans la salle des Questions.

« Père ! s'écria-t-elle.

— Idiote ! rugit-il. Cours ! »

Mais les soldats la reconnurent tout de suite, l'arrêtèrent, et l'immobilisèrent jusqu'à l'arrivée de Palicrovol.

« Cerf, je te hais », déclara silencieusement Asineth.

Ils arrivèrent dans la salle des Questions avant que l'heure ne se soit écoulée. Palicrovol, grand et fort, le visage éclairé par la lumière de Dieu ou, au moins, par la lueur du triomphe. Zymas, le traître, avec des bras et des jambes pareils aux membres d'un bœuf, et le regard assombri par le combat. Sleeve, décharné, spectral, avec sa peau blanche, ses cheveux blancs et ses yeux roses, flottant au-dessus du sol comme une brume.

« Il devrait mourir comme sont morts tant de milliers de ses sujets, dit Zymas. Qu'on l'asseye sur un pieu, et que les gens lui crachent dessus pendant qu'il hurle son agonie.

— Il devrait être brûlé, dit Sleeve, afin que le pouvoir de son sang retourne au monde.

— Il est roi, dit Palicrovol. Il mourra en roi. »

Palicrovol brandit son épée. « Zymas, donne-lui ton épée.

— Palicrovol, dit Zymas, tu ne devrais pas courir ce risque toi-même.

— Palicrovol, dit Sleeve, tu ne devrais pas te salir les mains avec son sang.

— Quand les troubadours clameront que j'ai vaincu Nasilee, dit Palicrovol, cela sera vrai. »

Et Asineth regarda, tandis que son père levait l'épée qu'ils lui avaient donnée. Il n'essaya pas de combattre – cela aurait été indigne. Au lieu de cela, il se campa pointe de l'épée en l'air. Palicrovol frappa deux fois la lame, essayant de la forcer à reculer, mais Nasilee ne plia pas. Palicrovol lança alors son arme sous le bras du roi et, la pointe dirigée vers le cœur, frappa par-dessous les côtes. Asineth vit le sang se précipiter, reconnaissant, le long de l'épée de Palicrovol et lui

poisser les mains, et elle entendit les hourras des soldats.

Puis elle s'avança. « Je suis la fille du roi », dit-elle d'une voix qui n'était que plus puissante parce que faible et enfantine. « Le roi mon père est mort. Je suis reine à partir de cet instant, de par toutes les lois du Burland. Et le roi sera l'homme que j'épouserai.

— Le roi, dit Zymas, est l'homme auquel les armées obéissent.

— Le roi, dit Sleeve, est l'homme que les dieux préfèrent de toute évidence.

— Le roi, dit Palicrovol, est l'homme qui t'épouse. Et je vais t'épouser. »

Avec toute la fermeté dont elle fut capable, Asineth lui dit : « Je vous honnis, comte Traffing ».

Palicrovol hocha la tête, comme s'il respectait davantage son verdict que lui-même. « Comme tu voudras, dit-il. Mais je ne t'ai jamais demandé si tu étais consentante. » Il se tourna vers une servante qui tremblait sous le regard des soldats. « Cette demoiselle est-elle femme ? »

La servante bégaya, et Asineth répondit à sa place : « Pourquoi ne pas *me* demander ? Je ne mens jamais. »

À ces mots le visage de Palicrovol s'éclaira, comme s'il reconnaissait quelqu'un. « J'ai connu une autre femme qui ne mentait pas. Dis-moi donc, reine Asineth ; es-tu femme ?

— Je l'ai été trois fois. Je suis assez âgée pour me marier.

— Tu te marieras donc.

— Avec vous, jamais.

— Tout de suite. Et avec moi. Personne ne dira de moi que je n'ai pas le droit de régner au Burland. »

Ils la vêtirent d'une robe de mariée confectionnée en vue d'une noce d'enfant huit générations plus tôt. Elle n'avait jamais été portée, car l'enfant était morte de la peste avant son mariage. Maintenant, alors qu'on la transportait dans un chariot cellulaire à travers les rues d'Inwit, et que dix mille personnes à qui elle n'avait fait aucun mal la conspuaient et l'injuriaient, elle priait.

Elle priait le seul dieu qui restait, le Dieu de Palicrovol, dont le temple se montait dans le quartier sud-est de la ville. Dieu, lui disait-elle, ta victoire est totale, et j'ai renié les Sœurs et le Cerf. Permets-moi de mourir avant d'avoir épousé cet homme.

Mais aucun miracle ne se produisit. Aucun couteau oublié ne traînait à portée de sa main ; elle n'était au bord d'aucun précipice ; il n'y avait pas de quantité d'eau qui excédait le contenu d'une urne. Elle ne pouvait ni se trancher la gorge, ni sauter vers la mort, ni se noyer. Dieu n'avait pas pitié d'elle.

L'effigie du Cerf avait été arrachée à son emplacement dans la chapelle et se dressait maintenant, misérable, en face du hall des

Visages. Mille générations de magiciens étaient montés sur son dos afin de prier pour le Burland et d'offrir le sang du pouvoir. Seul Palicrovol se tenait là-haut, à présent ; il l'attendait, vêtu de la courte tunique du marié. Il n'y aurait aucune danse de descente, aucun rite ; il était clair pour quiconque avait des yeux que Palicrovol entendait consommer son mariage devant dix mille témoins, de façon à ce que personne ne puisse prétendre par la suite qu'il n'était pas dûment marié à la fille du roi.

Ils forcèrent un anneau au pouce de sa main gauche – ce fut le seul geste courtois de Palicrovol envers elle à cette époque, de la nommer Beauté le jour de son mariage. Elle vit aussi qu'il portait son propre anneau au pouce de la main droite, ce qui exprimait la force. « Tout le monde peut constater à quel point vous êtes fort, dit-elle, pour avoir vaincu un ennemi aussi redoutable que moi. »

Il ne lui répondit pas. Il se borna à regarder.

Ils lui attachèrent des planches rembourrées aux mains, les rendant si lourdes et si encombrantes qu'elle pouvait à peine les soulever. Ils lui mirent sur la bouche un bâillon hérissé de barbillons, qui la couperaient cruellement si elle tentait de le toucher avec la langue ou de le serrer entre les dents. Puis ils la soulevèrent sur le dos du Cerf et, devant la totalité des citoyens et des soldats d'Inwit, son époux prononça les formules du serment, puis découpa sa robe à même son corps. Sur la peau d'Asineth, le vent était comme la piqûre de milliers de regards. « Je suis la fille du roi, et vous me jetez au milieu des porcs nue et sans défense. Vous avez donné à mon père la dignité d'une mort de roi, mais vous allez me dégrader comme vous ne le feriez pas à la plus infâme des putains. » Jamais Asineth n'avait éprouvé de honte aussi terrible, et elle réclamait la mort de tout son être.

Mais il allait lui ravir cette virginité qui représentait le Burland. Zymas le traître débarrassa Palicrovol de ses vêtements ; son magicien, Sleeve, l'oignit pour la couche nuptiale. Pendant l'onction, Palicrovol fixa celle qu'il allait dépouiller de tout ce qu'elle possédait et, en voyant son angoisse, réalisa quelle effroyable chose il devait infliger à cette enfant ; dans l'intérêt du royaume, pourtant, il ne renonça pas à ce qu'il lui fallait accomplir.

Parce qu'elle était la fille du roi, elle lui retourna son regard. Tous ces rustres ahuris verraient une princesse brisée, mais ils ne la verraient pas plier. Elle mordit sauvagement son bâillon dans l'espoir de s'étouffer avec son propre sang, mais les barbillons étaient trop fins pour faire couler ces flots épais dont elle avait besoin, et elle ne pouvait empêcher sa gorge d'avaler.

Puis elle lut la pitié sur son visage et, pour la première fois, s'aperçut qu'il n'était pas un monstre de pouvoir, mais un homme ; et,

puisque homme, animal ; et, puisque animal, esclave de son corps. Palicrovol n'était pas aussi fort qu'un dieu, car les dieux étaient sans pitié. Et, de toute façon, les dieux étaient faibles ou malveillants. Palicrovol avait le Pouvoir de s'assurer qu'elle vivrait encore au moment où il forcerait l'entrée de sa chambre secrète pour y déverser sa boue. Mais n'avait-elle pas ce pouvoir que lui avait enseigné Baie ? Ne pouvait-elle obliger cet homme à se souvenir d'elle ? Elle se mit à remuer son corps de fillette comme elle avait vu Baie remuer le sien. Elle vit la surprise de Palicrovol, puis elle vit ses yeux s'emplir de… désir. Son mouvement était si subtil qu'il ne pouvait être vu par personne d'autre que Palicrovol ; mais une fois qu'il l'avait vu, il ne pouvait plus rien voir d'autre. Sa fascination ne surprit pas Asineth – elle avait pris ses leçons auprès de Baie, et Baie était la perfection.

Palicrovol tremblait lorsqu'il la prit, et Asineth ignora sa douleur pour essayer de l'utiliser comme Baie avait dit qu'une femme devait utiliser un homme si elle voulait qu'il se souvienne d'elle. Lorsqu'il fut enfin satisfait, il se leva, la corne luisante de sang ; elle les regarda placer la couronne d'Andouillers sur sa tête et lui passer le manteau du Cerf sur les épaules. Il avait le regard lointain, les genoux vacillants, et elle sut qu'elle l'avait ébranlé. Elle se dit qu'il tremblait au souvenir de son corps comme les hommes avaient tremblé pour Baie.

— Le Cerf a chevauché la Biche », dit-il. Il rejeta le manteau pour revêtir à la place la robe blanche des Hommes de Dieu. Et il fut roi. La foule l'acclama et l'acclama encore.

Le rite était achevé, et ses quelques participants quittèrent la foule pour le hall des Visages. « Tue-la maintenant, dit Zymas. Elle t'a donné ce dont tu avais besoin. Si tu la laisses vivre, elle ne sera rien qu'un danger pour toi.

— Tuez-la maintenant, dit Sleeve. Les femmes peuvent se venger de différentes manières incompréhensibles pour les hommes.

— Tuez-moi maintenant, si vous l'osez », le défia Asineth, sa langue effleurant douloureusement les barbillons. « Les dieux m'ont tous abandonnée, j'ai fait le peu qui était en mon pouvoir, et j'ai hâte que ma vie finisse. Tuez-moi maintenant, mais je hanterai la chambre à l'intérieur de votre cœur.

— Je ne la tuerai pas », dit Palicrovol.

Et Asineth crut durant cet instant qu'elle s'était montrée une authentique disciple de Baie et qu'il avait trouvé son corps trop beau, trop désirable pour être mis à mort. Les autres bien sûr, n'ayant pas connu sa chair, ne pouvaient pas comprendre ses raisons.

« Il serait injuste envers le Burland d'avoir pitié d'elle, dit Zymas. Si elle vit, c'est un avenir de guerres et de souffrances que tu nous promets à tous. »

Les yeux de Palicrovol étincelèrent de colère, et il resta un long moment silencieux. Asineth s'attendait à ce qu'il parle de son amour pour elle mais il la regarda, et des larmes coulèrent de ses yeux. Puis il dit : « Je peux tuer un roi, je peux violer une enfant dans l'intérêt de Dieu et du Burland mais, au nom de dieu, Zymas, n'est-ce pas pour en finir avec les meurtres d'enfants que tu es d'abord venu me rejoindre ? »

Sleeve toucha l'épaule du roi. « C'est la fille de Nasilee. Imaginez jusqu'où irait sa pitié si la princesse des Fleurs tombait jamais entre ses mains. »

Au nom de la princesse des Fleurs, Palicrovol baissa la tête. « Je me souviens de la princesse des Fleurs, Sleeve. Je n'ai pas oublié. Cette fille est à tel point la fille de Nasilee qu'elle a même cherché à me séduire au moment où je la prenais. Voilà le genre d'animal que l'on élevait dans le palais de Nasilee. » Asineth se sentit glacée, car ce souvenir paraissait lui faire horreur. Elle avait essayé d'être Baie, mais cet homme n'éprouvait que de la pitié pour elle et les autres la regardaient, satisfaits. Sa honte, plus tôt, avait été celle d'une fille de roi rabaissée ; c'était maintenant la honte d'une femme que l'on méprise, et elle se détesta pour avoir cherché à faire en sorte qu'il l'aimât, et elle détesta Baie qui avait été tellement plus belle qu'elle, et elle détesta Palicrovol, Zymas et Sleeve, qui étaient au courant de sa pitoyable tentative de féminité, et elle détesta par-dessus tout cette princesse des Fleurs qui jamais ne serait violée sur le Cerf. Elle poussait des cris contre le bâillon, et Palicrovol ordonna qu'on la délivre.

« Si je suis un animal, tuez-moi ! » s'écria-t-elle. La foule n'étant plus là pour l'observer, et sa dignité s'étant enfuie, elle se sentait désormais libre de mendier. « Tuez-moi tout de suite ! Comme mon père ! »

Palicrovol secoua la tête. « Ce n'est pas de sa faute si elle est ce qu'elle est. Si elle était née dans n'importe quelle autre maison, elle ne serait pas comme cela. Si elle était née de l'autre côté des mers du Sud, elle serait peut-être la princesse des Fleurs.

— Mais jamais Enziquelvinisensee Evelvenin, dit Sleeve.

— Non, dit Palicrovol. Mais on ne peut demander aux dieux qu'un seul miracle dans une vie.

— Tu l'as brisée et humiliée, dit Zymas. La fille de Nasilee n'oubliera pas.

— Je l'ai brisée et humiliée, j'ai tué son père sous ses yeux et je lui ai volé son royaume, et la blesser davantage m'amènerait à me mépriser moi-même plus que je peux le supporter. Si je n'adoucis pas ma victoire par un geste de pitié même dangereux pour moi, comment me sera-t-il possible plus tard de me regarder dans le cristal et

d'affirmer à Dieu qu'un homme meilleur que Nasilee porte désormais la couronne de Nasilee ? »

Il y eut un instant de silence, puis Sleeve s'avança vers Asineth et l'attrapa par l'une des lourdes planches qui lui emprisonnaient les mains. « Si vous persistez à laisser la vie à cette créature brisée, confiez-la-moi. Seul, je suis assez fort pour être son gardien durant son exil et pour empêcher que ceux de vos ennemis qui adoreraient s'en servir pour vous détruire posent jamais les yeux sur elle.

— Ta présence m'est indispensable, dit Palicrovol.

— Alors tuez cette femme. »

Palicrovol n'hésita pas plus longtemps. « Emmène donc la petite reine, Sleeve, et traite-la convenablement.

— Je la traiterai aussi convenablement que vous me permettrez de le faire pour quelqu'un dont le seul désir est de mourir. Par mon sang, j'aurais aimé que vous ayez véritablement pitié d'elle ! »

Sleeve l'enveloppa dans les plis de sa propre robe, afin que personne ne puisse voir le corps nu de la petite reine. Petite reine, se dit Asineth. Je me rappellerai le nom qu'il m'a donné. Un jour, il saura qui est petit et qui est grand. Es-tu donc le plus fort des hommes, fort au point de m'accorder ta pitié, à moi, une femme impuissante ? Voilà où ta force est anéantie : je ne suis pas une femme impuissante. Je ne suis pas une quelconque petite reine. Et ta pitié sera ta ruine. Tu regretteras de me laisser en vie, et un jour tu te souviendras de m'avoir possédée, et tu supplieras pour me posséder de nouveau.

Quelle fut la troisième leçon que reçut Asineth ? Elle me le dit elle-même bien des fois pendant qu'elle habitait ton palais et que tu errais, désespéré, dans les forêts du Burland.

Asineth apprit que la justice pouvait être cruelle, plus cruelle encore en raison de sa nécessité même, mais que la pitié était la chose la plus cruelle de toutes. Cela lui serait utile. Elle s'en souviendrait. C'est ce qui la poussa par la suite à *te* laisser vivre trois siècles alors qu'elle avait la possibilité de te tuer à n'importe quel moment de son choix. Comme disent les Hommes de Dieu : tout geste de pitié recevra sa récompense. Ah ! Palicrovol, quand donc apprendras-tu que la pitié est exactement aussi bonne que la personne à qui elle est accordée ? Tu as épargné Asineth, qui aurait dû mourir ; et maintenant tu refuses d'épargner Orem Hanches-Maigres, dont le bon cœur aurait dû naître cent mille fois sur la terre. Es-tu comme Asineth ? Vas-tu apprendre toutes tes leçons à l'envers ?

3. La descente de Beauté

Voici comment Beauté vint au monde, luttant pour trouver sa véritable image parmi les visages innombrables.

LA PRÊTRESSE DE BRACK

Le pêcheur magicien arriva dans une barque assez petite et, sans demander l'avis de quiconque, dressa une hutte sur un emplacement vacant, au fond de la baie. Les autres pêcheurs de Brack l'épiaient avec circonspection. Son bateau était trop lent pour un pirate, ce qui était aussi bien – un pirate serait mort de faim s'il avait dû se contenter de dépouiller leurs navires de pêche. Son bateau était gréé de façon à pouvoir être manœuvré par un seul homme, et d'après son allure ce n'était pas un marin. Aussi ne fut-ce pas la jalousie qui les poussa à le craindre. Ce fut la façon dont il restait couvert par tous les temps, comme s'il avait peur du soleil. Ce fut sa chevelure drue et blanche, l'éclair rose qui dansait dans ses yeux comme une sauterelle d'arbre affolée ; ce fut son attitude secrète. Il en savait plus qu'eux, il en savait plus que le vent qui taquinait la nier, plus que la pieuvre qui s'étalait sur l'eau pour respirer, plus que la prêtresse des Douces Sœurs qui veillait sur ses pierres brûlantes à la pointe de la baie.

« Qu'est-il ? » demandèrent les pêcheurs à leurs femmes.

— Qui est-il ? » demandèrent les femmes à la prêtresse. Elle toucha l'obsidienne chauffée ; la chair de son doigt grésilla ; et elle scruta les profondeurs de sa douleur et dit : « Il commande par le pouvoir du sang. Il trouve à s'abriter de la tempête en plein océan. Il trouve les bancs de poissons qui ne font pas d'écume sur la mer. Il peut plonger les mains dans l'eau salée et les ressortir remplies d'eau douce. Et les poissons le suivent en rêvant, en rêvant… »

Un magicien, donc, mais dont il ne fallait pas avoir peur. Ils en vinrent donc à le considérer respectueusement, et apprirent en quelques semaines qu'il se montrerait généreux. Car s'ils le suivaient

en pleine mer dans les petites heures qui précèdent l'aube, il naviguait pendant une heure environ à sa manière maladroite, puis arrêtait le moteur et jetait son filet. Si les pêcheurs déployaient leurs propres filets au même moment, ils ne trouvaient rien. S'ils attendaient au contraire que son filet soit plein, s'ils se contentaient de regarder tandis qu'il le halait péniblement à bord, il regagnait alors le village et ils pouvaient ensuite plonger leurs propres filets et faire de bonnes prises. Ils le suivaient chaque jour et rentraient parfois avec des bateaux pleins de poissons jusqu'à ras bord ; jamais il n'y avait de jour où le poisson leur échappait complètement.

Ainsi l'arrivée du magicien aux yeux roses fut-elle bénéfique pour Brack. Non qu'ils devinssent jamais *amicaux* envers lui. Il est toujours néfaste de se mêler à ceux qui tirent leur pouvoir du sang vivant. De plus, même s'ils avaient perdu leur crainte à l'égard du magicien pêcheur, il y avait sa fille.

Il sembla d'abord qu'elle avait à peine conscience d'être une femme. Elle ne le quittait pas d'une semelle et se tenait près de lui quand il halait ses lourds filets, et elle tirait avec lui, et tirait comme il fallait – à l'époque où les pêcheurs la prenaient encore pour un gars, ils vantaient souvent les mérites du jeune homme entre eux, et louaient sa force, sinon son adresse. Ils surent pourtant bien assez tôt qu'il s'agissait d'une femme. Si le magicien était toujours trop chaudement vêtu pour le soleil brûlant de la mer du Sud, sa fille l'était trop légèrement, portant des combinaisons d'homme et se débarrassant de sa chemise quand le jour flamboyait, jusqu'à ce que son dos comme ses seins soient brunis. Elle parut au début se moquer complètement de leurs regards ; pourtant, comme le temps passait, ils se mirent à la considérer comme une sorte de débauchée qui se déshabillait délibérément pour qu'ils la regardent. Ils virent ses seins acquérir leur plénitude et osciller plus lourdement pendant qu'elle travaillait. Ils virent son ventre gonfler. Elle ne pouvait pas être femme depuis plus d'un an ou deux, et pourtant elle portait déjà un enfant.

L'enfant de qui ? Quand enfin la fille du pêcheur accoucha, ce ne fut pas difficile à deviner. Le magicien était arrivé à la fin de l'automne, quelques semaines seulement après le couronnement du roi, et le bébé naissait maintenant, alors que le nouvel automne était déjà bien avancé. Dix mois. L'enfant ne pouvait avoir été conçu qu'après l'arrivée du petit bateau dans la baie de Brack, et le père de l'enfant ne pouvait être que celui qui était aussi son grand-père. C'était une chose épouvantable, mais nul ne doit interroger les actes de ceux qui achètent leur pouvoir à l'aide de sang vivant.

La prêtresse des Douces Sœurs, toutefois, en savait un peu plus long. Elle aussi pouvait compter les mois, mais lorsqu'elle versa des

gouttes de sueur et d'eau de mer ainsi que des larmes sur la pierre ponce brûlante, elles s'y déposèrent en perles tremblantes, un instant immobiles, puis glissèrent à travers la pierre brute comme une flotte de navires dans une baie, formant les runes du message qu'adressaient les Douces Sœurs à leur observatrice près de la mer. Ce n'était pas un enfant incestueux qui allait naître, mais une fille dont le sang charriait un pouvoir effrayant : un enfant porté dix mois, et contrôlé par la lune dès sa naissance.

— Que devrais-je faire ? » demanda la prêtresse terrifiée.

Mais l'eau s'évapora enfin, laissant sur la pierre de fines traînées de sel. Ce n'était pas à elle de faire quoi que ce soit – elle devait seulement observer, seulement savoir.

Quelques-unes des femmes lurent la peur sur le visage de la prêtresse pendant qu'elle regardait le pêcheur magicien par-delà la baie, et la hutte où le bébé rampait déjà dans le sable.

« Devrions-nous les chasser ? demanda l'une.

— Les magiciens vont et viennent à leur guise, dit la prêtresse. Les Douces Sœurs n'interdisent rien, elles hâtent ce qu'elles trouvent dans le monde.

— Devrions-nous partir, alors ? demanda une autre.

— Vos hommes rentrent-ils avec des bateaux vides, ou sont-ils pleins ? Le magicien vous fait-il du bien ou du mal ?

— Dans ce cas, fit une troisième, pourquoi as-tu peur ? »

Et la prêtresse caressa le cristal de quartz suspendu à son cou et déclara ne pas le savoir.

Mais elle finit par en avoir assez. Elle monta sur son fragile radeau et le poussa à travers les eaux placides de la baie de manière à toucher terre juste devant la cabane du magicien. La fille du pêcheur jouait avec son enfant dans le frais après-midi du printemps naissant. Elle leva un regard curieux vers la prêtresse qui avançait en regardant où elle mettait les pieds sur le sable encombré de varechs. Le bébé leva les yeux lui aussi, mais la prêtresse évita de les voir – un enfant porté dix mois ne doit en aucun cas être saisi par l'œil d'un étranger – et préféra porter son attention sur la mère. Elle était plus jeune que la prêtresse ne l'avait cru en l'apercevant de loin. Elle aurait pu être la sœur de la fillette. Ses yeux étaient incandescents et chargés de défi, froids et inquisiteurs, et il apparut pour la première fois à la prêtresse que la mère pouvait être plus dangereuse que l'enfant.

Mais c'était le magicien qu'elle était venue voir, pas les femmes, et donc la prêtresse des Douces Sœurs marcha jusqu'à la porte de la hutte, poussa le battant et entra.

« Fermez la porte ! aboya le magicien. Je pourrais devenir aveugle, avec ce soleil entrant d'un seul coup. » Quand le battant fut de nouveau à sa place, le pêcheur aux yeux roses cessa de loucher.

« Vous, dit-il. Vous avez mis le temps pour venir.

— Il me faut une mer très calme, dit la prêtresse. Je me déplace rarement.

— Vous autres sorcières qui utilisez le sang mort, vous semblez toujours ne pas avoir beaucoup de vie en vous-mêmes…

— De la mort surgit la vie nouvelle, répondit la prêtresse. Et du sang vivant provient la mort ancienne.

— Possible. En fait, ça ne m'intéresse pas tellement. Vous autres femmes ne nous enseignez jamais votre rite, et vous pouvez être sûres que seul un fou enseignerait le *nôtre* à une femme. »

Elle parcourut l'intérieur de la hutte du regard et constata qu'elle était mieux fournie en livres qu'en équipements de pêche. « Où réparez-vous vos filets ?

— Ils ne s'abîment jamais, répondit-il. C'est un jeu d'enfant.

— Le bébé doit mourir, dit la prêtresse.

— Vraiment ?

— Un enfant porté dix mois a trop de pouvoir pour rester au monde. Vous devez le savoir.

— Je n'ai jamais étudié la science des naissances et des liens, avoua le magicien. Un homme n'a pas grand-chose à en tirer, de toute façon. Mais j'y jetterai quand même un œil, maintenant que vous m'y faites penser.

— Je suis venue le faire à votre place.

— Non.

— Vous ne pourrez pas vous servir de son sang. Il vous réduirait en cendres.

— Je n'ai l'intention ni de l'utiliser ni de ne pas l'utiliser. Il est hors de question que l'enfant meure.

— Mes larmes sont à jamais immobiles sur la pierre ponce.

— Je n'ai pas le droit de prendre une décision. Le père de l'enfant tient la jeune fille et la petite sous sa protection. Toutes deux vivront.

— Vous, un magicien capable de faire remonter les poissons de la mer, vous laissez le père de l'enfant vous interdire d'agir dans l'intérêt du monde ?

— La mère aime sa fille. »

La prêtresse vit qu'il ne l'écouterait pas ; elle ne prononça pas un mot de plus et s'en alla. En sortant de la cabane, elle regarda l'endroit où avaient joué l'enfant-mère et sa fille primordiale. Elles étaient parties. Puis la voix de la jeune fille retentit derrière elle, et la prêtresse sut qu'elle avait entendu tout ce qui s'était dit à l'intérieur.

« Une femme peut-elle se servir de sang vivant ? » demanda la fille.

La prêtresse considéra la question et frémit. « Non », dit-elle avant de s'éloigner rapidement. Elle se reprocha de leur avoir rendu visite

tout le temps que dura sa traversée de retour ; car la fille avait posé la question qu'aucune femme convenable n'aurait posée, et la prêtresse craignait qu'elle ne fût assez intelligente pour comprendre que sa réponse était un mensonge. Il y avait certains sangs vivants qu'une femme pouvait utiliser – à condition d'être une vipère. Elle pria toute la nuit pour qu'elle ne les utilise pas, lavant et relavant ses cheveux dans les vagues qui venaient lécher sa jupe. Pardonnez-moi pour lui avoir peut-être suggéré de le faire, et annulez mes actions de la journée…

LE MAGICIEN ATTENTIF

Alerté par la sorcière, Sleeve observa plus attentivement le bambin. Il n'avait eu que fort peu de rapports avec les enfants au cours de sa vie, et rien dans sa mémoire ne lui permettait de s'apercevoir avec quelle rapidité la fillette apprenait, et à quel point elle semblait brillante. Jusqu'à maintenant. Car il commençait à trouver les passages dans ses livres et se plongeait dans leur lecture, cherchant ce qui pouvait bien inquiéter à ce point la sorcière. Les références étaient vagues, hermétiques, et Sleeve se sentait gagné par la frustration à mesure qu'il lisait. Seuls des hommes écrivaient ou déchiffraient ces œuvres, et c'était la raison pour laquelle elles mentionnaient si peu la magie féminine. Quant à l'enfant porté dix mois… les livres en parlaient avec une terreur évidente, et réclamaient qu'on le tuât dès sa naissance pour verser ensuite son sang sur des végétaux en décomposition. Mais ils ne souciaient pas de préciser pourquoi l'enfant était si dangereux, pas même en si peu de mots.

Pendant ce temps, le bambin grandissait. Sleeve se surprit à l'aimer en dépit de ses craintes et, chose plus surprenante encore, à aimer pareillement Asineth. Elle ne faisait pas qu'endurer sa captivité : elle s'y épanouissait. Sa manie de pêcher avec lui les seins nus était ennuyeuse, car elle ne visait manifestement qu'à le discréditer auprès des pêcheurs du village mais, depuis qu'elle avait l'enfant, elle semblait active et bien vivante, et la haine désertait parfois son visage pendant des heures ou même des jours. Asineth ne se montrait pas plus amicale envers Sleeve, mais elle babillait sans arrêt avec la petite fille.

« Comment vas-tu la nommer ? demanda Sleeve.

— Son père s'en occupera, répondit-elle froidement.

— Non, jamais.

— Alors elle se passera de nom », dit-elle. Ce fut l'unique fois où elle montra qu'elle n'avait pas oublié son calvaire. Peu importait à quel point son amour pour sa fille lui réchauffait le cœur – elle ne donnerait pas de nom à l'enfant.

« Est-il juste de punir l'enfant à cause de la haine que tu éprouves pour son père ? » demanda Sleeve. Mais ses propres mots lui revinrent aux oreilles, et il réalisa que la fille de Nasilee aurait été en droit de lui poser la même question ; il abandonna alors la conversation.

La visite de la sorcière l'avait bouleversé, vraiment bouleversé, bien qu'elle considérât manifestement sa propre mission comme un échec. Il avait laissé le temps passer ici, au bord de la mer, et en avait éprouvé de la satisfaction. Cette vie était la moins solitaire qu'il lui avait jamais été donné de vivre. Même si Asineth ne lui adressait presque jamais la parole. Même si les pêcheurs l'évitaient. La flottille de petits bateaux qui prenaient la mer avec lui au matin était un réconfort. Bien que sa peau délicate ne supportât pas le soleil et qu'il restât en permanence vêtu face aux autres pêcheurs, il restait de l'amitié en ceci : ses bras connaissaient ce que connaissaient leurs bras, et il vivait comme eux dans l'odeur du poisson, les embruns salés et le soleil tapant dur sur le bois du bateau. Pour la première fois de sa vie, il sentait ne faire qu'un avec d'autres hommes, et même si leurs esprits ne pouvaient rivaliser avec le sien, ils demeuraient frères par la chair. Asineth et l'enfant avaient été aussi une source de bien-être ; il en était presque venu à comprendre cet amour du chez-soi qu'il avait toujours critiqué chez les autres, car il les rendait faibles.

Eh bien, ça l'avait rendu faible, lui aussi. Faible – ou négligent, en tout cas. Non qu'il ne fût pas sur le qui-vive en certains domaines. Il lisait toute la journée, jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal, cherchant à définir la menace que constituait un enfant porté dix mois. Puis il s'endormait, et son esprit se remettait à l'étude durant son sommeil. Puis il sortait avant l'aube, laissant mère et enfant dormir tandis que la marmite de poisson mijotait sur le feu. Il préférait désormais naviguer seul, et jeter ou tirer seul les filets. Il se figurait tout le temps qu'il examinait le problème ; en fait, il n'y pensait que de temps en temps. Le plus souvent, ses pensées étaient des pensées de pêcheur. Il se demandait même parfois s'il n'aurait pas été préférable pour lui de naître pêcheur plutôt que de vivre comme il l'avait fait, en fonction du sang du Cerf.

Ce qu'il ne remarqua jamais, c'est qu'Asineth passait chaque jour la matinée à lire tout ce qu'il avait lu dans la hutte, et qu'elle étudiait aussi dans le but d'apprendre la magie des femmes dans ces livres écrits pour les hommes. Ce qui jamais ne l'effleura, c'est l'idée qu'elle pût connaître assez bien la science des Douces Sœurs pour comprendre les choses qui, pour lui, restaient incompréhensibles. Chaque livre s'ouvrait par une page d'avertissements au lecteur, l'invitant à garder ces secrets, et particulièrement à les tenir à l'écart des yeux fouineurs des femmes – mais les femmes n'inquiétaient pas Sleeve, à qui seuls des hommes avaient tenté de voler du savoir, jusqu'alors. Il ne lui vint

pas à l'esprit qu'Asineth pouvait comprendre ce qui était écrit là.

Un jour de la fin de l'été, alors que la fillette approchait de son premier anniversaire, Sleeve comprit enfin un passage dont le sens lui échappait depuis longtemps. Il se trouvait sur son bateau quand cela arriva, et il sentait le rythme du vent et du courant dans ses pieds, ses fesses, ses bras ; il se mit soudain à trembler, excité par sa découverte, et faillit se faire lui-même chavirer quand le clinfoc arriva sur lui en tournoyant. Une seule personne avait quelque chose à craindre d'un enfant porté dix mois, et cette personne était la mère de l'enfant. D'un seul coup, Sleeve fit demi-tour et mit le cap vers le port, passant à travers la flotte des pêcheurs qui manœuvrèrent pour s'écarter de son chemin. Ils ne lui demandèrent aucune explication, et il ne leur en fournit aucune. C'était vrai, le bambin n'avait fait aucun mal jusqu'ici, mais Sleeve ne tarderait pas une seconde à prendre ses précautions maintenant qu'il connaissait la vérité. Palicrovol n'apprécierait pas de s'entendre rapporter qu'Asineth était morte parce que Sleeve avait dû finir sa journée de pèche avant de rentrer lui sauver la vie.

Sleeve ignorait qu'Asineth le suivait jour après jour dans sa lecture, et qu'elle avait découvert elle aussi ce qu'il venait de comprendre. Elle en comprit même davantage, à vrai dire. Bien davantage. Et quand Sleeve regagna la cabane, Asineth et la fillette étaient parties.

Il essaya de les suivre à pied, mais Asineth l'égara dans les collines rocailleuses adossées au littoral. Il se fit saigner copieusement pour payer le pouvoir nécessaire à la recherche magique, mais son œil mobile fut incapable de la trouver. Il comprit alors qu'il avait agi trop tard. La fillette avait déjà pris conscience de certains de ses pouvoirs.

Ce ne fut qu'en constatant la disparition de quatre de ses livres qu'il se mit à soupçonner que ce n'était pas l'enfant, la fille d'Asineth et de Palicrovol, qui déjouait ses recherches, mais Asineth elle-même, puisque l'enfant ne savait pas lire. Il se maudit pour lui avoir permis d'étudier ce qu'il était de son devoir de défendre. Mais à part cela il ne pouvait rien faire. Il se mit donc à attendre, emmagasinant des forces en prévision du retour de son adversaire. Il ne savait pas précisément quelle force la magie féminine pouvait avoir, et il voulait être sûr de vaincre au cas où la joute s'avérerait plus difficile que prévu. Cette perspective le réjouissait presque… Il y avait des dizaines d'années qu'il n'avait pas livré de combat difficile, car il n'existait à sa connaissance aucun magicien au monde capable de lui tenir tête.

La dixième nuit de son attente, une femme l'appela de l'extérieur de la hutte. C'était une voix qu'il n'identifia pas tout de suite, mais quand il vit le visage, même dans la seule lumière de l'âtre, il la reconnut.

« Baie, dit-il. Je te croyais morte. »

Elle sourit et haussa les sourcils. « Et je ne savais absolument pas que tu la connaissais. »

Ainsi, cette femme revêtue de la chair de Baie n'était pas Baie du tout, « Asineth », murmura-t-il. C'était mauvais signe, si elle avait le pouvoir de changer de forme avec un tel succès qu'il s'y trompait lui-même.

« Asineth ? fit-elle. Je ne la connais pas.

— Qui es-tu, alors ?

— Je suis Beauté. Je suis la plus puissante des divinités. » D'un seul geste, parfait et empreint de grâce, elle se mit nue. « Ne suis-je pas parfaite, Sleeve ?

— Si », reconnut-il franchement. Revoir le corps de Baie, recréé avec une telle perfection – Asineth ne pouvait pas savoir qu'il avait été l'amant de Baie bien avant Nasilee, mais la vision de Baie sur cette plage lui fit perdre son sang-froid plus que n'aurait pu le faire n'importe quelle autre tentative. Pourtant, Sleeve n'était pas homme à se laisser complètement distraire par ses propres souvenirs amoureux.

« Tu es parfaite… mais tu n'es pas une divinité.

— Non ? Je quitte à l'instant la bataille pour te voir, Sleeve. J'avais appris tant de choses, il fallait que je les essaie. J'ai d'abord défié cette brute de Cerf, parce que je le croyais le plus facile à mettre au pas. Je me trompais, et mon premier combat fut le plus difficile de tous ; il a failli gagner, et la façon dont cela s'est passé fait que j'ai encore un peu peur de lui. Mais peu importe… Il est enchaîné à la base du monde, et tu ne recevras aucune aide de lui. »

Elle était folle, bien sûr. Défier le Cerf et gagner… Absurde !

« Ensuite, les Douces Sœurs. J'avais un compte à régler avec elles. J'ai été surprise de les voir s'incliner si facilement – elles n'ont aucune arme pour le genre de bataille que je mène. Elles sont nées aux plus amusants des corps et elles demeureront dans la chair, liées pour le temps qu'il me plaira.

— Et Dieu ? dit Sleeve, amusé.

— Il est glissant comme une anguille. Il faudra que je l'immobilise quelque part où je pourrai garder un œil sur lui au fil des ans. Mais *toi,* Sleeve. De toi je n'ai pas peur du tout. »

Son goût du théâtre l'aurait volontiers conduit à prononcer quelque épigramme héroïque en guise de réponse, mais il avait appris dès son enfance que le théâtre ne remplace pas une bonne victoire. Il la mordit donc dans la région du cœur avec les dents de sa main gauche pour l'abattre du premier coup, d'un seul souffle de magie. Même si elle résistait, elle serait trop secouée pour combattre après cela.

Mais elle ne vacilla même pas et, alors qu'il la mordait avec sa cruelle main intérieure, il constata avec stupeur que la douleur

tenaillait sa propre poitrine. Il s'interrompit, mais la douleur continua, et il réalisa dans un éclair de terreur que ses déclarations n'avaient pas été pure fanfaronnade. Il ne pouvait pas attendre d'aide de la part du Cerf, et la présence des dieux, qu'il avait toujours sentie là, en dessous, soutenant son pouvoir, s'était évanouie.

« Qu'as-tu fait ! s'écria-t-il.

— Je t'ai eu par surprise, hein ? Oh ! ne t'en fais pas, Sleeve ! Les dieux eux-mêmes ne m'ont pas résisté ; comment le pourrais-tu ? »

La douleur de son cœur s'atténua, et il se retrouva allongé sur le sable à la regarder avec des yeux brouillés de larmes.

« Tu ne peux pas me voir correctement ? » demanda-t-elle. Et soudain ses yeux furent secs. Cela l'effraya plus que tout le reste. Une magie capable de briser le pouvoir des dieux était certes terrifiante, mais une magie subtile au point d'effacer les larmes des yeux d'un homme était quelque chose que tous ses livres, et sa vie entière, n'avaient jamais ne fût-ce qu'effleuré.

« Regarde-moi, répéta-t-elle. Baie fut la plus belle femme que j'aie connue, mais je suis Beauté, et j'ai songé à quelques améliorations. Là, est-ce mieux ? Et ceci ? »

Étendu sur le sable, il dit que oui, oui, c'était mieux.

« Eh bien, dit-elle enfin, s'habillant à mesure qu'elle parlait. Eh bien Sleeve. Je suppose que tu vas vouloir m'accompagner ?

— Où vas-tu ?

— Voir Palicrovol, bien sûr ! Ne suis-je pas sa femme ? Ne m'a-t-il pas épousée devant de nombreux, nombreux témoins ?

— Je lui ai dit qu'il aurait dû te tuer.

— Je m'en souviens. Mais il ne l'a pas fait, et me voici. Crois-tu qu'il me trouvera belle ? »

Il était impossible qu'elle eût l'intention de vivre avec lui en tant qu'épouse.

« Oh ! je n'en ai pas l'intention ! dit-elle. *Vivre* avec lui ? Absurde. Mais j'ai entendu dire qu'il faisait venir la princesse des Fleurs depuis les îles du Sud. Elle est en âge, dit-on. Et il pense apparemment qu'il peut l'épouser. Il croit pouvoir l'épouser, alors que je suis toujours vivante ! Quand il me verra, la trouvera-t-il toujours belle ? »

Sleeve s'accorda la petite joie de lui dire, en dépit de sa peur : « Asineth, améliore le corps de Baie autant que tu veux, mais aucune femme de chair n'a jamais été aussi belle qu'Enziquelvinisensee Evelvenin. »

Sa langue gonfla soudain dans sa bouche, et il sentit des serpents onduler à l'intérieur de ses vêtements, une langue bifide taquinant sa gorge. « Ne m'appelle plus jamais Asineth, siffla-t-elle.

— Bien, Beauté.

— Tu vas venir voir Palicrovol avec moi. Tu seras mon animal de

compagnie.

— Si tu veux. »

Elle poussa un petit rire, et les serpents s'évaporèrent.

— Lève-toi », dit-elle.

Il se leva, et découvrit ce faisant qu'elle ne s'était pas contentée de changer sa propre forme. Elle avait changé la sienne aussi.

« Dis-moi la vérité. Ne te trouves-tu pas mieux comme ça ? N'en avais-tu pas assez de te distinguer, géant blafard parmi les autres hommes ? »

Il ne lui répondit pas ; il fixa seulement ses mains et hocha la tête. Voilà à quoi ressemble la défaite, se dit-il tout en sachant que ce n'était pas vrai. Ce n'était que le commencement de la débâcle. Il savait qu'Asineth avait des plans. Et il plaignit Palicrovol, car il n'y avait plus aucun espoir pour lui. Il était clair que toutes les mises en garde concernant les pouvoirs d'un enfant porté dix mois étaient insignifiantes, comparées au danger que représentait sa mère, et il était désormais trop tard pour contrer celle-ci. La puissance d'Asineth dépassait à ce point la sienne qu'elle n'aurait eu besoin que d'un éclat de rire pour anéantir le plus vigoureux de ses efforts. Il faudrait, à l'avenir, quelque chose de plus fondamental que le pouvoir du sang vivant pour l'abattre – si quelque chose pouvait l'abattre. Il n'avait jamais eu si peur de sa vie.

Ce n'est qu'après avoir fait un paquet de ses livres et les avoir jetés sur son dos, alors qu'elle lui faisait déjà quitter Brack au bout d'une chaîne d'or, qu'il songea à s'inventer un rôle susceptible de le garder en vie. Il enroula la longue chaîne autour de ses jambes pour les entraver et trottina gauchement derrière elle comme un enfant en chantant à tue-tête :

J'ai capturé Beauté,
Je lui ai mis la corde au cou,
Je l'entretiens dans le buffet,
Et je la tire à petits coups.

Elle se retourna et lui jeta un regard agacé, puis tira sur la chaîne d'or. Il tomba immédiatement en avant, et s'entailla l'épaule sur les rochers. Méprisant la douleur, il s'assit et, droit comme un I, tapota la blessure du doigt et lécha le sang. « Le vin est fin, mais le vignoble est ignoble », déclara-t-il solennellement.

Elle le toisa, et ne put s'empêcher de sourire. Elle lui avait donné une forme grotesque ; il s'acquittait à présent du rôle qu'elle lui avait assigné. Elle en était heureuse. « Comment s'appelle ce vin ? » demanda-t-elle, entrant dans son jeu.

« Nectar neurasthénique, des coteaux d'Urubugala.

— Urubugala », reprit-elle en riant. « C'est la langue d'Elukra, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Petit coq.

— Mon petit coq, fit-elle. Mon Urubugala. » Le nom convenait bien à la créature qu'il était devenu. Et il ne déplaisait pas à Sleeve. Si ce nom lui permettait de rester en vie, il s'en réjouissait. Sleeve n'était pas de ces êtres fiers et faibles que l'on manipule en les humiliant. Il lui arriva même quelquefois d'apprécier la liberté que lui conférait son statut de bouffon.

La fille de Beauté
Auprès de la jetée…
Espérait-on
Qu'elle soit poisson ?

Beauté fronça les sourcils, mais Sleeve s'empressa de relever sa tunique pour se pavaner devant elle en exhibant ses ridicules organes génitaux. « Si tu aimes les bébés, je t'en ferai un volontiers.

— Tu n'es pas toujours drôle, dit Beauté. Je ne t'aime pas quand tu n'es pas drôle. »

Sleeve se coula près d'elle et murmura : « Où est le bébé ? »

Il éprouva aussitôt une douleur atroce dans la tête, comme si quelque chose poussait ses yeux par-derrière pour les forcer à tomber. Cela cessa au bout de quelques instants. Il n'allait pas accepter d'être si facilement vaincu. « Elle est morte, la fillette, elle habite dans ma tête !

— Tais-toi, Sleeve. »

Sleeve se dressa devant elle de toute la taille qu'elle lui avait laissée. « Mon nom, *Madame* Beauté, est Urubugala. » (Il se remit à murmurer.) « Tu apprends vite. Tout cela était-il dans les livres que tu as lus ? »

Asineth n'avait que quatorze ans… elle était sensible aux compliments. Elle sourit et dit : « Les livres n'étaient rien. Ils ne savaient rien. Je n'y ai appris que la manière d'obtenir le pouvoir. Quand le prix a été payé, le pouvoir est devenu son propre instituteur. Pour l'instant, il me suffit de penser à quelque chose pour être capable de le faire. Et ce qu'il y a de plus exquis, c'est que c'est Palicrovol lui-même qui m'a donné le pouvoir. Il m'a donné le pouvoir, et seule une femme peut l'avoir.

— Un homme peut l'avoir », fit Urubugala.

Il vit la peur prendre possession de son visage. Elle n'était pas encore très sûre de son pouvoir. « Comment un homme pourrait-il l'avoir alors que son corps est incapable de créer un enfant ? »

Il lui répondit de nouveau en vers :

Si nous attachons nos couilles aux murs,
Puis avalons notre semence,
Le pouvoir nous viendra en une heure
De pisser comme la mer et péter comme les fleurs.

« Tu es dégoûtant, dit-elle. Nul homme ne peut détenir un pouvoir comparable au mien. Et nulle autre femme, d'ailleurs ; aucune femme ne renferme assez de haine en elle-même pour faire ce que j'ai fait. » Elle déclara cela avec fierté, et Sleeve plaisanta de nouveau pour dissimuler sa peur.

« Je suis ton ménestrel et tu es ma monstrelle. Où est ton petit, ton petiot, ton piti'nenfant ?

— Oh ! nous avons eu une prise de bec ! » dit Beauté en relevant le menton d'un air à la fois provocateur et dégagé avant de sourire. « J'ai gagné… »

Sleeve crut voir une trace de sang sur sa langue.

4. L'épouse du roi

Comment, en une heure seulement, la princesse des Fleurs perdit son corps, son époux et sa liberté, le jour de ses noces.

LA PROCESSION ROYALE

Elle parvint à l'embouchure du Burring, accompagnée par la flotte de grands vaisseaux appartenant à son père. Palicrovol envoya mille chanteurs l'accueillir au port. Si pur était leur chant que le plus sourd des marins sur le plus lointain des navires parvenait à en distinguer le moindre mot.

On lui fit remonter le fleuve sur la seule galère que son père eût jamais construite, mais les rameurs étaient des hommes libres, pas des esclaves, et ils étaient habillés de robes de fleurs. Chaque jour du voyage, une centaine de femmes assises sur le pont tressaient des fleurs fraîches pour confectionner de nouvelles robes, afin que leurs atours restent neufs matin après matin. Et quand elle atteignit Inwit, la grande ville, on déversa en amont un millier-de sacs de fleurs, et le Burring entier, de berge à berge, se métamorphosa en lac de pétales pour célébrer la princesse des Fleurs.

Palicrovol lui-même vint à sa rencontre à la porte du Roi, entouré par les prêtres de Dieu avec leurs robes blanches, tandis que des vierges venues du couvent, et également vêtues de robes blanches, accompagnèrent la princesse des Fleurs dès qu'elle quitta le bateau de son père. Palicrovol s'agenouilla devant elle, et le carrosse qui l'avait attendue entama la danse de la Descente.

La danse s'acheva au palais, dans la chambre des Réponses, pièce que l'on avait pas ouverte durant un siècle car elle était trop parfaite pour être utilisée. Ivoire et albâtre ; ambre et jade ; marbre et obsidienne ; tels étaient les murs et le plafond de la chambre des Réponses. Là, la princesse des Fleure décida de porter son anneau au médius de la main gauche, mais haut placé sur le doigt pour promettre

fécondité et fidélité ; et voilà que Palicrovol, entre tous les miracles, passa lui aussi son anneau au médius, sur sa main droite, et le mit lui aussi haut sur le doigt, pour promettre adoration et inflexible loyauté. Ils furent acclamés par les centaines de spectateurs présents.

Alors une femme s'avança sur les parquets, impérieuse, conduisant un grotesque nain noir au bout d'une chaîne d'or ; alors Enziquelvinisensee Evelvenin se tourna pour lui faire face, et dès lors les noces furent brisées.

LE VIOLEUR VIOLÉ

« Je vois », dit l'étrange femme.

Le nain entonna une insolite chansonnette.

Pitié pour Moi, Hideuse Claironnelle,
Tu n'es pas aussi belle qu'elle.

Derrière la princesse des Fleurs, Palicrovol parla. « Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entrés dans le palais ?

— Qui suis-je, Urubugala ? demanda l'étrange femme.

— Cette femme est Beauté, la plus grande des divinités, déclara le nain. Elle a d'abord enchaîné le Cerf à la base du monde. Puis elle a capturé les Douces Sœurs et les a enfermées dans les plus comiques des corps. Puis elle a contraint Dieu à s'incliner et l'a emprisonné. Et elle est enfin retournée voir Sleeve pour le réduire à néant, à néant, à néant…

— Sleeve, fit Palicrovol. Retournée voir Sleeve.

— Tu me reconnais, Palicrovol ? demanda l'étrange femme.

— Asineth », dit-il dans un souffle.

— Si tu me nommes ainsi, c'est que tu ne me connais pas encore », dit-elle. Elle se tourna ensuite vers la princesse des Fleurs. « Ainsi, tu es celle qu'il aime plus que tout au monde. Je peux voir que tu es belle. »

De nouveau, le nain déclama de sa voix bizarre.

Beauté est belle, Beauté est belle,
Mais Beauté adopta le mauvais corps pour elle.

— Je peux voir que tu es belle, répéta l'étrangère, et il me parait très juste que Beauté prenne cette forme et ce visage. »

Enziquelvinisensee vit la femme se modifier sous ses yeux et acquérir des traits qu'elle connaissait et qu'elle ne connaissait pas. Qu'elle connaissait, car il s'agissait de ses propres traits. Et qu'elle ne connaissait pas, car ce n'était pas là un reflet comme celui qu'elle

avait toujours vu, mais son visage tel que les autres le voyaient. « C'est ce que les autres ont vu de moi, murmura-t-elle.

— Te soumets-tu ? demanda Beauté. Ne suis-je pas parfaite, princesse des Fleurs ? »

Mais Enziquelvinisensee Evelvenin avait fait vœu de ne dire que la vérité, et il ne se trouvait aucune de ses femmes près d'elle pour mentir à sa place, de sorte qu'elle provoqua sa propre perte en disant : « Non, Dame. Car vous avez empli mes yeux de haine et de triomphe, et ce sont des sentiments que je n'ai jamais éprouvés. »

Les narines parfaites de Beauté palpitèrent de rage un instant, puis elle sourit et dit : « C'est parce que tu n'as pas eu les professeurs convenables. Permets donc que je t'apprenne, princesse des Fleurs, ainsi que l'on m'a appris. »

La princesse des Fleurs ne ressentit aucun changement, mais elle vit les gens la fixer, sursauter et se détourner. Elle redouta ce qui lui avait été fait, et pivota sur ses orteils pour faire face à son époux aimant, le bienveillant Palicrovol. Mais il fut, lui aussi, heurté par le spectacle, et il fit un pas pour s'écarter d'elle. Il ne fallut toutefois qu'un instant pour qu'il revienne à elle et la serre contre lui, mais Enziquelvinisensee Evelvenin savait alors la vérité : comme tout le monde, Palicrovol considérait sa beauté comme une partie d'elle-même ; dépourvue de visage, il ne la reconnaissait pas. Elle puisa néanmoins du réconfort dans l'étreinte de ses bras et dans les paroles qu'il lança contre Beauté.

« Pensais-tu que je serais si facilement abusé, Asineth ? Tu peux me faire peur, mais mon cœur appartient à un autre cœur, pas à un visage. »

Beauté se contenta de sourire une nouvelle fois. Brusquement, la princesse des Fleurs sentit Palicrovol l'empoigner rudement par la taille et la jeter par terre loin de lui. Elle leva vers lui un regard horrifié, et lut la détresse sur son visage tandis qu'il lui criait : « Ce n'était pas moi ! » Puis il sombra dans le silence en dépit de ses efforts pour parler, mais la princesse des Fleurs en avait entendu assez. C'était Beauté, c'était Asineth qui s'était servie de ces bras pour la repousser.

« Reste à terre, Belette, dit Beauté. Reste à terre, et regarde ce que fait ton mari quand il trouve un corps de vierge à violer. *Ton* corps, Belette. Quel dommage que tu ne puisses l'occuper pendant que ton nouvel et tendre époux y prend son plaisir. »

Les gestes de Palicrovol furent d'abord saccadés ; Beauté apprenait à contrôler son corps, et il lui coûta plus de pouvoir de combattre le roi pour la possession de son corps – et l'emporter – que de faire n'importe quoi d'autre. Ce fut le plus exceptionnel des actes de pouvoir qu'elle accomplit. Mais elle était habile, et elle ne tarda pas

à le maîtriser. Son corps se mit ensuite à bouger normalement, et tous oublièrent que Palicrovol ne se mouvait pas de son propre gré. Mais la princesse des Fleurs, désormais nommée Belette, connaissait la vérité mieux que quiconque, car ses lèvres n'avaient jamais prononcé un mensonge, et elle savait que Palicrovol était animé par un autre type de volonté. Beauté avait le pouvoir, mais pas encore la sagesse. Elle était encore une enfant, alors, et elle s'imaginait pouvoir arracher sa vengeance au prix d'une mise en scène facile et grossière.

Et les mains de Palicrovol lacérèrent la robe sur le corps de Beauté, qui était le corps de la princesse des Fleurs. Et Palicrovol la viola comme il avait violé Asineth, reproduisant le moindre des gestes accompli deux ans plus tôt. Cette fois, pourtant, il ne repoussa pas sa tentative pour le séduire. Et il poussa un cri de plaisir lorsque le corps de la princesse des Fleurs chercha si subtilement le sien. Et il protesta en gémissant quand ses propres bras l'écartèrent de lui. Je ne veux pas que ce soit fini, cria sa chair. Je ne veux pas que ça s'arrête. Et aussi longtemps qu'il la vit nue devant lui, aussi longtemps qu'il se souvint du plaisir que son corps et son pouvoir lui avaient fait éprouver, sa chair se tordit de volupté, encore et encore, et il continua de se convulser même après avoir répandu sa semence, après que la jouissance se fut muée en douleur, contre l'impossibilité de la posséder, le souvenir de l'avoir possédée, le désir de la posséder à jamais.

— Tuez-la ! » s'écria-t-il. Mais ses gardes s'étaient enfuis depuis longtemps.

« Aide-moi », murmura-t-il à Urubugala. Mais le nain se contenta de réciter un petit couplet :

Au matin
N'écoute rien.
La nuit,
Pas de répit.

« Belette, dit la reine Beauté, tu sais comment je fus traitée. Dis-moi… ma vengeance est-elle juste ?

— On vous a fait du mal, dit la princesse des Fleurs.

— Ma vengeance est-elle juste ?

— Il est juste que vous vous vengiez.

— Mais ma vengeance est-elle juste ? » (Le sourire de Beauté était comme la bénédiction d'un saint.)

« Seulement si vous vous vengez de ceux qui vous ont fait du tort, et seulement si votre vengeance équivaut au tort que l'on vous a fait.

— Allons, on m'a dit que je pouvais faire confiance à Belette-Bouche-de-Suie pour dire la vérité. Je te le demande pour la

quatrième fois : suis-je équitable ?

— Non, dit la princesse des Fleurs.

— Parfait. On s'est montré injuste envers moi, et je ne peux être satisfaite que si ma vengeance est d'une injustice monstrueuse.

— C'est moi qui t'ai fait ce mal ! s'écria Palicrovol. Venge-toi sur moi.

— Mais ne vois-tu pas, Palicrovol, qu'une partie de ma vengeance consiste justement à te faire voir tes amis et ton épouse souffrir sans raison, pour toi ? »

Palicrovol baissa la tête, désarmé.

« Regarde-moi ! » lui ordonna Beauté.

Il leva les yeux sans l'avoir voulu, et fut de nouveau bouleversé par la passion.

« Voilà ma vengeance. Je ne te tuerai pas, Palicrovol. J'ai encore plus de mépris pour toi que tu n'en as eu pour moi quand tu m'as vue fragile. Tu peux conserver ton armée… aussi nombreuse qu'il te plaira. Tu peux remplir le monde de tes soldats et les envoyer contre moi – je les vaincrai d'une seule pensée. Conserve ta couronne d'Andouillers ; je n'ai pas besoin de couronne pour régner ici. À part cette ville, tu peux gouverner tout le Burland… j'annulerai tes lois chaque fois que je le voudrai. Tu me verseras un tribut, qui ne sera pas trop lourd pour éviter de faire pâtir le peuple ; je ne suis pas aussi cupide que mon père. Je ne toucherai ni à tes réalisations ni à tes lois. Cette ville s'appellera toujours Inwit. Le nouveau temple que tu bâtis pour ton Dieu pourra continuer de s'élever. Je considérerai comme bienvenus tous les témoignages d'adoration qui seront adressés à ton Dieu, puisque je règne aussi sur Lui. Je te laisse tout sauf ceci : aussi longtemps que je vivrai, tu n'entreras plus dans cette ville ; aussi longtemps que je vivrai, tu ne seras jamais seul ; et aussi longtemps que je vivrai, tu ne connaîtras pas un instant de repos. Et vois-tu, Palicrovol… je vivrai éternellement. »

Urubugala fit une pirouette et vint s'étaler par terre entre eux.

« Il y a des limites à la vie d'une mère et d'une épouse, s'exclama-t-il.

— Je sais cela, dit Beauté. Quand mon pouvoir déclinera, j'aurai tout simplement un autre enfant. Je crois que je le porterai douze mois, la prochaine fois. Trouve des magiciens, Palicrovol. Fais-leur étudier *cela* dans les livres. »

Elle se mit à rire et força Palicrovol à la regarder, le précipitant dans ses paroxysmes de jouissance jusqu'à ce qu'il s'effondre, épuisé et tenaillé par l'envie de vomir.

Alors qu'elle riait, un homme d'allure puissante pénétra d'un pas déterminé dans la salle, brandissant une épée et portant une lourde armure dont il avait toutefois ôté le heaume.

« Fuis, Zymas ! cria Palicrovol.

— Oh ! reste donc, Zymas ! dit Beauté. Sans toi, la journée aurait été incomplète. »

Zymas ne s'arrêta pour les écouter ni l'un ni l'autre, et poursuivit simplement sa progression en direction de Beauté, élevant peu à peu son épée au-dessus de sa tête. Il était presque sur elle, et l'espace d'un instant d'espoir fugitif, tous crurent que l'intervention directe de Zymas serait peut-être l'antidote à cette maladie foudroyante qui s'était abattue sur le monde. Mais non. Ses cheveux devinrent soudain d'un gris métallique, son visage vieillit et se rida, l'épée s'échappa de ses doigts noueux et arthritiques, et il vacilla sous le poids de son armure.

— Zymas, si brave, si courageux, est mort, dit Beauté. À sa place se tient le capitaine de la garde de mon palais. Je le baptise Poltron. Tous, nous le nommerons Poltron. Car il fut si couard qu'il eut peur d'une femme. »

Beauté regarda autour d'elle ceux qu'elle avait si longtemps haïs, puis sourit. Il y avait une réelle beauté dans son sourire et la princesse des Fleurs savait que ce visage, quand il lui appartenait, n'avait jamais revêtu une telle expression d'extase. « Poltron, Urubugala et Belette. Ma force, mon esprit et mon doux visage. Je vous garderai toujours à mes côtés, Capitaine, Bouffon, et Dame entre les Dames. Vous serez les joyaux de ma couronne. Et hors des murs d'Inwit, errant sans fin, ira Palicrovol, roi du Burland, à jamais hanté par mon souvenir, à jamais hanté par son désir pour moi. Si d'aventure il vient à s'apitoyer sur son sort, il lui suffira de se souvenir de *vous* et d'imaginer ce que je *vous* fais pour être soudain consolé au-delà de toute mesure. » Elle s'avança vers Palicrovol qui grimaçait de douleur, et lui effleura le flanc. Il poussa un cri, chercha à l'étreindre puis tomba à la renverse, sans connaissance. « Portez-le dehors », ordonna Beauté. Et les invités qui avaient assisté impuissants à la scène lui obéirent, emportèrent le corps hors du palais, hors du château, puis hors d'Inwit par la porte de l'Ouest.

Quelques-uns de ses hommes parmi les plus braves l'attendaient à l'extérieur de la ville ; ils vêtirent son corps nu et l'emmenèrent. Une nonne se trouvait là, qui prophétisa que celui qui tuerait Beauté entrerait par cette même porte. Pour cette raison, Beauté fit murer la porte afin qu'on ne l'utilisât plus jamais.

En un temps remarquablement court, la ville d'Inwit revint à la normale, et un peu plus qu'à la normale. La totalité des lois de Palicrovol gardèrent leur force, et toutes les libertés qu'il avait accordées restèrent intactes. Beauté gouvernait dans sa ville avec assez de modération pour que les gens n'attachent pas d'importance au changement de dirigeants. Et sa cour devint un lieu éblouissant, que

les rois des autres nations aimèrent à visiter. Ils apprirent assez vite à ne pas fréquenter personnellement la cour de Palicrovol, car ils s'aperçurent que lui rendre les honneurs dus au roi du Burland attirait sur eux les plus désagréables des maladies. Ils durent dépêcher des ambassadeurs, qui apprirent à leur tour à injurier Palicrovol chaque fois qu'ils lui adressaient la parole, afin d'éviter les fléaux qui se seraient abattus sur eux dans le cas contraire.

Beauté régnait en Inwit, et l'exil de Palicrovol avait commencé. Pourtant, à mesure que les années passaient, elle se rendait compte que sa vengeance était incomplète et vide. Car toutes les déchéances qu'elle avait provoquées n'avaient pas suffi à te changer ou à changer les trois amis prisonniers. Elle pouvait dégrader notre chair, elle pouvait remplir nos vies de misère et de honte, mais nous restions nous-mêmes et elle ne pouvait nous rendre différents à moins de nous tuer. Nous sommes toujours restés hors d'atteinte, bien qu'elle nous ait toujours tenus.

5. Le roi captif

Voici comment un homme peut être un esclave, même en étant libre de se rendre dans tous les endroits du monde, sauf un.

LES CRUAUTÉS DE BEAUTÉ

Dois-je dresser pour toi la liste des tourments de ton exil, Palicrovol ?

Les ambassadeurs étrangers t'insultaient, ou bien leur vessie les brûlait quand ils urinaient.

Tes propres soldats crachaient à ton approche pour ne pas être infestés de poux.

Quelle que fût l'application de tes cuisiniers, toute la nourriture que l'on te servait était moisie, toute ta boisson couverte d'une pellicule visqueuse.

Tu te fis un rempart de magiciens afin d'avoir de temps à autre un bref moment de répit ; Beauté brisait quand elle voulait les faibles barrières qu'ils dressaient, et tout magicien qui t'assistait devenait dès cet instant inapte aux choses de l'amour.

Tu fis aussi appel aux prêtres, bien que Dieu eût perdu tout pouvoir et restât muet partout dans le monde ; ceux des prêtres qui te soutinrent et t'honorèrent développèrent tous d'énormes goitres et des tumeurs dans le cou et sur la tête.

Elle te contraignait une semaine à rester sur ton tabouret, tendu, inutile ; puis elle te donnait la dysenterie la semaine suivante, et libérait tes intestins en public, de sorte que tu devais mettre des langes par courtoisie envers ton entourage.

Tu te réveillais en pleine nuit atteint d'insupportables démangeaisons ; tu gelais en été, ou devenais incapable de supporter le moindre vêtement en plein hiver à cause de la chaleur qu'elle te faisait ressentir. De terribles rêves t'empêchaient de dormir pendant des jours puis, dans les semaines qui suivaient, tu t'assoupissais en

plein tribunal ou devant tous tes généraux réunis.

L'un de ses pires tours consistait à échanger sa vision avec la tienne. Elle regardait par tes yeux tout ce qui se passait autour de toi et, dans le même temps, tu voyais tout ce qu'elle voyait dans le palais. Elle ne faisait pas cela pour t'espionner – elle avait son œil qui scrute, et pouvait surveiller à son gré tout le royaume du Burland. Elle le faisait pour t'obliger à voir Belette battue pour une faute quelconque, Poltron vacillant sous une charge ou s'appuyant sur un laquais, ou Urubugala faisant des pitreries devant une assistance hilare composée de baronnets et de rejetons des florissantes compagnies marchandes. Tes amis, souffrant pour toi ; et toi, dans l'incapacité de les sauver. Tu façonnas donc deux coupes d'or pour t'en couvrir les yeux et empêcher toute lumière d'y entrer. C'est ainsi que se répandit l'un de tes noms : l'Homme aux Yeux d'Or. On te nomma aussi l'Homme Cornu, l'Homme-Qui-ne-Peut-Être-Seul, et l'Époux de Lointaine Beauté. Ton peuple ne s'y trompait pas : peut-être étais-tu le jouet de Beauté, mais tu étais un bon roi, et la majorité des gens prospéraient et vivaient librement, s'acquittaient avec une relative bonne volonté des impôts modestes que tu leur demandais, et faisaient confiance à tes jugements.

Ironiquement, ses assauts te furent bénéfiques autant qu'ils te lésèrent. Si quelqu'un restait pour te servir, tu savais que ce n'était ni par plaisir ni par amour des honneurs, ni même parce qu'il te plaignait ou haïssait Beauté. Ceux qui restèrent avec toi en ces temps difficiles, qui vécurent à tes côtés, et avec qui tu partageais tes pensées les plus intimes – ceux-là te servaient soit parce qu'ils appréciaient ton bon cœur et t'aimaient, soit parce qu'ils étaient attachés au bon gouvernement et qu'ils te supportaient, toi et la vie qu'ils menaient près de toi, dans l'intérêt du peuple du Burland. Tu bénéficiais d'un avantage qui est offert à peu de rois : tu pouvais faire confiance à tous ceux qui t'entouraient.

Mais les inconvénients furent égaux aux avantages. Amère injustice : ton équité même accrut tes difficultés à lever une armée et à la conserver. Car qui pouvait avoir le cœur à vouloir chasser Beauté d'Inwit, quand le Burland se portait si bien ? Ne rejoignirent ton armée que des aventuriers, ou des prêtres qui haïssaient Beauté parce qu'elle avait fait taire Dieu, ou des bons à rien qui ne pouvaient espérer être embauchés ailleurs. Il te fallut recourir à la conscription pour compléter tes cinquantaines et tes régiments, et cela affaiblit et amollit la totalité de tes troupes. C'était suffisant pour décourager les ennemis du Burland, mais nettement insuffisant pour que tu puisses espérer vaincre Beauté elle-même.

Et il en fut ainsi pendant des jours, des semaines, des années, des décennies, des siècles… Tes fidèles partisans te rejoignaient, te

servaient, vieillissaient et mouraient, alors que ta vie n'en finissait pas, comme celle d'Urubugala, comme celle de Poltron, comme celle de Belette, car Beauté avait été brisée dans son enfance et ne redeviendrait pas droite, quelle que fût la durée de sa vie ; elle vivrait en poursuivant éternellement sa douloureuse vengeance, provoquée par un acte de cruauté bref et commis à contrecœur bien des années plus tôt.

Par trois fois tu conduisis ton armée aux portes d'Inwit. Par trois fois la reine Beauté te laissa croire à ta délivrance. Puis elle sema la terreur dans le cœur de tes soldats, les précipita face à leurs cauchemars les plus effrayants, et tous abandonnèrent ton armée – à l'exception des plus résolus –, et tu battis en retraite pour t'éloigner de cette ville que tu avais arrachée à son père tant d'années auparavant, obligé de tout recommencer, couvert de honte aux yeux des autres nations.

L'HEURE DU CERF

Après plus de trois siècles d'exil, un jour où tu portais les coupes d'or sur les yeux, une vision s'imposa à toi. Tu crus d'abord qu'elle émanait de Beauté, mais tu te rendis très vite compte que ce n'était pas le cas. Tu vis le Cerf, le grand cerf à longs poils, celui que Zymas avait vu. L'aigle se tenait cramponné à son ventre et y empêchait la blessure de s'ouvrir. Puis le Cerf s'immobilisa et tourna sa lourde tête vers toi, et tu vis qu'il portait un collier de fer autour du cou, que ses sabots étaient également cerclés de fer et enchaînés, et qu'il te suppliait de le suivre et de le libérer.

« Je ne peux pas, dis-tu.

— Viens », dit-il, et pourtant tu n'entendis aucun mot.

Cela ne servira à rien. Beauté me verra, et m'empêchera de faire quoi que ce soit.

« Viens, dit-il. Durant cette heure elle ne voit rien, et ne voit pas qu'elle ne voit pas. »

Et tu enlevas les coupes d'or de tes yeux pour quitter ton campement et marcher vers la forêt, et muni de ton arc tu suivis les traces d'un cerf à travers bois, et tu allas où le Cerf voulait t'emmener.

Ce jour-là s'exerça tout le pouvoir que les dieux pouvaient rassembler, dans ces bois non loin de la ville nommée Rive-du-Banning. T'es-tu demandé alors pourquoi ils te menaient là où ils t'ont mené, pourquoi tu as fait ce que tu as fait ? Il s'agissait de ton salut, Palicrovol. Il s'agissait de ton fils unique.

6. La femme du fermier

Or donc, la vie d'Orem Hanches-Maigres, le Petit Roi, commença ainsi : un homme suivait un cerf à travers bois, et une femme se baignait dans l'onde…

ELLE ÉTAIT POÉTESSE DES CHOSES QUI POUSSENT TOUTES SEULES

Molly, la femme du fermier, avait ses six fils et n'en voulait pas d'autres. Six fils, trois filles ; trop de fils pour pouvoir partager la ferme entre eux, trop de filles pour espérer les marier avec quelque dot que ce fût. Ce n'était pas d'un fils qu'elle avait envie en ce matin de printemps où elle gagna son endroit secret sur la rive du Banning. Elle s'y rendit en tordant ses doigts de la façon magique afin de ne pas être suivie. Mais elle fut suivie. Ou plutôt, elle fut trouvée.

C'était un endroit sombre, un endroit paisible où le lit du fleuve était étroit et profond, et où il coulait si vite qu'une brindille disparaissait en un clin d'œil, et si tranquillement que tous les chants y étaient entendus, tous les bruits de pas remarqués. Les arbres se rejoignaient au-dessus de l'eau en une voûte dense, si bien que le soleil ne dansait pas dans le courant. Il y faisait frais, même en été. Une caverne de feuilles et d'eau, pourvue de toutes les choses froides et terribles d'une femme : c'était la demeure la plus appropriée pour Molly, l'endroit où elle osait se donner le plus secret d'entre ses noms.

« Fleur », murmura-t-elle, prononçant son propre nom.

« Chut ! répondit le fleuve. Chut ! car la fin de ta vie s'approche, suivant les traces d'un cerf. »

LE CERF ENTREMETTEUR

Un grand cerf gris se tenait en face d'elle, sur l'autre rive du fleuve. Molly l'identifia tout de suite, et se souvint que le cerf et la

biche contenaient une magie inaccessible pour les sottes paysannes du Point-de-Vue-sur-l'Eau. Inaccessible même pour elle, et elle était la meilleure d'entre elles. Le sang du Cerf, dit-on, macule le monde entier. Aussi regarda-t-elle tandis que le cerf condescendait à boire dans le cours d'eau ; tandis que l'eau retombait de sa bouche en filets d'argent ; tandis que le chasseur surgissait derrière la grande bête, flèche engagée, arc baissé mais prêt à être actionné en un instant.

« Ne t'aventure pas à blesser la tête cornue », s'écria-t-elle en silence.

Et, comme s'il obéissait à son avertissement, le chasseur se dressa et regarda boire le cerf, laissant l'extrémité empennée de la flèche glisser de la corde, laissant l'arc se détendre. Pas de mort aujourd'hui pour la tête aux cent cors.

Molly observa le chasseur qui observait le cerf. C'était un homme d'allure robuste. Pas très grand, et hâlé comme l'étaient toujours les hommes de l'Ouest. Il était vêtu de vert sombre, couleur du roi – un soldat, donc. Mais différent des autres soldats, car Molly n'avait jamais vu de piétaille assez avisée pour discerner la beauté d'un cerf ; elle ne connaissait pas davantage d'hommes capables de fixer leur attention sur quelque chose pendant un si long moment. Les yeux de l'homme brillaient dans la pénombre de sa tanière verte et silencieuse. Il était si calme, et ses bras étaient gorgés de puissance, même ainsi relâchés. Même dans leur mutisme, ses lèvres réclamaient l'attention. Et elle *sut,* ou crut qu'elle savait, ou le rêva alors même que cela arrivait : elle sut qu'il ne s'agissait pas d'un banal soldat du roi. C'était Palicrovol lui-même, oui, Palicrovol le Banni, l'Époux de Lointaine Beauté. Pas étonnant, se dit-elle, pas étonnant qu'il regarde le cerf avec une telle ardeur. Il espère la libération d'un dieu pour retrouver un peu de bien-être. Eh bien, reine Beauté, si tu regardes aujourd'hui, regarde quel bien-être je vais lui procurer, songea Molly, songea la féconde Fille Fleur ; car j'aurai cet homme, j'aurai sa vie en moi.

Je suis une femme chaste, s'écria une partie d'elle-même. Et ses enfants sont nés monstrueux.

Mais une autre partie d'elle-même répondit, avec une sérénité que seules les Douces Sœurs pouvaient inspirer : Mes enfants ne sont pas nés monstrueux, et la véritable chasteté d'une femme ne consiste pas à repousser celui que le Cerf lui amène. Ses flancs, si souvent pleins, réclamaient d'être à nouveau remplis. Mais cette fois, cette fois par un fils de roi, cette fois par l'enfant du Cerf !

« Homme », dit-elle dans un murmure. Mais la quiétude du lieu était telle qu'il l'entendit, sans toutefois avoir peur.

— Femme », fit-il, son visage exprimant une sorte d'amusement distant.

« Es-tu aussi fort que ce fleuve ?

— Es-tu aussi profonde ? »

En guise de réponse, elle s'allongea sur la berge herbue et feuillue, et sourit. Viens à moi, s'il y a en toi autant d'homme que de roi.

Comme s'il avait entendu son défi, il traversa le fleuve ; il était nu, maintenant, à l'exception de son couteau, car il ne voulait pas être désarmé. Il lutta vaillamment contre le courant, mais toucha néanmoins la berge assez loin d'elle, et elle l'observa tandis qu'il quittait l'eau, ruisselant et épuisé. Le Banning était réputé infranchissable et dangereux. Pourtant, le roi l'avait traversé pour elle. Les jambes de Molly tremblaient.

Il se dressa devant elle, les mollets couverts de boue, de feuilles et d'herbe. Il n'y avait nulle beauté en lui, et pourtant un frémissement animait les profondeurs de son ventre tandis qu'elle le regardait.

« Femme, comment t'appelle-t-on ? » Son regard n'exprimait ni désir ni affection. Il ne ferait pas semblant de la trouver jeune et belle, car elle n'était ni l'un ni l'autre. Son ventre ballottait sous ses jupes, ses cuisses étaient lourdes, et ses seins retombaient aussi mollement que les mamelles d'une vache vieillissante. Le Cerf ne réunit que ceux qui ne se réuniraient jamais sans son intervention. Beauté ou non, il était clair qu'il désirait la même chose qu'elle, et autant qu'elle. « Je suis Fleur », dit-elle, lui avouant son nom secret de femme bien qu'il fût un homme. Il avait été conduit par le Cerf.

— Est-ce la forêt qui t'a donnée à moi ?

— J'ai un mari, dit-elle. Je ne serai pas à toi. »

À sa grande surprise, il parut fâché et eut un mouvement de recul, comme si sa qualité d'épouse devait constituer un obstacle.

« Homme, dit-elle, je ne serai pas à toi. Mais ne seras-tu pas mien ?

— Si, dit-il. Si, je le serai. Si. »

Il la prit comme le cerf monte la biche, et elle poussa des cris exprimant la joie et la douleur de prendre et de donner. Il lança en elle la semence d'un fils puis déposa un baiser à la naissance de ses reins, derrière sa matrice. « Dieu seul sait ce qui sortira de ceci », lui dit-il. Mais elle resta allongée sur la berge et répondit d'un grognement, et ne se retourna même pas pour le voir plonger et repartir à la nage. Ce n'était pas Dieu qui l'avait amené ; l'ignorait-il donc ? Non, ce n'était pas Dieu, mais le Cerf, qui dirait ce qui sortirait de ceci ; le sang du Cerf, le sang qui coulait de son ventre bien qu'elle n'ait pas été vierge, comme s'il l'avait secrètement transpercée de son couteau. Ce que tu as fait en moi, O Palicrovol, dit-elle à son souvenir de sa chair, ce que tu as fait en moi, je le ferai plus fort que toi. Je le ferai grand et fort. J'ai mis au monde neuf enfants vivants, et toujours ceux de mon mari. Mais celui-ci n'est pas à mon mari. Il est à moi. Je

le nommerai Orem, car de l’eau argentée s’est écoulée du corps de son père le matin où il fut conçu.

7. La naissance du fils de Palicrovol

Voici les signes qui apparurent quand Orem Rive-du-Banning, nommé Hanches-Maigres, nommé le Petit Roi, vint au monde.

LES SIGNES DE LA MÈRE

Étendue sur son lit de parturiente, les yeux chavirés par cette douleur qui jamais ne s'atténuait quel que fût le nombre de fois où elle la traversait, Molly vit la sage-femme lever le bébé et, dans la clarté du jour qui entrait à flots par la fenêtre de printemps de leur maison orientée à l'ouest, il lui parut briller de reflets d'argent ; couvert du sang et du mucus de la naissance, il avait des reflets d'argent comme l'eau tombant de la bouche du cerf.

Elle le porta, lui chanta des chansons, et lui parla longtemps avant qu'il ne soit en âge de comprendre. Sans un mot, elle lui disait de toutes les façons possibles : Tu es le fils du roi, mon fils, tu es né pour être grand. Ces mots n'étaient jamais prononcés, mais l'enfant comprenait tout de même. Il apprit à marcher quand il eut huit mois à peine, car jamais il ne réalisa qu'il ne le pouvait pas. Il s'exprima avec assurance dès son premier mot, s'attendant à être compris quoi qu'il cherchât à dire. Un garçon brillant, tous ses voisins le disaient à Molly.

Mais il y avait deux raisons pour qu'elle n'appréciât pas ce qu'ils lui disaient. D'abord, elle savait que l'on disait autre chose, et aussi volontiers, en raison de la différence entre l'enfant et son géant blond de père. Ensuite, elle avait ses propres doutes et craintes. Elle constata très vite que tous ses subtils pouvoirs s'évanouissaient quand son septième fils était près d'elle. Ses sorts utiles à la cuisine ne valaient plus rien dès qu'il se trouvait dans la maison, quel que fût le nombre de souris mortes qu'elle avait saignées au-dessus de la terre. Les charmes de tissage n'engendraient aucun dessin dans les toiles qu'elle fabriquait s'il jetait le moindre regard sur son ouvrage. Les goms domestiques étaient désormais libres, ici même, à l'endroit où ils

avaient été emprisonnés dans les filets les plus serrés de tout le haut Point-de-Vue-sur-l'Eau.

Le pire, toutefois, se produisait quand elle faisait les signes destinés à dissimuler son chemin aux yeux des mortels pendant ses promenades à travers bois. Il se montra capable de la suivre chaque fois, et de la voir malgré le sang qu'elle faisait perler sur son doigt. Que m'ont donné les Douces Sœurs ? se demandait-elle, apeurée. Mais il ne s'agissait ni de Dieu ni des Douces Sœurs, elle le comprit, car le Cerf l'avait lui aussi débusquée dans sa retraite secrète, et Orem était l'enfant du Cerf. Voici quels furent les signes de la mère ; et au lieu d'amour, elle n'éprouva pour son fils que de la frayeur, car il avait fait d'elle un être faible alors qu'elle avait été forte, à sa manière minuscule et végétale.

LES SIGNES DU PÈRE

Pendant que Molly gisait sur sa couche de parturiente, son époux Avonap attendait impatiemment dans la pièce voisine. Neuf fois déjà, six fois pour un fils, trois fois pour une fille, il avait attendu de la sorte. Neuf fois, déjà, il avait éprouvé la même impatience. Les champs attendent, femme, avait-il envie de crier ; la terre a lancé son appel. Ne savait-elle pas ce qu'était le travail d'un fermier ?

La terre était comme une femme, dans les deux cas son travail consistait à labourer, semer, soigner, récolter. Mais le blé n'exigeait pas de lui qu'il attende assis dans la pièce d'à côté pour mûrir dans son enveloppe. Non, faire mûrir, faire porter des fruits, c'était le travail du Dieu qui donnait vie, ou des Douces Sœurs, selon l'opinion des femmes – opinion qu'il n'oserait jamais mettre en doute. Son travail à lui était dehors, vers la terre en friche, le blé vert, les gerbes non liées, et pas ici à attendre… Quoi donc, cette fois ? Une fille à doter ? Un garçon à élever jusqu'à sa déception ? Cinq fois, il avait dû annoncer à un enfant de sa chair que les terres ne lui reviendraient pas, pour sentir ensuite leur haine dans son dos, quand ils manipulaient la faux ou la herse. Non qu'il eût peur d'eux ; mais il y avait une faiblesse cachée dans le cœur d'Avonap. Il aimait ses enfants, et voulait qu'ils l'aiment. Rien d'inouï pour un homme, mais rien dont se vanter non plus. Il n'en parlait à personne mais, quand il sentait la chaleur de leur colère semblable à un souffle dans son dos couvert de sueur, il pensait, Oui, oui, ils me détestent, oui, je suis perdu.

Aussi, quand la sage-femme sortit de la chambre et annonça « un fils », fut-elle refroidie par le sombre rayonnement de son visage. Mais elle savait que le pire restait à venir. Car Avonap était l'un de ces paysans immenses et blonds du haut Point-de-Vue-sur-l'Eau qui

avaient valu à la région son nom de « Pays des géants de paille », alors que le nouveau-né qu'on lui amenait ne possédait pas ce crâne couvert d'un duvet blanc qu'avaient eu tous les autres enfants de Molly. Le bébé était rouge et sombre, plus long et plus mince que les autres, et le pire était sa chevelure noirâtre. L'enfant braillait de façon pitoyable, mais Avonap, en le voyant, ne put s'apitoyer.

— Sorcellerie », murmura-t-il, et la sage-femme fit le cercle sur les langes dans lesquels le bébé était emmailloté.

Sorcellerie ? Oh non, ce n'était pas un rejeton des goms ou de Sebastit l'Errant. C'était pire, il le craignait. Il regarda l'enfant et rêva des tours de l'Ouest, où les hommes devenaient maigres et noirs de cheveux, où les femmes avaient la peau blanche et une chevelure de jais. Il rêva qu'un de ces hommes de l'Ouest venait ici dans l'Est, d'une manière ou d'une autre. Il rêva d'une tour orientée vers l'ouest, Molly perchée en son sommet et peignant sa longue chevelure qui déferlait jusque sur le visage d'un soldat planté en bas et lui clignant de l'œil. Rêva du volcan qu'il avait vu entrer en éruption dans sa jeunesse, lors de son unique voyage à Scravehold. Et il se mit à haïr l'enfant. Laissez-le à sa mère, pensa-t-il. Quel qu'il soit, et quel que soit son père, il n'est pas à moi, il n'est pas de moi, et pour une fois je me réjouis de ne pas partager ma terre avec lui.

Mais les années font plier toutes choses, y compris les blondes montagnes qui cultivent la terre des berges abruptes du fleuve dans le haut Point-de-Vue-sur-l'Eau.

D'abord, il apparut qu'Orem serait le dernier enfant de Molly, et il se souvint du dicton :

Dernier de dix enfants sains,
Plus riche abeille de l'essaim,
Pille la tombe du pauvre hère,
Vole tout l'amour de son père.

Plus il y eut la question des cheveux. Bien sûr, l'enfant était élevé par sa mère, et il était donc lavé et peigné exagérément, plus qu'un garçon ne devait être lavé et peigné. Mais parfois, quand Avonap voyait l'enfant ruminant ses pensées pendant le souper, regardant par-dessus son assiette d'un air menaçant, il distinguait dans la lueur du feu une touche de rouge cuivré dans la chevelure noire du garçon, et trouvait dans ce visage pâlot, blanchâtre, ce dont avaient été privés ses autres garçons et filles : la grâce de la jeune Molly, le plus grand prix qu'il ait remporté de toute sa vie. Et un beau jour il se mit à aimer le garçon, d'un seul coup.

Enfin, et ce fut le plus important, il s'aperçut que Molly fuyait l'enfant, malgré l'emprise totale qu'elle exerçait sur lui. Elle ne tolérait

pas qu'il joue près du métier à tisser, ne lui permettait pas de l'aider aux fourneaux. Trop souvent, Avonap le voyait se livrer à d'étranges jeux sur le côté de la maison qui était abrité en été ; il évitait l'atelier de sa mère, il évitait les champs de son père où les hommes forgeaient le blé et l'orge blonde dans les feux du soleil.

Un jour, qui s'avéra être le jour du quatrième anniversaire du jeune Orem, Avonap laissa tomber sa houe en apercevant l'enfant, la laissa tomber pour marcher jusqu'à l'endroit où il jouait.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda le père.

— Je fabrique des armées avec la boue, dit le fils.

— Quelles armées ? »

Et le garçon toucha de la pointe de son bâton l'emplacement des armées de Palicrovol, une série de cercles cachés derrière des touffes de chiendent ou juchés sur des collines hautes de quelques centimètres. « Et là, dit-il, c'est Inwit, la capitale de Palicrovol, qu'il va reprendre aujourd'hui.

— Mais ce ne sont que des cercles dans la boue, dit Avonap. Pourquoi ne vas-tu pas à l'intérieur avec ta mère ?

— Elle me fait sortir quand elle a du travail. Elle travaille mieux quand il n'y a pas de garçons pour lui courir dans les jambes. »

Que vit Avonap sur le visage du gamin ? Le visage de Molly, oui, certainement, et peut-être éprouva-t-il la morsure de sa vieille nostalgie pour la jeune mariée d'antan ; mais autre chose, aussi, car Avonap avait le cœur tendre. Il vit un enfant repoussé de toutes parts. Rejeté du monde calme, clos et doux des femmes. Rejeté du monde plein d'outils, de poils et de vent qui était celui des hommes. Avonap se mit soudain à plaindre l'enfant. Un garçon devait être fort, vigoureux et blond ; cet étrange gamin ne l'était manifestement pas. Un enfant devait aussi avoir le sourire facile. Quand celui-ci était encore au berceau, il avait un tel sourire, désormais évanoui. Tout cela pouvait sûrement être corrigé.

« Veux-tu venir avec moi, alors ? Tu n'as pas l'air de faire grand-chose, ici. » Le regard réjoui du petit garçon suffit à son père. À compter de cet instant, sa faiblesse et la noirceur de son teint cessèrent d'être des obstacles entre eux. Plus de soupçons de cocufiage, plus de murmures sur les enfants ensorcelés au berceau. Avonap se comportait avec Orem comme il avait cessé de le faire depuis la petite enfance de son aîné. Disait des choses comme « Le jeune Orem est le fruit du basalak, qui pousse tout entier à même le tronc de l'arbre qui l'engendre » ; car cela y ressemblait, Orem semblait pousser tout entier à même l'épaule de son père, ou jaillir de la terre qu'il avait foulée, soudé à sa tige, soudé à sa main. Racine et branche, il devint le fils de son père.

Tels furent les signes du père.

Et que dire des autres histoires que racontent les gens du peuple ? Comment la reine Beauté dormit toute la nuit, cette nuit où il naquit ? Comment, cette nuit-là, et cette nuit-là seulement, Enziquelvinisensee Evelvenin s’éveilla pour se voir belle en son miroir ? Comment Palicrovol lui-même fut submergé par le pouvoir la nuit de la naissance d’Orem, et comment il se tint nu à l’entrée de sa tente, grandi par des réserves de pouvoir qui toutes devaient être absorbées par la venue au monde de son fils bâtard ? Comment les étoiles tombèrent, comment les loups s’accouplèrent avec les agneaux, comment les poissons se mirent à marcher, comment les Douces Sœurs apparurent aux religieuses du grand temple d’Inwit ?

Toutes ces histoires furent inventées pour faire paraître l’Histoire plus magique. Ni Orem, ni Molly, ni Avonap ne se doutèrent de ce qui avait été bouleversé dans le monde. Il n’y eut que ces signes : les signes de la mère, qui aima puis redouta le petit garçon ; les signes du père, qui le détesta puis l’aima ; et le signe du fils.

Tel fut le signe du fils : Il suivait fréquemment sa mère jusqu’à sa caverne près du fleuve, où les arbres étaient si hauts qu’ils penchaient et se touchaient au-dessus du profond et impétueux Banning, de sorte que seule une lumière verte atteignait l’eau, et que tout était riche de ce pouvoir que les femmes appelaient Sororité et que les hommes appelaient Dieu. Là, il la regarda se baigner dans les crêtes du courant qui cherchait à l’emporter, et la vit plonger son ventre et ses seins lourds et avachis dans le flot ; à l’instant précis où ceux-ci touchèrent l’eau, il aperçut un grand cerf, une tête à cent cors qui surgit parmi les feuillages, et regarda, regarda. Il ne la vit qu’un instant, puis jeta un coup d’œil dans une autre direction. Quand il revint au cerf, celui-ci avait disparu. Il ne se demanda pas, alors, ce que cela signifiait ; il craignit seulement un instant que sa mère, nue et vulnérable, ne soit mise en danger par le cerf. Il ignorait que le Cerf l’avait déjà transpercée une fois aussi profondément qu’une femme pouvait l’être.

Tel fut le signe du fils.

8. La Maison de Dieu

Voici le récit du seul miracle authentique de l'enfance d'Orem. Et comment il devint clerc.

LE SEPTIÈME FILS D'AVONAP

C'est parce qu'il aimait son septième fils qu'Avonap décida de l'éloigner de la ferme le plus tôt possible. Il n'était pas bon pour un fils tard venu de s'éterniser à la ferme ; car plus il vieillissait, plus il mangeait, plus les fils plus âgés voyaient leur héritage dilapidé et, peut-être, s'imaginaient floués par un enfant que leur père aimait davantage. Des enfants nés aussi tardivement avaient une curieuse tendance à succomber à des accidents. Avonap n'avait aucune raison de croire Orem à l'abri d'accidents de ce genre.

Il chercha à faire d'Orem un soldat, avec l'aide du borgne du village qui avait été sergent dans l'armée de Palicrovol, mais Orem était de constitution trop fragile et de taille trop menue pour manier les armes. Il ne restait rien d'autre à faire que de donner le jeune garçon à Dieu.

Orem prit la nouvelle plutôt bien. Il put constater que son père avait de la peine de le voir s'en aller, et cela le réconforta. Il put aussi s'apercevoir que sa mère était soulagée par son prochain départ, et il en fut blessé au point d'être désormais incapable de rester.

C'est ainsi qu'Orem, à l'âge de six ans, fut mené à dos d'âne jusqu'à Rive-du-Banning, où il fut remis entre les mains des ecclésiastiques de la Maison de Dieu.

« Tu vas apprendre à lire et à écrire », dit Avonap, qui n'avait pas la moindre idée de ce que lire et écrire signifiaient.

« Je n'ai pas envie d'apprendre à lire et à écrire, murmura l'enfant.

— Tu apprendras à compter l'argent », dit Avonap, qui n'avait jamais tenu une pièce de sa vie.

« Tu apprendras à servir Dieu », déclara le demi-prêtre Dobbick en faisant passer la porte de la demeure au garçon. Et à ces mots Avonap se toucha le front et ploya légèrement les genoux, car Dieu était traité avec respect sur toutes les terres du roi Palicrovol.

Orem pleura quand le grand portail de bois se referma, mais cela ne dura pas. Les enfants sont souples. Peu importe à quel point on les opprime : ils trouvent toujours un moyen de s'épanouir.

AMIS ET ENNEMIS

La Maison de Dieu était sombre et morte, pleine des silhouettes blanches d'hommes à la figure austère et de garçons effrayés. Jamais un éclat de rire ne rebondissait à travers les couloirs et les cellules de la Maison de Dieu comme c'était le cas dans la taverne du village ou parmi les hautes colonnades de la forêt. Les enfants cachaient leurs rires aussi habilement qu'ils cachaient le vin de l'élévation. Orem cependant, se sentit assez vite chez lui. Chez soi, c'est là où l'on connaît tous ses amis et tous ses ennemis.

Ses ennemis, c'étaient les garçons plus âgés, ou les garçons plus forts que l'on utilisait pour faire la loi le soir, après l'extinction des feux. D'une façon ou d'une autre, Orem avait acquis en grandissant la conviction que la méchanceté était une chose qu'il fallait non pas supporter mais corriger. Aussi quand il constatait une injustice, s'efforçait-il de la réparer. Mais pas en allant tout raconter aux demi-prêtres – il savait que les adultes ne prennent jamais au sérieux les guerres et les luttes qui opposent les enfants. Au lieu de cela, il apprit aux plus jeunes à s'organiser dans le noir. Il suffit qu'Orem se constitue deux fois général au cours d'engagements nocturnes pour que les plus jeunes commencent à se trouver en sécurité, et plus libres qu'ils ne l'avaient jamais été. Les plus âgés ne l'oublièrent pas. Orem les avait vaincus alors qu'ils se croyaient les plus forts et, avec le côté à l'emporte-pièce des enfants, ils décidèrent qu'Orem devait mourir.

Pourtant, les amis d'Orem ne se trouvaient pas parmi les plus jeunes. Ceux-ci, une fois leur sécurité acquise, se tenaient le plus possible à l'écart de lui. Ils étaient heureux de voir la haine des aînés s'abattre sur lui plutôt que sur eux. Orem supporta leur lâcheté sans broncher. Il ne s'attendait pas à les trouver meilleurs qu'ils n'étaient. Il était le digne fils de son père.

Ses amis – pour autant qu'ils le fussent – étaient les prêtres et les demi-prêtres, qui distinguaient son esprit vif et doué et l'aimaient pour cela. Les autres garçons restaient longtemps déconcertés par la nature des chiffres et des lettres. Mais ils étaient des choses magiques pour Orem, des objets mystérieux qui, d'une certaine façon, signifiaient des sons et des sommes, qui possédaient des noms mais ne les exprimaient pas, qui s'organisaient en lignes possédant des significations

différentes à des moments différents. « Dispose les lettres verticalement, et tu obtiens des chiffres », lui déclara un jour son professeur. Orem mémorisa la totalité des runes en une journée, sut lire les mots en une semaine, et découvrit en l'espace d'un mois que les scribes les plus talentueux agençaient leurs mots de façon à énoncer des chiffres et, de même, leurs chiffres pour énoncer des mots, de sorte que dans tel livre l'astronomie de l'univers était formulée mathématiquement par l'intermédiaire de l'histoire d'Azasa et de l'absigent, tandis que dans tel autre les comptes du royaume s'étalant sur une décennie étaient calculés à l'aide d'acronymes et de codes énumérant les péchés de tous les courtisans, les sommes précisant leurs types de condamnations. Tandis que les autres garçons bataillaient pour comprendre le sens évident des choses, Orem apprenait les leçons les plus subtiles, sans même l'avoir cherché, au point qu'il fut surpris lui-même d'exécuter ses exercices avec une élégance hors de la portée de la plupart des maîtres.

« Tu ne vois pas ce que tu as fait ? demanda le demi-prêtre Dobbick. Ici, là où tu fais le total des jours de soleil de l'hiver, tu as aussi marqué en chiffre "neige chaude".

— Je suis désolé », dit Orem, pensant qu'on l'avait surpris s'adonnant à quelque vice. Mais il constata rapidement que Dobbick l'aimait bien, et il remarqua plusieurs fois que les prêtres, quand ils rendaient visite à la classe pendant les heures d'étude, regardaient sans arrêt par-dessus son épaule sans jamais accorder d'attention particulière à quelqu'un d'autre.

Quand Orem s'aperçut que les professeurs étaient ses amis, il se tourna vers eux avec gratitude et échappa à la dangereuse solitude de la cour de récréation pour passer ses heures de liberté à l'intérieur des murs, à lire et à bavarder avec ses maîtres. Seul un des professeurs d'Orem réalisa ce qui se passait, le demi-prêtre Dobbick. « Tu ne connais pas encore le prix du pouvoir, dit Dobbick.

— Le pouvoir ? » fit Orem, qui pensait n'en avoir aucun.

« Tu as agi sagement et avec courage lors de ton arrivée. Tu dois maintenant faire preuve de la même sagesse et du même courage au milieu des autres enfants, pour que tout finisse par bien se passer avec eux.

— Ce ne sont pas mes amis.

— T'aimeront-ils davantage si tu t'allies avec nous, les professeurs, les oppresseurs, les ennemis de tous les enfants qui sont ici ?

— Qu'ai-je à faire de savoir qui ils aiment et pourquoi ? Je me sens mieux ici dans le noir avec les livres que là-bas dans la lumière avec eux. Si vous n'avez pas l'intention de me faire un cours, laissez-moi seul avec la bibliothèque. »

Mais le demi-prêtre Dobbick refusa de changer d’avis, et veilla à ce qu’Orem fût contraint de jouer au-dehors, contraint de participer aux divertissements. Quand les autres garçons s’amusèrent à des lancers de pierres et à les renvoyer avec des bâtons, Orem apprit à détourner adroitement celles que l’on projetait vers sa tête. Quand ils nagèrent dans le trou d’eau, Orem apprit à retenir longtemps sa respiration et à se rendre aussi insaisissable qu’une anguille pour qu’ils ne puissent pas le bloquer sous l’eau plus longtemps qu’il n’était capable d’y rester sans respirer. Quand les autres dormirent, il apprit à se déplacer dans l’obscurité, furtivement et avec sûreté, et il dormit chaque nuit à un endroit différent dans la Maison de Dieu, loin de son lit, pour qu’ils ne puissent pas l’assassiner pendant son sommeil. Il se mit à détester le demi-prêtre Dobbick pour l’avoir ainsi obligé à vivre parmi les autres enfants et à jouer avec eux, mais il acquit malgré lui la main et le pied fermes, un œil exercé, une poigne vigoureuse et des réflexes rapides, et son corps s’affermit et devint d’une extrême endurance. Personne dans la Maison de Dieu n’était capable de courir aussi vite et aussi longtemps qu’Orem ; personne n’était capable de vivre avec moins de sommeil ; et personne n’était capable de lire et d’écrire comme lui. Il se croyait misérable, mais devait par la suite considérer cette période comme la plus heureuse de toutes.

EAU ET FEU

Les garçons qui haïssaient le plus Orem était Cressam, Morram et Hob. Non qu’ils eussent fait la loi avant son arrivée ; mais ils étaient de ceux qui asseyaient le pouvoir de garçons plus scrupuleux, à cause des tortures impitoyables qu’ils exerçaient sur les petits. Ils n’avaient désormais aucun rôle au sein de la Maison de Dieu ; ils se montraient stupides dans leur scolarité, et aucun des jeux ne réclamait cruauté et sadisme. Ils complotèrent donc pour tuer Orem, partiellement en raison de leur désœuvrement et, quand ils eurent arrêté un plan, ils en répétèrent les différentes étapes un grand nombre de fois afin d’être certains de le mener à bien vite et discrètement.

Cela se passa le jour où rentrèrent les offrandes du foin. Orem se trouvait avec les autres enfants et regardait la meule qui montait et s’élargissait à mesure que les paysans des environs y jetaient leurs dons à la Maison de Dieu. Orem espérait voir son père, quoiqu’il sût qu’il y avait peu de chance pour que sa propre famille soit désignée par le sort pour apporter la dîme au village.

Soudain, Orem se sentit empoigné par de nombreuses mains et précipité sous le foin. Il se débattit et se tortilla, mais il n’était pas dans l’eau et ils avaient adroitement manœuvré. Orem put se retourner suffisamment pour voir que Cressam tenait une torche. Puis

le foin retomba et le recouvrit. Leur plan lui apparut d'un seul coup. Cressam trébucherait. La torche tomberait. On compterait les enfants une fois le feu éteint, et on ne s'apercevrait qu'à ce moment-là qu'Orem manquait. Si certains des autres garçons les voyaient faire, ils n'oseraient pas en parler ; si Cressam, Morram et Hob avaient tué une fois, ils n'hésiteraient pas à le refaire…

Il ne chercha donc pas à bondir hors de la meule ; c'était là que le feu prendrait en premier. Il plongea au contraire vers l'arrière, s'enfonçant dans les profondeurs du pailler. Il entendit derrière lui le brusque rugissement, le cri du feu. Il ne pouvait pas voir les flammes, mais il pouvait les entendre, et la fumée et la chaleur ne tardèrent pas à le rejoindre. Il n'eut pas besoin de réfléchir. Ses bras surent immédiatement qu'il fallait fouir plus loin dans le foin, ses pieds surent retasser le foin derrière lui pour que la fumée ne pénètre pas là où il voulait se cacher.

À l'intérieur de la meule, il faisait noir comme dans le ventre d'une truie et, comme ses yeux n'y voyaient rien, son esprit les remplaça : revint en un éclair sur tous les incendies de paillers qu'il avait vus auparavant. Le feu ne mettait jamais plus de quelques secondes à faire le tour de la meule, puis s'éteignait au bout d'une ou deux minutes. Il restait toujours un noyau intact au cœur de la meule, un endroit que les flammes ne parvenaient pas à atteindre. C'était son seul espoir.

Mais il se souvint également d'avoir gratté une fois les vestiges d'un tel incendie, et d'avoir découvert le cadavre d'une souris dans le noyau préservé. Le corps ne portait aucune marque, il n'avait pas un poil de roussi, mais la souris était morte quand même, les yeux grands ouverts. Flammes ou pas, la chaleur ou la fumée avait tué au centre de la meule ; Orem se demanda laquelle de ces deux morts serait la sienne, et s'il souffrirait.

C'est alors que se produisit le seul miracle de son enfance. Le pailler avait été érigé sur un sol ferme et sec, mais sa main qui explorait devant lui à la recherche d'un point d'appui n'en découvrit aucun. Il eut suffisamment de présence d'esprit pour prendre une longue et profonde inspiration avant de s'enfoncer ; puis il se laissa sombrer, plus bas, encore plus bas sous l'eau, immobile, uniquement préoccupé de garder en tête la localisation du haut et du bas, et cherchant à estimer combien de temps il faudrait pour que le feu s'éteigne.

Ses pieds touchèrent soudain un terrain ferme et il se mit debout. Lorsque sa tête creva la surface de l'eau, ce ne fut pas pour pénétrer dans un nid de foin. Ce fut de la cendre qu'il trouva flottant sur l'eau ; ce fut de la cendre qui lui recouvrit le visage. Il inspira, et ses poumons s'emplirent de chaleur et de fumée, mais c'était de l'air tout

de même. Puis la douleur provoquée par la chaleur et la fumée fouetta d'un seul coup ses poumons, et il retomba dans l'eau. Il se dit qu'il allait mourir, sûrement, mais à peine venait-il de couler que des mains le saisissaient fermement, le hissaient, pressaient sur ses poumons. De grandes lèvres d'hommes se collèrent sur sa bouche pour lui insuffler la vie, mais Orem repoussa le prêtre. « Je vais bien », dit-il.

Les prêtres le regardaient avec effroi, et Prester Enzinn formula à haute voix leur opinion à tous. « Il y a un siècle que nous avons drainé ce marais, et l'eau est remontée pour former une fontaine sous le pailler exprès pour toi. Dieu doit tenir à toi, Orem. Ta mort n'est pas inscrite dans l'ordre des choses. »

À partir de ce jour, les prêtres et les autres garçons surent qu'Orem était protégé, et ils ne levèrent plus la main sur lui.

Il excellait dans ses études. Sa main était si délicate qu'à douze ans on lui fit quitter la classe des scribes pour lui confier la fabrication de manuscrits. Ils lui demandèrent une nouvelle transcription des prophéties de Prester Cork et, lorsqu'il eut terminé, le félicitèrent pour avoir découvert sept énoncés nouveaux dissimulés dans les vers et les diagonales. Mais, si d'aventure leurs louanges montaient à la tête d'Orem, et s'il se mettait à parler avec arrogance à l'un de ses camarades ou à abuser de son amitié avec un prêtre, il se sentait sombrer irrésistiblement dans une pièce d'eau, sentait ses poumons l'élancer en un douloureux appel d'air, et il devenait alors incapable de parler.

Les années s'écoulèrent ainsi, dans la Maison de Dieu de Rive-du-Banning, jusqu'au jour où son véritable père le trouva.

9. L’homme aux yeux d’or

Voici comment tu as failli rencontrer ton fils, alors même que tu ignorais en avoir un, et comment tu l’as lancé dans cette vie qui l’a amené à commettre les actes pour lesquels tu veux maintenant le tuer.

FIN DE L’ÉDUCATION

Orem était assis pour une leçon individuelle en face du demi-prêtre Dobbick, qui étudiait sa copie de l’Éveil des vignes. Il avait inscrit, par caprice, les mots *bourgeon, bouton, bouquet* et *boucherie* dans les bilans des principales périodes de mise en tonneaux, et semé d’autres cryptogrammes analogues à travers le livre. Il avait envie de parler, de s’expliquer, de s’excuser. Mais le silence, il le savait, était la tactique la plus indiquée.

Il se mit donc à regarder par la fenêtre la rue en contrebas. Yizzer, le sourd, était toujours assis à la même place, aux portes de la Maison de Dieu, et criait de sa voix que l’on percevait d’un bout à l’autre du bâtiment, « Ô seigneur mon bon seigneur le don de Dieu est sur votre visage, ô seigneur vous êtes généreux Dieu vous sourit pour ce don et Dieu va nommer vos noms secrets en les bénissant vos noms secrets les plus intimes », et ainsi de suite, interminable monologue singulièrement efficace pour ce qui était de soutirer des pièces aux passants. Les novices étaient convaincus que Yizzer n’était pas plus sourd qu’eux, mais tous les quolibets lancés depuis la cour de récréation s’étaient montrés impuissants à faire cesser ses appels, à l’irriter ou à le faire rire. S’il feignait seulement d’être sourd, il y parvenait à merveille.

Si j’avais assez faim, deviendrais-je mendiant, moi aussi ?

Dobbick reposa le livre. « Tu t’es surpassé. »

Orem ignorait à quel point il avait été tendu jusqu’au moment où il se sentit se décontracter. « C’est assez bien, alors ?

— Oh, oui. Je le certifierai comme ton chef-d’œuvre. »

Orem tressaillit. « Mon chef-d'œuvre ? Mais je n'ai que quinze ans. »

Dobbick se carra silencieusement dans son fauteuil, forçant Orem à attendre patiemment qu'il parle. Et enfin : « Ton éducation est terminée, Orem.

— C'est impossible. Je n'ai pas parcouru la moitié de la bibliothèque, et mon travail est encore grossier…

— Ton travail est le meilleur que nous ayons vu à Rive-du-Banning depuis la première fois où Dieu a été révélé dans la région. Qui est, d'après toi, l'auteur du manuscrit de l'Éveil des vignes que tu as copié ?

— Je ne sais pas. Ils ne sont jamais signés.

— Prester Abrekem.

— Lui !

— Le prophète qui enseigna le premier les voies de Dieu à Palicrovol. Et tu as amélioré son œuvre. Pas légèrement – très nettement. Que t'apprendrons-nous de plus à Rive-du-Banning ? Les livres que tu n'as pas lus ne renferment rien qui puisse t'être utile… tu as pris les plus difficiles que nous avions et tu les a entièrement digérés. »

Orem avait eu conscience de faire du bon travail, mais il n'avait pas songé, pas encore, que son éducation était terminée. « Je ne suis pas un homme.

— Tu *es* un homme. Tu es la plus grande des créatures de la Maison de Dieu, faut-il continuer à t'appeler un garçon ?

— Je ne suis pas sage.

— Nous n'avons jamais prétendu pouvoir t'apprendre la sagesse. Mais seulement que nous pouvions t'enseigner ce que les sages ont écrit.

— Je ne peux pas prononcer les vœux. »

Ah, voilà ce qu'il avait eu si peur de dire, ce qu'il espérait ne pas devoir dire avant des années.

« Pourquoi pas ? » demanda tranquillement Dobbick. « La vie n'est pas désagréable, ici. Tu as été heureux parmi nous. »

Orem regarda par la fenêtre.

« S'agit-il du monde extérieur ? Est-ce là ce qui t'attire ? Mais il n'est pas obligatoire que tu restes dans la maison. Tu pourrais rallier un ordre mendiant…

— Pas moi…

— Ou même être assigné à l'extérieur, comme acheteur par exemple… Ou bien nous pourrions t'envoyer au grand temple d'Inwit, ils t'accueilleraient avec joie là-bas, et nous te reverrions avec joie quand tu reviendrais.

— Vous ne comprenez pas.

— Le crois-tu vraiment ? Tu t'inquiètes parce que tu crois ne pas avoir la foi suffisante pour devenir prêtre. C'est une maladie que l'on attrape à quinze ans. Quand la chair réclame, l'esprit semble irréel.

— Si ma chair réclame, je ne le sais pas. Mon problème n'est pas l'absence de foi. Mon problème est l'excès de foi. »

Dobbick plissa les yeux. « Tu étais enfant quand tu es arrivé. Ne t'es-tu pas encore débarrassé de ces superstitions ridicules ?

— Il y a de la magie dans le monde. Les femmes qui aiment les Douces Sœurs ne nient pas l'existence de Dieu. Pourquoi les Hommes de Dieu rejetteraient-ils les Sœurs et le Cerf ?

— Le monde est plus compliqué que tu ne le penses.

— Non, demi-prêtre Dobbick. Le monde est plus compliqué que *vous* ne le pensez. Je ne vais pas habiter un seul tiers de l'univers quand je pourrais l'explorer tout entier.

— Tu vas donc abandonner sacrements, oraisons et psaumes pour servir je ne sais quel gom domestique ? »

Orem éclata de rire. Il ne pouvait pas s'empêcher de rire quand Dobbick se lançait dans les formules, et Dobbick en était conscient.

« Allons, Orem. Aucun choix ne s'impose aujourd'hui. Tant que tu ne t'en lasses pas, il y a énormément de copies à faire. Quand un homme est certifié maître clerc, il prononce habituellement ses vœux ou s'en va, mais nous pouvons te nommer frère non assermenté – c'est un rôle honorable, qui fait de toi notre égal par l'éducation, sinon par la sainteté. Mais je ne feindrai plus d'être ton professeur. Je ne lis pas tes manuscrits pour les corriger ; je les lis pour découvrir quelles significations nouvelles et brillantes tu y as ajoutées. »

Orem dit alors la vérité sans fard, tout en sachant qu'il allait blesser Dobbick. « Comment pouvez-vous regarder mon travail et y lire la vérité quand je ne fais que m'amuser ? Si mes plaisanteries, mes devinettes et mes énigmes vous semblent être des vérités, que dois-je penser des autres vérités que vous enseignez, sinon qu'elles ne sont que plaisanteries, devinettes et énigmes ? »

Dobbick sombra de nouveau dans le silence, jusqu'au moment où il déclara finalement : « Ou peut-être es-tu trop jeune pour t'apercevoir que les plaisanteries et les devinettes sont les seules vérités dont nous disposons, et nous sont donc précieuses. »

Confus d'avoir blessé son maître, Orem retourna à la fenêtre et regarda au-dehors. Bien que ce ne fût pas jour de marché, les gens allaient et venaient avec une certaine hâte, une certaine précipitation. Puis, au loin, des trompettes, qui se rapprochaient. L'armée allait-elle donc venir ? Est-ce que le roi Palicrovol chevaucherait à sa tête ? C'était la seul chose qui suscitait vraiment beaucoup d'intérêt chez Orem, à cette époque : la simple mention du nom du roi Palicrovol éveillait quelque chose en lui. Quelle sorte d'homme est donc un roi,

se demandait-il. Quelle est cette sorte d'homme qui peut parler aux armées et voir les armées obéir, et qui peut réclamer que mille prêtres prient pour lui et se voir exaucé ?

« Tu sembles fasciné par cette fenêtre.

— Les bannières m'ont accroché l'œil. Vous pouvez la refermer.

— Ce qui signifie que tu la préfères ouverte. Tu crois que je ne sais pas comment tu es ?

— Oui.

— Tu n'es pas différent des autres garçons. Tu rêves de Palicrovol et de sa quête mauvaise et sans espoir d'une ville qu'il a commencé par s'approprier.

— C'est un Homme de Dieu, n'est-ce pas ? rétorqua Orem.

— De nom seulement. Il conserve quelques prêtres pour la galerie. Ce sont des magiciens qui le protègent de la reine. L'imbécile ! »

De l'autre côté de la fenêtre, la porte de la ville s'ouvrait… Oui, le roi arrivait, car cavaliers et fantassins se pressaient derrière la porte, leurs cuirasses et leurs casques d'acier jetant des éclairs. C'était un spectacle éblouissant, mais Orem avait toujours trouvé peu de charme aux soldats. C'était la magie qui le faisait rêver. Pas celle des Douces Sœurs, mais celle de la tête à cent cors, la couronne d'Andouillers. Et c'était le roi Palicrovol, dont les magiciens affrontaient la reine chaque jour. Et comme il pensait de nouveau au roi, Palicrovol franchit la porte de Rive-du-Banning sur un grand cheval gris, monté sur une haute selle, et portant sur la tête la couronne d'Andouillers dorée du Burland. Il était roi jusqu'au bout des ongles. Sa tête ne bougeait pas du tout, et il regardait droit devant lui tandis que la foule l'acclamait et lui jetait des roses.

Il approcha, et Orem cligna des yeux lorsque le soleil s'embrasa et fut répercuté par les yeux de Palicrovol. Là où auraient dû se trouver ses yeux il y avait deux globes d'or étincelants dans le soleil, et il était impossible que le roi vît quoi que ce fût. « La reine regarde par les yeux de Palicrovol aujourd'hui, dit Orem. Pourquoi le fait-elle, puisqu'elle a son Œil qui Scrute ? »

Quand il répondit, Dobbick manifesta une colère surprenante. « Si tu avais jamais appris quoi que ce soit sur Dieu, tu saurais que l'Œil qui Scrute ne peut pas pénétrer dans un temple ou une Maison de Dieu, ou dans le septième des sept cercles. Pourquoi crois-tu que Palicrovol ne s'entoure pas de prêtres pour tenir l'Œil de la reine à l'écart ? Parce que son cœur aussi est sombre. Parce qu'il est le genre d'homme capable de violer une enfant sur les marches du hall des Visages pour lui voler la couronne qui était tout ce qu'elle avait à offrir. Dieu n'a rien à voir avec lui, Orem. Et Dieu n'aura rien à voir avec toi, si tu te compromets avec la magie comme tu… »

Mais c'était au tour de Dobbick d'abandonner la conversation pour regarder par la fenêtre. Car soudain la foule s'était tue au-dehors, et quand Orem suivit le regard de Dobbick il s'aperçut que le roi Palicrovol s'était immobilisé, avait ôté la couronne d'Andouillers de sa tête et la tenait à présent devant lui.

Le roi tourna ses yeux aveugles d'un côté, puis de l'autre, comme s'il y voyait pour chercher. « Non ! » s'écria une voix étrange et plaintive, et Orem mit quelques instants à réaliser que c'était le roi qui parlait de façon si lugubre. « Oh, Inwit, pas ici, pas avec mes yeux ! » Puis le roi leva les yeux, les globes d'or semblèrent se fixer sur le visage d'Orem, et le roi désigna le cœur d'Orem et s'exclama : « C'est à moi ! À moi ! À moi ! »

Des soldats quittèrent les rangs, et Orem se sentit soudain tiré en arrière. C'était Dobbick, la voix rendue pâteuse par la peur. « Oh Dieu, oh Dieu ! Oh ! sept fois sept les jours noirs qui viennent de l'imprudence ! Oh Dieu ! Orem, c'est toi qu'il veut, c'est toi qu'il veut avoir !… »

Orem était désorienté, mais il n'opposa aucune résistance quand Dobbick l'entraîna hors de la pièce. La soumission avait si longtemps présidé à sa conduite qu'il ignorait comment s'arracher aux mains du demi-prêtre qui lui faisait monter et descendre des escaliers, emprunter des portes ordinairement verrouillées, pour finir par une trappe donnant sur un passage dérobé.

« La Maison de Dieu est vieille, dit Dobbick. Elle date des jours sombres qui ont précédé la victoire de Dieu sur tous les étrangers et tous les pouvoirs. Ce passage débouche près du fleuve, loin à l'extérieur des murs d'enceinte. Rentre chez toi. Retourne à la ferme de ton père, dis au revoir à ta famille et va-t'en. Loin. Vers la mer, vers la montagne, n'importe où pourvu que le roi ne puisse pas te trouver.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Cela signifie que le roi à un rôle à te faire jouer dans sa bataille. Et ce sera à tes dépens, fais-moi confiance ! Un homme comme Palicrovol n'a pas traversé les trois siècles de sa noire existence en payant lui-même ce qu'il fallait payer. Dans les jeux du pouvoir, il n'y a que deux joueurs, tous les autres sont des pions. Oh ! Orem !… » Le demi-prêtre serra l'adolescent contre lui à la porte de la poterne secrète. « Orem, si tu avais fait un seul pas à l'intérieur des sept cercles, juste un pas, tu n'aurais rien à craindre de lui. Dieu sait si je déteste te laisser partir.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? » demanda Orem, effrayé autant par la soudaine expression de peur et de regret prise par Dobbick que par ce qui s'était passé avec le roi.

« Je l'ignore. De toute façon, c'est quelque chose dont tu n'as pas envie. »

Mais Orem réalisa à cet instant que si, il en avait envie. Il sut à cet instant que la sécurité de la Maison de Dieu était ce dont il avait le plus horreur. Jamais il ne se ferait un nom dans la Maison de Dieu, ni ne se trouverait une place, ni ne mériterait un poème. Ici, à la porte de la poterne, il se trouvait à l'orée des trois, il le savait à cause de l'angoisse dans son estomac et de la clarté de sa vision.

« Tu as quinze ans, tu n'es qu'un enfant », dit Dobbick. Mais Orem savait que c'était l'âge auquel les soldats entraient dans l'armée, l'âge auquel un homme pouvait prendre femme. Quinze ans, ça n'était l'enfance qu'à l'intérieur de la Maison de Dieu. « Ah, oui ! » fit Dobbick en esquissant les sept cercles avec l'index devant le visage d'Orem, « tu n'es pas l'instrument de la guerre de Palicrovol, tu es l'instrument de Dieu. »

Cela mit Orem en colère. « Je ne suis pas un instrument.

— Oh, nous sommes tous des instruments, jusqu'au dernier. Tu ne veux pas être un serviteur de Dieu, n'est-ce pas ? Très bien, sois ton propre serviteur, Orem ; je crois que tu finiras par servir Dieu de toute façon. »

Et ce fut le « Dieu te garde », puis plus personne, et la porte se referma derrière lui. Orem courut un peu dans ce qui ressemblait à un égout mais n'en était pas un, puis grimpa en parvenant au bout, où il était encombré par un enchevêtrement de vase et d'arbustes. Il entendit le demi-prêtre lui lancer à travers le tunnel « N'importe où, Orem, sauf à Inwit ! »

N'importe où, sauf à Inwit ? « Oh, non ! » répondit silencieusement Orem. « *Uniquement* à Inwit. » Quelle qu'ait pu être la signification du doigt pointé du roi, il signifiait ceci : Orem avait un poème en lui, et il allait mériter qu'il vienne au grand jour. Et, si Inwit était l'endroit où l'Homme de Dieu estimait qu'il ne fallait pas aller, alors Orem savait que c'était Inwit qui l'appelait. D'abord, aller chez lui, comme avait dit Dobbick, pour faire ses adieux et ainsi éviter d'attrister son père. Puis direction Inwit, vers laquelle couraient toutes les eaux du monde.

Je suis aussi rapide qu'un cerf, se dit Orem en se hâtant sur les routes de campagne. Il lui sembla galoper sans peine pendant l'éternité, puis il se mit à marcher le temps de reprendre haleine, et recommença à courir. Ses jambes ne lui faisaient pas mal ; la douleur de son côté vint, manqua le tuer puis s'enfuit, interloquée. Et, plus vite qu'il ne l'aurait cru possible, il se retrouva chez lui. Dire qu'il s'était langui de son foyer pendant tant d'années, et qu'il n'avait pas été plus loin que ça durant tout ce temps !

« Pourquoi ne pas rester ici ? » demanda son père, qui prenait de l'âge. « Je serais heureux de t'avoir près de moi. »

Mais c'était une proposition inutile, car Avonap ne vivrait pas

éternellement. Ses frères se renfrognèrent, sa mère se borna à fixer le feu dans l'âtre. Orem rit. « Je resterais volontiers avec toi pour toujours, père, mais toi, resterais-tu avec moi ?

— Alors, que vas-tu faire ? Je peux te montrer la route jusqu'à Scravehold. J'y suis allé une fois, avec *mon* père.

— Ce n'est pas ce feu-là que je brûle de voir. »

Cela fit rire le frère aîné d'Orem. « Qu'est-ce qu'un être de cendres comme toi connaît du feu ?

— Plus que ceux qui sont de paille », répliqua Orem ; il n'avait pas peur de son frère, qui ignorait tout de l'astronomie et des chiffres et ne savait pas écrire son nom.

« Inwit », fit la mère d'Orem.

Orem la regarda, surpris, et son enthousiasme fut tempéré pour la première fois. Ce que sa mère désirait le voir faire ne pouvait lui être d'aucun bien. Ou se pouvait-il qu'elle partageât vraiment un rêve avec lui ?

« C'est à Inwit, déclara Molly, que doit aller le dixième enfant et le septième fils.

— Chut, Molly ! » fit le père, anxieux.

« Inwit, dit Molly. Inwit. »

Voilà pourquoi Orem ne repartit pas en coup de vent comme il était venu. Il marcha d'un pas lent, perdu dans ses pensées. Qu'est-ce que ça signifiait, que sa mère lui souhaitait aussi un poème ?

Il se tint sur la rive du fleuve, au lieu d'élection secret de sa mère, attendant que quelque navire vienne pour l'emporter, le conduise loin en aval. Pendant qu'il attendait, il écrivit dans la boue de la berge, se demandant ce que sa mère ferait de ces étranges signes quand elle reviendrait se baigner. Il écrivit :

Orem à Rive-du-Banning
Libre et s'envolant
Palicrovol
Voit et soupire

Et les nombres s'additionnaient en bas pour dire :

Regardez-moi devenir grand

Il ne remarqua pas ce que Dobbick n'aurait pas manqué de voir, que les nombres s'ajoutaient aussi en haut pour dire :

Mon fils mourant

Il ignorait alors qu'un homme peut jouer aux devinettes et se dire

accidentellement la vérité à lui-même. »

Le radeau d'un épicier se présenta un peu avant le crépuscule, naviguant timidement auprès de la rive du Banning, en cet endroit où le courant était d'une rapidité excessive et traîtresse. L'épicier était de l'autre côté du fleuve, s'escrimant d'un air effrayé. Orem l'interpella.

« Voulez-vous louer des bras contre un voyage en bateau ?

— Seulement si vous pouvez nager ! » cria l'autre pour répondre.

Orem remonta sa chemise et la noua autour de sa poitrine, prit son sac de toile entre les dents et partit à la nage sur l'eau, flottant à reculons sur le dos. Il avait bien calculé sa distance, et sa main lancée en arrière heurta le bord du radeau. Il lança son sac par-dessus sa tête et grimpa à bord. Le marchand lui jeta un coup d'œil, fit la grimace et dit : « Ta voix est une menteuse. Je croyais que tu étais un homme. »

Mais Orem se contenta de rire et empoigna la petite rame pendant que l'épicier conservait la perche, et ils firent à eux deux traverser l'arche de feuillage au radeau, jusqu'à l'endroit où le fleuve devenait plus large et se calmait, et ils furent de nouveau en sécurité. Orem reposa alors la rame, dénoua sa chemise pour être couvert comme il l'était un peu plus tôt. Il se tourna vers l'épicier et dit : « Bon. Si je n'ai pas fait un travail d'homme, dites-le-moi et je m'en irai immédiatement. »

Le marchand le regarda en fronçant les sourcils mais ne lui dit pas de partir. Mon aventure a commencé, pensa Orem. Je suis mon propre maître, maintenant, et je peux donner à mon nom la signification qui me plaira.

10. Le chant du marchand

Comment Orem Hanches-Maigres descendit le neuve jusqu'à Inwit, où il gagnerait un nom et un poème, mais non une place.

L'EAU DE SON PÈRE

« Jusqu'où allez-vous ? » demanda cordialement Orem. L'épicier ne lui accorda qu'un regard méfiant qui dura un instant, puis se détourna pour examiner le courant, se servant de la longue perche pour maintenir le radeau au centre du fleuve. Pour avoir entendu des récits de voyageurs ayant emprunté le Banning, Orem savait que les courants étaient redoutables, mais que le danger était plus grand là où le fleuve était plus lent, car il y avait des pirates partout où l'armée de Palicrovol était à bonne distance, et des pillards quand elle était dans les parages, tous recourant sensiblement aux mêmes méthodes dans un but à peu près semblable, à cette différence près que les hommes de Palicrovol tuaient environ deux fois moins.

« Le roi est à Rive-du-Banning », proposa Orem. S'il avait entendu, l'épicier ne le montra pas ; en fait, il était si silencieux et si maussade d'allure qu'Orem s'étonnait qu'un homme à ce point taciturne ait simplement pu l'accepter à bord.

La nuit surgit rapidement derrière les arbres à l'est et, quand la lumière acheva de s'enfuir, l'épicier poussa lentement le radeau plus près de la berge, sans toutefois s'approcher à plus d'une centaine de mètres. Puis il prit les trois lourdes pierres d'ancrage dans leur robuste poche de tissu et les passa par-dessus bord à l'arrière du radeau. Le courant les entraîna vite loin des pierres, jusqu'à ce que les cordes tendues les immobilisent.

Orem regarda en silence l'épicier qui se glissait sous la tente centrale et en ressortait muni d'une large coupe en terre cuite, dans laquelle il prépara un feu de branchages et de charbon de bois. Puis il y installa un bol de cuivre, et fit une soupe de carottes et d'oignons

avec de l'eau du fleuve. Orem n'était pas sûr d'être invité à la partager, et n'osait pas demander. Après tout, si son hôte choisissait le silence, il n'avait pas à insister pour parler.

Il ouvrit donc son sac et en tira deux saucisses.

L'épicier les regarda brièvement. Orem lui en tendit une, mince et blanche, ferme dans son enveloppe. L'épicier prit son couteau et le lui présenta. Orem ficha la saucisse sur la pointe. Le marchand grogna – un son, tout de même ! – et Orem le regarda débiter la viande en lamelles si fines qu'il semblait devoir couper éternellement la même saucisse. Comme il ne manifestait nullement l'intention d'attraper la seconde, Orem la remit dans son sac. Il y aurait de la viande dans la soupe, et Orem avait apporté sa contribution à la préparation du repas. Il resterait désormais à bord de ce bateau aussi longtemps qu'il voudrait, car, dans les régions hautes du fleuve, la coutume voulait que ceux qui partageaient un repas ne puissent plus refuser de se tenir mutuellement compagnie.

Ils mangèrent sans dire un mot, piquant les morceaux de carotte et de viande avec la pointe de leurs couteaux et buvant à tour de rôle un peu de bouillon à même le bol de cuivre. Le repas terminé, l'épicier rinça le bol dans le fleuve, puis mit sa main en coupe pour porter de l'eau à ses lèvres.

Orem tendit sa gourde. « Puisée à la source de mon père. »

L'autre le regarda sévèrement et se décida enfin à parler : « Alors tu te la gardes, mon gars.

— Il n'y a pas d'eau là où nous allons ?

— Quand t'arrives au petit temple, il faut que tu verses l'eau de chez toi et que tu emportes l'eau de Dieu.

— Pour la boire ?

— Pour la verser dans la fontaine de ton père. Eh quoi, on a oublié Dieu à la ferme de ton père ? »

Dobbick avait souvent manifesté l'envie de lui décrire les rites du grand et du petit temple d'Inwit, mais Orem n'en avait tout simplement jamais formulé le souhait. Il n'était pas bon, cependant, de laisser cet homme croire qu'il appartenait à une famille d'incroyants.

« Nous disons les cinq prières et les deux chants.

— Alors garde-toi ton eau. Pour ton salut. »

Ils étaient assis, silencieux, quand le vent se leva, attisant les braises dans la coupe à feu en terre. Ainsi, se dit Orem, nous allons à Inwit. Après tout, c'était une destination plausible pour un marchand ; en fait, la majorité de ceux qui descendaient le fleuve s'y rendaient, car toutes les eaux menaient à la ville de la reine. « Je vais à Inwit, moi aussi, dit Orem.

— C'est bien, dit l'épicier.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça que coule le fleuve.

— Comment est-ce, là-bas ? À Inwit ?

— Ça dépend, pas vrai ?

— De quoi ?

— De la porte par où t'entres. »

Orem était intrigué. Il savait ce qu'étaient des portes : Rive-du-Banning avait une enceinte, et il y avait des murs autour de la Maison de Dieu. « Mais toutes les portes ne conduisent-elles pas dans la même ville ? »

Le marchand haussa les épaules avec un petit rire. « Oui et non. Quand même, je me demande par quelle porte t'entreras.

— Par la plus proche, vraisemblablement. ».

Cette fois, l'autre éclata de rire. « Je crois pas, mon gars. Non, vraiment pas. Y a portes et *portes,* tu vois. La porte Sud, c'est la porte personnelle de la reine, il y a que les parades, les armées et les ambassadeurs qui passent par là. Après, y a la porte de Dieu, mais si tu passes par là on te donne qu'un laissez-passer de pèlerin, et s'ils te trouvent ailleurs que dans l'entre-temple ils te marquent un O au fer rouge sur le nez, ils te jettent dehors et tu peux plus jamais rentrer.

— Je ne suis pas un pèlerin. Quelle est la porte que *vous* empruntez ?

— Je suis épicier. La porte des Porcs, en haut de la rue des Bouchers. On me donne un permis d'épicier, mais c'est ce que je veux. Ça me permet d'aller au grand et au petit marché, à la cité Sanglante et dans les tavernes. Ouais, les tavernes. Rien que ça, ça vaut le déplacement.

— Il y a des tavernes à Rive-du-Banning.

— Mais il y a pas de rue des Putains, pas vrai ? » (L'épicier fit une grimace.) « Non, y a pas d'autre endroit au monde qu'a une rue des Putains. Pour deux cuivres, tu trouves des filles qui te mettent dos au mur, elles lèvent leur robe et t'as trois minutes pour les remplir jusqu'aux yeux. Et si t'as cinq cuivres, y en a qui t'emmènent dans les chambres, et t'as un quart d'heure, le temps de le faire deux fois si t'es un gaillard comme moi. » (Il cligna de l'œil.) « T'es puceau, pas vrai, mon gars ? »

Orem détourna le regard. Son père et sa mère ne parlaient jamais comme cela, et ses frères étaient des porcs. Pourtant, cet épicier semblait animé par de bonnes intentions, bien qu'Orem se surprit à penser que le voyage avait été plus agréable avant qu'il ne se mette à parler. « Je ne le serai plus longtemps, dit-il, une fois arrivé à Inwit. »

L'épicier rit bruyamment et lança une main sous la chemise longue d'Orem pour lui pincer la cuisse dangereusement près de l'entrejambe. « Ah, mon gars ! les couilles, les couilles ! » Ce fut un pincement dont Orem ne se souvint que trop par la suite, et c'est avec

un vague dégoût qu'il entendit l'épicier le régaler du récit de ses différentes prouesses sexuelles dans la rue des Putains. Orem avait apparemment triomphé d'une espèce d'épreuve préliminaire, et l'autre le considérait maintenant comme une sorte d'ami, censé s'intéresser à tout ce qu'il racontait. Orem fut soulagé de le voir enfin bâiller, se lever brusquement, se dépouiller de tous ses vêtements et les regrouper pour s'en faire un oreiller, puis les pousser devant lui en se glissant à l'intérieur de la tente.

Orem jeta un coup d'œil à l'intérieur de l'abri tandis que le marchand s'y faufilait, et il n'y avait pas de place pour lui. L'autre ne fit plus attention à lui, et il alla donc se pelotonner à même le pont, blotti contre la face du chargement qui était à l'abri du vent. Il faisait froid, et c'était particulièrement sensible là où la chemise d'Orem était encore humide de sa récente nage, mais cela aurait pu être pire.

LE PRIX DE CORTH

Au matin, le silence se réinstalla. Cette fois, cependant, Orem ne fit rien pour le rompre. Il participa aux devoirs du radeau, portant de l'eau à l'épicier tandis qu'il maniait la perche, plongeant de temps en temps la rame dans l'eau pour lui prêter main-forte quand la navigation devenait délicate, dans les courants rapides ou les hauts fonds sablonneux. Le midi, Orem rompit son pain, et l'autre l'accepta sans mot dire. Mais cette fois, quand la nuit tomba, l'épicier fit signe à Orem de l'aider à porter les pierres qui servaient d'ancre, et la conversation commença brusquement à la fin du repas. Bien qu'il n'eût pas bu de bière, l'épicier devenait de plus en plus gai, et parlait de plus en plus d'Inwit à Orem.

« Il y a la porte des Anes, mais t'es pas négociant. Et la porte de Derrière est seulement pour ceux qu'habitent les hautes fermes, ce qu'est pas ton cas et le sera jamais, ces familles-là étant plus vieilles que la propre tribu de la reine et à peu près aussi douées pour la magie, à ce qu'on dit. Non, mon gars, pour toi il y a que la porte Pisseuse et la Brèche. Par la porte Pisseuse t'obtiens un permis de gueux, valable trois jours, et si tu trouves pas de travail dans ces trois jours, faut que tu décampes ou ils te coupent les oreilles. La deuxième fois qu'ils te prennent avec un vieux permis, ou-sans permis, ils te font choisir. Soit t'es vendu comme esclave, sois tu te fais couper les couilles, et crois-moi, y a moins d'eunuques libres que d'esclaves bien montés ! »

Trois jours. En trois jours il trouverait tout le travail qu'il voudrait.

« Qu'est-ce que la brèche ? »

L'épicier se calma soudain. « C'est la Brèche, mon gars, pas

seulement une brèche quelconque. C'est fermé, et y a pas de permis. La garde en donne pas. Mais y a des chemins qui passent par la Brèche, et on peut aller où on veut dans la ville si on passe par là, mais je sais pas comment. Non, je suis un Homme de Dieu, j'en suis un, et tous les chemins par la Brèche sont magiques, si ils sont pas criminels. Non, tente ta chance par la porte Pisseuse, t'auras un permis de trois jours, et quand t'auras pas de travail au bout de trois jours, tu rentreras chez toi. Y a rien de bon qui sort de la Brèche. C'est magique, c'est noir, et Dieu aime pas ça. »

Magique. Nous y voilà, songea Orem. Ils disent que la reine Beauté est une sorcière et que la magie circule dans Inwit malgré tous les efforts des prêtres pour l'anéantir et malgré toutes les lois pour l'interdire. Peut-être verrai-je de la magie, se dit-il, bien qu'il sût que Dieu ne marchandait pas avec les magiciens, et qu'il y avait sept diables étrangers pour emporter l'âme de quiconque prononçait les incantations interdites. Les saines incantations destinées aux Douces Sœurs, la magie que pratiquaient les paysannes, cela était différent, bien sûr. Mais les types de magie de la Brèche seraient d'un autre genre, Orem le savait. Et il se surprit à trouver attirante l'idée de passer par la Brèche, et de découvrir la ville qu'il avait envie de voir.

« J'aime pas l'expression de ton visage, dit l'épicier. T'as pas de pensées de sorcellerie, hein ? »

Orem secoua la tête, soudain honteux d'avoir trompé en intention le demi-prêtre Dobbick. « Je suis en route pour trouver une place bien à moi, et pour me faire un nom. Et pour gagner mon poème, si j'en suis capable. »

L'épicier se détendit. « Il y a des poèmes à gagner à Inwit. J'y ai connu quelqu'un dont le poème était long comme le bras – vraiment, je veux dire, il l'avait fait tatouer sur sa peau, et c'était un beau poème. » L'épicier devint soudain tout timide. « J'ai moi-même un poème, que m'ont donné trois chanteurs des hauts Bans. C'est pas un poème d'Inwit, mais c'est le mien. »

Soudain, l'humeur de la nuit devint solennelle. Orem s'agenouilla sur les rudes rondins du radeau, et tendit ses mains ouvertes. « Voulez-vous me dire votre poème ?

— Je suis pas un très bon chanteur », dit l'épicier. Mais il confia sa main gauche aux mains d'Orem, et posa la droite sur la tête du garçon. Il chanta :

Glasin Épicier, erre beaucoup,
Suit le fleuve, au fil de l'eau,
Vire au nord, en ville de Corth,
Nourrit le Chien sacré affolé.

— Vous ! » dit Orem avec un respect teinté de crainte.

Glasin Épicier acquiesça timidement. « Là, sur mon épaule », dit-il en se découvrant pour qu'Orem puisse voir les cicatrices. « J'ai eu de la chance. C'était le premier jour du Chien, et il en a pris juste un peu avant de rentrer au chenil.

— Vous n'avez pas eu peur ?

— J'en ai pissé dans mon froc ! » dit Glasin avec un petit rire. Orem rit un peu, lui aussi. Mais il imaginait comment ça avait dû se passer. Ce grand Chien noir sortant du bois sans un bruit, avec des yeux qui vous gelaient sur place. S'agenouiller et prier pendant que le Chien s'approchait et plantait ses dents dans votre chair, emportait autant de viande qu'il le désirait. Et être dépourvu de l'énergie suffisante pour courir, ou du souffle pour hurler.

« Je suis un Homme de Dieu, dit Glasin. J'ai pas crié, et la douleur m'a été prise, à moi, oui. Ils m'ont emmené jusqu'à la ville et les chanteurs m'ont donné mon chant. Leur meilleure récolte, cette année-là.

— J'ai entendu parler de cette année. On dit que le Chien a pris un ange. »

Glasin éclata de rire et se claqua les côtes. « Un ange ! Pas moi, alors ! »

Chaque fois que Glasin riait, son haleine chargée de l'odeur de ses dents pourries parvenait au nez d'Orem en bouffées immondes, et le jeune homme se serait volontiers détourné, n'eût été le respect qu'il éprouvait, et que Glasin méritait désormais – mordu une seule fois par le Chien sacré, et une bonne récolte, de surcroît. « Vous avez été le Prix de Corth », dit-il en hochant la tête.

Glasin donna un léger coup de poing dans l'épaule de son compagnon « Un ange ! Ils oseraient pas !

— Oh, ils osent », dit Orem, et Glasin chanta de nouveau son chant. Il le chanta bien des fois durant leur descente du fleuve, durant ces deux semaines au cours desquelles le Banning devint Burring, et où ils passèrent devant les fameux châteaux de Cours, Gronskeep, Courbe Sacrée, Sturks et Fouille. Plus ils descendaient vers le sud, plus le fleuve se peuplait d'autres radeaux, ainsi que de chalands et autres navires, et plus il était souillé par les eaux d'égouts issues des villes situées le long du parcours. Mais les remugles, les bruits et les disputes avec d'autres navigateurs n'entamaient pas l'excitation que suscitait la conscience d'une Inwit plus proche d'heure en heure. La seule chose qui gâchait les journées d'Orem était Glasin lui-même. Plusieurs fois, en fait, Orem regretta de s'être lié d'amitié avec l'épicier. Plusieurs fois, il regretta terriblement le vieux silence. Glasin avait eu une vie assez courte, après tout, pour qu'elle tînt en quelques nuits de bavardage, et Orem devait faire effort sur lui-même pour ne pas dire :

mais tout ce que raconte votre chant, c'est que le Chien vous a trouvé par hasard, et que vous avez agi proprement. Or agir proprement, c'est uniquement ne pas faire toute une série de choses. Une manière d'être vaine. Et Orem songea : j'aurai un poème si long et si beau que je n'aurai jamais à le chanter moi-même et que d'autres le chanteront pour moi, car ils en connaîtront les mots par cœur.

Un matin, Glasin commença à parler dès le premier coup de perche.

« Je parie que tu penses que je sais pas me taire, dit-il, mais tu vas voir que je sais tenir ma langue. Est-ce que je t'ai dit qu'Inwit, c'était pour aujourd'hui ? Qu'on arrivait au port des Fermiers ? Si j'avais ouvert la bouche, t'aurais pas fermé l'œil de la nuit, et fallait que tu sois frais pour aujourd'hui, voilà ce que je me suis dit, fallait que t'aies dormi pour aujourd'hui. Tiens, regarde un peu là, c'est Ainn Woods, et cette petite colline là devant, c'est Ainn Points, et derrière, juste derrière, c'est Ainn Creek. » Il n'y avait pas que sur le radeau de Glasin que l'excitation était à son comble. « Clake Bay ! » s'écria une femme sur un bateau voisin. « L'île des Bateaux ! » cria un homme.

Puis ils sortirent du méandre du fleuve et là, sur la rive gauche, se dressait Inwit, haute muraille de pierre éclatante d'oriflammes, surplombant les docks du port des Fermiers, et couronné haut dans le ciel par les murs de la cité du roi – non, de la cité de la *reine,* à présent – puis, plus haut encore, par le farouche vieux château. Glasin désigna tous les endroits jusqu'au moment où il faillit manquer son virage, et il fut l'un des derniers à se glisser dans le port des Fermiers.

11. La porte pisseuse

Comment le Petit Roi emprunta d'abord la porte Pisseuse pour entrer en ville muni d'un laissez-passer de gueux, sans que personne ne devine qui il était.

PARMI LES VOLEURS

Le plus proche employé portuaire les arrima à une bitte sur le quai, et Orem brûlait de sauter à terre. Mais Glasin lui jeta un regard courroucé, et lui ordonna de ne pas bouger. Ils attendirent, et bientôt plusieurs hommes vêtus de pantalons méridionaux aux couleurs criardes vinrent les examiner, eux et le radeau.

« Un rafiot », fit l'un.

Glasin se détourna de celui-là et fit face à un autre. « Tout en chêne ! » dit-il d'un air de défi.

« Lié avec de la salive et des boyaux de chat ? répliqua l'homme.

— Juste bon pour faire du feu, fit un troisième. Et trois jours de cale sèche pour le fond. J'en offre-une charrette.

— Une charrette et vingt cuivres », dit un autre.

Glasin renifla et lui tourna le dos.

« Une charrette et un âne », dit celui qui avait parlé de rafiot.

Glasin les regarda en fonçant les sourcils. « Mettez quatre argents en plus et vous avez le radeau et la tente.

— Des argents ! Et que ferais-je d'une tente ? »

Glasin haussa les épaules.

Un autre hocha la tête. Le troisième se détourna avec une mimique contrariée. Le premier, qui avait un œil d'aigle ouvert en permanence, même quand l'autre était fermé, leva les bras au ciel. « Dieu nous envoie par le fleuve des voleurs déguisés en épiciers ! fit-il. Deux argents, une charrette et un âne, mais gardez votre tente, par Dieu ! »

Glasin regarda les autres enchérisseurs, mais c'était terminé. Le

marché était conclu.

Ou presque. Œil-d'aigle regarda Orem. « Le garçon est à vendre ? »

À vendre ? Orem était épouvanté – comment pouvait-on le prendre pour un esclave ? Il n'avait pas d'anneaux sur le visage, non ? Il n'était pas marqué au fer rouge ! Mais voilà que cet homme posait cette question, et que l'épicier ne disait pas non et restait là à réfléchir !

« Je suis un homme libre », fit Orem avec chaleur, mais Œil-d'aigle ne fit pas mine d'avoir entendu et continua de fixer Glasin. Enfin, l'épicier secoua la tête. « Je suis un Homme de Dieu, et le garçon est pas à vendre. »

L'acheteur n'ajouta rien, et se contenta de lancer deux pièces brillantes à Glasin, qui les attrapa adroitement au vol avant qu'elles ne glissent entre les rondins pour aller se perdre dans le fleuve. L'acheteur s'éloigna et quatre hommes apparurent, l'un d'eux conduisant une charrette attelée à un âne de piètre apparence, tandis que les autres déchargeaient rapidement le radeau et transféraient dans la charrette tout ce qui pouvait y tenir, empilant le reste sur le quai. Quand tout cela fut terminé, l'employé du port hocha la tête, planta une cheville rouge dans la bitte d'amarrage et s'éloigna.

Orem monta sur l'appontement et se posta près des marchandises de l'épicier. Non que Glasin le lui eût demandé ; en vérité, il était capable d'avoir oublié la présence d'Orem, vu l'intérêt qu'il lui portait. Orem ignorait simplement que faire et où aller. La vaste esplanade qui faisait face au fleuve était encombrée de chariots et d'hommes, ainsi que de quelques femmes ; foule qui courait et criait. Ailleurs, on déchargeait d'autres radeaux, et Orem n'était sur l'appontement que depuis quelques instants quand les hommes d'Œil-d'aigle détachèrent le radeau du quai pour le pousser à la perche dans le fleuve.

« Ils l'emmènent à l'Île des Bateaux, dit l'épicier. Ils vont le mettre en morceaux pour faire des navires de haute mer avec le bois. Les navires arrêtent pas d'aller et venir entre la mer et l'Île des Bateaux. La vente du radeau, c'est la moitié de mon bénéfice – rien que l'âne vaudrait deux fois ça dans le Nord, et la charrette coûte autant que tout mon chargement quand je l'achète sur des marchés de campagne. Bon, mon gars, comment on fait maintenant ? »

Orem ne comprenait pas.

— Si tu restes pour surveiller mes affaires, si tu laisses personne en emporter malgré tout ce qu'ils proposeront de te payer, je te donnerai cinq cuivres à mon retour.

— Où allez-vous ?

— Au marché, retenir un étal. Si j'y vais tout de suite, pendant que les autres épiciers arrivés ce matin chargent leurs charrettes,

j'aurai une meilleure place, tu vois. Mais je peux te faire confiance ? »

Orem ne répondit que par un regard lourd de colère. Demander à quelqu'un s'il était digne de confiance, c'était comme demander à une demoiselle si elle était vierge. La question se posait, mais la poser en effet était injurieux.

« Bon, fit Glasin. Je reviens. Parle à personne. »

Orem acquiesça, et l'épicier disparut aussitôt, trottant lourdement à travers la foule.

Orem observa autour de lui les autres marchands qui se querellaient et dénigraient mutuellement leurs produits. Ici et là se tenaient des employés du port qui, comme Orem, montaient la garde. *Eux,* sûrement, touchaient pour ce travail plus de quelques cuivres. C'était sans importance. Il avait appris la valeur abstraite des différentes pièces à la Maison de Dieu, mais n'avait jamais été obligé par la vie à apprendre combien de temps on pouvait vivre avec telle ou telle somme. Et même s'il l'*avait* appris, tous ces cours étaient modifiés à Inwit. À Rive-du-Banning, six cuivres auraient permis à une famille de bonne taille de vivre un mois. C'était différent ici.

Il y avait d'autres différences. Orem n'était pas naïf au point de ne pas comprendre ce qui se passait quand un homme en pantalon doré remit un petit sac lourd à un homme qui montait la garde. La sentinelle tourna le dos pendant que deux chariots de marchandises étaient prélevés sur le stock d'un épicier momentanément absent, et emmenés. Orem s'attendait à entendre crier « Au voleur ! », s'attendait à ce que les badauds donnent l'alarme ; mais rien, pas un mot. Orem resta coi, lui aussi ; il avait peur de crier au vol dans un lieu où l'on pouvait tuer en plein jour. Il supposa que le pot-de-vin ne représentait que la moitié de la transaction. Les hommes aux allures de brutes qui effectuaient le chargement semblaient capables de violence ; il se demanda si quelqu'un qui s'opposerait à eux pouvait finir par devoir nager pour sauver sa peau.

Très vite, un homme portant pantalon rouge et bracelets d'or vint vers lui. « J'ai là un sac de cuivres, dit-il doucement. Je pourrais bien le donner à un homme aux yeux tournés distraitement vers le fleuve. J'ai là vingt cuivres, mon garçon. »

Orem ne savait que dire. C'était une proposition vraiment intéressante, qui lui donnait une idée de l'avarice dont Glasin avait fait preuve. Il se dit que Glasin plaçait en lui une confiance plutôt élevée… ou plutôt qu'il le prenait pour un idiot ignorant la valeur de l'argent.

L'autre interpréta à sa manière le silence d'Orem. « J'irai jusqu'à cinquante cuivres. Cinquante cuivres, mais je te préviens, mon garçon, les poissons du fleuve peuvent être voraces, et nous tâchons de ne les nourrir qu'avec de la viande coriace… »

Et voilà – corruption et intimidation, et lui qui n'avait que quinze ans… Les manœuvres aux allures de brutes étaient là, à attendre avec leurs chariots vides. Quelles seraient les chances d'Orem s'ils le jetaient dans le fleuve ? Avec ou sans son consentement, ils auraient les marchandises de l'épicier ; pourquoi, dans ce cas, refuser leurs cuivres ?

Mais une centaine de cuivres ne contenait aucun poème, absolument aucun, et pas davantage de nom ou de place.

« Eh, tu es sourd ? Très bien, sais-tu ce que *ceci* signifie ? » Et il y eut une dague dans les mains de l'homme. Un instant, Orem fut tenté d'essayer un truc que le sergent lui avait appris longtemps auparavant ; trop longtemps auparavant, se dit-il, il était encore petit, et il n'était pas sûr d'avoir la force et la promptitude requises contre un homme comme celui-ci. Qui savait de quoi était capable un homme en pantalon ? Mais il y avait quelque chose à exploiter dans ce que l'autre avait dit à propos des sourds.

« Oh ! vous êtes généreux, seigneur ! beugla-t-il. Oh ! vous êtes bon et sage ! » Il n'avait pas autant de poumon que le vieux Yizzer à la porte de la Maison de Dieu, mais des années à déclamer les prières avaient rendu sa voix assez forte. « Oh ! votre visage est plein de bonté, seigneur ! et Dieu connaît les plus intimes de vos noms secrets. Dieu et moi connaissons vos noms secrets et nous allons les prononcer ! » Sur ce, Orem étendit la main et fit glisser sa paume sur la pointe de la dague. Cela le fit saigner et la piqûre fut douloureuse et aiguë mais, pour avoir observé la magie pratiquée à la ferme de son père, Orem savait ce qu'une telle chose pouvait représenter. Il leva la main, et le sang coula sur son avant-bras, jusque dans sa manche. « Je vais nommer vos noms ! »

Ce fut suffisant, oh, oui ! regardez-le détaler, écoutez crisser le tissu de son pantalon quand ses jambes frottent l'une contre l'autre ! Orem, toutefois, se demandait s'il avait bien fait ; faire semblant de posséder la magie était une chose terrible. Terrible chose que de verser du sang sans intentions précises, et de payer le prix sans rien demander en échange ; mais c'était la seule chose qui lui était venue à l'esprit sur le moment, et voilà, l'homme s'en allait ; bien sûr, il regardait Orem par-dessus son épaule, mais il s'enfuyait avec ses hommes. Ce fut comme une illumination pour Orem. Oui, se dit-il encore et encore, oui, cet endroit est haut et profond, mais on y craint toujours la magie ; dans la propre ville de la reine Beauté, on ne sait pas distinguer un magicien sourd d'un garçon qui erre désespérément.

Mais le voleur en puissance n'était pas le seul à avoir eu peur ; les autres marchands regardaient Orem avec suspicion. Seul le plus proche gardien paraissait le comprendre – il cligna de l'œil et esquissa un cercle sur son pantalon. Ce cercle tenait-il lieu de félicitations ou

visait-il à conjurer sa prétendue magie ? Orem supposa que la première hypothèse était la bonne ; il réalisa également que les employés du port devaient toucher des salaires vraiment élevés, car nul voleur ne se risquait à approcher ceux d'entre *eux* qui montaient la garde. Une centaine de cuivres ne les aurait pas tentés, et Orem supposa qu'il aurait suffi de cent hommes en blouse verte pour que les plus désespérés eux-mêmes n'osent pas jeter quelqu'un dans le fleuve, embroché ou non. La vie à Inwit était plus ouvertement criminelle, mais il existait des protections, l'une de ces protections consistant à rester en présence d'hommes loyaux. Orem se demanda confusément à quoi il ressemblerait, vêtu de la livrée verte des employés du port.

Il était près de midi quand Glasin revint, souriant largement. « J'ai eu une place au grand marché, dit-il, et j'ai personne à bousculer, cette fois ! » Orem sentit des relents de bière dans son haleine. L'épicier lui avait vraiment fait confiance, pour aller jusqu'à s'arrêter en chemin avant de revenir à ses marchandises sur le débarcadère. « Et maintenant, j'ai trop de choses pour faire rien qu'un chargement. Attends encore une heure et t'auras trois cuivres de plus. » L'épicier le fixait en haussant un sourcil.

Orem savait désormais ce que ses services faisaient réaliser comme bénéfices à l'épicier. Glasin avait évité de payer un employé du port et de perdre une bonne place au grand marché, place qui serait allée à un autre épicier s'il était resté pour surveiller ses marchandises sur le quai. Et il revint à Orem que Glasin avait hésité et failli le proclamer esclave pour le vendre. Il avait peut-être été le Prix de Corth, mais il était beaucoup trop âpre au gain. Et s'il ne laissait là que les choses qu'il n'avait pas besoin de vendre ? Et si Orem l'attendait toute la journée pour finalement s'apercevoir qu'il ne reviendrait pas ?

« Mes cinq cuivres d'abord », dit Orem.

C'était un risque calculé ; un honnête homme aurait pu le chasser sur-le-champ en un geste de fureur légitime. Mais Glasin se contenta de rire. « Six cuivres, donc, si tu attends encore. »

Il avait bien l'intention de le rouler. « D'abord, les cinq que j'ai gagnés. »

Ce fut alors seulement que Glasin fronça les sourcils. « Eh, pour que je rentre et que je te trouve envolé avec mes cinq cuivres et aussi mes marchandises ? Je te paierai seulement quand t'auras fait ton travail. »

Orem ne supporta pas d'être traité de voleur alors qu'il avait déjà couru des risques pour sauver les biens de Glasin. « Un homme m'a offert cinquante cuivres et a voulu me tuer ! Je lui ai fait peur pour vous rendre service, et tout ça pour cinq cuivres ! »

Manifestement, Glasin ne le crut pas. « Quel genre d'individus

serais tu capable d'effrayer ? Tu m'auras pas avec un mensonge aussi stupide que celui-là ! »

Par habitude, Orem se tourna vers les gardes et les épiciers voisins pour qu'ils confirment son récit. « C'est vrai ! Vous l'avez vu ! » s'écria-t-il. Mais personne ne montra qu'il avait entendu.

« Pourquoi quelqu'un témoignerait pour *toi* ? demanda Glasin. Avec quoi tu pourrais les payer ?

— Je pourrais leur donner mes cinq cuivres.

— Eh bien, va-t'en, alors ! Tu me sers à rien ! Essayer de me rouler ! Alors que j'ai bien voulu prendre gratuitement sur mon bateau un gars inutile comme toi ! Tiens, tes cinq cuivres, tu les a pas gagnés pourtant. Maintenant du balai avant que j'appelle les gardes pour te signaler comme voleur ! Ouste ! Du vent ! »

Les autres épiciers se mirent alors à réagir d'une manière qui surprit Orem. « Est-ce que ce garçon vous fait du tort ? » demanda l'un. « Allez ! à l'eau ! lança un autre. Faut se débarrasser des gars comme ça ! »

Que pouvait-il faire alors, sinon s'en aller ? L'injustice de la situation le mettait en rage mais il était clair que, comme les employés du port qui restaient ensemble par mesure de sécurité, les épiciers formaient un clan toujours prêt à soutenir l'un de ses membres, même si le droit était du côté d'un vagabond comme Orem. C'était un clan faible et sur lequel il était impossible de compter, car ceux qui le composaient n'avaient rien pu dire ou faire lorsque le voleur s'était attaqué aux biens de l'un d'entre eux, mais c'était un clan tout de même. Et où était celui d'Orem ? Qui le protégerait, *lui ?* De nouveau, c'était la Maison de Dieu, où ses ennemis pouvaient se permettre de le jeter au feu simplement parce qu'il n'avait pas d'amis.

Il s'enfuit alors loin de Glasin, serrant ses quelques cuivres dans sa main. Mais, peur ou non, il devait vérifier quelque chose ; il resta donc là à observer, et fut bientôt amplement sûr que Glasin pouvait charger toutes ses denrées dans la charrette, et n'abandonner que les fruits ou les légumes pourris. Pour veiller sur ces choses pourries, Orem aurait dû attendre toute la journée et n'aurait, en fin de compte, rien gagné. L'honneur n'existait pas à Inwit, absolument pas, et il trouvait cela plus effrayant que la dague du voleur pointée vers son ventre. Une dague n'a qu'une pointe, mais un traître frappe n'importe où, voilà ce qu'on disait, et Orem ne réalisait que maintenant à quel point c'était vrai.

OREM VOIT LA PORTE INTERDITE

Où aller ? Au milieu de tous ses bavardages pendant leur descente du fleuve, Glasin avait beaucoup parlé des chemins pour entrer en

ville. Orem, pourtant, se sentait peu enclin à suivre ses conseils – mais de quel autre guide disposait-il ici ? Glasin n'avait pas grand-chose à gagner en lui racontant des mensonges au sujet de la ville. Orem n'avait pas le choix et devait se fier à ses indications. Qu'avait-il dit ? La porte Pisseuse, bien sûr, et trois jours pour trouver du travail avant d'être jeté dehors. Bon, pas d'autre destination possible que celle-là puisque, selon Glasin, les passages à travers la Brèche étaient dangereux ; et que seraient ces dangers-là, si le dock lui-même était ouvertement semé de pièges ?

« N'achète rien à l'extérieur des portes, avait dit l'épicier.

Et n'achète rien à quelqu'un qui cherche à vendre. Il leur suffira d'un coup d'œil pour voir que tu es un paysan, et leurs prix enfleront en conséquence. » C'était là toute l'expérience dont disposait Orem à cet instant ; ce fut sa seule armure quand il se retrouva rue des Bouchers, où quatre impressionnantes files de charrettes, d'animaux et d'hommes attendaient leur tour de passer le poste de garde de la porte des Porcs.

Les gardes portaient des jupes de métal ouvragé et des cuirasses en cuivre ; de toute évidence, ils n'étaient pas chargés de défendre la ville, car les hommes de Palicrovol portaient des cottes de mailles en acier et possédaient des épées capables de mordre un cuivre comme celui-là aussi facilement qu'une bougie mord du papier. Et, quoique les murailles de la cité fussent hautes et les énormes portails inébranlables, Orem se demanda comment il était possible que le roi Palicrovol, qui avait une armée que l'on disait la plus forte jamais vue au monde, ne soit jamais parvenu à saper ou à crever ces murs ni même, disait-on, à tuer un seul soldat de la reine Beauté. Sûrement, la reine devait posséder quelque terrible armée soigneusement cachée, et ces gardes au costume anachronique n'étaient là que pour la galerie.

Pour la galerie, peut-être, mais ils n'en constituaient pas moins pour Orem un obstacle sérieux, et ils lui barraient l'accès à Inwit aussi efficacement que s'ils avaient été vêtus de fer, armés de fer. Il les observa, et à aucun moment la pression formidable qu'exerçaient les épiciers pestant et jurant ainsi que les bouchers ne les fit se hâter ; chaque laissez-passer était minutieusement contrôlé, et plus d'un homme se retrouva sur le côté à regarder passer les autres. Et, pour couronner le tout, il y avait des archers postés en haut des tours, attentifs à tout ce qui se passait en dessous d'eux. Orem n'avait aucun moyen de se glisser discrètement à l'intérieur, même s'il l'avait voulu.

« Inutile de regarder, paysan », fit une voix derrière lui.

Orem se retourna pour voir un homme aux allures de fouine, plus petit que lui d'une dizaine de centimètres, et qui lui souriait. Des sourires comme ça, se dit-il, sont en général arborés par le chien qui vient de coincer un écureuil…

— Je ne suis pas un paysan, dit Orem.

— Alors tu n'entreras pas par la porte des Porcs, hein ?

— Je cherche la porte Pisseuse. »

L'autre hocha la tête. « Comme tout le monde, mon garçon, comme tout le monde. Bon, quand tu en auras fini avec la porte Pisseuse, reviens voir le bon vieux Braisy, ton serviteur, et il te fera passer. Il te fera entrer dans Inwit pour la très modeste rétribution de cinq cuivres plus une petite faveur, oui. » Puis Braisy disparut et, étant donné sa petite taille, Orem le perdit rapidement de vue dans cette mer de têtes qui fluctuaient dans toutes les directions de la rue des Bouchers.

Dans une ville capable d'hostilité comme celle-ci, Orem dut trouver seul son chemin. Il posa des questions et les réponses aigres qu'on lui fit contenaient cependant assez de renseignements pour l'amener rue de la Merde, qui le conduisit jusqu'au milieu des parcs à bestiaux puants au nord de la cité des Mendiants. « Tu verras les tours de la porte Pisseuse assez facilement si tu gardes les yeux en l'air et si le mur reste à ta droite », lui dit un homme qui portait un tablier de boucher taché de sang. Mais, très vite, la rue de la Merde se mit à rétrécir, et à passer à l'écart des principaux axes de circulation. Il y avait de moins en moins de panneaux à mesure qu'il avançait ; à vrai dire, qui savait lire dans un tel endroit ? Car la cité des Mendiants s'était construite autour de ceux qui n'avaient pas trouvé de travail quand ils avaient disposé de leur laissez-passer de gueux et n'avaient pas pu rester dans l'enceinte de la ville ; c'était un lieu misérable, où les miteuses boutiques en bois cédaient progressivement la place à des baraquements faits de bric et de broc, habités malgré leur délabrement et les ordures ; encore ceux-ci parurent-ils plutôt bien par comparaison avec les taudis qui ne tardèrent pas à pousser dans l'espace resté vacant entre les vieilles structures branlantes. Les baraques commencèrent à prendre sur la rue ; les gens tapis dans l'ombre, sur le côté est de la venelle, semblaient affamés ; Orem se mit à redouter les voleurs, car ici cinq sous pouvaient bien valoir la vie d'un homme.

Il ne tarda pas à se perdre. Seul le mur persistait, toujours pareil, haut et gris, dominant la cité crasseuse déjà trois fois grande comme Rive-du-Banning. Orem n'osa demander son chemin à aucun de ceux qui jalonnaient la rue. Il restait autant que possible à l'écart des bâtiments. Plus il marchait, moins il voyait de gens, jusqu'au moment où il n'y eut plus personne aux alentours, et où il aperçut les hautes tours jumelles d'une porte.

Aux abords de la porte, les rues étaient complètement désertes. Les bâtiments avaient leurs issues condamnées ou, ce qui était pire, restaient grands ouverts à l'abandon, sans toit ni volets, comme inachevés. Pas un chat en vue ; pas même le bruit d'une porte qui

claque pour rompre le silence. Il savait que cette porte ne pouvait pas être la porte Pisseuse par laquelle les va-nu-pieds entraient dans Inwit. Mais cela ne le détourna pas, car il devina alors de quelle porte il devait s'agir et n'en éprouva que plus vivement le désir de la voir.

Il se planta au pied des tours de la porte, le nez en l'air. La rue avait disparu après s'être élargie aux dimensions d'une place. À l'endroit où auraient dû bâiller les immenses portes de bois grandes ouvertes, des maisons escaladaient verticalement les tours contre lesquelles elles s'adossaient, et obstruaient l'espace à l'exception d'un endroit où l'on pouvait apercevoir un peu du bois des vantaux. La vision palpitait étrangement ; un instant, il semblait que la porte retenait les maisons puis, l'instant d'après, que les maisons soutenaient la muraille et l'empêchaient de s'effondrer et d'écraser Orem là où il se tenait pour regarder.

« Ho ! gamin ! »

Orem sursauta, car il s'était cru seul.

— Ho ! qu'est-ce que tu fais là ? »

Là, dans l'ombre de l'un des immeubles murés, deux gardes. Leur bronze semblait moins bien poli que le cuivre des gardes de la porte des Porcs. Mais ils n'en étaient que plus menaçants. Sans réfléchir, Orem décida que le moment était venu pour lui de se comporter comme celui qu'il était vraiment – un fils de fermier égaré dans les bas quartiers.

— Je cherche la porte Pisseuse, dit-il. Je viens ici pour la première fois. A-t-on fermé la porte ? »

Les gardes se jetèrent un coup d'œil, puis sourirent. Leur joie avait quelque chose de méprisant, et Orem se sentit mal à l'aise.

« C'est pas la porte Pisseuse, ça c'est sûr ! On peut reconnaître la porte Pisseuse rien qu'à l'odeur des voleurs et des fermiers qui descendent le fleuve en comptant faire fortune à la ville. » Les gardes s'approchèrent de lui, et Orem vit qu'il y en avait plus d'une douzaine ; ils avaient été cachés dans l'ombre ou, se dit Orem, à l'intérieur des carcasses de maisons condamnées seulement en partie. « Je ne compte pas faire fortune », dit-il, s'efforçant de paraître intimidé et y parvenant au-delà de toute espérance.

« D'où viens-tu, gamin ?

— D'une ferme. La ferme de mon père. En amont, près de Rive-du-Banning. »

Les gardes furent soudain plus attentifs, et Orem remarqua les mains crispées sur les pommeaux des épées, les doigts refermés sur le manche des hachettes. « Une personne hors la loi est dans la région de Rive-du-Banning, dit l'un des gardes.

— Une personne hors la loi ? » Le roi, bien sûr. L'espace d'un terrible instant, Orem craignit qu'ils ne le prennent pour un espion.

Les espions, il le savait, étaient dépecés vivants et condamnés à manger leur propre cœur. Devait-il feindre d'ignorer que Palicrovol s'était trouvé dans la région ? Non, ils ne le croiraient jamais. Il était impossible de ne rien savoir quand une telle armée venait dévaster un coin de campagne. « Tout ce que je sais, c'est que les sergents recruteurs cherchaient des soldats partout. Je n'ai pas voulu m'enrôler dans l'armée. »

Le garde qui semblait commander le détailla de la tête aux pieds, puis éclata de rire. « S'ils ont failli te prendre comme recrue, c'est que les rebelles sont dans un état plus désespéré qu'on ne le croit. »

Orem essaya de sourire pour répondre au rire, dans l'espoir de s'intégrer à leur *camaraderie*[1]. Sa gaîté les froissa. Leur chef ne le saisit pas par la chemise : il l'empoigna douloureusement par la peau de la poitrine, avec une telle brutalité qu'Orem laissa échapper un cri. « Sais-tu que tu frôles la mort en ce moment ?

— Non, monsieur. »

Un garde avait ouvert le sac d'Orem. Il ne contenait que sa gourde, toujours pleine de l'eau puisée à la fontaine de son père, et un ultime quignon de pain, maintenant dur comme le roc. Ses cuivres se trouvaient dans un endroit plus sûr.

— Un homme riche, c'est évident », dit le garde en lançant le sac à Orem.

Orem se risqua à poser une question. « Pourquoi cette porte est-elle fermée ?

— Il est préférable d'ignorer la réponse à cette question. »

Un garde aux cheveux blancs qui semblait avoir commis tous les péchés et n'être toujours pas satisfait déclara doucement : « C'est un idiot de paysan. Il fait grand jour.

— Je dis qu'il faut l'interroger », dit un autre.

La voix du garde aux cheveux blancs s'adoucit encore. « Et moi, je dis que tu devrais arrêter tes conneries. Tous les espions savent comment entrer en ville, et ce n'est pas par la Brèche au beau milieu de l'après-midi. »

Celui qui commandait repoussa Orem loin de lui, trouvant le moyen de lui faire mal une deuxième fois, au moment même où il le relâchait. « Va-t'en d'ici, gamin, et n'y reviens pas. Si tu cherches la porte Pisseuse, longe le mur nord sans jamais t'éloigner de lui.

— Ou bien rentre chez toi, dit le garde aux cheveux blancs. Il n'y a rien pour toi à Inwit. Tu ne sais donc pas que cette ville dévore les enfants et écorche vifs des hommes robustes ? »

Orem eut un sourire d'incompréhension et se détourna d'eux. « Merci, messieurs. Bonne journée à tous. Je ne reviendrai jamais ici.

— Ton nom, gamin ! jeta le commandant. Et ne mens pas !

— Orem ap Avonap. »

Le garde aux cheveux blancs éclata de rire. « Quel nom ! Seul un paysan pouvait y penser ! »

Les autres gardes se poussèrent du coude et rirent aussi ; mais ils ne le quittèrent pas des yeux pour autant et le regardèrent disparaître. Orem soupçonna que l'un d'eux l'avait suivi durant la majeure partie de son trajet vers le nord.

Orem était furieux qu'ils se soient moqués de lui, et plus furieux encore de savoir qu'il avait mérité leurs moqueries. Un imbécile, voilà ce qu'il avait été, et il ne l'avait pas fait exprès, non, même pas à moitié.

LE MODE DE MORT DES MENDIANTS

Plus il progressait vers le nord, moins l'endroit semblait mort ; ce fut d'abord un enfant qui jouait dans la rue, puis un mendiant qui croulait dans son sommeil, et enfin des poubelles de part et d'autre de la rue. Le caniveau situé au milieu de la venelle se mit à exhaler les odeurs fétides d'ordures en décomposition. Maintenant qu'il s'était éloigné de la Brèche, la cité des Mendiants revenait à la vie, et les faces qu'il avait jugées effrayantes lui étaient à présent bienvenues. Orem commençait à percevoir, non plus leur étrangeté, non leur noirceur ou leur saleté, mais leur fragilité et leur colère. La plupart d'entre eux portaient des vêtements élégants, mais si crasseux et usés que leurs couleurs autrefois vives avaient viré au brun ou au gris terne. Terne, leur regard l'était aussi, comme si quelque chose dans la cité des Mendiants arrachait les cerveaux des têtes, comme si les gens pouvaient traverser les jours sans jamais s'éveiller tout à fait.

Orem fut pris de pitié et cessa presque d'avoir peur, jusqu'au moment où un homme avec l'un de ces visages vides marcha vers un autre, proche d'Orem, et lui ficha tranquillement un poignard dans l'œil. Sa victime s'effondra sans un bruit, du sang ruisselant sur son visage et gouttant sur la chaussée. Orem éprouva plus d'angoisse que de peur, car si un homme avec ce visage mort pouvait tuer, si les morts pouvaient surgir pour emmener les vivants dans leurs tombeaux, quelle chance avait-il de rester cramponné à sa vie ?

Sur les quais, un voleur avait été laissé tranquille par les témoins de son crime, mais c'était un autre code qui régnait ici. Tandis que le meurtrier dépouillait sa victime, cinq ou six personnes se regroupèrent autour de lui et se mirent à lui jeter des pierres. Le voleur esquivait maladroitement, et il finit par abandonner ses tentatives pour ôter la chemise du mort. Il s'écarta de sa victime, trébucha, et les hommes s'emparèrent alors de lui, lui donnèrent des coups de pied, le jetèrent à terre et le battirent en silence, sans un mot. Au début, le voleur essaya de se protéger, mais il finit par s'offrir aux coups. Il n'était pas

inconscient, Orem le voyait, et les hommes qui le frappaient n'étaient pas davantage mûs par la haine. Ils se contentaient de le piétiner et de le bourrer de coups de pied, jusqu'au moment où l'un d'entre eux sauta en l'air pour retomber à pieds joints sur le cou et la tête de l'assassin. Le cou se brisa ; la bouche s'amollit, la mâchoire tomba ; les yeux ne parurent cependant pas plus morts qu'auparavant. Les hommes qui avaient tué l'assassin l'abandonnèrent au milieu de la rue, gisant à côté de sa victime. Déjà, les rats se rassemblaient et personne ne bougeait pour aller couvrir les corps. Orem avait l'impression d'avoir vu tout ce que la roue de la vie avait à offrir ici. Ici, pas de naissances ; rien que la mort, rien que des rats en train de ronger.

Le poignard dépassait, tout droit, de l'œil du mort. Mû par une impulsion, Orem s'approcha du corps et tendit la main pour saisir le couteau ; au même instant, une main longue et fine se dirigea elle aussi vers le cadavre. Orem crut une seconde que quelqu'un voulait lui disputer le couteau, mais non ; c'était une vieille femme, et elle tenait une coupe pour recueillir les dernières gouttes du sang qui coulait. Une sorcière, donc, puisqu'elle pouvait utiliser même du sang qu'elle n'avait pas gagné. Alors même qu'il reculait pour lui permettre de prendre ce qu'elle voulait, Orem se demanda quelle obscène magie pouvait résulter de la mort trouvée par hasard.

Elle eut bientôt terminé. Elle leva les yeux et lui sourit, puis se pencha et embrassa le couteau. Un instant, Orem se dit qu'il ne le prendrait pas, après tout ; qui savait ce qu'un tel baiser signifiait ? Puis il se ravisa. Même un jeune homme formé pour devenir prêtre pouvait faire bon usage d'un couteau en cas de besoin et, en un tel lieu, il n'avait nullement l'intention de se soumettre sans réagir aux décisions des morts-vivants le concernant. Il refit donc un pas en avant et retira la dague, faisant naître une ultime bulle dans l'œil du mort. Faute de mieux, il nettoya le poignard sur les vêtements du défunt, puis rangea l'arme dans son sac.

La femme parla, d'une voix sifflante comme le dernier souffle d'une truie qu'on égorge. « Il est dans la nature trois choses qui ne connaissent la modération ni dans le bien ni dans le mal. » Elle inclina la tête et attendit.

Orem frémit. Il connaissait la litanie, et savait qu'elle ne pouvait rester inachevée. Si elle décidait de se taire et d'attendre, c'était à lui de continuer à sa place. « Lorsqu'elles sont commandées par la bonté, elles possèdent la plus excellente des vertus.

— Une langue, dit la femme. Et un homme religieux.

— Mais lorsqu'elles sont au service de l'infamie, il n'est pas de limites à leur plongée vers l'enfer. » Est-ce suffisant, ou dois-je nommer la troisième ?

« Et une femme. » Elle sourit, et hocha la tête d'un air entendu

comme s'ils venaient de partager quelque adorable chose ; puis elle prit sa coupe pleine d'un sang qui refroidissait et l'emporta.

Orem sentait le couteau dans son sac comme s'il s'agissait d'un petit feu qui lui brûlait la peau, bien qu'il n'y eût aucun point de contact. Dans quel but l'avait-elle amené à prononcer l'Ambivalence ? Pour l'inciter à corriger ses mauvais désirs ? Mais je n'ai pas vraiment de désirs inavouables, se dit-il, et je ne suis plus un homme religieux. Pourquoi devrais-je m'inquiéter des avertissements d'une femme déjà corrompue au point d'utiliser du sang trouvé ? Pourtant, il frissonnait encore. Et le couteau brûlait encore son dos. Et le couteau gelait encore son dos. Jusqu'au moment où il eut marché assez loin, pensé à suffisamment d'autres choses, chanté suffisamment de chansons en lui-même, où les trois amis et ennemis illimités de Dieu eurent fui son esprit, et où il eut oublié le couteau.

COMMENT OREM REÇUT LE NOM DE HANCHES-MAIGRES

La porte Pisseuse, enfin. De loin, elle ressemblait à la porte des Porcs et à la Brèche mais, de plus près, elle avait un caractère bien à elle. Cet endroit n'était pas la propriété de la population fixe. Il n'était ni silencieux ni désolé. La file d'attente y était longue, et l'on s'y bousculait généreusement. Seule la présence de nombreux gardes empêchait les querelles de dégénérer en combats. Quant aux gardes, ils étaient autoritaires et actifs ; six d'entre eux, à cheval, remontaient et descendaient la file. Aucun de ceux qui faisaient la queue n'avait le regard mort. Ils étaient irrités ou stupides ou effrayés ou intimidés ou joviaux, mais ils n'étaient pas morts. Orem se reconnut en plusieurs de ceux qui attendaient ici ou là, à la fois consterné par la naïveté criante des autres jeunes de son âge et réconforté de voir que l'espoir restait possible ici, malgré tout. Orem prit sa place dans la file, parmi ces gens venus des fermes, ces gens qui rêvaient de découvrir quelque trésor à la ville, et il se sentit rapetisser – mais aussi gagner en sécurité par rapport aux rues de la cité des Mendiants.

À peine s'était-il installé dans la file que déjà la queue s'allongeait derrière lui d'une centaine de personnes. Les marchands avaient été autorisés à se disposer à trois ou quatre de front, mais ces gardes-ci semblaient moins pressés. On avait laissé fermés les énormes vantaux, et seule une petite porte ouverte dans le portail livrait passage aux gueux. Pourtant, les gens eux-mêmes étaient habités par une urgence identique à celle des bouchers et des épiciers. On croyait fermement que voler le tour de quelqu'un dans la queue permettrait d'obtenir l'emploi que *cet* homme aurait pu prendre. Cette porte, c'était la réponse à toutes les questions… à condition d'être le premier à la passer pour aller les formuler. Un travail ; un laissez-passer de

travailleur ; le droit de demeurer en ville ; ceci, c'était la porte du ciel, et les anges aux cuirasses de bronze gardaient les chaînes du salut. Orem ne pouvait s'empêcher de voir le monde avec les yeux des prêtres ; il ne pouvait pas non plus s'empêcher d'être amusé par l'idée que l'on puisse considérer comme des anges ces soldats aux faces de brutes. S'agit-il là du pont d'argent, de la porte d'or et des chaînes d'acier ? Essayez donc ce point de doctrine, demi-prêtre Dobbick.

« La première fois ? »

C'était l'homme qui le précédait ; il portait trois fines cicatrices sur la joue, deux d'entre elles anciennes et blanchâtres, la troisième légèrement rose. Il n'avait pas l'air très amical, mais au moins il avait ouvert la bouche…

« Oui, répondit Orem.

— Alors, écoute-moi. N'accepte aucun travail des hommes qui sont juste à l'intérieur de la porte.

— Je veux du travail. »

La bouche de l'homme se tordit. « Ils promettent de t'engager pour un an, mais ils te ramènent aux gardes au bout de trois jours sans t'avoir donné ton permis permanent. Que dis-tu de ça ? Et ils ne te paient pas davantage. Ils te prennent seulement trois jours de travail à l'œil et ils te balancent. Pour les vrais emplois, il faut aller plus loin.

— Où ?

— Si je le savais, crois-tu que je serais une fois de plus dans cette file ? »

Et enfin, à l'heure où le soleil coulait rouge et brûlant à travers la porte, ils furent au niveau des gardes qui posaient les questions. L'homme qui avait parlé à Orem y répondit de mauvaise grâce. Nom, travail, citoyenneté. Rainer Charpentier, menuisier au chômage, citoyen de Cresting. Le garde le prit par le menton et lui fit tourner la tête pour voir sa joue scarifiée. Celle qui était rose fit plisser les yeux au garde et remplit son regard de colère.

« Encore rouge, Rainer, bon sang, es-tu aveugle ?

— J'ai pas de miroir. Ma femme m'a dit que c'était blanc.

— Ça revient au même. Seule une aveugle pourrait vouloir de *toi.* Va-t'en et ne reviens que quand il sera temps. »

Et Orem se retrouva au début de la file, à peine conscient du fait que Rainer Charpentier se tenait toujours à proximité.

« Nom ?

— Orem. »

Le garde attendit, puis dit impatiemment : « Le nom entier ! »

Orem se souvint des rires suscités par son patronyme à la Brèche. Rainer avait fait de son métier un surnom, comme Glasin. Oui, mais Orem n'avait pas de métier. Pourquoi avaient-ils ri ? Peut-être ne tolérait-on pas l'usage du nom de famille, ici. « Je n'en ai pas d'autre.

Orem tout court. »

Cela amusa le garde. « Un village si petit que ça ? Eh bien ! » Il examina Orem de la tête aux pieds, et son sourire s'élargit. Orem maudit sa minceur et sa petitesse. « Nous allons t'inscrire sous le nom d'Orem Hanches-Maigres, eh ? Hanches-Maigres ! » Il dit cela d'une voix forte, et les autres gardes s'esclaffèrent. « Travail ?

— Je cherche du travail.

— Quel genre de travail ?

— N'importe lequel, je suppose.

— N'importe lequel ? Personne n'embauchera un type qui ne sait rien faire de spécial. Eh, tu crois qu'il y a des fermes à l'intérieur qui ont envie d'acheter un autre âne pour porter les poids morts ? »

Ne le laisseraient-ils pas entrer sans métier ? Que savait-il faire ? Je peux réciter de mémoire toutes les prières publiques. Je peux nommer les lettres capitales, les lettres corporelles, les lettres spirituelles, les nombres réels, les nombres entiers, les nombres variables. « Je sais lire et écrire. »

Le garde se composa un visage exprimant une surprise caricaturale. « Un savant, eh ? » Mais il ne s'amusait plus. Il tendit la main et attrapa son sac, puis l'ouvrit. Une gourde d'eau, un quignon de pain, et un poignard encore poisseux d'un peu de sang. Pas un petit couteau de table comme celui qu'Orem portait accroché au cou, non – celui-là lui servait à couper le fromage. Ce couteau-ci était un couteau de tueur, long et tranchant. Le garde le tint en l'air. « Lire et écrire. Oh ! j'ai déjà entendu *ça !* Et ça, c'est ton crayon ? »

Orem ne savait que répondre. La dague lui avait semblé nécessaire tant qu'il traversait la cité des Mendiants, mais elle risquait maintenant d'être le principal obstacle à son entrée en ville, sinon pire…

Mais la voix de Rainer Charpentier retentit tout près. « C'est le mien, dit-il.

— Le tien ! fit le garde.

— La dernière fois que je suis entré, je me suis fait voler et nom de Dieu j'ai décidé que ça n'arriverait plus ! Je ne pensais pas que vous alliez fouiller le sac du jeune homme. Il ne savait pas que j'y avais mis ça. »

Le regard du garde alla d'Orem à Rainer, de Rainer à Orem. L'expression de stupéfaction sur le visage d'Orem était bien sincère, et les yeux de Rainer étaient indéchiffrables. Le garde finit par hausser les épaules. « Rainer, tu es cinglé. Tu sais que nous t'aurions fait fouetter avec les verges de verre si tu avais fait passer ça à l'intérieur.

— Des verges de verre ou un casse-tête à billes de plomb, dites-moi où est la différence », dit Rainer. Le garde se remit à écrire sur le laissez-passer d'Orem. « Citoyenneté ?

— Rive-du-Banning, dans le haut Point-de-Vue-sur-l’Eau. »

De nouveau, le garde lui jeta un regard soupçonneux. De nouveau, Orem dut raconter qu’il s’était enfui devant les sergents recruteurs de Palicrovol. De nouveau, son corps suscita des railleries, et il eut envie de frapper les gardes, de briser leurs fragiles sourires ironiques. Mais au moins il allait entrer, au moins il tenait son laissez-passer ; toute sa reconnaissance alla à Rainer Charpentier, cet homme qu’il ne connaissait pas. Au moment même où Orem avait conclu que la bonté n’existait pas ici, un étranger avait menti pour lui permettre d’entrer en ville. Orem n’osa pas se retourner pour le remercier – cela aurait tout gâché. Mais une partie de son nom et de son poème serait consacrée à rembourser des dettes comme celle-ci. Rainer verrait qu’on n’aidait pas Orem ap Avonap pour rien.

Les mains blasées et efficaces des gardes le guidèrent vers la porte. Mais ils n’en avaient pas fini avec lui une fois qu’il fut entré. Il y avait là un garde muni d’un rasoir court et, avant qu’Orem réalise vraiment ce qui se passait, deux gardes s’emparèrent de lui. Ils lui immobilisèrent la tête pendant que la lame lui entaillait la joue. C’était une coupure fine et peu profonde, mais le sang coula quand même assez vite de la blessure lancinante et tacha sa chemise.

Une bouche lui parla dans l’oreille. « Crois-moi, nous savons par expérience reconnaître le moment où cette blessure est assez guérie pour que tu doives retourner dehors. Tout garde qui verra cette cicatrice te demandera ton laissez-passer. Si tu as dépassé la limite, il t’enlèvera une oreille. Compris ? La deuxième fois, c’est les couilles. Tu as trois jours. Jusqu’au coucher du soleil. C’est clair ? Une fois ressorti, il faut que tu attendes que la cicatrice soit blanche pour qu’on te laisse rentrer une autre fois. Et reste à l’écart de la route de Pierre. Allez, va-t’en. »

Orem fut poussé brusquement dans le dos, et c’est en trébuchant qu’il fit son entrée dans Inwit.

12. Les douces sœurs

Voici l’histoire qui rapporte comment Orem, nommé Hanches-Maigres, nommé Rive-du-Banning, se rendit rue des Putains et en repartit insatisfait.

LA PUTAIN ET LE PUCEAU

Quand vous entrez dans Inwit par la porte Pisseuse, vous avez à votre gauche le pitoyable bidonville du Marécage, et à votre droite les tavernes aux couleurs criardes ; devant vous, dans le lointain, se profile le vieux château. Pour les nouveaux venus, le choix n’est pas très difficile à faire. Orem prit à droite, en direction des tavernes, et erra le long de la rue dans le jour déclinant, en se demandant quelle quantité de nourriture et combien de jours d’hébergement lui assureraient ses cinq cuivres.

Dans le quartier des tavernes, toutes les routes mènent à la rue des Putains et, du fait qu’il marchait sans but défini, Orem s’y retrouva. Il ne s’aperçut d’abord pas qu’il s’agissait de la rue des Putains. Pour lui, c’était comme s’il avait sous les yeux la ville la plus riche qu’il ait jamais vue, avec ces bâtiments hauts et propres, ces rangées d’arbres au milieu de la rue, des arbres et des arbustes si nombreux que l’on avait l’impression d’avancer à travers un sous-bois. Les maisons étaient simples, élégantes et bien proportionnées, et beaucoup d’entre elles avaient été conçues à l’image des Maisons de Dieu.

La nature exacte de l’endroit fut dévoilée lorsqu’un groupe de jeunes gens portant masque, gloussant et à demi ivres interceptèrent deux jeunes femmes et leur glissèrent une pièce à chacune. Il ne fallut que quelques minutes pour que tous les jeunes gens se satisfassent en poussant des « hoop ! » alors qu’ils plaquaient les deux femmes contre des arbres, les couvraient de baisers avinés et levaient leurs jupes en discutant pour savoir laquelle des deux était la mieux faite. Les

rapports sexuels évoquèrent irrésistiblement un pipi collectif de petits garçons, chacun comparant son propre équipement avec celui du voisin, et tous comptant à haute voix pour savoir lequel en aurait terminé le plus rapidement. Orem n'était pas totalement ignare – il avait vécu à la ferme. Mais jamais il n'avait vu cela fait par un homme et une femme, et il ne pouvait pas détacher son regard de la scène. Il ne considéra le visage des putains que lorsque tout fut fini. Il les aperçut au moment où les jeunes gens s'éloignaient et où le sourire des femmes s'effaçait, où elles rectifiaient leur toilette et mettaient leur argent en commun. Elles reprirent une conversation interrompue en plein milieu, comme si rien ne s'était passé. Quand Orem me raconta cet épisode, il était encore mortifié par l'idée qu'un homme pouvait plonger dans la fontaine des Sœurs sans que les femmes le regrettent amèrement.

Une heure plus tard, appuyé contre un arbre, Orem observait une orgie des plus distinguées, au cours de laquelle hommes et femmes dissertèrent pendant plus d'une heure sur des sujets philosophiques avant que les couples ne se forment. Il ne constata l'approche de la femme qu'au moment où elle lui effleura le bras.

« À moins que tu n'aies plus d'argent que tu ne parais en avoir, dit-elle, tu ferais mieux de rentrer chez toi. Plus tu t'enfonces dans la rue des Putains, plus c'est cher. »

Elle était toute en poitrine et en dents, du moins pour Orem, car quand il regardait son visage il ne voyait rien d'autre que la façon dont ses deux rangées de dents apparaissaient quand elle souriait et, quand il ne regardait pas son visage, il ne voyait rien d'autre que la façon dont ses seins ballotaient, provocants, sous sa robe.

Peut-être était-elle l'une de ces rares putains qui n'ont perdu ni le goût de l'amour ni celui de la beauté. Non qu'Orem fût beau. Mais il possédait cette manière de grâce longiligne qu'ont les poulains qui trottent pour la première fois, et il pouvait paraître à la fois enfantin et dangereux. (Peut-être fus-je la seule à lire le danger sur son visage ; Beauté aurait été plus prospère si elle l'avait distingué plus tôt.) Quelque raison qu'elle eût pour cela, elle accepta la proposition qu'il ne lui avait pas faite. Il était si confiant que, quand elle le lui demanda, il avoua n'avoir que cinq cuivres. Elle avait une conscience – elle ne lui en demanda que quatre.

La prostituée qu'il venait d'embaucher le fit passer devant un gardien hautain à la porte d'une maison voisine, clama à qui voulait l'entendre qu'elle venait de trouver un pucelage à cueillir, et le poussa vers l'escalier. Elle monta derrière lui, et par deux fois passa une main sous sa tunique pour descendre son sous-vêtement sur ses cuisses. Par deux fois, il tressaillit de surprise et elle poussa de petits rires.

Au sommet de l'escalier, il s'engagea dans le large hall recouvert

de tapis, mais elle le retint par la chemise.

— Là, ça coûte un argent, désolée, pas de rabais. C'est le tarif de la maison, et je n'ai pas le choix. » Ils attaquèrent une autre volée de marches. Cette fois, le tapis disparaissait au tournant de l'escalier, là où les degrés n'étaient plus visibles depuis le hall. « C'est comme s'il y avait cent maisons en une », dit-elle. « Tout dépend du prix qu'on y met. » La volée suivante grinçait, et la quatrième branlait sous les pas. « Ce sont les chambres au rabais. Désolée pour les puces, mais on ne peut pas dire que quatre cuivres, c'est de l'argent. »

Ils marchèrent précautionneusement dans un couloir sombre, éclairé par une seule torche à chaque extrémité. Orem regardait subrepticement dans les chambres qui étaient ouvertes. Il se contentait d'un coup d'œil, jusqu'au moment où ce qu'il vit le fit se figer, fasciné.

Elles étaient assises côte à côte. Deux femmes, simplement assises, paisibles comme des arbres. Elles étaient vêtues comme toutes les putains, et leurs corps étaient peut-être plus attirants que celui des autres. Mais leurs visages… Lequel des deux était le plus terrifiant ? Celui qui n'avait qu'un œil, une demi-bouche et un nez tellement tordu que la narine s'ouvrait plus vers le haut que vers le bas ? Ou celui qui n'avait pas de traits du tout ? – ni sourcils, ni yeux, ni nez, ni lèvres, rien qu'une circonférence de cheveux entourant une surface de chair vierge que ne barrait qu'une mince fente impossible à considérer comme une bouche, car elle ne possédait pas de lèvres et restait ouverte en un O incertain dont s'échappait un filet de salive qui tombait sur la poitrine nue.

« Elles étaient sœurs siamoises, autrefois », dit la putain d'Orem dans un murmure avant de l'entraîner un peu plus loin. Bien qu'il ne supportât pas cette vision, il résista. Elle tira plus fort et le fit s'éloigner de la porte. « Sœurs siamoises. De bonne famille, à ce qu'on dit, les meilleurs médecins, les meilleurs magiciens, sans parler des prêtres, qui les ont si souvent bénies qu'il a bien failli leur pousser de foutues ailes ! Et puis on les a séparées. Sœurs siamoises, soudées par le visage, sauf que l'une était légèrement décalée par rapport à l'autre, et qu'elle possédait un œil, un nez et une bouche, alors que l'autre n'avait rien du tout, sauf un minuscule trou pour prendre de l'air à l'autre bouche. Et que pouvait-on faire d'elles ? Laquelle était la plus à plaindre ? D'après toi ? Celle qui est aveugle ? Ou celle qui peut se voir dans les miroirs… ? Nous les appelons les Douces Sœurs. Une sorte de plaisanterie, tu vois. »

Orem n'avait jamais rencontré une femme qui plaisantât avec les Douces Sœurs.

Sa putain ouvrit une petite porte et se baissa pour entrer. Orem se baissa lui aussi, mais se cogna quand même. « C'est bas de plafond », dit-elle.

Elle fit glisser son corsage sur ses épaules. Ses seins pointèrent, dressés, puis retombèrent quand elle baissa les bras. Orem la regardait, mais il était incapable de penser à autre chose qu'à la flaccidité du visage avec son orifice qui bavait. La putain le déshabilla, mais il était incapable de penser à autre chose qu'à ce visage à l'œil unique, au nez tordu et à la demi-bouche. Elle le frappa, elle l'embrassa. Sans résultat. Il resta allongé, tremblant, incapable de quoi que ce fût et gelé sur sa descente de lit râpée, par terre. Quels qu'aient été ses désirs en montant les escaliers, la putain ne put rien tirer de lui. Il avait vu les sœurs siamoises autrefois soudées par le visage, et il ne pouvait penser à rien d'autre.

« Quinze ans ! » fit la prostituée d'un air méprisant. « Ça pourrait aussi bien être cinq ! Qu'est-ce que tu croyais fourrer là, ton genou ? Dieu sait qu'il serait assez maigre pour que ça marche ! Tu as des couilles de souris et une bite de puce, et c'est tout, alors ne viens pas me dire que c'est de ma faute, je suis encore assez jolie, il ne me semble pas t'avoir entendu dire que j'étais laide, en bas, dans la rue, pas vrai ? »

Elle s'habilla rapidement, puis se baissa pour ramasser ses quatre cuivres là où ils traînaient par terre. « Tu me payes mon temps… ce n'est pas de ma faute si tu ne l'as pas utilisé. Tu as vraiment de la chance que je ne te prenne pas la cinquième, pour l'insulte. » Elle cracha sur ses braies qui traînaient sur le plancher, vides et pathétiques, puis les foula aux pieds. « Ça et de la pisse, c'est tout ce que tu trouveras jamais dans *ta* culotte le matin ! Débrouille-toi pour sortir, brindille. Reviens me voir quand tu auras dix ans, on verra ce qu'on peut faire. » Et elle s'en alla.

SOUDÉES PAR LE VISAGE

Honteux, Orem essaya d'essuyer le crachat en tamponnant ses braies avec sa chemise. Son poème allait-il commencer comme ça ?

Il s'habilla et se pencha pour ressortir dans le hall sombre et sonore. Soudain, il vit le mur de lumière issu de la porte, là où les monstres baptisés les Douces Sœurs guettaient son passage. Il se sentait à la fois attiré vers elles et terrifié. Il fit un pas, circonspect, les genoux en coton, tituba, s'appuya contre le mur. Tous ses efforts pour être silencieux ne faisaient que le rendre plus bruyant.

« Qui est là ? » dit une voix fluette, haut perchée et tremblotante.

Il resta silencieux, à genoux sur le plancher du hall plongé dans l'obscurité. Ne sortez pas pour me voir. Restez où vous êtes, allez dormir, ou bien mourez. Laissez-moi passer.

« Répondez. Vous savez que cela met ma sœur en colère quand on ne répond pas. »

La dernière chose que voulait Orem, c'était bien de mettre l'une des sœurs en colère. Au nom de Dieu, supplia-t-il en lui-même, ne vous mettez pas en colère contre moi. « Je suis tombé, dit-il.

— La voix d'un enfant, non ? La voix d'un enfant maladroit, non ? La voix d'un garçon qui a payé quatre cuivres et n'a rien reçu. Mais songez-y, songez-y, elle ne vous a rien pris non plus. Pour seulement quatre cuivres, vous êtes demeuré un lac qu'aucun courant ne draine. »

Puis retentit un rire léger qui l'irrita. Sa putain avait parlé trop fort : elles connaissaient son échec.

— Entrez », fit la voix.

Non.

« Dois-je venir vous chercher ? »

Il se remit debout et avança d'un pas incertain, tourna à hauteur de leur porte. L'œil unique du seul visage le fixait, mais s'il détournait les yeux il ne trouvait qu'une seule autre chose à regarder : la seconde sœur, la chair vierge, le filet de bave ininterrompu. Il se força à détailler la pièce. Derrière les deux chaises qu'occupaient les sœurs s'en trouvait une troisième, vieille, frêle et prête à casser. Il y avait un métier à tisser de petite taille, sur lequel se trouvait un tissu à moitié terminé, un tissu en lambeaux qui pourrissait lui aussi, et ce métier à tisser était à tel point embobeliné dans les toiles d'araignées et couvert de poussière qu'il était évident qu'on ne l'avait pas utilisé depuis des années. Et puis une carpette sur le plancher, en tout point semblable à celle sur laquelle il s'était inutilement allongé en compagnie de sa putain, excepté que celle-ci brillait dans la lumière ; Orem s'aperçut qu'elle était tissée avec du fil d'or.

« Asseyez-vous. »

Il n'essaya pas la chaise et s'assit par terre.

« Quatre cuivres. Est-ce que la vue de mamelles pendantes méritait cette somme ? » Était-ce un sourire, sur son visage déformé ? « C'est une vieille gom de la fornication celle-là… tu ne dois pas être en ville depuis longtemps pour ne pas t'en être aperçu. » La femme borgne regarda sa sœur impassible, « Quel âge a-t-il, d'après toi ? »

Orem s'aperçut avec horreur que la bouche sans lèvres s'efforçait de répondre. Une plainte, une plainte modulée comme un chant douloureux, à laquelle la sœur qui n'avait qu'un œil acquiesça. « Oui, quinze ans. Mais d'une maigreur ! Ma sœur dit que ta volonté est semblable à un roc… tu peux t'effriter sous les coups de marteau, mais tu resteras bien après que la rouille a dévoré le marteau. N'est-ce pas mignon ? Comment t'appelles-tu ?

— Orem. » Il n'avait pas encore appris à mentir.

« Orem. Veux-tu récupérer tes quatre cuivres ? »

Cela ne lui avait pas semblé possible. « Oui.

— Alors tu dois nous distraire.

— Comment ?

— Raconte-nous l'histoire de deux sœurs naguère siamoises et soudées par le visage et qui, à force de magie, de prière et de chirurgie, furent dissociées en une borgne et une absolument sans visage, hormis un trou en guise de bouche de laquelle coule en permanence un filet de bave qui tombe sur ses seins et jusque sur son ventre.

— Je… Je ne… Je ne peux pas raconter cette histoire…

— Oh ! nous n'allons pas la *croire,* rassure-toi ! Une telle chose ne peut pas exister. Dis-nous un peu ce que ces femmes pathétiques font dans un bordel.

— Elles… sont assises. Dans une chambre à l'étage.

— Et que font ces femmes qui sont assises ?

— Elles… écoutent.

— Et que crois-tu qu'elles écoutent ?

— Les bruits… de… de…

— De l'amour ? »

Orem acquiesça. La sœur borgne secoua négativement la tête.

— Non, pas de l'amour, dit Orem.

— De quoi alors ?

— Le bruit des… des oiseaux.

— Oui, des oiseaux. Et de quoi d'autre, au-dessus des oiseaux ? »

Qu'y avait-il au-dessus des oiseaux ? Qu'est-ce que cette histoire était censée signifier ?

« Le bruit du vent sous le toit de la maison. »

La sœur sans visage hocha la tête, et l'autre hurla de rire. « Oui, il sait, il sait, il a de nombreuses oreilles dans la tête, oui, et qu'entendent-elles d'autre ? »

Il comprenait maintenant. C'était un jeu, comme les devinettes et les énigmes des manuscrits. « Le bruit du soleil qui se lève et se couche. Le bruit des étoiles qui passent dans le firmament. Le bruit que font les yeux de Dieu en se fermant sur le monde. Le bruit du Cerf qui secoue la tête et agite les planètes. »

L'œil unique s'ouvrit tout grand ; le trou de la bouche cessa tout net de baver pendant un instant, et le filet gluant se coupa au milieu, son extrémité supérieure s'enroulant sur elle-même et remontant dans la bouche à la façon d'une araignée accrochée à son fil et entreprenant de l'escalader.

« La bouche s'ouvre et elle parle, dit la sœur borgne.

— Nnnnnnng, fit l'autre.

— Nous avons été assujetties par la magie, et pourtant il parle avec nos langues. Beauté nous a condamnées au silence, et pourtant nos propres dons tombent de la bouche du garçon. Ah ! Cerf, tu es

plus malin que nous !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Orem.

— Pour toi, rien, oublie, oublie, ne raconte à personne ce que tu as vu, car ceci n'est pas une faveur, tu n'es qu'un garçon *ordinaire.* »

La force mise dans ces mots fit se nouer de peur le ventre d'Orem.

— Nous sommes des putains, nous aussi, le savais-tu ? Nous avons quitté la maison paternelle pour venir ici parce que nous savions que, puisque nous n'avions pas de visage, il ne nous restait que nos corps. Sais-tu ce que nous coûtons à celui qui nous prend ? Mille ors et cent acres de terre cultivable. Pour une seule nuit. Et nous travaillons une vingtaine de nuits par an. Oh ! nous sommes riches, nous autres siamoises, nous autres sœurs de beauté ! Nous sommes bienheureuses. Et ceux qui viennent à nous ne sont pas tous des hommes. Il y a des femmes qui viennent nous explorer toute la nuit pour chercher à découvrir ce qui nous rend si belles. Elles ne peuvent pas le concevoir. Mais toi, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Non, je ne le sais pas.

— C'est juste. Tu ne peux rien savoir si tu crois que tu sais. Nous écoutons une autre chose, nous entendons une autre chose, pas seulement les étoiles. Pas seulement les battements de cœur du grand et vieux cerf qui tient le monde sur sa ramure. Pas seulement l'immense éruption du soleil qui éjacule ses rafales de lumière pour ensemencer le monde. Nous entendons aussi ceci… »

Et elle s'interrompit.

Et après un long, long silence durant lequel Orem n'entendit rien d'autre que sa propre respiration oppressée, elle dit : « L'as-tu entendu, toi aussi ?

— Non.

— Voilà pourquoi ils paient si cher pour nous avoir. »

Celle qui avait un œil ouvrit un petit coffre devant elle. Il était rempli de joyaux qui étincelèrent dans la lumière de la torche comme mille incendies minuscules.

Et celle dont la face était aussi peu attrayante que la brume se leva soudain et fit un unique geste de la main. Elle fut nue en un clin d'œil, et son visage s'embrasa comme le soleil lui-même ; elle n'avait pas un poil sur le corps, sa peau était profonde comme l'ambre, et elle était si belle que Orem ne put empêcher ses yeux de se voiler de larmes pour cesser de la voir.

« C'est ce que je pensais », dit celle qui pouvait parler. « On ne peut fermer ses yeux ; seules ses propres larmes et sa propre confiance y parviennent. »

La femme au visage vierge se retrouva assise, aussi soudainement qu'elle s'était mise debout. Comment pouvait-elle s'être vêtue si vite ?

« Hunnnnnnng, gémit-elle. Ngiiiiiunh.

— Quatre cuivres et un baiser », dit ma sœur.

Il ne les embrassa pas parce qu'elles lui rendaient ses cuivres, mais parce qu'elles lui faisaient peur. Il les embrassa sur la bouche, telles qu'elles étaient, et les cuivres tombèrent dans sa paume, et il s'enfuit de la pièce.

En courant dans la rue des Putains, il fut pour la première fois de sa vie capable d'entendre le bruit que sa mère aimait entre tous : le sifflement régulier de la sève montant dans les arbres, le chant de la capillarité, ah ! comme il était beau !… et il pleura jusqu'à ce que la bave de la femme au visage de brume soit sèche sur ses lèvres.

Un lit à *La Bêche et la Tombe* ne coûtait qu'un cuivre les deux nuits, moins cher qu'il ne le craignait. Il resta quelque temps allongé, les deux mains entre les jambes à cause de la violente douleur qu'il éprouvait dans le bas-ventre. Il pouvait aussi entendre la sève monter en lui. Pourquoi suis-je venu à Inwit ? geignit-il en lui-même. Mais il savait que la question en soi était un mensonge. Il n'était pas venu du tout. Il avait été poussé.

Voilà pourquoi Orem était encore vierge quand Beauté le réclama.

13. Voleurs

Comment Orem apprit ce que valait une vie dans la ville de Beauté.

LE CHANT DANS LE PUITS

Orem s'éveilla sur la couchette supérieure du lit le plus au fond, à *La Bêche et la Tombe.* Le plafond n'était qu'à quelques centimètres de son nez, mais les cellules confinées de la Maison de Dieu lui avaient appris à ne pas avoir peur d'endroits aussi exigus. Il se glissa avec précaution vers le bord de la couchette et descendit les sept rangs de lits superposés. Il régnait une forte odeur de vomi. À chaque degré, ses pieds ébranlaient la couche d'un autre dormeur ; certains grognèrent, et l'un d'eux tendit la main en cherchant à le gifler.

Quand il passa devant le logeur, celui-ci lui lança un reçu qu'Orem regarda un instant. « Je n'ai pas envie de transporter ça toute la journée. »

L'autre haussa les épaules. « Comme vous voudrez. Mais je vous préviens, je vous roulerai si vous m'en donnez l'occasion. »

Orem mit son reçu dans son sac. « Merci. Tous les voleurs d'Inwit seront-ils assez consciencieux pour me prévenir de la sorte ? »

Le tenancier le considéra calmement. « Je suis un Homme de Dieu. Je n'escroque que ceux qui veulent bien être escroqués. »

Rien dans la vie d'Orem ne l'avait préparé au spectacle qu'offraient les rues d'Inwit en plein jour. Il fut emporté par les flots de la foule jusqu'au grand marché, et resta là quelque temps, ballotté par les vagues d'acheteurs et de vendeurs. À aucun moment de sa vie il n'avait vu autant de gens à la fois qu'il y en avait rassemblés sur la place du marché ce jour-là, guenilles et velours, uniformes et livrées s'entrechoquant dans ce combat mené en vue d'obtenir le plus possible pour le moins possible. Orem était stupéfait, et constituait donc une cible privilégiée pour les voleurs.

Un jeune garçon le frôla, une main se glissa sous sa chemise et, en moins de temps qu'il n'en fallut à Orem pour réaliser ce qui se passait, ses cuivres s'étaient envolés de ses braies. Instinctivement, Orem bondit et gifla le gamin au vol, sur le menton. Il tomba sans un bruit, et se remit debout avec un égal silence – mais Orem avait appris à être rapide à la Maison de Dieu. Il attrapa la cheville du garçon avant que celui-ci n'eût fini de se relever. Le gamin lança un coup de pied vicieux dirigé vers le visage d'Orem. Ce combat méritait-il de perdre un œil ? Les quelques cuivres d'Orem représentaient sa vie et tous ses espoirs ici, et il se battit donc en dépit des coups.

Personne ne parut remarquer le combat sans merci qui se déroulait dans la rue, excepté pour laisser un espace libre afin que les adversaires puissent rouler dans le sable. Orem finit par immobiliser son voleur avec une prise en traître qui lui sciait les jambes, une main fermement ancrée dans son entrejambe et prête à infliger au gamin l'irrésistible douleur.

— Je veux les cuivres, petit salopard, dit Orem.

— Des cuivres !

— Sinon, au nom des Sœurs, je t'arrache les couilles.

— Au nom de Dieu, je n'ai pas vos cuivres ! »

Les gémissements du garçon étaient forts et pitoyables. Les gens commençaient à les regarder, maintenant que le combat avait cessé.

« Eh là ! » fit quelqu'un dans la foule « regardez ce lâche qui maltraite un enfant ! »

Ce petit porc s'attirait les sympathies. Orem se pencha et lui murmura dans l'oreille : « Je suis un paysan, mon petit, et il m'est déjà arrivé de transformer des taureaux en bœufs à mains nues. » Ce fut suffisant. Le gamin écarquilla les yeux et cracha quatre cuivres dans la poussière.

Orem le lâcha et ramassa promptement les pièces. Il vit du coin de l'œil son voleur bouger en ce qui lui parut une amorce d'attaque – quoi ? Un coup de pied ? Oui. Orem s'écarta de la trajectoire juste à temps, et il se remit sur pied, prêt pour l'attaque suivante.

Il n'y en eut pas. Le gamin le fixa d'un regard innocent et se mit à rire.

« Vous ne saviez pas que tous les pisseux mettent leur argent au même endroit ? Et la moitié ont des vêtements pleins de saleté, c'est un boulot dégoûtant quand on se les met dans la bouche.

— Si tu n'aimes pas ça », dit Orem, serrant fermement ses cuivres, « trouve-toi d'autres activités.

— *Vous* m'embaucherez, quand *vous* aurez trouvé du travail. »

Orem fut piqué au vif par cette certitude qu'avait le gamin de son échec.

« Je t'embaucherai », dit-il dédaigneusement. « D'ici un jour ou

deux j'aurai du travail, et je t'engagerai.

— C'est ça. Et la reine a une braguette. »

Le garçon tourna les talons et remonta sa chemise pour montrer ses fesses à Orem. Puis il s'évanouit dans la foule.

Orem erra vers le nord, là où le grand marché se déverse dans la rue de la Reine. Les grandes demeures l'émerveillèrent, les carrosses aux roues arachnéennes le laissèrent bouche bée, et il observa des femmes aussi nues au-dessus de la ceinture qu'elles pouvaient décemment se le permettre, et des hommes aussi nus en dessous que la mode l'exigeait. Et il se tint au pied de la pyramide aux cent degrés qui conduisait au hall des Visages, là où Palicrovol avait violé la fillette de Nasilee, fait couler son sang le plus intime, était donc devenu son époux, et était donc devenu roi avant de la condamner à l'exil.

« Que ton foie soit bouffé par un aigle ! » s'écria un garde en le saisissant par l'épaule avant de le secouer. « On ne t'a pas dit de rester à l'écart de la rue de la Reine ? De la route de Pierre ? Es-tu sourd ? As-tu de la bouillie à la place du cerveau ? » D'autres coups de pied, d'autres coups de poing, soulignant chaque pas que le garde le forçait à faire pour redescendre l'allée en le cognant contre un mur, contre l'autre, jusqu'au moment où Orem s'étala face contre terre dans une rue-isolée. « Et que je ne te revoie pas rue de la Reine, ou je te fais pendre par les oreilles jusqu'à ce qu'elles s'arrachent ! » Orem resta à plat ventre, écoutant les pas du garde s'éloigner dans la rue. Il avait mal partout, mais il était moins furieux que soulagé par le départ du garde. Il éprouvait même une certaine reconnaissance en songeant que cela aurait pu être pire. Il fit une grimace et se remit laborieusement debout.

« Sympathiques, non ? »

Orem se retourna tant bien que mal pour découvrir le visage qui allait avec cette voix. C'était le gamin qui l'avait volé tout à l'heure, et qui lui souriait maintenant d'un air suffisant, poings sur les hanches, jambes écartées, tel Dieu dominant le monde.

« Vous avez l'air plutôt mal en point, vous savez. » Il lui fit un sourire mauvais. « Vous aviez l'air plus riche et plus raffiné quand vous me teniez par les couilles…

— Tu étais en train de prendre tout ce que je possédais », dit Orem en articulant péniblement. La douleur qu'il ressentit quand il inspira lui arracha une autre grimace.

« Et vous avez pris tout ce que *je* possédais.

— Mais c'était à moi.

— Pas pendant que *je* l'avais. »

Cette discussion ne pouvait les mener nulle part, Orem s'en rendait compte. « Où suis-je ?

— Qu’est-ce que ça peut vous faire ?

— Oh ! rien ! » Orem regarda autour de lui. Tout ce qu’il pouvait voir, c’était, d’un côté de la rue, l’arrière de bâtisses ordinaires et, de l’autre côté, les hauts murs couronnés de cruelles pointes de fer qui ceinturaient les jardins des grandes maisons. Hormis l’allée qui menait à la route de Pierre, il n’y avait qu’un chemin possible, et Orem s’engagea donc sur la route de terre. Le voleur se mit à trottiner derrière lui.

« Arrête de me suivre.

— Je vous ai bien suivi jusqu’ici.

— Tu n’auras jamais mes cuivres.

— Vous avez dit que vous m’engageriez.

— Si je trouve du travail. » Mais soudain, le jeune garçon n’était plus si facile à classer parmi les coquins. « Tu m’as cru ?

— Vous avez l’air trop stupide pour mentir.

— Qu’est-ce qui te fait croire que je trouverai du travail, alors ?

— Vous n’avez pas voulu me lâcher quand je vous ai donné des coups de pied dans la figure, ricana le gamin. Vous vous battez mal, vous savez. Vous pourriez perdre contre une fille. »

Orem faillit céder à la colère, mais il resta coi. La rue allait en s’élargissant, et quelques mauvaises boutiques s’ouvraient maintenant de part et d’autre. Au milieu de la chaussée se dressait un parapet circulaire semblable à une margelle de puits bâtie en brique friable. Orem commença à le contourner, puis un son retint son attention. C’était comme un chant s’élevant de la cavité. Il s’immobilisa.

« C’est le puits, fit le garçon. Il chante tout le temps, mais ça ne veut rien dire. Il est tari.

— Pourquoi ? La sécheresse ?

— Ils sont là au cas où il y aurait un siège. On ne peut pas assiéger Inwit. Sans compter que ça noierait les voix. »

Orem s’approcha de la margelle du puits et se pencha pour écouter. Simultanément, il fut frappé par le bruit et par une odeur si fétide qu’il sursauta et recula en s’étranglant.

« Comme c’est tari, tout le monde y vide son pot de chambre, expliqua le garçon. Pour la merde, c’est plus direct. » Comme s’il voulait en faire la démonstration, le gamin sauta sur le parapet et, en équilibre, s’y accroupit, le postérieur bien au-dessus du vide. Il déféqua sans plus de cérémonie puis, la tête penchée, il attendit. « Vous avez entendu ces éclaboussures ? Ça doit bien faire cinq cents mètres de profondeur.

— Qu’est-ce que c’est que ces voix ?

— Sûrement la chorale des rats. Pour eux, le fumier c’est l’opulence. Eh, n’êtes-vous pas paysan ? Vous ne connaissez pas les propriétés magiques du fumier ? » Tout en parlant, le jeune garçon

s’essuya de la main gauche, puis cracha dessus et la frotta dans la poussière jusqu’à ce qu’elle soit sèche. « Tiens, fit-il en désignant le sac d’Orem, un peu d’eau ne nous ferait pas de mal… »

Orem hocha négativement la tête.

« Oh ! je vois ! On ne partage pas son eau comme ça, hein ?

— Elle vient de la source de mon père. Pour la fontaine du petit temple.

— Vous êtes quoi ? Pèlerin ? Vous avez bien une tête de prêtre. On dirait un rat affamé.

— J’ai été élevé chez les prêtres.

— C’est pour ça, alors », approuva gravement le garçon. « Je me doutais que vous saviez lire. Moi aussi, je sais un peu lire. J’ai appris tout seul.

— Ces voix dans le puits, depuis quand sont-elle là ? »

Le gamin haussa les épaules.

« *Moi,* je les ai toujours entendues. »

Orem récita le septième précepte de Prester Zanzil. « Tu n’apprendras pas ce que disent les voix qui chantent au fond des citernes vides et des puits asséchés. »

Son jeune compagnon le regarda d’un air railleur. « On ne peut pas l’apprendre. Il n’y a pas de paroles. Et de toute façon personne pourrait les comprendre. »

Orem baissa ses braies sur ses cuisses et s’installa sur la margelle du puits pour se soulager. Les voix lui parvinrent avec une plus grande netteté, échos haut perchés de lamentations et de chants qui, soudain, l’emplirent de peur. Et pourquoi devrais-je avoir peur ? se demanda-t-il. Puis il dévisagea le jeune voleur et crut lire le meurtre dans son regard. Oui, le meurtre – et quelle occasion plus propice pour cela que l’instant présent, alors qu’Orem prêtait le flanc, posté au-dessus d’un abîme qui s’enfonçait très loin dans les profondeurs de la terre, où nul ne retrouverait le corps si d’aventure quelqu’un se souciait de chercher un adolescent décharné muni d’un laissez-passer de gueux. Le gosse n’avait qu’à bondir pour le pousser, et il mourrait. Et voilà que… oui, il se ramassait sur lui-même, il se tendait… « N’avance pas, au nom de Dieu, sinon… » Ses intestins se vidèrent à cet instant précis, et il sauta au pied du puits, à l’écart du voleur.

« Simple plaisanterie », fit le garçon en souriant. « Ça n’était pas méchant. Je voulais juste vous faire un peu peur. »

Orem répéta ce qu’il l’avait vu faire : il s’essuya et nettoya sa main dans la poussière. Puis il remonta ses braies. Il tremblait de la tête aux pieds. Non seulement parce que le gosse avait songé à le tuer, mais aussi parce que les voix dans le puits avaient semblé l’en avertir. Était-ce là, peut-être, un soupçon d’authentique magie ? Un charme venait-il de le toucher, pour la première fois de sa vie ?

« Je suis désolé », fit le gamin en examinant le visage d'Orem. « C'était pour rire. »

Orem ne répondit pas, et s'éloigna du puits. Quelques pas lui suffirent pour comprendre où il se trouvait. La rue Pisseuse, avec la porte Pisseuse à son extrémité ouest.

« Ne m'abandonnez pas », fit le garçon.

Orem lui fit face, en colère. « Tu ne vois pas que je ne veux pas de toi ?

— Je m'appelle Puce Buzz.[2]

— Ton nom ne m'intéresse pas.

— Je vous le dis quand même. C'est le nom que ma mère m'a donné. Elle est de Brack, c'est vraiment très loin, dans l'est, elle a été enlevée par des pirates, en mer, et pour finir elle a échoué ici comme pisseuse. Elle a obtenu un permis. Puce Buzz, c'est bien le genre de nom qu'on peut donner ici, parce que c'est la première chose qu'elle a vue après ma naissance, et la première chose qu'elle a entendue. Son mari est mort, au fond de la mer. Maintenant, il a des perles à la place des yeux.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça m'intéresse ?

— Vous m'écoutez, non ? De toute façon, il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Mon père, il est toujours bien vivant. Il m'appelle Piqûre-d'Épingle. Ou pire, quand il est en colère. Il n'a pas de permis, et il se cache dans le marécage quand les gardes viennent. Je n'aurai pas de permis avant que ma mère ne se marie avec quelqu'un d'autre qui en aura un, lui. Alors je vole. Je suis plutôt bon pour ça. Je volerai pour vous, si ça vous dit.

— Je ne veux pas que tu voles pour moi.

— En réalité, mon père est vraiment mort. Ma mère l'a tué le jour où il s'est amené avec un gourdin. Nous l'avons enterré dans le jardin. Il finira couvert de fleurs si les chiens ne le déterrent pas. C'est arrivé hier soir.

— Tu mens.

— En partie seulement. Laissez-moi venir avec vous.

— Pourquoi ? Qu'ai-je donc qui puisse t'attirer ? Si tu t'imagines que je vais te donner un cuivre pour que tu me laisses tranquille, tu vas te mettre à pleurer quand je t'aurai dit ce que j'ai à te dire.

— Ma mère s'est tirée, avec son permis et tout le reste.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ?

— Son amant l'a emmenée une fois qu'ils ont tué mon père. »

Amant. C'était un mot étrange. Quel rôle l'amour pouvait-il jouer à Inwit ? Pourtant, le gamin semblait aux abois, son regard était celui d'un faible, et il paraissait prêt à bondir, prêt à courir sur un simple mot. Était-ce donc vrai ? N'avait-il plus de parents ?

« Je n'ai rien, fit Orem. Juste assez pour moi, et rien pour toi.

— Je connais la ville. Je serai utile.

— Je trouverai mon chemin tout seul.

— Si les gardes m'attrapent, je pourrai dire que je suis votre frère et comme ça je ne perdrai pas une oreille parce que je n'ai pas de permis. »

Orem n'avait pas songé à cela. Qu'ils pouvaient prendre une oreille à un enfant.

« Ils ne feraient pas ça.

— Oh si ! au nom de Dieu ! »

Qu'avait-il besoin de s'encombrer d'un gamin ? Celui-ci le ferait passer partout pour un père de famille cherchant à nourrir sa marmaille, pour un homme privé de liberté ; il courrait sans arrêt dans ses jambes et l'empêcherait très vraisemblablement de trouver un travail. Va-t'en.

— Bon, suis-moi. »

Puce Buzz eut un large sourire, et tout le côté pathétique de sa situation s'évanouit soudain. Était-il un mystificateur, en fin de compte ? Orem se traita d'imbécile. Et pourtant, il ne l'envoya pas au diable, pas même dans ces conditions.

« Comment vous appelez-vous ?

— On m'appelle Hanches-Maigres.

— Par Dieu, c'est un nom pire que le mien !

— Je t'appellerai Puce. Ce n'est pas un mauvais nom.

— Et je vous appellerai Han.

— Tu m'appelleras Monsieur.

— Sûrement ! Venez, tous ceux qui ont été engagés et dont j'ai entendu parler l'ont été rue des Boutiques. » Et ils se mêlèrent à la foule de la rue Pisseuse.

Puce était un compagnon comme Orem n'en avait jamais eu. Il était si espiègle que la froideur même des patrons de boutique était matière à rire. Puce saluait et complimentait de façon élaborée les patrons qu'ils allaient voir – ceux, du moins, qui ne les évinçaient pas immédiatement. Et, une fois qu'on les avait mis à la porte, il les caricaturait et les tournait en ridicule. « Oh, croyez bien que je vous aime comme un fils, mais voilà, si j'avais un fils il faudrait que je le mette à la rue sans travail, vous devez me comprendre, mes amis, les temps sont si durs que, pour peu que les choses se poursuivent comme ceci pendant vingt ans, je deviendrai moi-même tout maigre, et je finirai par mourir, oui, par mourir, moi-même ! »

Puce faisait souvent rire Orem, et sa connaissance des rues d'Inwit lui permit de couvrir un terrain beaucoup plus considérable. Mais, à la fin de l'après-midi, il apparut clairement qu'Orem ne trouverait pas de travail rue des Boutiques. Il avait besoin de se reposer un moment, et Puce le conduisit dans l'immense cimetière.

Orem se réfugia sous les arbres comme dans un havre ; ils étaient un peu de chez lui, même s'il n'y avait pas de sous-bois, et même si ces arbres-ci étaient taillés et domestiqués. Un peu de chez lui, même s'il n'y avait pas d'oiseaux. Orem en formula la remarque à voix haute.

« Les morts les capturent pour les chevaucher, dit Puce. Ils voyagent partout sur le dos des oiseaux. C'est pour ça qu'on ne tue jamais un oiseau. Il pourrait être en compagnie d'un esprit qui ne pourrait plus alors rentrer chez lui et vous hanterait à jamais.

— Les morts, Dieu les rassemble dans ses filets », dit Orem.

Puce le regarda, déconcerté. « Je croyais que vous n'étiez pas prêtre.

— Je ne suis rien du tout tant que je ne trouve pas de travail. Un homme *est* véritablement ce qu'il fait pour gagner son pain. Charpentier, paysan, demi-prêtre ou mendiant.

— Ou voleur ? » fit Puce, une nuance de colère dans la voix.

— Pourquoi pas, si c'est ce qui le fait vivre ?

— Je vole. Han, mais ce n'est pas ce que je *suis.*

— Qu'es-tu, alors ?

— Un homme *est* ce qu'il fait de plus grand et de plus dangereux. *Moi,* je joue aux serpents.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire ? fit Orem en haussant les épaules.

Puce sourit de toutes ses dents. « Dans ce cas, il va falloir venir voir, Han. D'accord ? »

À LA FOSSE AUX SERPENTS

Orem supposa qu'ils approchaient du marécage lorsque l'odeur de la ville devint puanteur, et quand les maisons alentour furent construites sur pilotis. « Surtout, tenez-vous bien à moi, dit Puce. Il y a des sables mouvants par ici, et il suffit de mettre le pied là où il ne faut pas pour être aspiré par l'argile. Tenez-vous bien. »

Orem resta très exactement derrière lui, imitant de son mieux l'itinéraire compliqué que Puce suivait parmi les arbres à grosses racines et les étendues de roseaux. Au bout de ce qui parut être un kilomètre dans ce labyrinthe insensé, Puce s'immobilisa brusquement. Orem le bouscula.

« Restez en arrière, dit Puce. On ne peut jamais savoir ce que va faire un serpent. »

Puce ramassa un bâton muni d'une extrémité fourchue, et qui semblait avoir été taillé comme cela. Il s'en servit pour creuser, grattant la terre sous laquelle avait été dissimulée une planche. Puis il souleva la planche en faisant levier sur un côté. Un son geignard et aigu jaillit du trou. Orem recula instinctivement. Aucun enfant au

Burland n'ignorait que le gémissement d'un pleureur signifiait la mort pour quiconque ne s'éloignait pas aussitôt. Les pleureurs ne vivaient que dans des endroits comme celui-ci, où la nature tergiversait entre la terre et l'eau. C'était une raison aussi bonne que n'importe quelle autre de ne pas s'approcher des marécages.

Puce rit, mais pas à cause d'Orem. « Trois jours ! Et il ne s'est pas asphyxié ! Quel coup de chance, quel coup de chance ! »

Fasciné, Orem regarda Puce soulever la planche centimètre par centimètre, toujours avec le bâton. Lorsqu'un pleureur bougeait, il le faisait à la façon d'un oiseau, rapide et invisible jusqu'à son arrêt suivant. Et le voilà justement qui apparaissait, éclair vert jaillissant sur le sol, dans la direction exacte de la plus proche flaque d'eau. Mais il ne parcourut pas plus de quelques dizaines de centimètres avant d'être intercepté par Puce, qui le maintenait impeccablement, tout frétillant sous la pointe de son bâton. « Puis-je remettre ma vie entre vos mains ?

— Aujourd'hui, oui.

— Alors tenez ce bâton et ne relâchez pas la pression.

— Non.

— Si ce pleureur atteint l'eau et qu'il boit, il nous suivra jusqu'à l'extérieur du marécage, vous le savez bien.

— On dit ça pour faire peur aux enfants.

— Allez raconter ça aux enfants morts de la cité du Marécage ! »

Orem s'avança et saisit le bâton. La subtile modification de pression fit gémir le pleureur, mais Orem tint bon. Puce partit d'un rire nerveux. « Voilà, comme ça, tenez-le bien, on dit qu'ils sont comme les femmes, pleins de musique, mais mortels quand ils mordent. » Orem savait que Puce ne parlait qu'afin d'entendre le son de sa propre voix. Le serpent commença à se débattre violemment sous le bâton, sa queue giflant l'air et le sol. Mais Puce fit comme s'il ne s'en apercevait pas… Il tendit la main et pinça fermement le serpent juste derrière l'endroit où appuyait la fourche. Le pleureur émit un bruit étranglé, mais Puce continua de fredonner. Il se risqua ensuite à le prendre juste sous la mâchoire, puis il le tint serré, serré. « Pas encore », fit-il dans un souffle. Le serpent gémit. Puce étendit la main gauche jusqu'à l'extrémité de ce corps agité de contorsions et il attrapa également le bout de la queue. « Maintenant, lâchez tout. » Orem laissa passer une seconde supplémentaire, épouvanté. « Lâchez tout ! Vous tenez à l'étrangler ? »

Il lâcha. Le serpent se mit aussitôt à se convulser violemment en une succession de spasmes et de frissons effroyables ; Puce tint bon. Le serpent geignit, le serpent poussa des lamentations, tout à fait comme si l'un de ses enfants venait de mourir. Puce ricana, soulagé. « C'est malin, ces trucs-là. Malin, malin. Si on ne tient pas la queue, ça s'en

sert pour frapper dans l'œil, alors on lâche et on se fait mordre. Bon, allons-y. La fosse est juste à côté. »

Orem avait espéré qu'attraper le serpent aurait constitué un acte de bravoure suffisant pour la journée. Il aurait volontiers planté Puce là, mais il ne connaissait pas le chemin pour sortir du marécage.

La fosse aux serpents n'était pas profonde – il ne pouvait pas exister de fosses profondes dans le marécage, car l'eau s'insinuait dans la moindre cavité. Ils ne s'y trouvaient que depuis quelques instants, et déjà d'autres garçons arrivaient, tenant tous un pleureur par le cou.

« Puce ! » lancèrent quelques-uns. « Buzz ! » firent d'autres. Puce les menaça, par jeu, en braquant vers eux la tête de son pleureur. Quelques-uns regardaient Orem à la dérobée.

— Han », fit Puce en guise de présentations. « C'est un pisseur, mais il fera l'affaire. »

Un par un, les jeunes garçons allèrent au bord de la fosse pour y jeter les serpents. Chaque pleureur se rua aussitôt vers l'eau et but. Puis ils entreprirent de ressortir de la fosse pour aller vers les enfants. Dès qu'un serpent s'approchait du bord, il était repoussé à l'aide d'un bâton fourchu. Il sembla que les accents d'un enterrement envahissaient l'endroit à mesure que les pleureurs se mettaient à gémir et à se lamenter.

« À toi, Han », fit l'un des jeunes gens. « Tu n'as pas de bâton, tu vas t'occuper des rats. »

Les rats ? Puce combla promptement les lacunes d'Orem.

— Là-bas, à ta droite, dans le château. »

Le « château » était un amoncellement de pierres recouvert d'un toit en bois. À l'intérieur, des rats galopaient en poussant de petits cris. Orem n'était pas franchement ravi à l'idée de devoir entrer là-dedans pour en attraper un. De nouveau, Puce lui donna ses instructions. « Prends le sac, tiens-le prêt et enlève une pierre. » La première fois, Orem s'y prit mal, et le premier rat s'échappa ; mais les deux suivants entrèrent dans le sac, et il sut remettre la pierre à son emplacement avec une dextérité suffisante pour empêcher les autres de sortir. Les rats commencèrent à se battre à l'intérieur du sac, ruant en tous sens et le rendant difficile à tenir.

« Tu en as pris deux ? »

Orem fit signe que oui à celui qui parlait, et qui était le seul à paraître aussi âgé que lui.

« Je suppose que tu n'aimes pas en prendre un seul à la fois. »

Orem haussa les épaules. Il n'était pas bon de donner de soi l'image d'un lâche. « On fera comme tu veux.

— Un seul, alors. Et lance-le bien au milieu. » Le jeune homme ne perdit pas de temps à l'observer – il lui fallait repousser les serpents frétillants jusque dans l'eau, au milieu de la fosse.

D'une main, Orem saisit le haut du sac, et il se servit de l'autre pour le diviser en deux poches contenant chacune un rat. Puis il coinça le sac entre ses genoux par le milieu, maintenant prisonnier le rat qui se trouvait au fond. Il fit ensuite rétrécir la poche du haut jusqu'au moment où le rat proche de l'ouverture se mit à crier parce qu'il ne pouvait plus bouger. Orem manipula alors le rat avec précaution pour faire dépasser son arrière-train. Je me mettrai peut-être de l'urine sur les doigts, mais c'est toujours mieux qu'un coup de dents.

Il ouvrit prudemment le sac sans desserrer sa prise, et palpa le rat jusqu'au moment où il trouva une patte arrière. Il relâcha alors le haut du sac et lança d'un seul coup le rat vers les serpents.

S'il avait espéré un murmure admiratif, il fut déçu. Le rat tomba non loin du centre de la fosse, mais les garçons se mirent aussitôt à observer les prouesses de leurs serpents respectifs. Un silence de mort tomba parmi les pleureurs, et le rat pendit bientôt entre une douzaine de mâchoires qui toutes assuraient une prise solide. Le rat eut à peine le temps de crier, tant il eut de poison injecté dans le corps ; du sang jaillit de sa bouche, vomi du plus profond de ses entrailles, et il ne fut plus que fourrure, gale et viande. Les serpents se battirent, tiraillant furieusement, et le rat fut mis en pièces. Certains pleureurs n'emportaient rien, d'autres arrachaient des lambeaux de fourrure, jusqu'à ce qu'il ne reste que deux serpents accrochés au rat, tous deux mâchant frénétiquement avant de se retrouver crocs contre crocs, les mâchoires distendues par l'animal qu'elles tenaient.

Les deux garçons dont les champions se retrouvèrent ainsi accouplés se hurlèrent mutuellement des félicitations. Ils avaient remporté la première partie de l'épreuve. C'était pourtant la fin du jeu pour leurs serpents, car leurs congénères se mirent à mugir et à claquer des mâchoires dans leur direction. Les pleureurs ne sont pas facilement intoxiqués par leur propre venin, mais ceux-ci montrèrent des signes de faiblesse après une douzaine de morsures, et moururent au bout d'une centaine. Les autres serpents se mirent alors à essayer de mordre et de manger tout ce qui bougeait. Certains expirèrent avec la moitié d'un autre pleureur dans le ventre ; certains finirent le ventre vide ; puis quand tout fut fini, une fois le calme retombé, les garçons se rapprochèrent d'eux pour compter les points. Combien tel serpent en avait-il avalé d'autres ?

Orem essaya de déchiffrer le sens du jeu. Ceux dont les serpents restaient en retrait, ni mangeurs ni mangés, semblaient éliminés… L'un après l'autre, ils s'éloignaient en grommelant. Le reste des jeunes gens essayaient de déterminer la profondeur des morsures subies par tel ou tel serpent avant sa mort ; les garçons se mettaient par paires conformes aux paires de pleureurs, et chaque duel se terminait par la

distinction entre un vainqueur et un adversaire malchanceux qui faisait la grimace. Orem réalisa alors pour la première fois qu'aucun des concurrents ne possédait d'argent. Quel était l'enjeu, dans ces conditions ? Quelle était la pénalité encourue par les perdants ?

— Le tien est plus mangé », dit le plus âgé à un autre.

— Va te mâcher, fit le perdant. C'était un serpent court.

— Je ne retire rien.

— Moi non plus : va te mâcher. C'est le tien le plus mangé. »

Orem considéra les serpents, et se dit que le plus jeune pouvait bien être dans le vrai. Mais il se dit également que contester sur ce point ne servirait à rien, à moins que la tricherie ne fût criante, car l'aîné des garçons affichait une joie effrayante.

« Je te dis que non. »

Le plus jeune parut avoir peur, mais il n'abandonna pas. « Je ne suis pas venu pour me faire avoir par un mâchouilleur comme toi », dit-il d'une voix forte. Les autres garçons se mirent à reculer.

« C'est pas moi, dit l'autre. Je suis sûr que c'est pas moi. J'affirme que c'est pas moi. Dis-le aussi. Pas moi.

— Pas *moi.* »

Une bourrade, un pas en arrière, une poussée, un pas. Ce n'était pas la première fois qu'Orem voyait l'expression que revêtait le visage de l'aîné ; il l'avait déjà vue sur les visages de Cressam, Morram et Hob quand ils l'avaient précipité dans la meule de foin pour le brûler vif. « Ce n'est rien, Hop, laisse tomber », dit Puce. Qui était Hop ? Puce essayait-il de calmer l'aîné, ou cherchait-il à redonner de l'assurance à l'autre en lui disant que perdre n'était pas si grave ? Orem ne parvint pas à le déterminer, car aucun des deux ne fit mine d'avoir entendu. Leur dispute ne portait plus sur les serpents, mais sur leur capacité à faire plier l'autre devant sa volonté.

Puis tout se termina. Le plus jeune repoussa l'autre en arrière, rien qu'une fois, et il fut empoigné par les mains et lancé du même mouvement dans la fosse. D'abord, Orem fut simplement écœuré par l'idée de ce corps atterrissant sur les cadavres des serpents. Puis il découvrit que les pleureurs n'étaient pas morts. Ils n'étaient qu'immobiles et gavés. Quand le jeune garçon tomba dans l'eau au milieu des reptiles, certains d'entre eux revinrent à la vie assez vite pour qu'il ne puisse se relever qu'avec cinq ou six guirlandes ondulantes accrochées à lui. Orem ne put se contenir, et se mit à hurler sous l'emprise d'une terreur qui devait être identique à celle de l'infortuné. Il était déjà difficile de supporter le spectacle de tous ces coups de croc ponctuant la peau comme autant de coutures, mais il le fut bien plus de voir le serpent qui pendait hors de l'orbite comme s'il avait poussé là. Le garçon se tordit en deux et vomit ce qui parut être la totalité de son sang. Puis il tomba et resta là, inerte, ainsi que le rat

avant lui, tandis que les pleureurs cherchaient en vain à ouvrir assez grandes leurs mâchoires pour pouvoir le gober tout entier.

Pour une raison obscure, Orem ne pouvait chasser de son esprit l'image de l'épaule de Glasin Épicier prise dans les crocs du Chien, qui la déchiquetait. Ceci n'était pourtant pas un sacrifice aussi digne. Le garçon était couvert de serpents affairés à le caresser de leurs corps et à le titiller de leurs langues mobiles, et Orem était incapable d'en détourner les yeux.

« Tu en as assez vu ? » demanda Puce d'une voix douce.

Orem ne pouvait prononcer un seul mot.

« Allons-nous-en, dit Puce. Sinon, nous ne sortirons pas vivants du marécage. Vite, c'est urgent. Tu viens ?

— Dans le haut Point-de-Vue-sur-l'Eau, dit Orem, nous luttions ou nous lancions des toupies. Voilà comment nous jouions.

— Un homme ne peut trouver aucun nom en faisant *ça,* dit Puce. Mais je me souviens que tu as été assez rapide pour m'attraper par les couilles quand tu as voulu récupérer tes quatre cuivres. »

Orem suivit Puce hors du marécage, poursuivi tout le long du chemin par les lamentations des pleureurs. Ce n'est qu'à hauteur des taudis qu'il s'aperçut qu'il tenait toujours le sac contenant le rat. Il se mit soudain à le cogner violemment contre le mur d'une maison.

— Au nom de Dieu ! s'exclama Puce. Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— Ce rat t'est donc si précieux ?

— Pas le rat, Han, la maison ! Si tu ouvres un trou dans leur mur, c'est comme si tu condamnais les habitants à mort, s'ils ne trouvent rien pour colmater une fois l'hiver venu. »

La maison était sacrée, mais un adolescent pouvait mourir pour rien. Tout le marécage était là. Orem tendit le sac à son compagnon. Puce le retourna et en fit tomber le rat. L'animal n'était pas mort, simplement étourdi par le choc contre le mur. Il tituba, comme saoul. Puce l'envoya d'un coup de pied à une quinzaine de mètres, et il décrivit sa trajectoire en gesticulant.

— Quelle était la pénalité pour le perdant ? demanda Orem.

— Oh, une petite partie de bouche-trou », fit Puce en haussant les épaules. « Hop n'aurait pas dû discuter. Il a une sœur qui aurait pu payer à sa place.

— Et *toi,* as-tu une sœur ?

— Non. Mais je ne perds pas. (Il sourit.) Je suis bon juge, pour les serpents.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi jouer si près de la mort ?

— C'est ça, celui que je suis », dit Puce en haussant les épaules.

LE SECRET DE LA FONTAINE

Orem insista pour trouver seul son chemin à partir de la route de Bois, et ils se séparèrent en convenant de se retrouver le lendemain afin de poursuivre les recherches d'Orem en vue de trouver du travail. Orem avait une course à faire avant de rentrer à l'auberge. Il se repéra dans les rues autour du petit temple, qui allaient en se vidant à mesure que l'obscurité gagnait, et un demi-prêtre lui indiqua la fontaine où les étrangers allaient toujours.

La fontaine en elle-même n'était pas grand-chose. Personne ne lui demanda de payer ni ne quémanda de don ; il alla vers le bac et y versa sa gourde d'eau de source. Il n'était pas sûr de l'oraison qu'il fallait prononcer en ce lieu et il murmura donc une prière pour son père, puis replongea sa gourde pour la remplir de cette eau bénite dont Glasin lui avait vanté les mérites.

Au moment de partir, il se pencha sur l'eau pour voir comment la fontaine se remplissait, et d'où surgissait l'eau de la source. Il lui fallut examiner le bac un petit moment avant de comprendre qu'il n'existait rien de tel. Il ne s'agissait que d'un bassin, absolument pas d'une fontaine. Il y revida son eau sans y toucher. Le bassin était rempli par tous ceux qui visitaient Inwit, et ceux-ci laissaient derrière eux l'eau de leur foyer sans rien emporter qui vint d'Inwit, sinon les cadeaux à demi évaporés faits par d'autres idiots. C'était une imposture, bien sûr. Un mensonge. Orem faillit cracher dans l'eau, mais s'en abstint en songeant que le visiteur suivant ne méritait pas qu'il lui fit quelque tort que ce fût. Il aurait pu partager son eau avec Puce, s'il avait su. Le fait de s'être montré avare de son eau fut ce qui le mit le plus en colère.

Une fois qu'il fut revenu à *La Biche et la Tombe,* l'aubergiste lui demanda un cuivre supplémentaire.

« Mais j'ai payé hier soir pour deux nuits.

— Je sais. L'autre cuivre est pour demain.

— Mais ça ne fait qu'une nuit. Ce devrait être un demi-cuivre.

— Reste et sers-t'en deux nuits… » Et ce fut tout. Le laissez-passer était valable trois jours, et la chambre était louée pour deux plus deux, à prendre ou à laisser. Ils permirent du moins à Orem de prendre un bol de soupe. Ils avaient une conscience, en fin de compte.

14. Serviteurs

Je n'ai jamais compris ce que « voir » signifiait, hormis sortir de la brume. Voilà ce que disait Orem, le Petit Roi. Voilà ce qu'il me disait, à l'époque où il imaginait ne pas être sage.

L'EAU DE LA REINE

La brume était si dense quand Orem quitta l'auberge qu'il paraissait impossible que ce fût le matin. Les bâtiments de l'autre côté de la rue restèrent invisibles jusqu'à ce qu'il atteigne le milieu de la chaussée. D'autres passants jaillissaient soudain de la brume et manquaient le heurter. Il dut avancer à pas lents et prudents. Des jurons fusaient ici et là, ainsi que les échos intermittents d'âpres discussions visant à établir qui était aveugle et qui était tout simplement un imbécile. Orem redouta de s'égarer et de perdre ensuite toute sa journée à errer à travers la ville, mais Puce le dénicha.

— Bah ! Qu'est-ce que c'est que le brouillard ? fit-il. Si on laisse le brouillard enfermer les gens chez eux, on ne fera pas beaucoup de travail à Inwit ! Pour moi, c'est une journée en or. J'ai déjà gagné trois cuivres sans même avoir un couteau pour couper une bourse. »

Orem était gêné de se savoir accompagné par un voleur, mais il n'avait pas d'autre guide à sa disposition, et il avait plus besoin de Puce que jamais en un tel jour. La veille, ils avaient tenté leur chance dans les quartiers nord. Aujourd'hui, ils se dirigèrent vers l'est dans l'espoir de trouver un emploi de comptable pour Orem ou quelque autre poste où le fait de savoir lire et écrire pourrait s'avérer utile.

On n'avait que faire de quelqu'un qui savait lire, écrire ou compter, dans l'est de la ville ; on n'y cherchait que des garçons destinés à échouer parmi les cruelles épreuves des jeux ou dans le lit des pédérastes – des garçons susceptibles de disparaître sans être recherchés par qui que ce fût. Par deux fois, Orem usa de persuasion pour les conduire dans des endroits où ils n'auraient jamais dû aller ;

par deux fois, Puce dut les en faire sortir, et pas seulement par des boniments. Ils quittèrent un amateur de jeux fort occupé à cajoler un entrejambe convenablement botté. Et ils affrontèrent un danger plus considérable à la grande bourse, quand le maquereau d'un banquier se mit à crier au voleur après qu'ils eurent refusé ses offres lucratives. Ils furent sauvés par la brume, ainsi que par l'habileté de Puce à se frayer un chemin là où nul adulte ne songeait à regarder. Tard dans l'après-midi, épuisés, ils s'aperçurent que leur course folle les avait conduits non loin de l'extrémité de l'aqueduc.

Les grandes arches du canal s'interrompaient net avant d'avoir fini de traverser la rue. Au pied de la dernière se trouvait un réservoir d'eau surveillé par des gardes, et devant lequel s'allongeaient des files d'attente composées de gens venus remplir une gourde, une jarre ou une outre.

« Soif ? fit Puce.

— Tu crois qu'il est conseillé de s'attarder ici ? Tu es sûr qu'ils ne vont pas nous suivre plus loin ? »

Puce sourit. « Voyons si nous pouvons raccourcir un peu cette queue. » Il se faufila à travers les rangs jusqu'à un endroit relativement proche du réservoir et déclara d'une voix forte en soulignant ses mots d'un geste emphatique : « Ah ! La bonté de notre reine ! »

Près d'eux, quelqu'un leur fit discrètement signe de se taire, mais les autres badauds feignirent de ne rien avoir entendu. Puce poursuivit : « Cette eau nous vient de la grande maison de l'Eau située dans le château. Une source qui ne tarit pas de toute l'année, même pas besoin de creuser, il n'y a qu'à laisser couler. Notre reine est bien bonne d'en laisser une grosse moitié couler vers la ville. Bien sûr, elle est d'abord canalisée vers les maisons cossues de la rue de la Reine, et il faut ensuite que le temple prenne l'eau qui lui est nécessaire, et que les guildes prennent leur eau, et que l'on arrose encore le parc, mais il en reste tout de même un peu à la fin pour venir goutter ici même et remplir un bassin à l'intention du bon peuple d'Inwit. »

Le discours produisit son effet. Ils se retrouvèrent seuls au milieu d'un espace dégagé près du bassin ; les personnes qui étaient devant et derrière eux s'étaient écartées, prenant leur distance vis-à-vis de propos remettant la reine en question et prononcés à voix haute. Aucun mot de trahison n'avait été ouvertement proféré, cependant, et les gardes durent se contenter de regarder Orem plonger sa gourde dans l'eau et l'en retirer pleine à ras bord. Il ne but pas, toutefois ; il préféra tendre son eau à Puce et en laisser délibérément tomber un mince filet sur les mains tendues de son compagnon. Puce le regarda, surpris, puis lui rendit gravement la gourde en renversant un peu d'eau à son tour. Ce partage de l'eau était tout à fait approprié, même si Puce était un voleur alors qu'Orem avait failli être un Homme de

Dieu.

SERVITEUR D'UN SERVITEUR

Ils prirent un peu de repos au nord du bassin, près de l'embouchure d'une large allée qui courait entre deux grandes maisons. Dans cette allée, des domestiques en livrée faisaient la navette en portant des colis, et Orem les observa. Si affairés, si importants – et pourtant prenant le temps de faire un sourire ou un signe de tête à un camarade de passage, sans considération pour sa livrée. Oh, quelques-uns passaient en effet avec la réserve de rigueur, mais Orem constata que cette froideur même avait quelque chose de si personnel qu'elle témoignait d'une brouille… Aucun des domestiques n'était un étranger pour les autres.

« Oublie ça, dit Puce.

— Oublier quoi ?

— Tu ne seras jamais engagé par l'une des grandes maisons. Tu n'arriveras même pas à passer le portier.

— Rien ne nous oblige à passer par-devant. »

Puce refusait de bouger. « Si nous passons par-derrière, on va sûrement nous prendre pour des voleurs.

— Nous nous en sommes déjà tirés une fois.

— De justesse.

— Tu joues avec les serpents, et tu trembles devant les domestiques ? »

Puce l'accompagna donc, mais cette fois en renâclant et en forçant Orem à ouvrir la voie. Très vite, la rue devint plus étroite et, quoique le brouillard restât présent, il ne faisait désormais que jeter un peu de grisaille sur les bâtisses à droite et à gauche. Au début, ils rencontrèrent encore des portes, car quelques-unes des grandes maisons de moindre importance préféraient ouvrir sur l'allée plutôt que sur la rue. Puis les portes disparurent, et la rue s'élargit soudain aux dimensions d'une place encastrée entre les demeures ceintes de hauts murs. Un minuscule dédale de rues occupait la place, et le long de ces rues s'élevaient des maisonnettes de bois, répliques miniatures des grands bâtiments de pierre. Il y avait des colonnades de pierre sur la façade des grandes demeures. Très bien, il y avait donc ici des entrelacs sophistiqués de poutres de bois. Les grandes maisons étaient percées d'innombrables fenêtres, toutes immenses et garnies de barreaux. Alors les petites maisons étaient festonnées de croisées toutes petites où des grilles de bois faisaient écho au bronze et à l'acier des maîtres. Les serviteurs imitaient leurs patrons du mieux qu'ils pouvaient, mais leurs demeures n'en restaient pas moins assises entre les diverses cuisines des seigneurs.

Maintenant qu'il était là, Orem n'avait plus aucune idée de la direction à prendre. Il s'était attendu que quelqu'un les hèle, mais personne ne se manifesta. En fait, il y avait là d'autres personnes dépourvues de livrée et vêtues aussi simplement que lui. Cela lui redonna espoir. Peut-être y avait-il vraiment du travail, ici.

« C'est comme une petite ville, souffla Puce.

— Viens », répondit Orem. Il marcha d'un pas assuré vers la porte de derrière d'une grande maison, où les feux des cuisines brûlaient en dégageant chaleur et fumée, et en propageant un brouillard supplémentaire qui amenuisait encore la luminosité et la rendait jaunâtre. « Hé, les gars ! » Un vieil homme les observait depuis le portique d'une maison de bois.

— Holà, vieil homme ! fit Orem.

— Vous voulez du travail ?

— Rien de moins.

— Ah, oui, du travail, le monde entier en cherche, sauf ceux qui ont déjà un emploi. Et sauf moi. Je touche une pension généreuse, et je passe toutes mes journées assis sous un porche à héler des jeunes gens aux habits désespérément campagnards. Ignorez-vous qu'à l'intérieur de la maison, tous ceux qui travaillent aux cuisines, tous ceux qui font le ménage, tous ceux qui servent à table et tous ceux qui font les valets savent que vous êtes là ?

— Ils le savent ? Et comment ?

— On peut repérer l'odeur d'un jeune paysan et d'un petit gars du marécage à des dizaines de mètres. On peut entendre d'encore plus loin le bruit frustre de vos sandales sur nos promenades de pierre et, par-dessus tout, vous êtes trahis par les accents grossiers de votre voix. Vous avez été vus quand vous vous êtes éloignés de la fontaine publique. Vous avez été remarqués quand vous êtes passés devant les portails de notre modeste allée. Et vous êtes maintenant examinés par un vieil homme qui n'a rien de mieux à faire que de décourager les pitoyables étrangers qui s'imaginent pouvoir trouver du travail ici. »

Orem avait été repoussé trop souvent ; il avait désormais perdu sa peur de ceux qui pouvaient l'éconduire. « Il y a du travail, ici. Pour quelle raison ne le ferais-je pas ? »

Le vieil homme gloussa. « Oh ! vous *pourriez,* vous *pourriez*… mais vous ne pouvez pas ! N'importe qui peut apprendre à être noble ou mendiant, mais pour être un vrai domestique il faut être *né* tel.

— Je suis né pour être prêtre ou soldat, dit Orem. Je ne suis pas assez humble pour être le premier, et pas assez fort pour être le second. Pourquoi n'apprendrais-je pas à faire ce que font les domestiques ? Quelqu'un a bien dû être le premier domestique… Qui fut *son* professeur ?

— Voilà la première chose qu'il vous faut perdre – ces façons

insolentes.

— Allons-nous-en, dit Puce. Il veut juste bavarder. »

Le vieil homme l'entendit, et se mit à crier, furieux. « Eh bien ! allez-vous-en ! Si ce que j'ai à vous proposer ne vous intéresse pas, partez immédiatement ! Je ne vous offrirai pas une deuxième chance !

— Que proposez-vous donc ? demanda Orem.

— Un emploi et un laissez-passer. Cela a-t-il le moindre sens pour vous ? »

Ils restèrent donc pour l'écouter. Il les invita du geste à passer la porte, et ils se tinrent bientôt en face du vieil homme, qui leur souriait de toutes ses dents. Sa dentition était entièrement faite de bronze, ce qui le transformait en statue, au moins pour ce qui était de sa bouche. Le voir parler donnait l'impression d'assister à un miracle.

« Restez debout, oui, debout, c'est ce que fait un domestique quand son maître lui adresse la parole. Restez debout et considérez-moi avec respect, et ne détournez pas le regard, non, et prenez garde au moindre mot que je peux prononcer, au cas où je vous poserais une question. Il ne faut pas que je puisse vous prendre en flagrant délit d'inattention, jamais ! Et tenez toujours un pied en arrière, comme ceci, afin d'être toujours prêts à saluer, et assurez-vous d'avoir en permanence une réponse en réserve derrière vos lèvres. Vous appelez votre propre maître "honoré seigneur", son fils aîné "nouveau seigneur", son second fils et ses filles sont "bienheureux", alors que son troisième fils et les suivants sont "mon seigneur sans espoir", titre qu'il faut toujours donner gravement avec une pointe d'ironie et le respect qui convient afin qu'ils sachent que vous êtes leur ami, et non celui de leur père. Si celui auquel vous parlez est maître d'une autre maison, il faut l'appeler "estimé seigneur", à moins qu'il ne soit en mauvais termes avec votre maître, auquel cas il devient "Votre très haute et très noble Éminence", ce qu'il faut dire sans ironie aucune pour que l'expression ne revête pas son sens phallique, et il faut appeler son épouse "estimée madame" si elle est une amie, "très féconde mère d'une noble lignée" si votre seigneur et maître la méprise, "convoitise des nations" si votre maîtresse la méprise ; s'ils la méprisent tous deux, il ne faut rien lui dire, mais s'incliner et toucher le sol du front, ce qui constituera pour elle un affront insupportable auquel, toutefois, elle n'osera pas répondre. Avez-vous compris tout cela ? Seriez-vous capable de le faire dès maintenant ?

— Si vous voulez mon avis, tout ça, c'est des conneries, dit Puce.

— Mais vous, jeune homme, vous qui êtes grand et mince comme la dernière fumerolle d'un encensoir, vous avez une opinion différente. »

Orem sourit. « C'était tout aussi difficile à la Maison de Dieu. Pour s'adresser à Dieu en ayant des péchés sur la conscience, mais en

présence d'autres personnes dont les questions étaient jugées indésirables, il fallait lui dire “Très Saint qui êtes aux cieux”. Pour confesser ses péchés et faire acte de contrition, il fallait dire “Saint-Père qui aimez les faibles” Pour solliciter la compagnie de ses proches, le nom de Dieu était “Maître des frères”, mais pour solliciter une compagnie quelconque ou une compagnie mixte, c'était “Créateur de toutes choses depuis toujours et à jamais” ; et, en présence du roi, on disait…

— Assez, assez ! s'écria le vieil homme. Alors comme ça vous avez été éduqué pour devenir prêtre ?

— Suffisamment pour savoir que je ne le deviendrai jamais.

— Et pas davantage domestique dans une grande maison. Ce n'est pas que quiconque vous veuille du mal, non. Pas du tout. Tout le monde vous souhaite du bien. Mais le travail d'un domestique consiste à se rendre invisible, à tout faire en silence ; le travail d'un domestique consiste à cacher le travail qui est fait. Un serviteur exécute ses pas à la manière d'un danseur. Un art, voilà de quoi il s'agit. Un art, pour lequel nous naissons, pour lequel nous sommes élevés, et où il n'y a nul espoir d'accéder par hasard. Par exemple, que faire si le maître a trop bu et qu'il réclame encore du vin ? »

Orem sourit légèrement et haussa les épaules. Comment aurait-il pu le savoir ?

« Couper son vin avec de l'eau ? Jamais. Le lui refuser, ou lui en donner un demi-verre ? En aucun cas. Non, il faut au contraire y mêler le gin le plus fort que l'on puisse trouver, afin que le verre suivant l'achève, puis se tenir gracieusement près de lui et dire à sa place au revoir à ses hôtes, afin que tous lui effleurent la main et qu'il soit possible de lui dire le lendemain “Vous avez serré la main de tout le monde quand ils sont partis”. Personne ne lui en veut, car tout a été accompli avec élégance et, quoiqu'il sache la vérité, il n'en veut à personne lui non plus, car c'est ainsi que les choses doivent se passer. Nous sommes ce qui permet le fonctionnement harmonieux d'Inwit. Qui sert dans le palais, d'après vous ? Nous, les cinquante familles. Nous sommes les seuls domestiques à Inwit, et cela depuis le début. Alors que Dieu en était toujours à donner des noms aux étrangers, nous étions déjà là, à passer le pain et à apporter la viande. La maison de Grell a-t-elle besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses escaliers ? J'ai un neveu. La maison de Bran cherche-t-elle une femme pour veiller sur les enfants ? Ma femme sait se charger des enfants, et elle peut également leur apprendre la danse. Ma famille se nomme la famille Teinturier, et nous avons un homme ou une femme dans chacune des grandes maisons, et ils occupent des postes à responsabilité, par-dessus le marché. Rien ne se passe rue de la Reine que nous ne le sachions. »

J'ai mal aux pieds, pensait Orem. Que proposez-vous ?

« Croyez-vous que ces seigneurs dirigent quoi que ce soit ? Absurde. *Nous,* oui. C'est l'un de nous qui est majordome et qui règne sur la maison. Et qui est son intendant, chargé de gérer les terres, sinon l'un de nous ? Oh, le maître prend ses décisions, bien sûr, mais qui lui délivre les informations qu'il utilise pour décider ? Nous sommes les maîtres d'Inwit, nous sommes le flux et le reflux de toutes choses. Nous leur procurons leurs rentes et ils s'imaginent que ce sont eux qui *nous* payent ! Ils croient même qu'ils nous *engagent* !

— Mais la proposition dont vous parliez ? En quoi pourriez-vous avoir besoin de *nous* ? »

Le vieil homme s'inclina et sourit. « Eh bien, voyez-vous, pendant que nous sommes dehors à veiller sur *leurs* maisons, que deviennent nos propres demeures ? Nous en avons de jolies, ici, les plus belles d'Inwit si l'on excepte celles de nos maîtres. Qui sert dans la maison du serviteur ? Voilà pourquoi nous avons besoin de vous. »

Le serviteur d'un serviteur. Voilà mon laissez-passer. Voilà mon introduction dans Inwit. Orem ne se sentait pas submergé par le triomphe pour avoir trouvé du travail. Au lieu de cela, il ne cessait de se demander s'il avait jamais entendu un chant parlant d'un domestique.

— Combien ? demanda Puce.

— Deux cuivres par semaine, dit le vieil homme. Deux cuivres par semaine, un après-midi de liberté, un autre les jours saints si vous êtes pratiquants, plus deux repas par jour et le gîte.

— Deux cuivres », fit Puce, horrifié.

« Mais attendez, voici le meilleur : vous vous marierez ici, vous vous mettrez au lit ici, vous procréerez ici, et vos *fils,* vos *filles* feront ce qui vous est interdit. *Eux* revêtiront la livrée, *eux* apprendront le vocabulaire et l'emploi du temps, *eux* se tiendront à la droite des grands hommes et appartiendront à notre famille, la famille Teinturier, et ils nous rendront fiers à jamais. Vous serez les pères de membres de notre famille, bien que vous ne puissiez à aucun moment en faire vous-mêmes partie. »

Orem sut alors qu'il lui fallait refuser la proposition. Il ne comprit pas ce qui le poussait, pendant un instant. C'était un travail, c'était un moyen pour rester à Inwit, mais c'était impossible, insupportable. Ses fils et ses filles, domestiques, comme leurs fils et leurs filles, et ainsi de suite, tous ses enfants condamnés à s'incliner et à disparaître, à faire la cuisine et à disparaître, à faire le ménage et à disparaître…

« Non, dit-il. Je vous remercie, monsieur, mais c'est non. »

Puce se suspendit à sa chemise et la tirailla si fort que le tissu lui entama le cou. « Au nom de Dieu, Han, c'est ce que nous cherchions ! On ne marchande pas deux permis et deux cuivres par semaine.

— Le petit est direct mais il a raison, dit le vieil homme. Je ne marchande pas. Je sais que mon offre est avantageuse.

— Je ne cherche pas à marchander, dit Orem.

— Alors quoi ?

— Je refuse, tout simplement.

— Alors vous êtes un idiot.

— Certainement. Je n'ai aucun doute à ce sujet.

— Et moi ? » demanda Puce au vieil homme. « Me prendrez-vous sans lui ? »

Le vieil homme eut un mince sourire. « À un cuivre la semaine. Lui, il sait lire. Les deux cuivres par semaine, c'était pour lui, parce que vous étiez ensemble.

— Un cuivre la semaine ou deux, ça me va parfaitement.

— Reste donc, Puce, dit Orem. Merci pour tout. Que les dons de Dieu soient avec toi. » Il fit un signe de tête et quitta le porche. Son père n'était qu'un paysan trop pauvre pour donner une part de sa terre à son septième fils, mais il était néanmoins un homme libre, et son fils était libre lui aussi, et il n'entendait pas mettre au monde des enfants moins libres que lui.

Il sortit de l'allée pour s'enfoncer dans un brouillard qui devenait à chaque instant plus sombre et plus dense, et il entendit alors un bruit de pas précipités derrière lui. Il reconnut aussitôt celui qui courait. « Puce !

— Espèce de cabochard, dit Puce.

— Oui, peut-être.

— Deux repas par jour et des cuivres en sus. Pourquoi non, par le sang de ma mère ?

— Je suis venu à Inwit pour chercher un nom, un rang et un poème.

— Je croyais que tu étais venu chercher du travail.

— À quoi sert le travail ? À rester en vie. Mais pourquoi vivre ? Pas pour faire ça ! Ne m'en veux pas. Tu aurais pu rester.

— Cabochard. Je croyais que tu savais ce que tu faisais. Un poème ! La pisse de mon père ! » Et Puce cracha par terre pour souligner ses propos.

« Tu n'as qu'à y retourner.

— C'est ce que je vais faire.

— Très bien.

— Demain. »

Ils continuèrent de marcher en silence, et s'attardèrent tous deux sur le pas de la porte de *La Bêche et la Tombe.* Le brouillard était épais et la nuit les enveloppait, excepté une mince frange de lumière au-dessus des toits ; les lanternes étaient tristement allumées, comme si elles avaient la moindre chance de projeter quelques feux dans un air

détrempé comme celui-là.

— Quelle sorte de poème ? demanda doucement Puce.

— Un vrai.

— Un poème comme ça pour toi, Hanches-Maigres ?

— Pourquoi pas ?

— Les héros font de grandes choses.

— J'ai bien l'intention d'en faire.

— Les yeux de ma mère.

— Et il n'y a aucun espoir pour le serviteur d'un serviteur.

— Et pour maintenant, Han ? demain, tu n'auras pas de permis.

— Alors je sortirai. Et je rentrerai.

— Quand ta joue sera guérie ! Dans des mois !

— Je reviendrai d'une autre manière. »

Puce hocha la tête. « Je ne connais pas cette partie-là de la ville. Je ne veux pas connaître ceux qui entrent par là.

— Bonne nuit, Puce, dit Orem. C'est sûr, je suis un idiot. Retourne voir le vieil homme et porte-toi bien.

— Les paroles les plus sincères qu'on m'ait jamais dites ; Dieu t'accompagne. » Et Puce recula, et le brouillard l'engloutit.

MARCHANDAGES

Orem dormit bien cette nuit-là, et il en fut surpris. Le jour suivant, il descendit de son perchoir et dit cordialement au patron d'aller se mâcher, bien qu'il ne comprît pas encore tout à fait le sens de cette expression. Puis il se rendit dans une autre auberge et mangea pour un cuivre de petit déjeuner, ce qui lui fit mal au ventre mais ne modifia pas le goût de la nourriture pour autant. C'était là son geste de défi, après trois jours de quasi-jeûne destiné à économiser ses cuivres.

Comme il quittait l'auberge, satisfait et le ventre plein, il se heurta au passage à un jeune garçon, et ne réalisa de qui il s'agissait qu'après avoir fait quelques pas dans la me. « Puce ! » fit-il en se retournant.

Puce semblait contrarié. « Tu aurais pu me garder un peu de toute cette nourriture ! »

Ils se mirent en marche vers le nord, en direction de la porte Pisseuse.

« Je pensais que tu irais prendre ton petit déjeuner chez le vieil homme, dit Orem. Je croyais que tu avais décidé de me laisser tomber.

— J'aurais dû. Mais je suis stupide au point d'avoir cm ce que tu disais hier soir. Si tu peux avoir un poème, Han, pourquoi pas moi ? Je serai deux fois plus lourd que toi quand j'aurai grandi. Mon père portait une hache au service du roi, d'après ma mère. Elle m'a dit des

choses différentes à d'autres moments, mais qui sait ? Ça se peut.

— Ça se peut.

— Emmène-moi avec toi quand tu partiras mériter ton chant. Promets-le-moi.

— Sur mon espoir d'un nom et d'un poème, je te le promets », déclara solennellement Orem.

Puce ne dit rien, mais il saisit la main d'Orem et la tint en silence pendant un instant. Puis il cessa de la tenir, et la main contenait trois cuivres.

« Non, dit Orem.

— Ce ne sont pas les miens. Tu peux les avoir aussi bien que moi.

— Je ne peux pas accepter tes cuivres.

— Parce que j'ai coupé une bourse pour les prendre ? Je pourrais mentir et te dire que je les ai trouvés, si ça peut te faire plaisir.

— Tu ne me dois rien.

— Tu vas me mettre dans ton poème, alors laisse-moi t'aider à le commencer. » Et là-dessus, Puce courut se fondre dans la foule de la porte Pisseuse.

Orem le suivit des yeux jusqu'au moment où il le perdit de vue, et il continua de regarder bien après qu'il eut complètement disparu. Il avait une dette envers un voleur à l'intérieur d'Inwit, et une autre envers un charpentier menteur à l'extérieur. Ils étaient ce qu'il avait rencontré de plus proche de l'honnête homme dans toute son existence.

La file d'attente à la porte était aussi longue que celle des gens qui voulaient entrer, de l'autre côté, mais c'était à cause de l'heure matinale ; cette fois, la queue avança rapidement. Nom, rendez le laissez-passer, montrez la cicatrice livide sur votre joue, puis passez la porte. Un instant, il fut tenté de tourner les talons, de se ruer vers l'allée des domestiques et d'accepter la place proposée par le vieil homme en oubliant ses rêves puérils. Mais la file avança, il passa, et il alla presque jusqu'à s'en réjouir.

Là se tenait Braisy, l'homme aux allures de fouine ; il était adossé à un mur et regardait les gueux démoralisés qui quittaient le seuil de la Porte. Orem marcha directement vers lui.

« Cinq cuivres, dit Orem.

— Quel salut chaleureux ! Cinq, c'est tout ce que tu avais il y a trois jours. Combien en as-tu maintenant ?

— Cinq. »

Braisy le dévisagea en haussant un sourcil. « Une petite tête de mule pleine de ressources, hein ?

— Cinq. Je veux rentrer par l'autre voie. S'il y a du travail là-bas.

— Je ne promets rien. Eh ! Je ne peux même pas promettre que nous réussirons à faire tout le chemin ! Je sais où sont les premiers

portails, et comment se nomment ceux qui ont des noms. C'est plus que tu n'en sais, toi, et c'est tout. Et c'est cinq cuivres pour y aller.

— Alors allons-y.

— Un jeune salopard, et pressé, hein ? » (Braisy se passa la langue sur les lèvres.) « Je vais te dire, tu ferais peut-être mieux de rester ici et d'attendre que ta joie soit guérie.

— Je vois, on essaie de faire monter les prix… ? »

Braisy le considéra un moment, puis se fendit d'un large sourire. S'il avait eu un plus grand nombre de dents, Orem aurait trouvé son sourire menaçant. « Bon, ça ira, alors. Cinq cuivres. Tout de suite.

— Un tout de suite, un autre à la première porte, quand je serai aussi loin que possible, si j'estime que c'est assez loin.

— Deux tout de suite, trois à la porte.

— Un tout de suite, deux à la porte, deux à la fin.

— D'accord, mais montre-les-moi tous d'abord. »

Orem recula et lui fit voir les pièces d'assez loin pour qu'il soit impossible de les lui arracher.

« On a appris la prudence, hein ?

— Un tout de suite… » Il lança la pièce. Braisy l'attrapa adroitement, estima son poids sur le bout d'un doigt, puis la fit glisser dans sa chemise juste sous son bras. Il doit disposer d'une poche à cet endroit-là, se dit Orem. Il m'en faut une comme ça. Question de sûreté. Trop de voleurs savent s'emparer de ce que renferment des braies.

Voilà les raisons pour lesquelles Orem rompit la loi pour entrer par la porte de l'Ouest au lieu de choisir la sécurité en devenant serviteur de serviteur. Dis-moi, Palicrovol, peux-tu imaginer ton fils faisant un choix différent de celui-là ?

15. La Brèche

Comment Orem Hanches-Maigres fut pour la première fois reconnu quand il entra dans Inwit par la Brèche.

UNE OMBRE NE LE RECONNAÎT PAS

Braisy le conduisit à travers la cité des Mendiants, voyage tortueux qui les emmena jusqu'à une taverne située à bonne distance des tours jumelles de la Brèche. Ce n'était pas une taverne peinte de couleurs vives comme *La Bêche et la Tombe,* mais un endroit terne à la façade décatie, à l'intérieur corrompu et dépravé. Braisy fit étinceler une pièce, et l'aubergiste hocha la tête. La pièce tourbillonna dans l'air. Avant que l'aubergiste ne l'attrape, Orem remarqua que c'était de l'argent. Pas du tout du cuivre. C'est à ce moment-là qu'il commença à avoir peur. Si le premier pot-de-vin versé par Braisy était à ce point supérieur à la totalité de ce qu'Orem lui payait, cela signifiait à coup sûr que quelqu'un d'autre acquittait à Braisy le prix du passage d'Orem.

« Il faut que j'aille pisser, dit Orem.

— Pas maintenant », répondit Braisy. Il ne sortirait pas si facilement. Braisy le saisit solidement par le bras, sans s'inquiéter de savoir s'il lui faisait mal, et ils grimpèrent à toute vitesse un escalier avant de passer une porte grande ouverte.

L'unique fenêtre avait été condamnée à l'aide de planches, et seule une faible lumière pénétrait par les interstices. Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Il faisait trop sombre pour distinguer autre chose qu'une ombre vague à contre-jour dans la fêlure de lumière tombant de la fenêtre. L'ombre émettait une respiration lourde, et l'haleine fétide d'une bouche immonde.

« Nom. » Ce ne fut qu'un murmure, et Orem était toujours incapable de deviner à qui il avait affaire, homme ou femme, vieux ou jeune, bienveillant ou cruel.

« Orem.
— Nom.
— On m’appelle Hanches-Maigres.
— Nom.
— De Rive-du-Banning. Orem Hanches-Maigres de Rive-du-Banning. »
Respiration accélérée. L’ombre ne le croyait toujours pas.
« C’est vrai, au nom de Dieu ! »
Un soupir semblable à la plus douce plainte d’un pleureur. « Je n’arrive pas à savoir si c’est vrai ou faux.
— Alors ? On le surine ? » demanda Braisy.
Orem se contracta, prêt à prendre ses jambes à son cou – il n’allait pas mourir poignardé dans un endroit comme celui-là ! Mais Braisy était fort, plus fort que sa taille ne le laissait supposer. Et la main de l’ombre, une main sèche, cassante et légère comme du parchemin, se referma sur le bras nu d’Orem. « Sage, sage », souffla l’ombre. « Sage, sage. » Puis une légère piqûre sur son bras, et quelque chose d’effilé comme un rasoir ou une pierre aiguisée vint racler le sang qui n’avait pas dû manquer de perler, et l’ombre recula.
« Douce douce Sœur sœur sœur », crissa la voix dans un coin de la pièce. « Rien, rien.
— Alors ? » fit Braisy. Sa voix retentit comme un cri, tant la pièce était calme.
« Passe ou reste, reste ou passe, c’est tout un, que puis-je dire ? »
Hésitation.
« Il faut que j’aille pisser. »
La main de Braisy raffermit sa prise sur son bras. « Pas maintenant, pas maintenant, je réfléchis. Qu’es-tu donc, mon gars ? »
Je suis terrifié par l’idée de mourir, voilà ce que je suis. Au nom de Dieu, vous avez pris mon sang ! Laissez-moi partir ! « Orem ap Avonap, dit-il. Essayez avec ce nom-là. »
Très vite, l’ombre revint. « Le fils d’Avonap ? Mais tu mens, tu mens, tu mens, ton sang ne contient pas un seul grain d’or !
— Je le jure, au nom de Dieu !
— Il y aurait bien l’avis d’un savant docteur…, fit l’ombre.
— Ce garçon pourrait-il lui être utile ?
— Qui peut le dire ? Prends la voie basse, basse jusqu’à Segrivaun, et demande le verre du condamné pour l’exemple.
— Merde, marmonna Braisy.
— C’est ça ou rien.
— Et je répète, merde. Eh oui. Oui, la voie basse, maudit sois-tu.
— Et maudit sois-tu », fit le murmure.
Braisy le conduisit alors vers un coin opposé de la pièce, où un noir plus sombre se découpait sur le noir du mur, attendant qu’ils s’y

engouffrent. Là, Braisy s'arrêta et poussa Orem ; pendant un instant épouvantable, il se vit dégringoler au fond d'un abîme. Puis son pied heurta une marche. Angle incorrect. Il trébucha, manqua trois autres marches. Et quand il parvint à reprendre son équilibre, la douleur diffusait dans son pied et son cœur battait la chamade.

— Doucement, mon gars, dit Braisy.

— Je n'y vois rien. »

Une porte se referma doucement au-dessus d'eux. À ce moment-là seulement Braisy essaya de faire de la lumière. Clic, étincelle. Clic, étincelle. Clic, lumière. Une flamme timide sur un tampon d'ouate. Braisy éleva lentement la ouate enflammée dans ses mains nues et la porta à une petite lampe, à laquelle le feu se communiqua. L'escalier s'enfonçait en pente abrupte et rectiligne. Le giron des marches était très étroit, alors qu'elles descendaient chacune d'au moins trente centimètres, et les degrés s'enfonçaient bien en dessous du point le plus bas de la maison. La voie basse.

Et si je m'échappe *vraiment,* qu'est-ce que ça va donner ? Faut que je me rappelle comment revenir. Monter l'escalier, ouvrir la porte d'une façon ou d'une autre, passer l'ombre qui murmure, prendre à gauche dans le hall, descendre l'escalier, et puis au revoir. Il transforma cela en un fil d'Ariane mental, une enfilade de mots qui se muèrent en chiffres et de chiffres qui se muèrent en mots. Une petite formule mnémotechnique se constitua. Route de pierre route d'os. L'escalier s'interrompit à l'entrée d'un tunnel de terre incapable de courir droit sur plus de cinq mètres d'affilée, et semé de tournants ici, de trous en haut et de trous en bas. Des ruisselets d'eaux usées traversaient le sol du tunnel de loin en loin.

Bientôt, la terre des parois céda la place à des briques agencées de façon à ménager dans le mur des fentes distantes de quelques dizaines de centimètres et larges d'environ un quart de brique. De minces filets d'eau s'écoulaient de certaines de ces fentes. Pleuvait-il, là-haut ? Pourquoi avait-on construit cet endroit ? Chien du ciel, chien qui vole, glace et eau, sous l'eau. Le fil de leur itinéraire mémorisé s'allongeait, et Orem se demanda s'il parviendrait à le garder entier à l'esprit. Et tout le long des murs, ces petites fentes.

Le couloir obliqua vers le bas et la gauche. Le sol était désormais de boue compacte et luisante sur laquelle courait une fine pellicule d'eau. Orem glissa. Il se retint au mur, et son index pénétra dans l'un des interstices entre les briques. L'eau dégoulina le long de son bras.

« Au nom de Dieu, dit Braisy, retire ta main ! »

Orem dégagea son doigt de la fente.

« Regarde ton bras. »

Il était trempé. Braisy éleva la lampe pour examiner l'endroit où l'eau avait coulé. « Ça devrait être noir. Ça devrait être tout noir, mon

gars. C’est là qu’ils mettent les cendres des morts. Ils comblent les fentes avec les cendres des morts, et si on prend l’eau sur le corps, alors… mais tu ne noircis pas, toi. Qu’es-tu donc, mon gars ? »

Ils parvinrent à un second escalier qui descendait. L’eau ruisselait sur les marches. Ils descendirent. Un degré à la fois. De l’eau se mit à goutter de la voûte de brique au-dessus d’eux. De temps en temps, la lampe grésillait quand une goutte l’atteignait, et Braisy paraissait tressaillir de douleur chaque fois que cela arrivait.

« Maintenant, silence, dit Braisy. Les gardes ont leurs propres tunnels par ici, ils s’en servent pour écouter ceux qui passent par la Brèche, comme nous. Et n’imagine pas pouvoir crier au secours. Mets-toi bien ça dans le crâne : tous ceux qui ont été pris à emprunter les chemins de la Brèche ont prétendu y avoir été conduits de force ou s’être égarés dans les catacombes. De toute façon, les gardes coupent tout le monde en petits morceaux. Ils les coupent en petits morceaux, oui. Réfléchis bien à ça avant de crier au secours. »

L’escalier cessa, et c’était désormais du rocher qu’ils avaient au-dessus de la tête, et non de la maçonnerie. Ici et là, des étais soutenaient la voûte. L’eau continuait de courir paresseusement ; et où se déversait-elle, au fait ? Au fin fond du monde ?

« Qu’allez-vous faire de moi ? demanda Orem.

— Silence ! *

D’autres tours et détours, puis Orem sentit que le sol du tunnel s’inclinait de nouveau. Ils remontaient. L’eau se fit moins abondante, et bientôt commença à courir à leur rencontre. Ils ne tardèrent pas à parvenir à une spirale montante creusée dans le roc. Après trois tours, les parois et les degrés de pierre cédèrent la place au bois.

« Lentement, souffla Braisy. Pas de craquements, pas de grincements ! »

Ils grimpèrent tout doucement, marche par marche, en posant soigneusement les pieds sur les côtés des degrés. Orem se cogna soudain la tête contre un plafond. Il y avait une sorte de toit au-dessus d’eux, des planches rabotées couvrant l’escalier de bois d’un côté à l’autre, et au niveau desquelles il s’interrompait.

« C’est ça, frappe, dit Braisy. Pourquoi pas leur crier bonjour, tant que tu y es ? On ne peut pas dire que tu sois très brillant, hein ? » Braisy passa devant lui tant bien que mal et, à tâtons, chercha un trou dans l’une des planches, puis promena son doigt tout autour. Il leva enfin sa lampe vers l’orifice. Les flammes s’aplatirent, puis jaillirent à la verticale. Il maintint la lampe dans cette position pendant une bonne minute, puis la planche se souleva, suivie de celle de droite, et ainsi de suite jusqu’à ce qu’il y ait un passage suffisant pour monter. Les planches étaient munies de charnières subtilement installées et parfaitement silencieuses.

« Tu veux, nous faire brûler ? » demanda une femme énorme et grasse. Sa voix était douce, mais conservait un côté tranchant. « Tu veux allumer un incendie ? Sommes-nous censés faire rôtir un rat au-dessus de ce trou ? Tu n'es qu'un pourceau en chaleur, Braisy, et voilà tout, allez, monte. »

SEGRIVAUN

La femme leur tendit une main à chacun et les hissa dans une pièce éclairée par la lumière du jour, ce qui ne laissa pas de surprendre Orem. Ne faisait-il pas nuit ? Ne venait-il pas de passer des heures dans le noir ? Ou était-ce déjà le matin du jour suivant ? Non, il n'était pas *à ce point* fatigué. Il n'y avait pas de fenêtre, mais seulement quelques failles dans le mur de bois, au-dessus duquel avait été attaché un rouleau d'épais tissu noir destiné à être baissé la nuit pour empêcher la lueur des bougies de filtrer au-dehors. Orem se demanda si cette femme habitait ici en permanence. Peut-être. En tout cas, cela rapportait : Braisy lui tendit deux argents.

« Ah », fit la grosse femme. Ses seins pendaient très bas sur son abdomen, comme si elle cherchait à passer en fraude des sacs de grain dissimulés sous sa blouse. Son ventre ballottait d'avant en arrière quand elle marchait. Son visage disparaissait lui aussi sous la chair ; jusqu'à ses sourcils qui tombaient sur ses yeux. Il lui fallut, de fait, relever le front pour pouvoir lever les yeux sur Orem et l'examiner.

« Qu'est-il ? Pourquoi avoir pris ce chemin ? Ce n'est sûrement pas pour le roi, cette fois !

— Une ombre a ordonné qu'il te soit amené, Segrivaun, et il faut que tu nous conduises au verre du condamné pour l'exemple. »

Segrivaun détourna le regard, laissa ses sourcils recouvrir ses yeux. « Pour fui ?

— C'est ce qu'il veut.

— Oh, oui ! Ce qu'il veut. Ils ont déjà amené une autre chose qu'il voulait, il y a juste une heure. Des sabots fendus, et deux hommes pour le tenir. Quatre cors seulement, mais c'est bien assez, bien assez, tout petit mais suffisant, largement suffisant. Je ne veux rien qui vienne de lui. Allez-y, c'est par là. »

Elle emprunta la première un passage profond. Contraint de se courber dans le tunnel trop bas et venant derrière la femme, Orem ne pouvait se dérober à son odeur ; et elle puait horriblement. Mais ils ne marchèrent pas longtemps. Ils débouchèrent dans une pièce au plafond percé d'un large trou circulaire duquel pendaient deux lourdes cordes. L'une de ces cordes passait dans un anneau robuste scellé dans le plancher et y était attachée. La seconde passait également dans l'anneau, mais sans y être nouée, et disparaissait dans un petit trou

percé à côté de l'anneau avant de s'enfoncer plus profondément dans la maison.

La grosse femme les installa face à elle et leur conseilla fermement de ne pas s'approcher des cordes tout en enroulant habilement autour d'elle, à hauteur des seins et du ventre, celle dont l'extrémité était nouée. Elle empoigna la corde libre à deux mains, puis elle tira dessus en poussant un grognement. Le sol s'éleva sous eux.

Pas le sol tout entier, mais une section circulaire qui, déjà, tanguait follement. Ils montèrent, passèrent un étage, puis un autre, pour enfin s'immobiliser au troisième. Segrivaun les hissa à quelques centimètres au-dessus du plancher, puis commença à se balancer d'avant en arrière, imprimant à la plate-forme un terrifiant mouvement de va-et-vient qu'Orem ne parvint pas à contrebalancer assez vite pour s'empêcher de tomber. Mais la plate-forme la suivit dans sa chute, et il en reposa juste assez sur le bord du trou pour qu'elle y demeure un instant en équilibre tandis que Segrivaun se déplaçait et s'installait sur la partie posée pour y faire contrepoids.

Braisy emporta rapidement sa lampe vers un endroit où l'on avait placé par terre de lourdes planches, à quelques pas seulement de là. Il en souleva une, la posa en travers du trou et la glissa sous le bord du disque de bois, dont Segrivaun descendit alors. Puis, apparemment, il ne fut plus nécessaire de chuchoter.

— Lève-toi », fit impatiemment Braisy.

Orem se mit debout, s'éloignant vivement du trou et de la plate-forme. Feu qui marque, pervers qui lorgne, compte sur ses doigts, route de pierre, route d'os. Le fil était complet. Orem savait qu'il lui fallait saisir sa chance maintenant ou jamais ; il pouvait se glisser dans l'ouverture et passer à l'étage inférieur, puis descendre en s'aidant de la corde libre, puis refaire le chemin en sens inverse…

L'énorme main de Segrivaun se referma sur son bras. Orem essaya de se dégager.

« Certains ont essayé, dit Segrivaun. Ils sont tous morts quand même. Perdus dans les catacombes. »

Ce ne sera pas mon cas.

— Mais Braisy a déjà versé trois argents et il n'a pas envie de se retrouver avec un mort en tout et pour tout, pas vrai ? Il ne veut pas que tu te perdes. Viens. »

Segrivaun ouvrit une porte, et ils entrèrent dans une petite pièce. Braisy referma derrière eux et posa sa lampe sur une étagère en hauteur. Il inspira profondément.

« Déshabille-toi », dit-il. Et telle était bien sa propre intention, car il entreprit lui-même d'ôter tous ses vêtements. Orem défit sa ceinture et passa sa chemise par-dessus sa tête, se sentant mal à l'aise du fait de

son ignorance des événements à venir. Segrivaun se déshabilla, elle aussi ; elle leur tourna pudiquement le dos et se mit à haler des mètres carrés de tissu par-dessus sa tête. Orem constata que ses fesses étaient aussi flasques que ses seins et pendaient presque jusqu'à terre.

« Enlève tes braies aussi, dit Braisy. Et tes sandales. »

Orem commença à délacer ses sandales au-dessous du genou et les laissa tomber sur le plancher. Braisy les envoya dans un coin d'un coup de pied. Puis, jugeant qu'Orem s'activait trop lentement sur ses braies, il tira dessus d'un coup sec et les déroula. Le pieu d'argent qu'Orem avait encore tomba par terre et roula. Braisy avait ramassé les trois pièces avant même qu'elles ne s'immobilisent.

« C'est ce que tu me devais encore.

— Tu ramasses la moindre miette, hein ? » fit la grosse femme en riant bas. Elle croisa ses bras sur sa poitrine en une caricature de pudeur ; les énormes tétons noirs de ses mamelles pendillaient bien plus bas, là où ses mains n'auraient pu les atteindre.

« Ils sont sûrement prêts, là-dedans. Sûrement prêts. »

Orem se baissa pour ramasser ses vêtements, et en fit un paquet qu'il coinça sous son bras. D'un geste, Braisy les fit tomber, puis il ouvrit la porte.

À l'intérieur, il faisait très clair. Une pièce ronde, aux murs de pierre que ne perçait nulle fenêtre. Un escalier incurvé montait le long du mur. Des bougies étaient accrochées de loin en loin sur toute la circonférence de la pièce, et un petit feu brûlait dans un pot de terre ; il s'en dégageait une odeur nauséabonde, épaisse et douceâtre, qui enflamma le nez d'Orem. Les pierres utilisées pour bâtir le mur étaient d'une taille telle qu'Orem sut immédiatement qu'il se trouvait dans l'une des tours de la Brèche. Une des tours, et elles étaient certainement sous la surveillance des gardes ; certainement, il avait été trahi.

Puis il vit le cerf, un quatre cors, étalé par terre, et il ne songea plus aux murs et aux soldats.

LE CERF DANS LA TOUR

Le cerf était vivant, et il jetait autour de lui des regards terrifiés. Il était allongé sur le dos, les quatre pattes tendues en croix, attachées et clouées au sol. On avait fait une entaille à la jointure d'une patte arrière et du ventre, et le sang du cerf jaillissait par intermittence jusque dans un bol que tenait un vieil homme. Un vieil homme entièrement nu, si l'on exceptait la peau de cerf jetée sur ses épaules ; une peau de biche, plutôt, car la tête posée sur les cheveux gris et hirsutes ne portait pas de bois.

« Tueur de cerf ! » s'écria doucement Orem. Et, alors que son nom

pour ce crime demeurait suspendu dans l'air immobile et minéral, le cerf mourut. Sa tête retomba de côté, et sa langue pendit hors de sa bouche.

Ce fut une voix profonde qui sortit en grondant de sous la peau de biche. « Un garçon, fit la voix. Et venu du haut Point-de-Vue-sur-l'Eau, où l'on continue d'honorer la mémoire du Cerf. Que m'avez-vous amené là ?

— Il s'appelle… »

Mais un geste réduisit Braisy au silence. La main du vieillard, avec ses longs doigts effilés, semblait posséder trop de phalanges, trop de jointures. Un unique doigt se pointa à la verticale, mais il s'éleva depuis le dos de la main en formant un angle croissant de plus en plus insoutenable pour la vue ; tous les autres doigts étaient tendus vers le bas, seul celui-ci se dressait vers le haut.

Et ils attendirent. La main ne vacillait pas.

La femme obèse s'avança à pas lourds. Le vieil homme plongea un doigt de son autre main dans le récipient de cuivre, puis en posa sur sa langue l'extrémité luisante de sang. Braisy y goûta à son tour, et Orem se retrouva en face de ce doigt tendu vers sa langue, et il lécha le sang qui refroidissait déjà. C'était doux, c'était tout, et cela brûla lentement son gosier en y descendant.

Braisy et Segrivaun le fixèrent avec des yeux écarquillés par la peur. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Orem fut soudain effrayé ; il jeta un coup d'œil derrière lui, mais il n'y avait rien. C'était lui qui leur faisait peur. Qu'est-ce que le sang du cerf avait bien pu modifier en lui pour qu'ils le dévisagent d'un air si horrifié ?

« Que faut-il payer ? » demanda Segrivaun d'une voix suraiguë. Oh, Dieu ! un piège de pèlerin !

— Tu m'avais caché ça, mon gars », dit Braisy en riant nerveusement. « Fourbe, fourbe, Dieu déteste tous les menteurs. »

Orem restait sans comprendre. Qu'est-ce que c'était que ces histoires de pèlerins et de Dieu, alors qu'un cerf saigné à blanc gisait par terre et que tous avaient dans la bouche le goût de son sang ?

Quelque chose de chaud lui toucha la jambe. C'était la main du magicien, toujours grande ouverte à la façon des mâchoires d'un pleureur, et rivée à lui.

« Tu n'es pas un pèlerin, n'est-ce pas ? » fit la voix de gorge. Elle semblait exprimer une certaine bienveillance. « Pas un pèlerin, et pourtant nous pouvons encore te voir, nous pouvons tous voir toutes choses, alors que tout aurait dû disparaître quand nous avons goûté le sang du cerf. » Disparaître. Ils étaient censés se volatiliser. Et rejetaient sur lui la responsabilité de leur échec.

« Pardonne-moi, Verre-au-Gibet, commença Segrivaun.

— Te pardonner ? Une douzaine d'argents, Segrivaun, voilà ce

que vaut mon pardon ! Quelle calamité m'as-tu amenée là ! Que d'ennuis potentiels il y a dans la personne de ce malheureux garçon ! Une douzaine d'argents, Segrivaun. Tu ne peux pas savoir ce qui a guidé tes pas à travers la voie basse, Braisteneft. Tu ne peux pas savoir qui t'a hissée le long du fil de l'araignée, Segrivaun. »

Verre-au-Gibet se leva. Il était grand pour un homme si âgé. Il fixa sur Orem un regard soutenu. « Et si tôt. Si jeune. Quelle précipitation. »

Orem ne comprit pas ce que le vieil homme voulait dire. Tout ce qu'il vit, c'est que les yeux de Verre-au-Gibet étaient remplis de larmes, mais que son visage restait celui d'un homme sur le point d'acheter quelque chose.

« Combien de temps crois-tu qu'ils te permettront de rester ? » dit-il doucement, comme s'il ne parlait que pour lui-même. « Peut-être assez longtemps. Peut-être trop longtemps. Mais ça vaut bien cela, oui. Si tu peux apprendre. Si *je* peux t'apprendre à… »

La main de Verre-au-Gibet fendit brusquement l'air, s'immobilisa juste devant le visage d'Orem, et voilà que l'unique doigt dressé de cette main s'inclinait rapidement pour enfin entrer en contact avec l'œil d'Orem. Il se posa sur son œil ouvert, et pourtant il ne cilla pas. Il scruta ce noir vaguement rose qu'était le doigt du vieillard, distraitement conscient de la chaleur qui en émanait. Et soudain ce doigt acquit une évidence impossible : chaque arabesque, chaque ourlet devint perceptible, et il put y distinguer, comme à des centaines de mètres, à une distance vertigineuse dans les profondeurs du doigt, des milliers de personnes qui grouillaient, hurlaient, levaient les mains vers lui pour qu'il les arrache à ce labyrinthe de plis, l'imploraient de les rendre à la liberté.

« Je ne peux pas, murmura-t-il.

— Oh, mais si ! » dit le magicien. Sa voix, désormais, n'était plus profonde et marquée par l'âge. C'était celle d'un adolescent, celle d'un jeune homme. La propre voix d'Orem, qui s'adressait à lui à travers la bouche du magicien. « Tu le peux. C'est là tout ce que je peux faire pour te maîtriser avec le sang du cerf, même si c'est pour aussi peu de temps. Sais-tu ce que tu m'as volé, uniquement par ta présence dans cette pièce ?

— Rien », dit Orem. Qu'aurait-il pu voler, nu comme il l'était ? Le magicien retira son doigt, et son œil se mit à battre d'une douleur lancinante ; Orem posa sa main dessus et le massa doucement, alors que ses larmes commençaient à couler afin d'adoucir l'instrument trop longtemps resté sec pour fonctionner correctement. « Ignores-tu, Segrivaun, qu'un pèlerin serait le seul à rester visible ? Pourtant tu es visible aussi, comme Braisteneft, comme moi, comme le cerf. Pas un pèlerin, non. Mais sûrement quelque chose qui me revient. Qui me

revient sûrement. Une pleine bourse d'argent, Braisteneft. Et dix argents pour toi, Dame Segrivaun. Ça suffit ? Ça suffit ?

— Oh ! ça suffit, Verre-au-Gibet ! s'écria Braisy.

— Ça suffit pour faire oublier qu'un tel jeune homme ait jamais été amené ?

— Déjà oublié.

— Ça suffit pour faire oublier l'échec du sang du cerf versé encore chaud ?

— Déjà oublié, mon seigneur », dit Segrivaun.

Verre-au-Gibet rit. « Vous vous parjurez tous deux une centaine de fois par jour. Non, nous allons jurer sur le Cerf, d'accord ? Sur le Cerf. » Ainsi tous, Orem compris, s'agenouillèrent à proximité de l'aine du cerf et plongèrent un doigt dans la fente douce et sanglante de la blessure et tous, Orem compris, prêtèrent serment. C'était un serment terrible, et Orem sut à l'instant où il le prononçait que son fil venait d'être coupé. Il se souvenait de toute l'incantation, mais il n'était plus temps de rebrousser chemin.

Un sac d'argent changea de mains. Orem comprit ce qui se passait. Il avait été vendu. Il appartenait à quelqu'un. Il avait quitté Inwit dépourvu de laissez-passer parce qu'il s'était refusé à devenir le serviteur d'un serviteur. Il serait désormais… quelque chose… pour ce Verre-au-Gibet. Il n'était plus libre.

Et pourtant il s'en moquait.

Les autres s'en allèrent, et Verre-au-Gibet restitua ses vêtements à Orem. Ils s'habillèrent en même temps, Orem passant sa tenue de voyage crasseuse, et Verre-au-Gibet une robe d'un vert sombre.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda Orem.

— Tu viens d'être embauché.

— Pour combien de temps ?

— Pour la vie, je pense, quelle que doive être la durée de celle-ci. Mais ne désespère pas. Tu seras chez toi dans cette ville, tu auras les meilleurs faux papiers que l'argent puisse procurer, puisqu'il m'est impossible dans ton cas d'utiliser les sorts qui rendent les gardes aveugles. Et ta seule obligation, mon garçon, c'est de me servir.

— Je voulais seulement entrer en ville. »

Verre-au-Gibet lui lança sa ceinture. « Et c'est ce que tu as fait. Ou ce que tu vas faire dans un instant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je *veux* travailler pour vous ? »

Verre-au-Gibet se contenta de sourire affectueusement, et tapota le motif circulaire sur le devant de sa robe. D'abord, Orem crut qu'il s'agissait des sept cercles d'un Homme de Dieu. Mais il y en avait huit. Deux fois deux fois deux. C'était une chose redoutable à déchiffrer. Car elle se lisait en haut « Mon sang », et en bas « Eau sèche ». Et si

l’on intervertissait les deux et les deux et les deux et les deux, il fallait alors lire « Pas d’espoir ».

— Tu n’as pas peur, mon garçon, ou est-ce que je me trompe ?

— Oui.

— Dis-moi, combien de magie as-tu déjà eu l’occasion d’observer dans ta vie ?

— Un peu.

— Mais quelle proportion a vraiment opéré sous tes yeux ? »

Aucune. C’était précisément la raison pour laquelle il brûlait tant d’envie d’en voir. La magie était une chose dont les autres lui avaient parlé, que tous avaient vu depuis leur plus jeune âge, mais dont il n’avait jamais observé personnellement l’effet au moment où elle se produisait. Car rien ne marchait correctement quand il était là, quels que fussent leurs efforts.

— C’est exact, mon garçon. Aucune. Jamais, de toute ta vie. Ta mère, pratiquait-elle la magie ? »

Il acquiesça.

— Mais elle t’envoyait dehors quand c’était le cas, hein ? Quand elle faisait la cuisine, quand elle tissait, elle t’envoyait dehors. »

Il eut du mal à contenir son amertume. « Oui, dit-il.

— Ils se débarrassaient toujours de toi. Pourquoi, mon garçon ? Pourquoi ? Lorsqu’ils ont lancé sur toi le charme de force, cela n’a pas marché, hein ? Jamais pris un gramme de muscle, jamais devenu fort. Aucun sergent de village ne voulait de toi, est-ce que je me trompe ? Car là où tu te trouves, mon garçon, il y a un trou dans le tissu du monde. Tu es une Éponge, mon garçon, une Éponge. »

Il n’avait pas la moindre idée de ce que pouvait être une telle chose. Bonne ou mauvaise ? S’il cherche à me punir pour cela, je ne me laisserai pas faire si facilement. « Je suis Orem Hanches-Maigres.

— D’après toi, Hanches-Maigres, qu’est-ce que la magie ?

— Du pouvoir acheté avec du sang.

— Acheté. Oui, je suppose que c’est ce que tu peux savoir de mieux. Mais acheter n’est pas le mot. Il ne s’agit pas d’acheter au sens où les marchands achètent avec leur argent. Ils séparent ce que l’on mérite de ce que l’on acquiert, et introduisent l’argent entre les deux de façon à ce que le prix puisse monter et descendre et perdre son rapport avec le travail. Si bien qu’il est possible d’être volé. Mais, pour ce qui est du sang, les prix ne changent pas.

— Mérité, alors.

— Pas davantage mérité, mon garçon. Parce qu’il est impossible de *faire* plus pour *gagner* plus. C’est là, en toi, c’est seulement là. En chaque être vivant, conformément à son sang. Le sang de la vie est un réseau, un filet que nous tirons derrière nous, et dans lequel nous prenons la vie du monde à mesure que nous avançons. Tout sang

vivant draine du pouvoir, et l'emprisonne, si bien que lorsque quelqu'un comme moi, quelqu'un qui sait utiliser ce pouvoir, répand du sang chaud, il peut changer les formes, il peut construire, il peut créer et tuer. Mais ton sang, Orem Hanches-Maigres, non. Oh ! tu interceptes la vie quand elle passe, bien sûr ! Le pouvoir coule en toi aussi bien qu'en n'importe qui. Mieux, même, car ton filet est grand, tu le traînes derrière toi, il s'étale autour de toi, draine vie et pouvoir pris aux autres et le canalise vers toi. Mais t'emplis-tu de pouvoir ? Y a-t-il pour autant davantage de force en toi ?

— Non ?

— Tu voles correctement la magie que contient le sang, mais c'est pour te vider. Cette magie retourne à la terre, et attend que l'herbe et les arbres s'en gorgent, que l'air la dissolve, que le bétail la mange, pour enfin se réinstaller dans le sang d'autres personnes. Tu ne peux pas t'en servir. Elle te traverse et disparaît.

— Jusqu'à quel point ?

— Tu as absorbé tout le sang d'un cerf en quelques instants, Hanches-Maigres. Et ça représente du pouvoir, crois-moi ! Tu n'as pas de limites. Sœurs, Sœurs, pas de limites pour toi, seigneur pêcheur, sinon la forme de tes filets, pas de limites, maître araignée, sinon l'emplacement de ta toile. Je t'apprendrai.

— Vous m'apprendrez quoi ?

— Comment placer ta toile. Comment gober le pouvoir où et quand tu le désires. Tu voleras pour moi, tu détruiras la magie partout où je te le dirai. Qui pourra me résister, alors ? Qui viendra rivaliser avec Verre-au-Gibet ? Défiez-moi, vous tous, et mon Éponge, mon Orem Hanches-Maigres se glissera jusque dans votre cœur et vous laissera tout desséchés.

— Pourquoi vous ?

— Parce que tu es venu vers moi. Ce n'était pas un accident. Le pouvoir vient à toi, et tu vas au pouvoir. Je suis le plus grand des savants docteurs de la rue des Magiciens. Tu es venu vers *moi* à cause du pouvoir. Oh ! c'est un risque que je prends, un sacrifice que je fais ! À quelle vitesse apprendras-tu ? Jusqu'au moment où tu sauras te contrôler, il n'y aura plus de magie sous mon toit. Tu es un danger pour moi. Si tu deviens trop dangereux, je te tuerai, bien sûr. Alors tâche d'apprendre vite, mon garçon. Tâche d'apprendre vite !

— J'apprendrai.

— Toute ma vie j'ai lu des histoires d'Éponges, mais jamais je n'aurais pensé en vivre une un jour. Suis-moi, mon garçon. »

Il fut aussi difficile de sortir que d'entrer, mais Orem ne cherchait plus à graver l'itinéraire dans sa mémoire. Il avait atteint l'Inwit qu'il avait rêvé de voir, l'Inwit de l'ancienne magie qui datait d'avant Dieu.

Ils aboutirent enfin dans une maison plongée dans l'obscurité, et

distinguèrent au loin la silhouette des deux tours. « La porte de l'Ouest, dit Verre-au-Gibet. Beauté l'a fermée un an seulement après le départ de Palicrovol. Mais elle ne s'appelait pas vraiment la porte de l'Ouest, pas même à cette époque-là. Avant Palicrovol, c'était la porte principale de la ville. L'Empreinte de la Biche, tel était son nom, et la ville ne s'appelait pas Inwit, autrefois, mais Espoir du Cerf. Espoir du Cerf, parce que l'on allumait les chandeliers à cent branches dans le salon des grandes maisons bien avant que les sept cercles n'aient été gravés sur la porte de Dieu. Et ils n'allaient pas au grand temple, alors. Les pèlerins se rendaient rue du Sanctuaire, pour voir le petit arbre brisé qui ne mourra pas. Même Palicrovol, qui se prend pour un Homme de Dieu, même *lui* sait la vérité. Crois-tu qu'il aura oublié dans trois cents ans qu'il a renié le Cerf ?

Le magicien l'envoya ensuite attendre dans la rue tandis qu'il utilisait la magie pour dissimuler l'entrée du passage. Il l'envoya en lui donnant cet avertissement : « Tu n'as pas de laissez-passer, n'essaie pas de t'enfuir. » Mais Orem n'avait aucune envie de s'enfuir. Tandis qu'il patientait dans la rue enténébrée, son cœur ne tenait plus de joie. Espoir du Cerf, l'Empreinte de la Biche. L'arbre brisé qui ne mourrait pas. La rue du Sanctuaire. La ville d'avant Dieu se rapprochait. C'était la ville qu'il était venu chercher.

16. Le goût du pouvoir

Comment Orem apprit l'existence de la mort qui grignotait le cœur du monde.

CHEZ LE MAGICIEN

Comme tous les sorciers d'Inwit à cette époque, Verre-au-Gibet habitait rue des Magiciens. De l'extérieur, sa maison avait l'air plutôt banale et modeste. Elle avait pour toute enseigne un fer à cheval accroché à un clou, car elle avait jadis abrité un forgeron. Ses gonds étaient en si triste état que les portes paraissaient plus appuyées que véritablement fermées, et qu'un volet battait dans le vent qui gémissait le long de la rue. Le porche était recouvert d'une poussière à laquelle nul semblait n'avoir touché depuis des années. Le magicien parut pourtant ne rien remarquer d'anormal en montant les marches du perron, puis en ouvrant et en poussant la porte.

« Entrons entrons entrons », souffla-t-il. Orem entra en se baissant pour éviter une toile d'araignée lourdement chargée dont l'acariâtre maîtresse paraissait leur tenir rigueur d'avoir été dérangée.

« Une lampe une lampe », dit-il, cherchant à tâtons dans le noir.

« Qu'est-ce que c*'est* que cet endroit ?

— Le paradis sur terre, le doux foyer, le gardien du cœur, le havre du repos et du réconfort. En un mot, mon domicile. »

Verre-au-Gibet trouva une allumette. Il la gratta une fois, deux fois ; elle refusait de s'enflammer. Les allumettes étaient sous un charme, tout le monde le savait, et Orem comprenait désormais pourquoi sa mère l'envoyait promener chaque fois qu'elle devait rallumer le feu dans la cuisine. Verre-au-Gibet laissa choir ses allumettes. « Il va falloir t'apprendre très vite, décidément. »

Il alluma une flamme sans s'aider de la magie. « Silex et acier, pierre et minerai, oui oui oui, voilà. » Verre-au-Gibet se révéla beaucoup plus maladroit que Braisy. Il réussit enfin à faire jaillir une

étincelle, puis une flamme minuscule, non sur de l'ouate, mais sur un bout de papier. Brûler du papier était un acte qu'Orem n'avait jamais vu commettre auparavant. Le papier était beaucoup trop précieux, à la Maison de Dieu de Rive-du-Banning. Cela produisit pourtant un peu de lumière, et Orem examina la pièce pendant que Verre-au-Gibet allumait la lampe.

C'était une pièce exiguë et encombrée, avec des objets entassés en un irrémédiable fatras sur des étagères qui s'affaissaient tout le long des murs. Il y avait d'autres amas d'objets à même le sol ainsi que sur les marches d'un escalier étroit et raide qui conduisait vers une pièce à l'étage. Trois volumineuses barriques reposaient contre le mur nord, exemptes de toute marque, quoique humides et moussues. Et une épaisse couche de poussière recouvrait toutes choses.

« Est-ce là ce que vous avez pu trouver de mieux comme logement ? » demanda Orem.

Verre-au-Gibet le fixa d'un air chagriné. « Ça n'a pas cette allure-là, d'habitude. Mais *tu* es là, et je vais devoir renoncer pendant quelque temps aux commodités dont je bénéficie d'ordinaire. » Alors qu'il parlait, la lampe s'éteignit une fois de plus. « Bon sang, mon garçon, tu ne veux pas passer au premier, que je puisse faire tout ça convenablement ? »

Dans le noir, Orem trébucha jusqu'à l'escalier qu'il monta à quatre pattes à travers les toiles d'araignée. Puis il prêta l'oreille aux allées et venues de Verre-au-Gibet, en bas. Un feu crépita bientôt dans l'âtre, malgré l'absence d'âtre dans la pièce quelques instants plus tôt. Et il pouvait entendre Verre-au-Gibet passer d'une pièce à l'autre, ouvrir et fermer des portes, alors qu'il n'y avait qu'une seule pièce auparavant. La magie transformait cet endroit en palais. Une Éponge le renvoyait à sa décrépitude. Le magicien n'avait jamais voulu s'encombrer des contraintes domestiques ordinaires qu'imposait la réalité, alors qu'il vivait dans la magie tout le reste du temps.

Il entendit ensuite parler Verre-au-Gibet. « Je n'ai pas pu m'en empêcher ! » disait-il d'une voix plaintive. Puis… était-ce le murmure d'une réponse ? Personne n'était entré avec eux. Orem attendit, cherchant à surprendre un mot ou un bruit puis, au bout de ce qui lui sembla des heures, il commença à perdre patience.

« Verre-au-Gibet !

— Ne descends pas l'escalier ou je te casse la tête !

— Je ne descends pas ! Je n'ai pas bougé !

— Très bien ! C'est la seule chose qui te permet d'être encore en vie !

— J'ai faim ! Il fait noir, ici ! »

À l'étage inférieur, un couvercle de tonneau fut remis en place à coups de maillet. Orem entendit bientôt les pas du magicien dans

l'escalier. Au début, un tapis recouvrit les marches puis, brusquement, le bruit de pas se métamorphosa en un claquement de cuir contre du bois brut. « Puissent les os de tes ancêtres se transformer en champignons ! » La voix était douce mais distincte, car la tête du vieux magicien se trouvait maintenant au ras du plancher. Il éleva sa lampe pour éclairer le réduit du premier étage.

— Oh ! quelle tristesse ! » fit le magicien.

Orem acquiesça en silence. Encombrée, dégoûtante, emplie d'une odeur de pourriture, la pièce était loin d'être aussi convenable que celles de *La Bêche et la Tombe.*

— Tiens », dit Verre-au-Gibet en lui tendant un bout de pain desséché.

« C'est tout ce que j'aurai à manger ?

— C'était une colombe rôtie quand je l'ai fait apparaître en bas. Que puis-je faire pour l'empêcher de devenir autre chose en ta présence ?

— Je n'y peux rien non plus, dit Orem. Mais je ne peux pas vivre avec rien que ça.

— Alors dépêche-toi d'apprendre. J'étais préparé au danger que tu représentais, mais pas aux simples inconvénients ! »

Verre-au-Gibet fourragea dans le bric-à-brac et en retira un matelas râpé, à la toile déchirée au milieu. « C'est le mieux que je puisse faire, dit-il. Mais tiens, voilà pour toi. Jusqu'à ce que tu apprennes.

— Mon lit, ça ?

— Jusqu'à ce que tu apprennes, espèce de calamité ambulante ! Ne te plains pas, alors qu'il ne s'agit que de ta faute flatulente !

— Apprenez-moi, alors !

— Je ne peux pas t'*apprendre,* ce n'est pas si simple que *ça* ! fit Verre-au-Gibet en claquant des doigts sous le nez d'Orem. Je peux seulement donner des conseils, des réponses à tes questions, des informations – mais *apprendre,* c'est ton travail. C'est à l'intérieur de toi, il faut que tu parviennes à le reconnaître et à le contrôler. Comment pourrais-je *t'apprendre,* je n'ai jamais été une Éponge !

— Peu importe ce que vous voulez faire. Mais faites-le tout de suite !

— Une petite peste autoritaire, hein ?

— J'ai seulement très faim. »

Le magicien le fit s'allonger sur le plancher, un tas de chiffons en guise d'oreiller. Puis vinrent des ordres étranges ; écarte les doigts, ferme les yeux, et dis-moi de quelle couleur est l'air au-dessus de ta tête. Essaie, si tu peux, d'entendre pousser ma barbe. Oui, écoute, tends tes doigts, essaie de goûter la sueur à l'intérieur de tes yeux.

Orem n'en comprit aucun. « Je ne peux pas », marmonna-t-il.

Le magicien ne lui prêta aucune attention, et poursuivit : « Tu dors, endormi là, tu m'écoutes, tu dors aussi longtemps que tu te crois éveillé, et ne te réveilles qu'au moment où tu t'aperçois que tu dors. Sens comme l'air se réchauffe, sens-le dans ta nuque, regarde le soleil qui brille, examine-le avec l'endroit si tendre derrière tes genoux, il y a là des yeux secrets, regarde comme c'est blanc à cet endroit. »

Il y avait quelque chose d'irrésistible dans le rythme des paroles du vieil homme, dans leur cadence évoquant tantôt la prière et tantôt le chant, et quelquefois même le jappement d'un chien. Orem sentit la confusion gagner ses sens. Il cessa de voir à travers ses yeux, et pourtant demeura doué de la vue ou de quelque chose qui s'en approchait. Une grisaille flotta tout autour de lui, semblable à la brume de la veille. Il perçut la bruyante précipitation du temps. Il ne sentait plus ses doigts à l'aide de quelque mécanisme intérieur, mais les goûtait plutôt ; sa langue le brûla, puis devint froide, puis se dessécha et rétrécit jusqu'à ce qu'il oublie ce qu'était une bouche, ce qu'était une langue, et même ce qu'était Orem.

Orem essaya de parler et son genou fléchit, mais il sentit cela comme une explosion de lumière dans la poitrine. Il essaya de bouger la main et un fredonnement aigu monta de sa gorge, qu'il perçut comme un poids énorme écrasant ses testicules, et la douleur lui arracha des larmes.

Puis quelque chose, un ordre quelconque qu'il avait inconsciemment donné, fit fléchir l'ensemble du brouillard gris qui l'entourait. Il ne savait pas ce qu'il était en train de faire, mais là ! ça revenait, oui, et ça revenait encore. Comme des spasmes. Il apprit à plier tout ce gris encore et encore, à le tirer, à le haler vers lui, à soutenir la pression. Cela glissait, cela faisait des écarts, il se sentit fatigué et éprouva sa fatigue comme un vert sombre dans ses cuisses, mais il savait que c'était là ce qu'on attendait de lui. Tiens ceci, tire-le en toi et retiens-le et retiens-le et retiens-le.

Et il put alors ouvrir les yeux et voir, non un vieillard brandissant une lampe vacillante dans un réduit à l'étage d'une propreté douteuse, mais un jeune homme, blond et beau, l'homme que son père aurait voulu qu'il soit et qui ne tenait pas une lampe dans ses mains, mais une minuscule et resplendissante étoile. La pièce n'était pas davantage exiguë et crasseuse ; il gisait dans un lit à l'intérieur d'une pièce plongée dans l'obscurité et décorée de lourds panneaux d'acajou ciselé et de brunes tapisseries de brocart et le superbe jeune homme dardait sur lui des yeux à la pupille de diamant.

« Ceci est ma demeure, Orem, quand tu le permets », déclara le porteur d'étoile, l'amant aux yeux de gemmes.

Puis tout ceci fut trop fort pour lui, et Orem sentit quelque chose se rompre dans son corps, et le gris jaillit de lui et ses sens se mirent à

voleter follement à travers la pièce et à travers l'espace intérieur de son crâne. Il se tordit sur sa couche misérable jusqu'au moment où il retomba enfin doucement en lui-même à la façon d'une araignée, épuisé, et de nouveau entouré par la décrépitude. Le vieil homme hocha la tête. « Pas mal, pour une première fois. Tu le feras de mieux en mieux avec le temps. Si tu y survis. »

Il acquit adresse et force, jusqu'au jour où, après quelques semaines, il se montra capable de contenir le brouillard dans les limites de sa peau durant les heures où il veillait, ce qui soulagea considérablement le magicien. Ils pouvaient dorénavant partager leurs repas. Au bout de deux mois, cela se transforma en réflexe, et il contrôla son pouvoir jusque dans son sommeil. Sauf de temps en temps, lorsque cela lui échappait des mains et qu'il ne s'éveillait plus dans un lit moelleux mais sur le matelas. Il parla de ces défaillances à Verre-au-Gibet, mais le magicien haussa les épaules, et un éclair traversa ses yeux adamantins. « Tu mouillais probablement ton lit, aussi. »

LES FEMMES DE LA FAMILLE DU MAGICIEN

« Mes barils de saumure semblent t'avoir accroché l'œil », dit le magicien un soir qu'ils lisaient dans sa bibliothèque.

« Vous devez… aimer particulièrement les conserves », risqua Orem.

Verre-au-Gibet sourit, de son sourire éclatant et magnifique. Puis il souleva un couvercle à l'aide du levier posé sur la barrique de gauche. « Voilà ce que j'aime le plus au monde, dit le magicien. Et ce n'est pas la magie qui le retient, non, pas du tout. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle cela n'a pas été anéanti quand tu es entré ici avec toute ta lourdeur pour tout mettre sens dessus dessous. C'est exactement ce que cela parait être. » Le couvercle sauta avec un bruit mouillé. Orem se leva pour regarder. Ce n'était ni un melon confit, ni des oignons, ni même – contrairement à la première impression – un simple chou. Car le magicien plongea la main à l'intérieur et la retira garnie d'une poignée de cheveux suivie de la tête ratatinée d'une femme.

Tête, cou, épaules nues. Les paupières pendaient, molles, la bouche tombait, la peau était fripée comme celle de raisins vieux d'un siècle, et toute blanche. Blanche comme un œuf de dinde, blanche comme l'œil d'un poisson aveugle dans les grottes sous le mont de l'Eau.

« Mon amour, ma vie, ma bien-aimée, ma femme. Celle que j'aime entre toutes. Un peu de poussière de la poche à ma ceinture, un peu de poussière de son sang, voilà – une pincée, à peine, juste une

pincée, et regarde, regarde. » La poudre noirâtre tomba en pluie des doigts de Verre-au-Gibet, et Orem vit le corps frémir sous la main du magicien. Les yeux palpitèrent et s'ouvrirent mollement.

« Nn, fit le cadavre.

— Ma dame, dit Verre-au-Gibet.

— Nnnn.

— J'ai un apprenti maintenant, et il désire te voir.

— Nnnn.

— À sa façon, c'est un brave garçon. Il n'a aucune tenue, il mange comme un cochon et sent plus mauvais, et il n'y a aucun autre remède que le bain, car les incantations glissent sur lui comme la pluie sur de la graisse. Mais ah ! il a un cœur tendre ! Crois-tu qu'il serait ému par ton histoire, mon amour ? »

La voix n'était toujours qu'un gémissement, mais Orem réalisa que la langue flasque tentait d'articuler ; il y avait des mots. Peut-être avait-elle dit « Laisse-moi dormir ». Ou « Si profonde mort ». Difficile à dire. Et Verre-au-Gibet ne fit que hocher la tête.

— Venir d'aussi loin, parcourir un chemin si long et si fatigant, hein, mon amour ? Et quoique le voyage soit long, tu sais pourtant que je t'aime toujours. Cela doit t'être un réconfort dans la mort, comme ta compagnie m'en est un.

— Nnnn », fit la tête en conserve. Un jet de bile sortit de la bouche, et tout redevint mou. Le magicien replongea doucement la tête dans le tonneau. Quand il se tourna vers Orem, ses yeux étaient semblables à des émeraudes, verts comme les mousses sur les barriques.

« T'ai-je dit que je suis le plus grand magicien d'Inwit ? C'est vrai, mais il y a peu de gloire à cela, peu de gloire. Crois-tu que la reine Beauté me permettrait de rester si elle savait ma force ? Un magicien fort n'est pas obligé de laisser mourir sa femme et ses filles de quelque maladie ridicule. Il n'a pas à les regarder s'étioler jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Un magicien fort n'est pas sensible au point de les laisser mourir avec tout leur sang. Sleeve ne l'aurait pas fait, tu sais. Sleeve aurait prévu leur mort, et il leur aurait tranquillement soutiré leur sang pendant qu'elles vivaient et qu'il contenait encore du pouvoir bien chaud. Mais j'ai fait comme une sorcière, j'ai attendu et je l'ai pris froid. Du sang mort, du sang trouvé. Réduit en poudre, là, et contenant encore juste assez de pouvoir pour les ramener de temps à autre, pour la conversation. » Des larmes coulèrent sur ses joues. « Je sais que je pleurniche, mais je ne cacherai pas mes sentiments à mon disciple. Oh ! Hanches-Maigres, mon compagnon, mon camarade ! ma femme était la plus belle des dames de pouvoir, à part Beauté elle-même, mon épouse était splendide, et sa beauté ne fut même pas amoindrie quand elle se répartit entre mes filles. Regarde-les ! »

Verre-au-Gibet fit sauter les deux autres couvercles et en tira ses filles ; Orem les regarda, bien qu'il n'en eût aucune envie.

« Regarde le dessin de cette poitrine. Elle tombe, maintenant, mais tu peux l'imaginer ! »

Orem ne le pouvait pas, mais il murmura son assentiment. La fille lui semblait tout aussi vieille que la mère, car la saumure avait accompli le travail que les ans n'avaient pu mener à bien.

« Des cheveux dorés, ceux de sa sœur tout noirs, comme le jour et la nuit marchant à travers la ville. Je n'ai pas eu à jeter de charmes pour les rendre belles – elles l'avaient en elles, elles *l'étaient*. Et ah ! l'homme qui me supplia de les lui abandonner ! Mais je les gardais pour un meilleur amant que le premier venu ! » De nouveau, des larmes lumineuses coulèrent des yeux d'émeraude. « Je les gardais pour la Mort, qui se glissa sous mon toit et les séduisit tandis que je regardais, impuissant. Elle les a brûlées et ravagées sous mes yeux. Mais j'ai assez de pouvoir pour les réveiller. Tu as vu !

— Oui, dit Orem.

— Oh ! par le Cerf, par les Sœurs, par ce Dieu exécrable qui a brisé notre pouvoir et qui nous a parqués, si seulement je savais ce que savaient les maîtres ! J'ai tué ce cerf dans la tour, et mes concurrents vont imaginer en voyant le corps que j'ai plus de pouvoir qu'eux – mais je ne sais pas me servir de ce sang, je ne sais faire que des tours idiots pour rendre invisible, et je pourrais le faire avec des moutons ! J'ai pris le sang du cerf, et qu'ai-je accompli ? De nouveau, ma faiblesse m'est prouvée. » Il déambula jusqu'à l'escalier, tonitruant pour lui-même. « Le plus fort de tous, et cependant si faible, si faible ! Je n'ai pas pu les sauver. » Il referma les tonneaux, tapotant les couvercles en place. « Ma vie est là, à se flétrir dans la saumure. Mais tes talents me permettront de devenir le plus fort d'Espoir du Cerf, le plus grand de tous. Et pourtant. »

Orem ne dormit pas longtemps cette nuit-là. Il s'éveilla mal à l'aise et sur son matelas, non dans sa chambre aux parois d'acajou. Dans son rêve, la tête en conserve de la femme du magicien l'avait appelé, et il alla donc vers elle, incapable de lui résister.

Une faible lueur diffusait dans la bibliothèque, issue de ce vert visqueux et luminescent qui poussait sur les tonneaux. Il s'assit sur une pile de rebuts dans la pièce envahie par le fouillis et dépouillée de sa magie. Il observa…

D'abord, ce fut le tonneau qui contenait l'épouse du magicien qui se mit à frémir, puis les autres suivirent, comme si les corps qui se trouvaient à l'intérieur étaient agités de convulsions muettes, faisant osciller les barriques et clapoter l'eau. Puis l'un des couvercles sauta bruyamment ; un autre se fendit par le milieu ; le troisième fut aspiré à l'intérieur du tonneau, et l'eau l'engloutit peu à peu à mesure qu'il

s'enfonçait.

Dans le rêve, il n'y avait eu aucun danger, mais la peur tenaillait maintenant Orem. Les choses mortes se devaient de rester tranquilles, chacun savait cela. Mais seul un imbécile refuse d'entendre l'appel d'un mort. Il resta donc, et regarda une main émerger d'un tonneau, puis du deuxième, puis du dernier. Des mains aux doigts fins le long desquelles dégoulinait une lumière verte qui s'acheminait vers les poignets avec des lenteurs de chenille, puis tombait goutte à goutte dans l'eau.

« Ne me faites pas de mal », murmura Orem. Toutes les mains se tendirent soudain vers lui. Il tressaillit et fit appel à son pouvoir de négation pour tenter de les stopper, mais il ne s'agissait pas de magie, pas de cette magie achetée avec le sang qu'une Éponge pouvait absorber. Les mains ne furent pas même perturbées par son effort le plus violent. Elles passèrent par-dessus le rebord des tonneaux et commencèrent à écrire dans la pellicule grasse et verte. Orem distinguait les lignes noires dans la lumière verte, chacune des femmes écrivant un mot à son tour, chacune d'elles vibrant tout entière, comme animée par une force impossible à maîtriser.

« Sœur », écrivit l'épouse.

« Dieu », écrivit la fille aux cheveux sombres.

« Corne », écrivit la fille aux cheveux clairs.

Puis plus vite, tandis que les mains prenaient de l'assurance :

Sœur / Dieu / Corne
Esclave / Patrie
Tu
Dois
Sauver / Venir

Les mains tremblèrent ensuite violemment, fendirent l'air pour retomber dans l'eau à grand bruit, remontèrent, sans cesse réaspirées vers l'intérieur, comme si elles luttaient pour en écrire davantage ou même pour s'extraire totalement des tonneaux, et que quelque chose combattait avec la même vigueur pour les empêcher. La volonté d'écrire fut la plus forte ; les doigts inscrivirent en caractères à peine distincts des mots qui n'avaient de sens qu'une fois mis ensemble.

Laissez / Moisir

C'était terminé ; les mains retombèrent dans l'eau ; les couvercles se remirent rapidement en place ; celui qui était brisé sembla se réparer en se fermant. La couche de mousse commença à disparaître, les dernières lettres des derniers mots se fondirent dans un noir

uniforme. Orem prit la fuite vers le premier étage.

Sœur catin tu dois voir.
Dieu esclave tu dois servir.
Corne pierre tu dois sauver.
Laissez-moi mourir.

Il n'y comprenait rien, et resta toute la nuit allongé, entre le sommeil et la veille, pour chercher à comprendre, pour chercher à ne pas penser du tout. Si le dernier message émanait de la femme du magicien s'exprimant en leur nom à toutes les trois, lequel des messages venait en premier ? Ou n'avait-ce absolument aucun sens ? Qui était capable de soulever les mains des morts alors même que le pouvoir d'une Éponge avait volé toute magie ?

Ce n'est qu'aux premières heures de l'aube qu'il songea à effectuer l'opération la plus évidente, la plus naturelle : il additionna les mots en haut, il les additionna en bas, en les considérant aussi bien comme des colonnes que comme des lignes. La somme supérieure des lignes disait-*Palicrovol.* La somme inférieure disait *Beauté.* Et de quelque manière qu'il les additionnât, les colonnes disaient *Donne tout, ne reçois rien.*

FARCES

Orem passa tout l'hiver et le printemps à apprendre comment utiliser ses nouveaux sens. Il n'avait aucun langage pour décrire, fût-ce pour lui-même, ce qu'il ressentait, aussi adapta-t-il le vocabulaire dont il disposait. Quand il me le décrivit, il n'en eut que pour les langues et les saveurs, les piqûres d'épingle et les coup » de matraque, bien qu'il passât d'ordinaire ses séances immobile comme un mort sur sa paillasse.

Vers la fin du printemps, Verre-au-Gibet convint qu'il était prêt à commencer de mériter son gite et son couvert. Il commença donc à se couler au-dehors, s'orientant dans la rue des Magiciens. Il découvrit chaque fois la magie des autres enchanteurs comme s'il s'agissait d'un feu minuscule, brûlant ou froid suivant la nature de leur pouvoir. Et il les goûtait, les piquait, ou quelque autre verbe inadéquat pour désigner ce qu'il faisait, et tout le pouvoir acquis par le sang disparaissait.

Dès le début, l'expérience fut couronnée de succès.

« Orem ! Mon Hanches-Maigres ! Tu aurais dû les entendre gémir ! D'un bout à l'autre de la rue des Magiciens ! Deux bâtiments soutenus par la magie se sont effondrés. Un vieux magicien qui ne restait vert qu'à force d'incantations sera incapable de retourner rue

des Putains avant des années. Et impossible de savoir à l'avance si un charme aura ou non de l'effet ! Tous ces rats et ces moutons dont le sang a été versé pour rien cette semaine… ah ! si seulement tu pouvais entendre leurs égorgeurs se lamenter ! Dans les tavernes où nous nous retrouvons, je les écoute, et je me plains avec eux. Ils croient quelquefois que les Hommes de Dieu ont dû découvrir une terrible incantation. Et quelquefois ils se disent que c'est la reine qui les remet à leur place, encore qu'il y ait longtemps qu'elle ne se soit pas inquiétée plus que cela de nos misérables pouvoirs. D'autres pensent aux Douces Sœurs ; le temps serait venu pour les femmes de prendre le pouvoir de par le monde. Aucun d'entre eux ne se doute, aucun d'entre eux ne se risque à rêver qu'il y a, dans la minable échoppe de forgeron qui me sert de maison, une Éponge que j'ai moi-même découverte et entraînée !

— Alors ça a marché ? demanda Orem.

— Assez. Un assassinat avait été organisé à la Grande Bourse, un meurtre payé très cher, et d'avance – est-ce toi qui l'a empêché ?

— Je ne sais pas. Il y en avait un, loin. Je ne peux pas distinguer de quoi il s'agit.

— C'était du poison. Tu as tué le pouvoir qu'il contenait, mais pas le goût. Heureusement, l'assassin s'est donné la mort avant de révéler le nom de son employeur – un type digne de confiance, chose assez rare par les temps qui courent – mais je te garantis que je connais un magicien qui a vu la mort de près pendant d'interminables instants angoissés.

— Qui était-ce ?

— Moi. Je crains que tout ceci ne se termine pas très bien si tu n'apprends pas à faire la différence entre leur magie et la mienne. »

Ils revirent donc en détail tout ce qu'avait accompli Orem, et Verre-au-Gibet exhiba tous ses tours et tous ses pouvoirs, et Orem apprit progressivement à distinguer entre la magie d'Untel et celle de tel autre d'après le goût, la texture ou la couleur de leurs flammes respectives.

Voilà pourquoi le premier contact qu'il eut avec la reine Beauté se fit par l'intermédiaire de sa magie.

COMMENT OREM COMBATTIT LA REINE POUR LA PREMIÈRE FOIS

L'automne était déjà bien avancé, et Orem errait ici et là, suivant tous ses sens là où ils le menaient. Il savait désormais quels points lumineux étaient des hommes et lesquels étaient des femmes ; il avait déjà appris la différence entre la blancheur d'un homme en état de veille et l'argenté éclatant d'une âme endormie. Il avait également appris que les choses restaient sur les lieux où elles avaient été faites

bien après le départ des hommes qui en avaient été les acteurs, de sorte qu'il pouvait goûter une longue histoire d'amour-passion et distinguer un colt rémunéré, qu'il pouvait humer la différence entre une maison remplie d'amour et une autre où il n'y avait que de la haine, et qu'il pouvait sentir dans la terre quel type d'homme avait emprunté une porte particulière. Il y avait les feux des magiciens, dont il reconnaissait maintenant les œuvres avec aisance ; il y avait les étendues d'eau amère où les Hommes de Dieu construisaient des îles dans la douceur environnante. Orem pouvait suivre la vie du monde comme s'il s'était agi d'une carte étalée devant lui. Il triomphait si facilement des autres magiciens que ce n'était plus du sport. Dans la froidure d'un après-midi d'automne où il s'ennuyait, il se mit à rechercher le roi Palicrovol. C'était un jeu, pour voir s'il était capable d'égaler, avec ses faibles moyens, l'Œil qui Scrute de la reine.

Il trouva d'abord le fleuve et entreprit d'en remonter le cours, examinant la moindre étincelle d'esprit qui, toujours, s'avérait être un paysan descendant le cours d'eau. Il lui fallut chercher un long moment avant d'arriver à la première ville, et il ne réalisa qu'alors à quel point le Burland était vaste. Il avait habité Inwit trop longtemps et en était venu à croire, comme tant de ses citoyens, que la capitale représentait une bonne moitié du monde, et que tout ce qui restait à l'extérieur était tout petit et tout près. Mais c'était fort loin, et s'il continuait ses recherches en remontant le fleuve avec autant de paresse il mettrait une semaine à atteindre Rive-du-Banning.

Il s'éleva donc dans les airs pour voir s'il pouvait percevoir les choses d'en haut, à la façon d'un oiseau. Au cours de sa montée, l'océan de douceur dans lequel il avait toujours évolué s'interrompit brusquement, et il ne fut plus réduit à voir confusément et à humer faiblement comme avant, mais eut l'impression de pouvoir sentir toutes choses à jamais. Toutefois, partout où il replongeait vers le bas, il retrouvait cette douceur étendue comme une nappe de brouillard sur la ville, qui le ralentissait et obscurcissait tout ce qu'il regardait.

Il chercha de quoi il pouvait s'agir, se demandant s'il existait une quelconque division de l'atmosphère, ou si sa vision magique s'améliorait là où commençaient les nuages. Mais la douceur restait trop bas, ne s'élevant jamais au-dessus du toit du plus haut des bâtiments… et soudain Orem comprit. La douce mer de brouillard n'était pas naturelle du tout. C'était l'Œil qui Scrute de la reine Beauté. C'était sa magie, qui s'insinuait partout. Bien sûr, elle ne se souciait pas d'en assurer la permanence beaucoup plus haut que les endroits où un homme était censé aller. C'étaient les hommes qu'elle entendait espionner.

Est-ce qu'elle me voit ? Ou est-ce qu'une Éponge absorbe la magie de la reine Beauté ? Il plongea audacieusement dans la brume

douceâtre et, au lieu de s'y déplacer, la goûta comme il goûtait le feu des magiciens. Il n'y avait pas de centre, pas de point remarquable à supprimer, mais il constata qu'il pouvait facilement en effacer de larges surfaces, comme s'il nettoyait la craie sur un tableau, sans aucun effort, et que ce qu'il nettoyait restait nettoyé.

Il fut d'abord inquiet de ce qu'il venait de faire. Sûrement, la reine Beauté allait remarquer cette lacune dans sa vision et viendrait pour le rechercher. Mais, alors qu'il réfléchissait étendu sur son lit et un peu nauséeux à cause de la peur, il s'aperçut que, s'il était capable de bloquer son Œil qui Scrute à des kilomètres d'Inwit, il devait pouvoir le faire ici de la même manière. Il se mit donc à l'œuvre, dégageant la rue des Magiciens de sa vision, puis l'éloignant de cette île amère qu'était le grand temple, et aussi d'autres lieux afin qu'elle ne puisse identifier une brèche comme étant le repaire de l'ennemi.

L'ennemi ? Suis-je l'ennemi de la reine Beauté ?

Il se rappela Palicrovol levant vers lui ses yeux d'or, à la Maison de Dieu de Rive-du-Banning. Avait-il alors, lui ou peut-être quelque dieu, appelé Orem afin qu'il menât précisément à bien ce travail qui consistait à aveugler la reine Beauté ? Il n'avait jamais entendu parler d'un magicien audacieux au point de s'attaquer à son Œil qui Scrute ; il n'avait même jamais entendu parler d'un magicien qui en comprenait le principe. Pour la première fois, il vint à l'esprit d'Orem que ce pouvoir d'Éponge lui avait peut-être été donné, non pour jouer des tours aux autres magiciens d'Inwit, mais pour défier la reine Beauté elle-même. Son père l'avait une fois trouvé en train de jouer aux petits soldats dans la boue – mais n'était-il pas capable désormais de servir le roi Palicrovol mieux que quiconque ? N'était-il pas capable, en vérité, de bloquer le pouvoir de la reine Beauté pour rendre ses hommes pleutres et permettre à l'armée du roi d'avancer contre une cité offerte, sans défense ?

Orem se mit à chercher Palicrovol sérieusement, planant au-dessus du nuage de la reine Beauté jusqu'au sommet où il trouva un endroit où sa magie étincelait, aveuglante. C'était là qu'elle assaillait les magiciens du roi, passait par-dessus leurs défenses, les transperçait en mille endroits, les abattait et les réduisait en miettes, comme une chatte mettant en pièces, par jeu, une fine feuille de papier tenue en l'air. C'était là que se trouvait le roi, unique point de vigilance et de lumière solitaire dans un océan d'amertume ecclésiastique lui-même encerclé par les murailles élégantes mais impuissantes érigées par les magiciens du roi. Palicrovol, le bon roi, qui continuait de payer pour un crime vieux de plusieurs siècles, et qui n'avait jamais fait rejaillir sur son peuple ses propres souffrances. « Peut-être puis-je te soulager un peu, une heure au moins, ou une nuit », déclara silencieusement Orem.

Mais avant d'agir, il se souvint de la reine. Elle était ce souffle muet derrière chaque orateur qui se taisait soudain, derrière chaque amant qui jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, derrière chaque penseur qui se mettait à fredonner pour éloigner une idée dangereuse. Il se souvint qu'elle avait été cette enfant désarmée violée sur le dos du cerf. Qui était-il pour juger qu'il fallait interrompre sa vengeance, qu'il était temps de faire éclater son pouvoir ?

Tu sais ce qu'Orem décida alors, Palicrovol. Tu te souviens de cette nuit-là. Un magicien entra soudain, le visage blanc de terreur, pour t'annoncer que la reine avait anéanti tous leurs charmes ; puis un second arriva, qui annonça que le pouvoir de la reine était lui aussi anéanti. Tu n'osais pas croire que la magie pouvait être si parfaitement détruite, jusqu'au moment où les démangeaisons de ton bas-ventre cessèrent pour plusieurs heures, où tes intestins depuis si longtemps bloqués se libérèrent et se remirent à fonctionner normalement, sans douleur, et où tu pus dormir sans rêver pour la première nuit depuis trois siècles. Alors, tu y crus.

Mais pourquoi Orem décida-t-il de combattre la reine ? Il ignorait qu'il était ton fils. Tu ne lui avais fait aucune gentillesse particulière. La reine ne lui avait fait aucun mal particulier. Mais, tout simplement, il y avait ceci : si Orem avait été vivant le jour où tu commis le viol d'Asineth, et s'il avait alors eu le pouvoir de t'arrêter, il l'aurait fait. Il était de ceux qui se rangent instinctivement du côté des faibles pour combattre les puissants. C'était sa façon d'être, il était né comme ça. Il n'avait pas comme toi la force de commettre les cruautés indispensables. Il défia donc la reine Beauté, en partie parce qu'il était vaillant et que la reine était son seul ennemi intéressant, et en partie parce qu'il avait pitié de son roi faible et abattu. N'oublie pas cela, quand viendra le moment de le juger. Il fut un temps où tu étais sans défense et où il te défendit.

Cette nuit-là, Orem attaqua sans répit, des heures d'affilée, ne se limitant pas à engloutir la magie autour de toi, mais couvrant lui-même une aire aussi vaste que possible, repoussant la vision de la reine dans l'espoir de la désorienter, de distraire son attention, et de t'acheter un surcroît de temps. Il ne comptait nullement la mettre en difficulté au château, car son pouvoir était exclusivement négatif – il ne pouvait rien faire pour nuire à sa personne. Mais il pouvait ruiner son œuvre, et il défit donc la trame de ses rets aussi longtemps qu'il en eut la force cette nuit-là.

Il finit par s'endormir, épuisé. Et au bout de plusieurs heures de recherches la reine Beauté te retrouva, Palicrovol, et tes souffrances reprirent de plus belle, encore plus vives qu'avant, et bon nombre de tes magiciens moururent. Orem était jeune, et il ignorait jusqu'où pourrait aller sa colère, et que tu subirais le contrecoup de sa

vengeance fulgurante. Il supposait que tu devinerais ce qu'il était, et qu'elle se mettrait à sa recherche. Il a pourtant fallu que je te dise les choses. Mais tu compris ensuite que, si Beauté était en colère, cela voulait dire qu'il existait certaines forces capables de lui tenir tête, même une seule fois. Tu ignorais si l'un des dieux s'était libéré des liens dans lesquels elle les avait emprisonnés, ou si Sleeve était parvenu à s'échapper pour réaliser quelque prouesse, mais tu savais que c'était un bon présage, et qu'il te faudrait essayer une fois de plus d'amener tes armées aux portes d'Inwit. Reconnais-le, Palicrovol : c'est Orem qui t'a poussé vers la bataille finale avec la reine.

Quant à la reine… Je me souviens également de cette nuit-là au palais. Elle réveilla tout le monde par un tir groupé d'ordres impérieux. Les gardes furent sommés de veiller sur les murs, et Urubugala fut mis au supplice jusqu'à ce qu'il avoue ne rien savoir. Poltron se contenta de sourire en apprenant les nouvelles – elle savait qu'il ne détenait aucun pouvoir susceptible d'accomplir cela. Et Belette Bouche de Suie dit à la reine la vérité sans fard, comme à l'accoutumée :

« Vous vous faites vieille, et le pouvoir que vous avez acheté naguère est en train de se dissiper. »

Et c'est ainsi que tu te remis à réunir tes armées, et que Beauté commença à chercher un père convenable pour l'enfant qu'elle devait porter douze mois. Quand elle t'eut retrouvé, et après s'être assurée qu'aucun des dieux et aucun de tes amis ne s'étaient évadés, elle ordonna aux Douces Sœurs de tisser pour elle un rêve sur leur métier depuis longtemps inutilisé. « Montrez-moi le visage du consort qui enfantera mon rejeton gorgé de pouvoir », ordonna-t-elle. Et les Douces Sœurs… Elles savaient quel visage lui envoyer en rêve.

LA BLESSURE DU CERF

Il aurait volontiers fait la grasse matinée, mais Verre-au-Gibet l'éveilla juste après l'aube. « Qu'est-ce que tu as fait ? » demanda le magicien sur un ton autoritaire.

« Fait ?

— La maison a tremblé la nuit dernière, et j'ai été réveillé ce matin par les cris de cent mille oiseaux. J'ai regardé par la fenêtre et le ciel en était rempli ; ils tournoyaient et virevoltaient, puis ils se sont soudain dispersés pour s'envoler au loin, mais tous ont plongé et survolé cette maison. Était-ce vrai, ou n'était-ce qu'une vision ? Les as-tu appelés ?

— Je ne sais pas le faire.

— Non, c'était une vision, je le sais. Je *reconnaîtrais* la magie, il est impossible que je me méprenne *là-dessus.* Ne sens-tu pas comme le

plancher tremble ? »

Oui, il y avait un bourdonnement bas, très bas, qui l'ébranlait dans son lit. Il avait peur, maintenant, en se remémorant sa bravoure insensée de la nuit précédente. Il n'osa pas laisser Verre-au-Gibet ignorer ce qu'il avait fait, et Verre-au-Gibet était de toute façon le seul à pouvoir lui dire ce qu'il devait faire à présent. Il lui raconta donc le combat qu'il avait mené la nuit précédente, contre la reine Beauté et pour Palicrovol.

« Oh ! Orem ! murmura Verre-au-Gibet. Tu as à peine assuré ta prise, et déjà tu cherches à monter trop haut ! Ne touche à rien de ce qui concerne la reine.

— Est-ce elle qui secoue la maison ?

— Non ! Non, pas la reine Beauté. Elle n'a aucun moyen de savoir où tu es. Il est déjà suffisamment grave qu'elle connaisse ton existence.

— Saura-t-elle que je suis une Éponge ?

— Elle saura qu'il se trouve tout à coup au Burland quelqu'un qui peut détruire ce qu'elle fait. Cela va l'inquiéter. Elle va chercher, elle va poser des questions, et elle va apprendre qu'ici, rue des Magiciens, d'autres charmes ont été rompus, et elle va commencer à s'interroger sur ce qui rôde dans le monde. »

Il marchait de long en large, martelant sa paume de son poing fermé. « C'est de la folie d'essayer de confronter son pouvoir à celui de la reine ! La reine pourrait nous écraser en un clin d'œil. Elle nous laisse vivre, nous autres magiciens, parce que nous sommes inoffensifs. Nous pouvons soigner les verrues et autres imperfections. Nous pouvons susciter les déclarations d'amour ou aider à se venger d'un ennemi, et nous pouvons jouer des tours ou commettre de petites indiscrétions. Nous pouvons même verser le sang chaud d'un cerf dans les murs de la ville et aller invisibles en plein jour lorsque cela nous arrange. Mais nous n'obscurcissons pas les cieux, et nous ne soulevons pas le cœur des populations dans la ville. Nous n'interrogeons pas les Douces Sœurs et nous ne faisons pas trembler la terre. Le cours du fleuve échappe à nos manipulations, et nous ne devons pas parler au vent, ni empoisonner le lait dans une poitrine, ni dessécher la semence dans les reins d'un homme. »

Orem ne formula aucune réponse car, juste derrière Verre-au-Gibet, piaffant sur le plancher, se trouvait un cerf à cent cors qui dressait fièrement son grand cou pour soutenir cette impossible masse. Verre-au-Gibet entendit l'animal presque au moment où Orem l'aperçut ; il se retourna, s'agenouilla, et dit : « Ô Cerf, pourquoi es-tu venu ? »

Le Cerf posa les yeux sur lui, mais ne fit pas un mouvement pour répondre.

« Es-tu réalité ou vision ? » s'écria Verre-au-Gibet.

Le magicien avait peur ; Orem, non. C'était la bête qu'il avait déjà vue dans les buissons de la rive du Banning tandis qu'il regardait sa mère se baigner. Il plongea son regard dans les yeux brillants et sut qu'il n'avait aucune raison d'avoir peur. Le Cerf n'était pas venu en colère. Orem rejeta ses couvertures et s'avança vers lui.

« Ne fais rien qui puisse l'effrayer, dit Verre-au-Gibet.

— Il n'est pas venu pour vous, dit Orem. Il vous pardonne les cerfs que vous avez saignés au-dessus des murs. » Orem pouvait maintenant distinguer les profondes palpitations du poitrail et la sueur qui trempait le cerf et semait le désordre dans son pelage.

Où es-tu allé ce soir ? Et en courant si fort ?

Orem s'agenouilla et tendit la main vers le sabot du cerf ; celui-ci donna volontiers sa patte au jeune homme ; mais elle n'existait pas, Orem ne sentait rien, il ne tenait strictement aucun poids. Sa main ne pouvait cependant pas se refermer, et une forte chaleur sombre diffusait le long de son bras. Le Cerf, immatériel en Inwit, s'incarnait dans la ville d'Espoir du Cerf.

« Pourquoi es-tu venu vers moi ? » demanda Orem d'une voix aussi empreinte de respect que celle d'un prêtre en prière.

« Silence ! » implora doucement Verre-au-Gibet.

Orem leva les yeux, et le Cerf baissa lentement la tête. Le poids de sa ramure était trop considérable pour être supporté par quelque cou que ce fût, mais ce cou le supportait pourtant. Le Cerf plia ses pattes postérieures et s'accroupit peu à peu, sa tête plongeant jusqu'à ce que les bois dansent devant le visage d'Orem, jusqu'à ce qu'une pointe unique acquière la tranquillité d'une montagne à l'endroit précis dont il lui était impossible de détourner les yeux. Et il regarda, et regarda encore, et regarda plus profondément, et vit :

Que les étoiles d'un firmament minuscule dansaient autour de ce cor. Qu'il tombait au milieu de ces étoiles, puis les dépassait, et que le bout de la corne s'agrandissait aux dimensions d'une lune, aux dimensions du monde entier. Puis il *fut* le monde et, le souffle coupé, Orem se rua plus bas, toujours plus bas, jusqu'au moment où tout se stabilisa d'un seul coup et où il se retrouva, tressaillant de surprise, suspendu dans le ciel au-dessus d'Inwit.

La ville grouillait de vie en dessous de lui ; des bateaux jetaient et levaient l'ancre aux appontements ; les gardes allaient et venaient au pas, un peu partout, tels des fourmis sur les murs de la ville. Mais ce n'était pas la vie de la cité qui lui conférait cet air de mobilité permanente. Car la ville se déconstruisait toute seule tandis qu'Orem regardait, comme si le temps se rembobinait, remontait vers le passé, d'un siècle, de deux… Le tracé des rues changea, de nouveaux bâtiments poussèrent et s'évanouirent, brèves ébauches de formes

remplacées par des constructions plus anciennes. Le grand temple disparut soudain, et le petit temple se modifia de sorte que toutes ses colonnes ne portaient plus le motif des septs cercles, puis le petit temple lui-même disparut et la ville prit une nouvelle tournure. La route du Roi vira à angle aigu vers l'est, et la porte principale de la villa fut la Trace de la Biche, la porte de l'Ouest, la Brèche.

Puis ceci passa à son tour ; les murailles s'effilochèrent, révélant des murs plus modestes qui se défirent eux aussi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de murs du tout, et pas davantage de château, sauf le minuscule vieux château à la pointe est de la colline de la cité du roi. Ceci s'attarda, resta stable un instant. Puis le château disparut aussi, il n'y eut plus rien que de la forêt, et il ne subsista d'Inwit que quelques centaines de maisons disposées en cercles concentriques autour de l'unique chapelle. Et les maisons devinrent de moins en moins nombreuses, et la chapelle rétrécit petit à petit, et Orem se remit à tomber, puis s'immobilisa au moment où il put voir les choses comme s'il planait à quelques mètres au-dessus du sol. Il n'y avait plus de village. Rien que la forêt, et une clairière avec une chaumière en son milieu ; et là où se dresserait le sanctuaire, il y avait un paysan en train de labourer son champ.

Sa méthode de labour était différente de celle du père d'Orem. Ici, le fermier lui-même tirait la charrue et sa femme la guidait, et le sillon qu'ils creusaient était mince et peu profond. C'était un travail pénible, et Orem comprenait pourquoi ils n'avaient qu'une si petite parcelle de terrain : il leur était impossible d'en cultiver davantage.

Quelque chose bougea soudain à l'orée du bois. Orem constata avec soulagement que le temps s'était remis à couler dans le bon sens et à la bonne vitesse. Un cerf bondit parmi les sillons, ses sabots s'enfonçant profondément dans le sol ameubli. Il avait peur. Derrière lui surgirent quatre chasseurs armés d'arcs et de piques, et accompagnés de chiens qui aboyaient furieusement contre le cerf. Celui-ci courut jusqu'au fermier, qui quitta le harnais de la charrue et tint quelques instants la tête de l'animal entre ses mains, puis la relâcha. Le cerf ne bougea pas. Il ne parut pas davantage avoir peur du fermier, et peut-être fut-ce là ce qui figea les chasseurs, éblouis par une telle merveille.

Le paysan leva la main, et le cerf s'éloigna d'un pas en direction de la forêt, de l'autre côté de la clairière. Les chasseurs s'ébranlèrent également, et les chiens bondirent en avant d'une seule enjambée. Le fermier baissa la main, et tous se remirent à attendre qu'il bougeât.

Le paysan se retourna vers la charrue. Il la souleva en dépit de son poids et la renversa devant les chiens de chasse. Puis, tremblant de la tête aux pieds, il s'agenouilla face au soc. Sa femme passa alors derrière lui, lui prit la tête entre les mains et l'aida à mettre son cou

sur la lame de la charrue. Puis ils s'immobilisèrent quelques instants, comme suspendus dans le temps. Au dernier moment, l'épouse retira ses mains, trop miséricordieuse pour accomplir une telle chose, et ce fut le fermier lui-même qui abattit violemment sa gorge sur le soc. Du sang gicla et Orem poussa un cri, traversé par une identique et effroyable douleur. La femme acheva ce que l'époux avait commencé ; elle guida sa tête, l'appuyant plus bas, plus bas, jusqu'au moment où le sang coula sans interruption, et où la lame eut pratiquement transpercé le cou.

Alors les chasseurs abaissèrent leurs arcs, et ils ne firent pas attention à la fuite du cerf vers les arbres. Ils n'eurent d'yeux que pour leurs chiens, qui se précipitèrent pour laper les ruisselets de sang sur le soc de la charrue. Les chiens furent frappés de démence après leur abominable festin ; ils se livrèrent à une sorte de danse ponctuée de hautes cabrioles, puis quittèrent joyeusement la clairière, retournant tout droit d'où ils étaient venus. Les chasseurs se mirent à genoux, la femme trempa son index dans le sang et esquissa le signe du cerf au-dessus d'eux. Les chasseurs s'éloignèrent, eux aussi gorgés d'allégresse.

La nuit tomba, la lune se leva. Le corps de l'homme resta là, disloqué sur la charrue. Le cerf revint dans la clairière. Il était cette fois accompagné de douze autres cerfs et de douze biches, et suivi par sept fois sept autres de ses congénères, et ils vinrent l'un après l'autre lécher la chevelure du fermier défunt. Quand ils eurent terminé, ils allèrent vers la femme du fermier, et le cerf que son mari avait sauvé lui offrit le cou. Elle empoigna alors un arbrisseau qui poussait près de sa chaumière et le brisa comme s'il s'était agi de bois mort bien que ses feuilles fussent bien vertes et gonflées de sève. Puis, avec l'extrémité pointue et griffue de l'arbre, elle déchira le ventre du cerf du poitrail au bas-ventre. Les entrailles de l'animal se mirent à pendre. Le cerf ensanglanté tituba vers l'homme pour s'allonger près de lui, et leurs sangs se mêlèrent sur la charrue.

La charrue se métamorphosa ensuite en radeau sous les yeux d'Orem ; la tête de l'homme et celle du cerf passaient par-dessus bord et plongeaient dans l'eau lumineuse. Le radeau avançait à contre-courant. Ou était-ce l'eau qui s'écoulait du corps brisé des deux animaux ? Le long des berges du fleuve, un million de personnes s'agenouillèrent et burent, une gorgée chacun, et s'éloignèrent en chantant.

Le radeau échoua enfin contre la rive. Les deux corps ressemblaient à des outres vidées, et nulle eau ne s'échappait plus d'eux.

Orem leva les yeux et vit, debout près des cadavres sur la berge, le cerf vivant et l'homme vivant, de nouveaux entiers, tous deux nus dans la clarté lunaire.

Orem respira profondément pour apaiser son cœur qui battait la chamade. Quelle vérité ceci contenait-il et, si c'était vrai, qu'est-ce que cela voulait dire ?

Un visage de femme apparut comme en guise de réponse. Orem n'avait jamais vu visage plus beau. Une face douce et aimante, implorante comme celle d'une vierge tragique s'étiolant par manque d'une vie d'homme pour se glisser en elle. Orem ne la connaissait pas, mais il la reconnut aussitôt. Un seul être au monde pouvait avoir semblable visage, et ce visage ne réclamait qu'un nom : Beauté. C'était la reine, et elle l'appelait, et une larme de joie perla dans l'un de ses yeux quand elle l'aperçut et qu'elle lui ouvrit les bras et qu'elle l'attira contre elle.

Puis la vision s'évanouit, brutalement, et Orem et Verre-au-Gibet se retrouvèrent seuls dans la mansarde.

« Avez-vous vu ? demanda Orem.

— Je t'ai vu t'agenouiller devant le Cerf, et il t'a offert ses bois, et d'un seul coup du sang s'est mis à couler d'une profonde entaille dans ta gorge, et je t'ai cru mort. »

Une entaille. Orem porta ses mains à sa gorge et oui, en effet, il y avait en travers de son propre cou une blessure longue, cruelle, mais depuis longtemps cicatrisée. « Je n'ai jamais été blessé à cet endroit.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu ce qui a conduit ce lieu à s'appeler Espoir-du-Cerf. Et ce à quoi correspond le sanctuaire de l'Arbre Brisé. Et j'ai vu le visage de Beauté. »

Prononcer ce nom ne pouvait amener aucune équivoque. Beauté n'avait qu'un seul visage dans tout le Burland, même si ceux qui l'avaient vraiment approchée étaient peu nombreux. Chaque homme portait en lui sa propre image de Beauté, qu'il redoutait et adorait dans ses moments d'extrême solitude. Chaque femme la connaissait, et chacun connaissait les moyens dont disposait Beauté pour se rire de leurs défauts.

« Est-ce qu'elle m'a trouvé ? demanda Orem.

— Non », répondit Verre-au-Gibet. Il se détourna soudain et quitta la pièce d'un pas chancelant. Orem mit un moment à comprendre que le magicien avait de la peine. Le jeune homme se leva, enfila ses braies et sa chemise, et noua sa ceinture en dévalant l'escalier à la suite de l'enchanteur. Quand il parvint dans le hall, Verre-au-Gibet avait déjà ôté un couvercle, et il fit sauter les deux suivants, puis empoigna les cadavres des femmes baignant dans la saumure et les tira sur le rebord des tonneaux, où elles restèrent à pendre, la tête dégouttant un liquide baveux sur les tapis. « Vous m'avez trahi ! » glapit le magicien. « Parjures ! Voleuses ! » Il attira à lui la tête fripée de sa fille aux cheveux blonds, si près qu'il lui

postillonnait dans les yeux. « Qu'êtes-vous donc pour moi ? Chair bouffie et immonde ! Vous m'avez refusé votre pouvoir, vous m'avez enlevé vos vies sous mon toit, et le Cerf est entré aujourd'hui dans ma maison, et où étiez-vous ? Où étiez-vous, je vous le demande, pendant que le sang coulait de la gorge de mon effrayant compagnon ? Une gorgée, une seule, et vous auriez vécu, vous auriez vécu, vous auriez vécu ! » Et le magicien se redressa, laissant retomber la tête qui ballotta quelques instants d'avant en arrière. L'étagère, le sachet de sang en poudre. Orem ne put supporter de voir ces femmes tirées une fois de plus de la demi-mort à laquelle Verre-au-Gibet les avait astreintes. Il se projeta donc en avant, tout soudain, avec la promptitude d'un brigand lançant son couteau, et le sang perdit en un clin d'œil tout son pouvoir desséché. Il comprit au moment où il faisait cela qu'il accomplissait le désir des mortes et qu'il brisait en même temps le cœur de Verre-au-Gibet. Le magicien lança une pincée de poudre mais, au lieu de ressusciter les femmes, celle-ci les précipita dans la corruption, et leurs visages noircirent, leurs cheveux tombèrent sur le sol par poignées, leur chair se défit par petits morceaux qui semèrent de minuscules claquements sur le tapis détrempé, leurs têtes se détachèrent l'une après l'autre pour se dissoudre aussitôt en d'innommables amas de putréfaction.

Après seulement que les os se furent détachés pour constituer de petits tas désordonnés, après que les moitiés inférieures des trois femmes eurent glissé dans les tonneaux, Verre-au-Gibet tourna vers Orem un visage terrifiant. Une lueur rubis étincela dans ses yeux, il découvrit les dents comme font les blaireaux, et Orem vit que ses mains s'apprêtaient à tuer.

Il se précipita sur la gauche, vers la porte, qu'il ouvrit d'un seul coup. Une main avait empoigné le revers de sa chemise pour l'empêcher de fuir, mais Orem se dégagea, et laissa sa chemise se déchirer pour se jeter par la porte ouverte. Il se mit à courir dans le froid aigrelet de la nuit, sa chemise déchirée flottant sur ses épaules et retenue par sa seule ceinture. Il se mit à courir dans le froid aigrelet de la rue, sous les pleurs réguliers des glaçons qui fondaient au bord des toits et, à travers le visage de la rue gelée, il fit la course contre la froide lumière du soleil qui tombait dans son dos.

LE SANCTUAIRE DE L'ARBRE BRISÉ

Il courait sans but précis, plus effrayé par ce qu'il avait fait que par Verre-au-Gibet lui-même. Pendant qu'il remontait la rue des Voleurs, un plan prit toutefois forme dans son esprit. Il retrouverait Puce et lui demanderait de l'aider à se cacher. La reine le rechercherait parmi les magiciens et, privé de sa magie, Verre-au-

Gibet serait incapable de le trouver.

Mais, bien sûr, c'était compter sans l'ennemi de tous les imprudents à Inwit, cet ennemi toujours à l'affût. Un groupe de gardes patrouillait dans les Rabais. L'un d'eux aperçut la chemise en loques, le visage déformé par la peur, et ils comprirent qu'Orem était à eux. Ils n'avaient pas à connaître son crime pour le savoir coupable. Ils lui crièrent de s'arrêter, lui ordonnèrent de montrer son laissez-passer.

Il n'avait pas de laissez-passer sur lui ; il n'osa pas leur dire qu'il l'avait laissé chez Verre-au-Gibet, car ils l'auraient ramené chez le magicien, et celui-ci aurait alors pu se venger comme il l'entendait. Il fit donc volte-face et revint en courant sur ses pas, se jetant à droite et à gauche dans le dédale de rues étroites et tortueuses des Rabais.

Il se montra plus rapide que les gardes, mais ils étaient en nombre alors qu'il était seul. Où qu'il allât, ils étaient là à l'attendre, et ils finirent par l'acculer vers le sanctuaire mal entretenu de l'Arbre Brisé. Ils surgirent aux deux extrémités de la rue du Sanctuaire. Il n'y avait pas de rue pour fuir. Il se hissa donc sur le muret qui entourait le sanctuaire et, de là, jeta un coup d'œil vers la souche ; la pointe déchiquetée, dressée toute droite était exactement telle que l'épouse du fermier l'avait laissée dans sa vision. Le rêve était donc vrai. Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que ça signifiait ?

17. Cages

Comment d'autres animaux maintinrent Orem Hanches-Maigres en vie jusqu'au moment où il fut reconnu.

LA FOSSE AUX BŒUFS ET LE ZOO

Les citoyens d'Inwit dont les papiers sont en règle vont plaider devant les juges du hall des Visages. Les prêtres sont jugés au temple. Le montant des licences est défini et prélevé dans le hall des Guildes. Mais ceux qui n'ont pas de laissez-passer sont conduits aux geôles, car ils n'ont aucun droit d'être à Inwit. Leur existence même est un crime.

Ils menèrent Orem en compagnie d'autres délinquants dans une charrette qui remonta la route de la Reine et s'engagea dans la gorge encaissée entre les murs du château. Les chevaux tirèrent à grand-peine la charrette sur la pente raide ; les murs emprisonnaient les sons, et les prisonniers ne pouvaient entendre que le claquement des fouets et les ahans des animaux. À la porte Haute, un officier s'adressa aux détenus.

Il leur énonça leurs droits : Aucun.

Il leur énonça leurs choix possibles : Perte d'une oreille à la première infraction, esclavage ou castration à la seconde, mort passionnante et exemplaire à la troisième.

Et, pour illustrer ce point, on les conduisit aux geôles en passant par la fosse aux Bœufs. Les autorités s'assuraient que, pour l'arrivée de nouveaux prisonniers, il y avait bien là quelque malheureux criminel ayant opté pour une liberté d'eunuque, pendu à des menottes, les hanches emprisonnées dans les mâchoires de fer, nu, attendant le fil qui le ligaturerait et les cisailles qui violeraient sa chair. Les responsables de la justice dans la cité du roi préféraient voir les prisonniers choisir l'esclavage et s'efforçaient par conséquent de rendre la castration aussi répugnante que possible. Ainsi, la mécanique de la justice se finançait elle-même en vendant des esclaves aux

marchands noirs qui emportaient leurs captifs outre-mer, vers l'ouest.

Quand il eut bien regardé la fosse aux Bœufs, Orem fut mis en cage. Les cages n'avaient ni plancher ni mobilier, mais des barreaux entrecroisés en haut, en bas et sur les côtés. Il n'y avait rien pour s'abriter du vent, et pas la moindre possibilité d'adopter une position confortable. Les cellules étaient trop basses pour se mettre debout, et s'asseoir revenait à poser les fesses sur les barreaux ronds et froids. Impossible de mettre ses pieds sous soi, car les barreaux les meurtrissaient, et que faire de sa tête dans le cas où l'on s'allongeait ? Il finit par s'accroupir dans un coin, ce qui était la position la moins inconfortable de toutes, au moins pour quelque temps.

Il y avait deux rangées de cages au-dessus de lui, et rien en dessous que le sol, qui restait toutefois trop loin pour être touché si l'on passait le bras entre les grilles. Il était suspendu en l'air, sans défense, misérable.

« Combien de temps gardent-ils les gens ici ? » demanda Orem à l'occupant de la cage voisine. L'homme continua de le regarder sans dire un mot. « J'ai demandé combien de temps ils… » Mais il discerna une faible lueur dans l'œil de l'autre. Il avait entendu, mais faire la conversation ne l'intéressait tout simplement pas. Il se leva et avança dans le coin le plus proche d'Orem. Rien ne laissait présager de ses intentions, mais Orem était sûr qu'il serait préférable d'y assister depuis le fond de la cage. Visage figé, silencieux, l'homme descendit ses braies et entreprit de pisser en visant Orem. Le jet rejaillit en éclaboussures sur les barreaux du plancher. Orem s'éloigna le plus possible et se crut un instant hors d'atteinte, avant de sentir dans son dos le chaud et froid de l'urine de son autre voisin qui dégoulinait dans ses braies. Il se détourna pour l'éviter, glissa sur les barreaux et tomba. Son pied passa dans un interstice, et il se tordit violemment la hanche en s'affalant, entraîné par le poids de son corps tandis que sa jambe restait coincée entre les barreaux. Il souffrait, mais on lui pissait toujours dessus des deux côtés, et l'homme au-dessus de lui se mit à cracher et cracher. Furieux, Orem eut envie de crier et de les injurier ; il désirait plus que jamais un pouvoir susceptible de détruire ses ennemis plutôt que le pouvoir passif et inutile d'une Éponge.

Ils cessèrent enfin de l'asperger. L'homme qui crachait au-dessus de lui s'éloigna et se rassit dans un coin. Seul le vent persista, séchant et gelant l'urine sur sa peau et ses cheveux. Le vent, et la puanteur. Orem fut bientôt abattu par l'inconfort de sa situation, à tel point que la colère lui devint impossible. Il fallait ignorer et supporter l'urine comme le froid. Il lui était impossible d'y remédier actuellement. Il dégagea précautionneusement sa jambe du plancher de la cage et massa l'endroit meurtri de sa hanche. Il changea de coin pour soulager ce pied-là et se mit à regarder les autres prisonniers avec hostilité. Ils

ne faisaient plus du tout attention à lui.

Quelques minutes plus tard, les gardes vinrent chercher l'occupant de la cage du dessus. Ils firent rouler le léger escalier de bois entre les cages et stoppèrent juste devant Orem. Au-dessus, le prisonnier ne bougea pas de son coin. Il attendait. Les gardes montèrent et se tinrent à la porte. Ils ne cherchèrent pas à entrer, ils ne dirent pas un mot. Ils attendaient. L'homme dedans, les gardes dehors ; et Orem n'était même pas sûr qu'ils se regardaient. Ils attendirent longtemps. Puis la brise souffla plus fort. Orem frissonna. Elle parut souffler quelque chose à l'oreille de l'homme, aussi, car il se leva et marcha d'un pas incertain jusqu'à la porte de sa cellule et, impassible, regarda les gardes tirer la porte et la repousser contre la paroi de la cage. Ils lui passèrent les menottes juste au-dessus des coudes et tendirent la chaîne dans son dos de façon que ses bras se touchent à hauteur de l'articulation. L'homme ne témoigna d'aucune douleur, et les suivit docilement.

Le soleil de l'après-midi amena une vague chaleur qu'Orem apprécia en frissonnant. Il espéra que son jugement, quel qu'il fût, aurait lieu avant le coucher du soleil et la venue du mauvais froid.

Le ciel rougeoyait, empli de nuages, quand ils amenèrent quelqu'un d'autre dans la cage du dessus. Orem vit sans broncher ses voisins pisser sur le nouvel arrivant. Inévitablement, une bonne partie en retomba sur Orem, et c'était encore plus froid dans la brise du soir qui se levait. Cette fois pourtant Orem ne se blottit pas dans son coin. Il ne bougea pas de sa place. Il se contenta de fermer les yeux, de pincer fortement les lèvres, et d'attendre que ça passe. L'homme cria, jura, courut ici et là. Mais il n'y avait aucun abri possible. Comme il criait, toutefois, les autres continuèrent leur attaque. Ils crachèrent quand la source de l'urine fut tarie, puis l'homme de la troisième rangée feignit de déféquer à travers sa cage. Orem finit par ne plus supporter tout cela. Les cris et les injures du nouveau venu ne faisaient qu'accroître la pluie de déjections, et Orem en avait assez. Il vint se placer juste en dessous de l'autre sans être vu – l'homme fixait ses tortionnaires qui, muets et inexpressifs, lui crachaient dessus aussi souvent que le permettaient leurs glandes salivaires. Orem passa les mains à travers les barreaux et imprima une brusque poussée sur les talons de l'autre ; il tomba en poussant un cri de terreur et parvint tout juste à se retenir au moment où son entrejambe allait heurter un barreau. Orem attrapa un de ses pieds et s'y cramponna.

« Lâchez-moi ! » cria l'autre.

Mais Orem continua de tenir son pied sans mot dire. L'homme étant ainsi immobilisé, et uniquement préoccupé d'empêcher son bas-ventre de buter contre le barreau vers lequel Orem cherchait toujours à l'attirer, les cracheurs purent atteindre leur cible autant qu'ils le

voulurent avant de se lasser. Ils finirent par abandonner le nouveau venu à ses pleurs de frustration, et Orem lui lâcha la jambe. L'homme se releva maladroitement et dégagea ses jambes du sol de la cage. Puis il tituba vers un coin et se mit à y geindre doucement.

Les geôles paraissaient presque combles ; tout se passait, en fait, comme si l'on n'emmenait un prisonnier que lorsqu'il y en avait un autre prêt à prendre sa place. Comme si les geôles exigeaient leur plein de misère.

Orem fut incapable de trouver le sommeil ; il n'osait pas s'endormir dans un tel froid. Ses extrémités s'engourdissaient. Il se leva et se mit à tourner dans sa cage en se tenant aux barreaux pour ne pas tomber une fois de plus dans les ténèbres, refusant de s'arrêter pour masser sa hanche endolorie de peur que cette jambe ne devienne trop froide. La lune se leva sur le matin, projetant une lumière parcimonieuse qui était à peine suffisante pour narguer le froid. Et, peu après le lever de la lune, des nuages surgis de l'ouest commencèrent à traverser le ciel. Au-dessus, le nouveau venu avait cessé de geindre. Orem se demanda s'il dormait, s'il était mort, ou s'il avait simplement constaté l'inutilité de pleurer. Orem tournait dans sa cage, encore, encore… Un instant, une main vint recouvrir la sienne sur un barreau ; Orem redouta pendant une fraction de seconde l'imminence d'une douleur vive et soudaine, mais l'autre retira très vite sa main, et il réalisa que son voisin arpentait lui aussi sa cage.

La neige se mit à tomber à l'aube. Elle picotait Orem en tombant sur lui, dense et rapide. Il se contenta d'accélérer le pas, tournant et tournant dans sa cage, puis il vit les autres prendre avec les doigts la neige qui tombait sur leurs barreaux et la manger. Évidemment : il avait lui-même passé la journée sans eau, et qui savait depuis combien de temps les autres étaient ici, privés de nourriture et de boisson ? Orem prit lui aussi un peu de neige sur son doigt et le suça. Une fois l'avant-goût d'urine disparu, l'eau si froide sur sa langue s'avéra d'une saveur si pure qu'elle traversa sa gorge jusqu'à la base de son crâne.

Marche, marche, reste aussi chaud que possible. Les gardes s'avancèrent dans la neige et emmenèrent le voisin immédiat d'Orem, ainsi que le voisin de celui-ci. Chaque fois, les gardes attendaient à la porte que le prisonnier arrête de tourner et avance vers eux. La neige tomba plus drue. L'homme à côté de lui déféqua dans ses mains, se badigeonna le ventre avec les excréments chauds et se mit à trembler de soulagement.

Ils ne tardèrent pas à amener deux nouveaux prisonniers pour remplacer les anciens. Cette fois, Orem se joignit aux autres pour pisser et cracher sur eux. Ils se montrèrent tous deux plus intelligents que leur prédécesseur. Une fois le choc surmonté, ils firent comme avait fait Orem : ils subirent sans broncher. Puis ils se conformèrent

rapidement au schéma en vigueur dans les geôles, absorbant la neige délicate qui se posait un instant sur les grilles du sol, tournant en rond pour conjurer le froid, s'asseyant un peu quand marcher devenait impossible. Quand quelqu'un restait trop longtemps assis et s'assoupissait, les autres s'empressaient de lui cracher dessus pour le réveiller. Sans un mot. Sans que résonne la moindre voix. Nous n'avons pas de voix, ici, mais nous restons quand même humains : nous tâchons de nous entraider pour survivre.

Toutefois, l'homme au-dessus de lui restait immobile, immobile, immobile, et la neige s'amoncelait sur son corps froid. Quand sa mort devint évidente, Orem passa les mains à travers le plafond de sa cage, gratta la neige qui recouvrait une partie du mort et s'en remplit la bouche. Elle lui glaça les dents mais fondit bientôt pour lui procurer l'équivalent d'une gorgée d'eau. Quand il eut bu à satiété, Orem offrit à tous ses voisins des poignées de neige enlevée sur le cadavre et, une fois rassasiés, ceux-ci firent à leur tour passer la neige. À midi, il y en eut trente centimètres, et dans le milieu de l'après-midi la couche atteignit la base des cages. Il était désormais inutile de ramasser la neige sur le corps du mort : il y en avait autant qu'on voulait à portée de la main, pour ceux qui se trouvaient dans la rangée du bas. Orem constata que sa peau bleuissait. Combien de temps encore avant que ses doigts ne gèlent et qu'il ne les perde ? Combien de temps avant que la gangrène ne s'y mette ? Combien de temps avant qu'il ne soit tout simplement trop fatigué ? Il n'avait pas pris de sommeil depuis hier matin, et la nuit s'apprêtait à présent à tomber pour la seconde fois.

Ils vinrent chercher le corps au crépuscule, et dans la nuit les gardes emmenèrent aussi les derniers de ceux qui avaient accueilli Orem à grands jets d'urine. Un tour de cage, un tour de cage, un tour de cage, reste chaud, reste chaud. Et Orem chanta et psalmodia en son for intérieur, il alla même jusqu'à prier, aussi futile que ce fût pour quelqu'un qui avait renoncé à Dieu, il pria et se demanda si la vision du Cerf n'avait été que le présage de sa mort.

Au sein des ténèbres, la neige cessa de tomber et les nuages quittèrent les cieux en glissant. Le vrai froid commençait. Maintenant je vais mourir, se dit Orem.

Il se figea un moment, s'assit dans un coin et se mit à trembler violemment sous les gifles répétées que le vent glacial lui assenait de ses mains toujours plus froides. Seuls les crachats qui atteignaient son visage et ses épaules l'empêchaient de sombrer dans ce rêve de sommeil qui, peu à peu, s'assemblait en lui. Il eut un dernier spasme qui le secoua de la tête aux pieds puis s'appuya devant lui, saisit les barreaux du plafond et s'y cramponna de toutes ses forces sans considération pour l'ankylose qui avait gagné ses mains. Je vivrai,

décida-t-il en se hissant à la force du poignet puis en se laissant redescendre. Que les gardes voient leurs enfants brûler vifs devant eux ! Qu'ils voient leurs femmes violées par cent lépreux ! Il fit un effort de volonté pour projeter ses pieds en l'air et les passer entre les barreaux du plafond. Grognant de douleur, il se força à monter, descendre, monter, descendre…

Quand enfin l'aube survint, Orem continuait à tituber en rond à l'intérieur de sa cage. Beaucoup gisaient, inertes, sur le sol de leurs propres cages. Masses opaques dans le jour naissant, projetant des ombres impassibles sur le quadrillage imprimé dans la neige. Toile d'araignée où des provisions avaient été sagement entreposées en vue d'un festin ultérieur, et dont peut-être une moitié seulement persistait à se débattre dans les mailles.

Comme pour le mettre délibérément au supplice, ils emmenèrent deux nouveaux avant de passer à Orem. Comme ils les haïssaient pour entrer avant lui de la sorte ! Mais il ne dit rien, cachant volontairement sa colère et se bornant à tourner en rond, à s'accrocher au plafond et à monter et descendre, les mains raides comme des pattes.

Quand ils vinrent, pourtant, il ne se rua pas vers la porte de la cellule. Il prit son temps. L'idée d'un changement dans le rituel de la survie lui était pénible ; elle exigeait un effort, elle exigeait qu'on l'examinât avant de s'arracher au rythme d'action établi. Il finit par se diriger vers la porte et attendit. Le fer des menottes était froid, mais il lui sembla chaud quand on les referma sur ses poignets. La charnière arracha un peu de peau, mais Orem était trop insensible pour sentir sa chair se déchirer ou le sang couler sur son avant-bras puis y geler.

LA MAISON DE CHARBON

Les procès se déroulaient dans la maison de Charbon. La poussière noire avait sali et terni les murs, et dans l'air étouffant, le visage couvert de sueur des gardes ne tarda pas à se zébrer de gris. La chaleur qui régnait en ce lieu dépassait presque ce qu'Orem pouvait supporter, et elle le soulagea à un point tel que ses jambes se mirent à flageoler et que les gardes durent le porter. Seules quelques fenêtres hautes et étroites ainsi que quelques torches éclairaient la salle, sombre dans le matin. C'était sans importance ; Orem n'avait d'yeux que pour ce plancher qui roulait et tanguait.

Les gardes le laissèrent choir au milieu de la pièce. Orem s'étendit avec reconnaissance sur ce sol dépourvu de barreaux et écouta tonner la voix d'un magistrat. « Crime ?

— Pas de laissez-passer, non réclamé.

— Sexe ? Âge ?

— Mâle, daguet.

— Qu’avez-vous à dire, détenu ? »

Orem mit quelques instants à comprendre qu’on attendait qu’il parle, et quelques instants encore à se rappeler comment on y arrivait. Il voulut demander qu’on ne le châtre pas. Il faillit dire qu’il avait tué les femmes du magicien et qu’il méritait tout ce qu’ils lui feraient.

« Je suis un jeune paysan venu du Nord, et j’ai perdu mon permis de séjour, » dit-il enfin.

Un garde le souleva pour le mettre à genoux et le prit par le menton afin de montrer sa joue aux juges. « Ça m’a tout l’air d’être guéri depuis des mois, plutôt !

— Comment avez-vous fait pour éviter les gardes si longtemps ? » demanda un magistrat.

Orem les regarda pour la première fois ; le garde le soutenait suffisamment pour qu’il puisse observer ce qu’il y avait autour de lui. Les juges étaient au nombre de trois, assis sur une haute estrade dont le séparait un grillage. Ils portaient des masques, de terribles masques verts et blancs qui évoquaient la putréfaction, et ces masques ne cillaient pas, mais le considéraient avec l’inflexibilité que l’on prête à Dieu.

« J’ai été prudent, dit Orem.

— Nous l’avons pris en plein air, la chemise déchirée et presque nu dans la neige, déclara le garde. Les gens prudents ne font pas des choses comme ça.

— Faites-le approcher », ordonna l’un des juges. Comme aucune des têtes ne bougeait, il était impossible de savoir lequel avait parlé. Tandis que le garde le forçait à avancer en titubant, une autre voix de magistrat déclara : « La Brèche, ça ne fait aucun doute. Et un faux laissez-passer. Qui t’a fourni ton laissez-passer, mon petit ? Ou est-ce que tu préfères qu’on te broie les testicules pour te les servir au dessert ? »

Orem n’eut même pas à faire preuve de courage, et ce fut heureux : le courage était au-delà de ses forces, après deux nuits dans la cage ouverte à tous les vents. Il ne révéla pas ce qu’il savait du passage à travers la Brèche car à ce moment précis l’un des juges poussa un petit cri et s’exclama : « Regardez son visage ! »

Un autre fit signe aux gardes qui tirèrent Orem par une petite porte de la cage et le conduisirent juste devant la table où siégeaient les magistrats. Ils le firent se pencher par-dessus le bureau pendant que les faces masquées l’examinaient fixement. Orem était à présent assez près d’eux pour distinguer le blanc de leurs yeux à l’intérieur des masques et pour voir les lèvres, les dents et la langue de ceux qui parlaient.

« Dans quelles circonstances avez-vous acquis cette cicatrice sur

votre gorge ? » demanda un magistrat.

Il avait oublié la marque que le rêve avait laissée sur lui. Comment répondre ? Seule la vérité lui venait à l'esprit, seule la vérité un peu remaniée serait plausible. « Je suis un fils de fermier. Quand j'étais petit, je me suis coupé sur un soc de charrue. »

Ils se turent. Puis celui du milieu hocha la tête, et les autres l'imitèrent. « Le rêve de la reine, exactement, dit l'un.

— Et qui nous vient des cages, dit un autre.

— Comment t'appelles-tu, mon petit ? »

Orem rappela ses souvenirs à lui. « Orem.

— Orem comment ? »

Il n'arrivait pas à s'en souvenir. Ne l'avait-on pas appelé Hanches-Maigres ? Ou Rive-du-Banning ? Ou ap Avonap ? Comment ?

« Il n'est pas en état de répondre.

— Il a répondu une fois, et c'est amplement suffisant.

— Bon, et maintenant ? Elle a recommandé qu'on ne lui fasse aucun mal, et regardez-le !

— De quoi se souviendra-t-il ?

— De beaucoup trop de choses.

— Comment aurions-nous pu deviner ? On l'a arrêté avant même qu'elle ne fasse passer le mot. »

Celui du milieu prit quelque chose qui ressemblait à une décision. « N'interrompez pas les recherches. Laissez-les continuer, et qu'on l'emmène dormir quelque part. Seulement quand il aura récupéré. Nous ferons alors cesser les recherches.

— Idiot. *Maintenant,* elle sait.

— Et à quoi est-ce que ça peut bien lui servir, vu l'état dans lequel il est ? Des couvertures, du potage et un bon feu dans sa chambre ! Allez, vite ! Et faites entrer le suivant, vite, vite ! »

Orem se sentit de nouveau emporté, mais par des mains plus courtoises, cette fois. Arrivés dans une chambre où un feu brûlait dans l'âtre, ils lui enlevèrent les chaînes des mains, l'allongèrent sur un matelas de plume et le couvrirent. Il s'endormit avant qu'ils n'aient quitté la pièce, se réveilla à peine quand ils lui apportèrent de la soupe, puis une seconde fois pour le pot de chambre. Il finit par s'éveiller de son propre chef, et rampa pour s'extraire de cette couverture dans laquelle il suait et dont la laine le démangeait. Il ressentit les élancements de la blessure provoquée par les menottes ; toutes ses articulations lui faisaient mal, et il frissonna plusieurs fois, puis vomit le brouet dans l'âtre.

Il se sentit mieux, ensuite, et il rampa jusque dans un coin, appuya sa tête contre le mur et contempla le feu à travers ses paupières mi-closes. La scène avec les magistrats lui restait présente à l'esprit comme un rêve dont il ne se serait pas tout à fait éveillé. *Elle*

avait envoyé les gardes le chercher. *Elle* était capable de voir, en ce moment même. *Elle* avait vu son visage en rêve. Il ne pouvait s'agir que de la reine Beauté, et Orem comprit qu'il lui faudrait payer pour le défi qu'il lui avait lancé quelques jours plus tôt en repoussant ses attaques contre Palicrovol. Pourtant, étant donné ce qu'il venait de traverser, il ne pouvait plus éprouver d'inquiétude. Qu'aurait-elle pu faire pour le blesser davantage ? Il n'avait pas encore complètement regagné son corps ; les sensations de celui-ci n'étaient pas tout à fait redevenues les siennes. Qu'elle torture ou qu'elle tue, pour lui c'était tout un, oui, tout un.

Des domestiques survinrent avec une baignoire, le débarrassèrent de ses braies et le plongèrent dans l'eau chaude. Certains emmenèrent ses vêtements, d'autres balayèrent et brossèrent le sol tandis qu'on lui frictionnait vigoureusement le dos, qu'on lui savonnait les cheveux avant de les tordre comme la serpillière. L'urine séchée et les crachats racornis se fondirent dans l'eau ; on emporta la baignoire pour revenir avec une deuxième, et on le lava encore de la tête aux pieds. On l'installa devant le feu drapé dans une serviette pour lui couper et lui peigner les cheveux, puis on lui fit passer une simple chemise retenue par une chaîne au motif extrêmement délicat, et qui brillait comme de l'or. Comme de l'or, se dit Orem, mais il ne lui vint pas à l'esprit au moment où il pensait cela que ce pouvait *être* de l'or. De toute façon, il aurait été incapable de distinguer la réalité de l'imitation.

Les magistrats revinrent le voir, pour être sûrs. Orem se moquait de ce qu'ils pouvaient décider. Il lui suffisait d'avoir senti la douceur du tissu sur sa peau propre et douloureuse, d'avoir senti la chaleur du feu, d'avoir senti du bout de chaque doigt la chaleur des briques du foyer et constaté que tous picotaient de vie, d'avoir mis ses pieds à l'épreuve et de les avoir sentis répondre, chauds et vivants.

Apparemment, il était bien celui qu'ils recherchaient.

— Oui, oui, ça ira. Le mieux que nous puissions faire. » (Ils se mirent brusquement à s'excuser.) « Une terrible erreur, Orem, mon garçon. Rien qu'une erreur, ça arrive à tout le monde, vous ne vous plaindrez pas, n'est-ce pas ? »

Se plaindre ? De quoi aurait-il pu se plaindre ? « Laissez-moi au chaud, dit-il, laissez-moi au chaud, au propre, au sec, et je n'ai à me plaindre de rien. » Il se rendormit avant le départ des magistrats.

18. La danse de la descente

Comment Orem Hanches-Maigres rencontra la reine Beauté en tête à tête, et comment il se mit à l'aimer.

LES ARBRES TORTURES

Ils le conduisirent au palais dans un carrosse à douze roues tiré par onze chevaux, mais il ne songea pas à les compter. Quoiqu'il n'eût pas encore complètement recouvré ses forces après la rude épreuve des geôles, il fut ébloui par les merveilles du palais, et contempla par la fenêtre les murs recouverts de mosaïque, les minarets dorés, les toits de turquoise et les sculptures peintes de couleurs vives qui se dressaient en grand nombre de part et d'autre de l'allée empierrée de blanc. L'histoire qu'elles dépeignaient dépassait Orem, mais il était sensible à la perfection de ces œuvres dues à la main de l'homme.

Cependant il fut contrarié en apercevant les jardins sculptés dans le virage de l'allée qui menait au palais. D'autres avaient vu les arbres et les buissons qui poussaient en forme d'éléphant ou de rose géante et les avaient admirés. L'ingéniosité des amours charnelles cultivée dans les feuillages ou la sculpture héroïque représentant la bataille du mont Greyling… Orem ne les estima ni remarquables d'habileté ni nobles. Il tenait assez de sa mère pour haïr toute violence infligée aux arbres, et il tenait assez de son père pour être profondément dérangé par une telle profusion de verdure dans la froideur de l'hiver naissant.

Puis vinrent les mains des domestiques, un si grand nombre de mains qui se posèrent sur lui sans un mot, et le soulevèrent, faible et souple, pour le sortir du carrosse. « Les feuilles ne tombent-elles pas, ici ?

— Si, pendant une semaine, quand la reine en a envie, lui répondit un homme assez âgé. Elle aime bien l'automne de temps en temps, ne serait-ce que pour le plaisir de revoir le printemps le lendemain. »

C'est alors qu'Orem réalisa l'étendue du pouvoir de la reine. Il s'étonna d'avoir jamais osé la provoquer. Quelque punition qu'elle envisageât de lui infliger, il savait désormais qu'il n'y avait nul espoir de résistance. Il avait été le requin qui rôde près des quais pour emporter ses victimes dans ses mâchoires. Dangereux, et les dents pointues. Et pourtant indigne de son adversaire.

LE DANSEUR VIERGE

Ils lui firent traverser des salles plus grandes que la cité de Rive-du-Banning, et dont les plafonds semblaient aussi lointains que les deux. Tous les murs étaient recouverts de sept couches de tapisserie, de métal ouvragé et de pierre. Il n'était pas de marbre qui ne vécût grâce aux silhouettes d'hommes et d'animaux diversement engagés dans la tuerie ou le coït. Il n'était nulle ferrure qui ne fût dorée. Le mobilier était tiré de bois durs, bien que tout fût délicatement sculpté pour ouvrir dans le bois des milliers de minuscules fenêtres et pour que le poids de l'ensemble parût soutenu par quelque lads sombre et immatériel. Et nul ne lui adressa la parole tandis qu'ils passaient à travers tout cela, si bien qu'il ne s'aperçut que progressivement que la reine ne l'avait pas fait venir dans un souci de vengeance.

Après tout, on ne faisait cela que de façon symbolique dans les villages et les fermes, à cause de leur pauvreté. Il s'agissait de la danse de la Descente, bien sûr, la dernière chose à laquelle Orem aurait pu s'attendre. Et elle était conduite très sérieusement. Il réalisa alors que le carrosse qui l'avait amené au palais possédait douze roues, et que l'une des paires de chevaux qui le tiraient était incomplète. À son entrée dans le palais, dix hommes en armure vinrent l'entourer, et leurs boucliers étaient frappés de neuf os noirs. Le coiffeur à la chemise rouge lui coupa les cheveux en huit coups de ciseau seulement, et sept femmes nues aux cuisses tachées de sang le plongèrent six fois dans l'eau chaude et cinq fois dans l'eau froide, et lui délivrèrent ainsi le sacrement des Douces Sœurs en cette seule occasion de sa vie où un homme était susceptible de le recevoir.

La seule occasion de sa vie… cela lui ouvrit enfin les yeux et lui donna l'idée de compter ; il compta les jeunes femmes et n'y crut toujours pas. Non, pas pour cela, ils ne pouvaient pas l'avoir fait venir ici pour cela ! Pourtant, lorsque les jeunes femmes partirent, quatre portes s'ouvrirent pour livrer chacune passage à un jeune garçon nu et complètement glabre. Il lui était désormais impossible de douter, même s'il persistait à ne pas comprendre. Il avait lui-même été l'un des Quatre Garçons Vierges lors des danses de Descente de trois de ses frères. À la ferme, de la graisse de porc, de la graisse de mouton et de la graisse de poulet avaient constitué les Trois Huiles, et la séance

d'onction et de grattement avait donné lieu à chahut et plaisanterie. Ici, nulle plaisanterie. Les quatre garçons qui se mirent à genoux autour de son corps nu couché à même le sol travaillaient avec gravité et efficacité.

Les huiles n'empestaient pas l'animal ; elles avaient un parfum subtil quoique puissant, et les garçons grattaient son corps avec les huiles pour bien les faire pénétrer dans la peau. Ils ne lui adressèrent même pas la parole pour lui demander de se retourner, mais tendirent leurs minces bras d'enfants et le saisirent avec leurs petites mains pour le renverser d'un seul coup sans que sa volonté entrât en ligne de compte, et pourtant sans inconfort aucun. L'odeur des huiles était entêtante, et il ressentit une légère douleur entre les yeux. C'était une douleur exquise, de même que la friction de son corps était un plaisir auquel rien ne l'avait préparé. Il en sortit faible, tremblant et détendu, et il saisit avec reconnaissance l'une des deux coupes quand ils les apportèrent.

Pas de grossières coupes de terre, ici. La coupe de la main gauche était un bol de cristal serti dans un berceau de volutes d'or prolongeant un pied en gracile spirale. Le liquide qu'elle contenait était vert et comme chargé d'une vie lumineuse dont la douce flamme ne vacillait pas quand dansaient les lampes sur les murs. En tendant la main gauche vers la coupe, Orem se sentit de nouveau gagné par la peur. Il rencontrait là la matière même des poèmes, mais il n'était pas prêt, il n'avait pas été prévenu. Je suis comme Glasin Épicier, choisi par hasard pour vivre des aventures que seules les Douces Sœurs auraient pu prévoir. Je ne suis pas prêt ! s'exclama-t-il en lui-même ; mais sa main se tendit tout de même et, bien qu'il tremblât, il ne renversa pas la moindre goutte du liquide vert. Dans les villages, on utilisait généralement du thé à la menthe : ici, il s'agissait d'un vin, dont le bouquet lui traversa la langue comme de la glace dès qu'il l'eut touché, et emporta l'hiver dans toutes les parties de son corps, si bien qu'il l'éprouva dans le bout de ses doigts et serra automatiquement les fesses. Il but tout, pourtant, malgré les frissons furieux qui agitaient son corps et malgré ses dents qui claquaient. De la vapeur s'éleva de la coupe en cristal quand elle fut vide.

La coupe de la main droite était en pierre, en pierre simple et brute dépourvue de tout dessin ou sculpture, si l'on exceptait la taille nécessaire pour lui conférer la courbure requise jusque dans les fermes. Il avait bu l'âme de la femme, et il tendit la main pour saisir l'âme de l'homme. La pierre était moins lourde que prévu et il faillit la renverser, mais le liquide blanc et épais était lourd et inerte, semblable à une boue, et n'éclaboussait pas facilement par-dessus le bord de la coupe.

Quand il but, cette fois, la boisson fut chaude et plus lente à

s'infiltrer que la précédente. À la ferme, on avait servi de la crème, et peut-être s'agissait-il de crème ici aussi ; mais elle était douce, d'une douceur pénible, et assez chaude pour lui brûler la langue. Il ingurgita pourtant le liquide épais jusqu'à la dernière goutte, et reposa lentement la coupe à côté de lui, sentant la chaleur le disputer au froid à l'intérieur de son corps, et l'emporter. Il savait que sa peau s'empourprait, que son visage était rouge. Son souffle était haletant et il se tenait à quatre pattes, la tête retombant presque jusqu'au sol tandis que son corps absorbait la chaleur de l'âme de l'homme.

Puis les domestiques emportèrent les deux coupes, et d'autres le conduisirent jusqu'à un fauteuil doré recouvert d'un velours épais, et le firent s'y asseoir en attendant l'Unique Anneau Rouge. Pas fait de bois peint, l'anneau qu'ils lui amenèrent ; il était taillé dans un énorme rubis, et c'était un objet qui dépassait à ce point l'entendement d'Orem qu'il mit très longtemps avant de réaliser que le prix de cet anneau lui aurait permis d'acheter mille fermes comme celle de son père, et qu'il lui serait resté encore assez d'argent pour acheter les dix mille esclaves nécessaires à les faire fructifier.

À quel doigt ? Comment ses frères s'y étaient-ils donc pris pour choisir ? Tout son avenir pouvait découler de ce simple choix.

Il leva la main gauche, main de la passion, sans penser plus que cela à sa signification, uniquement parce que c'était la main qui voulait se lever. Le domestique prit l'anneau entre le pouce et l'index et attendit qu'Orem précise son choix. Et il le fit : le seul doigt qu'un homme ne choisissait jamais. Le dernier des doigts, le petit doigt, doigt de la faiblesse et de l'abandon. Ce choix le fit rougir de honte, mais il était incapable d'en faire un autre. Pourquoi ? se demanda-t-il.

Mais aujourd'hui le pourquoi de toutes choses lui échappait. Tout était trop rapide, trop insolite, trop inexorable. Il avait pensé gagner un poème. Au lieu de cela, il venait d'achever à l'instant la danse de la Descente, et quelque part non loin de là se trouvait la femme qu'il allait épouser. Épouser. Maintenant. À seize ans. Et tout ce qui s'était passé pendant la danse de la Descente n'autorisait pas beaucoup de doutes sur l'identité de son épouse, bien que cette idée lui parût si choquante que jamais il n'aurait osé dire son nom à voix haute.

À sa grande surprise, on ne lui demanda pas de quitter son fauteuil. L'anneau de rubis toujours passé au petit doigt de sa main gauche, il resta assis sur son siège tandis que des porteurs passaient des perches dans des anneaux sur ses côtés et le soulevaient, puis lui faisaient quitter la pièce. Il n'y avait aucune porte de ce côté, mais le mur lui-même s'ouvrit à grand fracas du sol au plafond, puis coulissa, et on l'emmena pour le mettre en présence de la reine.

LES DOUCES NOCES DE BEAUTÉ ET DU FILS DE SON ÉPOUX

Les portes se refermèrent derrière lui en coulissant. La seule lumière dans la pièce était la clarté lunaire qui pénétrait par de grandes fenêtres et se répercutait sur un millier de miroirs accrochés aux murs. Dans cette lueur d'argent diapré, il l'aperçut, nue au centre du plancher, ses pieds nus doux et blancs comme le marbre dans lequel ils semblaient taillés. As-tu des doutes sur mes capacités à la décrire ? Sa chevelure longue et pleine cascadait plus bas que ses reins ; ses cheveux étaient l'unique pilosité de tout son corps et elle aurait pu passer pour une enfant, n'eussent été les seins petits et parfaits qui, par leur lent mouvement de flux et de reflux, étaient la seule chose qui prouvât qu'elle était en vie.

Il reconnut son visage. C'était le visage parfait, implorant, adorable et incontournable de la femme de son rêve. Elle était la vierge, mendiant son amour le plus tendre. Elle était la reine Beauté, et elle était désormais sa femme.

Il s'arracha de son fauteuil, douloureusement pénétré par la conscience de son propre corps filiforme et mal proportionné, bronzé et buriné par les intempéries à partir de la taille ; il n'eut pourtant qu'une pensée fugitive pour la honte qu'il y avait à offrir si peu à la seule femme parfaite qui fût au monde. Car elle leva la main, et il s'agissait de sa main droite, et l'anneau d'or qu'elle portait était passé à un impossible doigt, le doigt qu'il n'aurait pu espérer la voir choisir : le petit doigt de sa main droite, le plus à droite de tous ses doigts. Et comme il marchait vers elle en levant la main, il vit que leurs anneaux se trouvaient à la même hauteur sur leurs doigts symétriques.

S'il avait choisi d'abandonner toute sa passion, elle avait choisi d'abandonner toute sa volonté.

« Es-tu vierge ? » demanda-t-elle d'une voix douce et pressante.

Il hocha la tête.

C'était insuffisant. Elle l'interrogea de nouveau, impatiemment. « Mon garçon, mon époux, mon Petit Roi, ta semence s'est-elle jamais répandue au sein d'une autre femme ? »

Et Orem parla, sans savoir où il allait chercher sa voix. « Jamais. »

Elle se pencha vers lui et l'embrassa. Ce fut un baiser froid quoique long, et bien qu'Orem souhaitât ne jamais le voir s'arrêter. Tandis qu'elle l'embrassait, ses seins vinrent toucher sa poitrine, puis leurs hanches entrèrent en contact, puis elle passa sa main gauche derrière lui et s'accrocha à lui. Il ne songea ni aux sœurs ni à sa putain inutile : il n'avait ni besoin ni envie de se demander de quoi son corps était ou non capable. Le baiser se termina.

« Je ne t'aimerai jamais », dit-elle doucement. « Mon cœur ne t'appartiendra jamais. » Mais sa voix vibrait d'inflexions d'amour, et Orem frémit devant le pouvoir qu'elle exerçait sans même recourir à

la magie.

Devait-il répondre ? Il ne le pouvait pas. Car il avait passé l'anneau à la main de la passion, ce qui constituait un vœu d'amour éternel et absolu. Il savait pourtant intimement, sans comprendre pourquoi, qu'il ne l'aimerait jamais. Il avait abandonné son cœur, mais pas à elle ; elle avait abandonné son pouvoir, mais pas à lui.

« Nous allons avoir un enfant », dit-elle d'une voix douce en le conduisant à un endroit où le plancher s'interrompait en face d'un lit vaste comme un océan. « Ce sera un garçon », dit-elle tandis qu'ils s'agenouillaient tous deux en même temps et qu'elle l'effleurait d'une main délicate.

« Je lui donnerai tout ce que j'ai, dit-elle, et c'est la raison pour laquelle tu ne recevras jamais rien de moi. »

Ils restèrent couchés toute la nuit, et l'enfant de douze mois fut conçu. Orem sut à quel instant cela se produisit, car la reine poussa un cri de joie et ses yeux brillèrent un instant trop vivement pour qu'il fût possible de les regarder. « Je suis en toi et à toi », dit Orem en silence.

Par deux fois, tu possédas toi aussi son corps, Palicrovol. Une fois contre son gré, une fois contre le tien. Mais l'as-tu jamais regardée en face en lui disant « Je suis en toi et à toi » ? Tu ne lui as accordé aucune danse de la Descente, roi du Burland. Regrettes-tu qu'elle ait connu, une fois dans sa vie, un homme qui l'aimait absolument, même si cela ne dura qu'un instant ?

Et si la pensée qu'elle fut en compagnie d'un autre homme au cours de sa vie te met à la torture, que ceci te console : Orem ne la connut que lors de cette première fois, mais il passa ensuite des semaines où le simple fait de se souvenir de cette nuit partagée avec elle, à n'importe quel moment, suffisait à éveiller sa chair et à la faire se disséminer, en quelques secondes d'émoi provoqué par la réminiscence. Quand Beauté possède un homme, Palicrovol, faut-il le rendre responsable de ce que fait sa chair ?

Je n'irai pourtant pas jusqu'à prétendre qu'elle le força cette nuit-là comme elle le fit avec toi. Orem était mieux placé que quiconque pour savoir qu'aucune magie n'intervenait. Elle ne lui jeta aucun sort, cette nuit-là. Elle n'aurait pas pu le faire, car un enfant porté douze mois ne peut être conçu qu'en absence de magie. Ce qu'Orem éprouvait pour elle était sincère, et pas seulement motivé par l'amour de sa chair parfaite. Je connais intimement Orem et je sais que ce n'était pas la reine qu'il aimait en son épouse, mais bien plutôt Asineth, la jeune fille qu'elle aurait pu être si elle n'avait pas été détruite dans son enfance.

Est-ce la raison pour laquelle tu le hais, Palicrovol ? Parce qu'il connaît la femme qu'elle aurait pu être ?

19. Les compagnons de la reine

Dans quelles circonstances Orem en vint à être nommé le Petit Roi, et comment il fit connaissance de ceux qui devaient l'utiliser de la plus tendre et de la plus cruelle des façons.

L'AMOUR DE BEAUTÉ

Qui peut blâmer Orem Hanches-Maigres pour s'être éveillé émerveillé et stupéfait d'allégresse ? Pour la première fois de sa vie la réalité était supérieure au rêve, et plus improbable. Durant cette première heure il crut bien avoir gagné son poème, son nom et son rang, le tout d'un seul coup, le tout heureux. Le soleil dansait dans un millier de miroirs. Et aussi :

Je crois que si Beauté s'était montrée bonne avec lui il l'aurait aimée, et les dieux et nous-mêmes aurions été définitivement abattus.

Toutefois, si Beauté avait été bonne, sa mort n'aurait pas été nécessaire pour que nous nous libérions de nos chaînes.

Et donc nous tournons en rond. Et voici le cercle le plus cruel de tous, Palicrovol : je crois que Beauté, vers la fin de sa vie, aima autant Orem Hanches-Maigres que la princesse des Fleurs aimait son roi. Bien qu'Orem fût né alors que Beauté avait déjà derrière elle trois siècles d'existence et d'exercice du pouvoir, Asineth la jeune fille avait trouvé son amant – un rêveur, un homme doux et bon qui se souciait moins du projet que des gens qu'il impliquait. Voilà en quoi il était différent de toi, Palicrovol, et voilà pourquoi elle l'aima.

Pauvre Beauté. Ne puis-je la plaindre, moi entre tous ? Elle l'aima, mais elle n'avait appris qu'une manière de montrer son amour – à travers la cruauté et les souffrances qu'elle infligeait. Après tout, qui étaient ceux qu'elle aimait le plus au monde ? Ceux qui étaient demeurés à sa droite et à sa gauche pendant quinze fois vingt années : Belette Bouche de Suie, Urubugala et Poltron. C'était tout ce qu'elle savait de l'amour. Pas étonnant qu'Orem n'ait jamais su

reconnaître son amour quand elle le lui offrait. Même maintenant, s'il apprenait qu'elle l'a aimé, il en aurait le cœur brisé.

Mais il ne le savait pas, et il ne le sait toujours pas, car voici comment elle le traita le premier jour de leur vie conjugale :

LE BAPTÊME DU PETIT ROI

Au matin, ils le vêtirent de brocart et de velours, des atours si pesants qu'ils le firent tout d'abord fléchir et lui conférèrent un aspect un tantinet ridicule. Il ignorait comment porter les robes d'un roi – ce n'est pas inné, comme tu le sais. Puis ils le conduisirent à travers le palais en lui chuchotant le nom des salles au fur et à mesure, pour qu'il sache demander à y revenir même s'il ignorait pour l'instant que faire de la chambre des Etoiles, du hall des Aspics, du porche des Lamentations ou de la salle des Taureaux dansants.

Il vit au pied d'un escalier un vieillard dont la présence en ces lieux lui parut incongrue, car il ne portait qu'un vieux pagne sale au lieu de la livrée habituelle, et il était moucheté de taches couleur bois. Il était courbé sur les marches et y déversait un liquide clair qu'il frottait et frottait pour le faire pénétrer dans les veines du bois. Le dos du vieil homme était tout tordu, comme plié par d'immenses mains. Orem s'arrêta pour la simple raison qu'il ne voulait pas piétiner son travail. Le vieillard leva les yeux vers lui. Il avait des sourcils en broussaille, mais c'était là tout ce que sa face portait de poils. La peau de son visage était diaphane, et l'on voyait puiser juste en dessous les veines et les artères, rouges et bleues. Et des yeux profonds comme de l'ambre, épais comme une crème et ne contenant aucune pupille, absolument aucune.

— Etes-vous aveugle ? » demanda doucement Orem. Il lui était certainement impossible de voir sans l'opercule indispensable, et pourtant… ne levait-il pas les yeux vers lui ?

« Je suis aveugle à la lumière », chuchota le vieil homme sans détacher son regard du visage d'Orem.

Où avait-il vu de tels yeux ? « Qui êtes-vous ? demanda Orem.

— Je suis Dieu », fit le vieil homme. Il sourit, et il n'y avait dans sa bouche ni langue ni dents, rien du tout, sinon les ténèbres au-delà des lèvres. Puis il se repencha sur son travail, et les domestiques insistèrent poliment pour qu'Orem monte l'escalier.

Qui, hormis le Petit Roi, aurait pu parler à un vieux serviteur à demi nu qui cirait les escaliers ? Une chose est sûre : seul un homme transportant sur lui une trouée dans l'Œil qui Scrute de Beauté pouvait avoir entendu la réponse qu'Orem entendit. Il ne la comprit pas, mais il ne l'oublia pas non plus, en dépit de tout ce qu'il apprit sur la reine Beauté dans l'heure qui suivit.

Qui, hormis la reine Beauté, pouvait attirer l'attention sur elle dans la chambre de Lune, avec ses imposants disques d'argent illuminés par mille bougies ? Les domestiques menèrent Orem auprès de cette énorme auréole de verre que l'on appelle maintenant la Table Ronde, et que l'on nommait alors le Halo de Beauté. Il fit face à la reine, assise sur son trône d'ivoire.

Après le départ des domestiques, la reine se leva et s'avança vers lui pour lui offrir sa main. Orem la prit et entama une révérence, incertain du protocole, incapable de songer à autre chose qu'à leur nuit précédente et émerveillé de ce que cette femme fût désormais son épouse. Mais la reine lui fit suspendre son geste et l'empêcha de s'incliner. Ce fut elle, au contraire, qui courba la tête devant lui. Le hoquet de surprise qui retentit derrière lui fut la seule indication de la présence d'une tierce personne dans la pièce.

« Beauté a pris femme », chantonna une voix haut perchée émaillée d'un rien de folie, « et c'est pour la vie. L'a-t-elle conduite au lit en mettant du poison dans ses Je t'aime ? »

La reine leva la tête et fit face aux autres personnes présentes. Orem se tourna lui aussi. Au centre de la table se trouvait assis un homme tout noir, tout petit et presque nu, portant un couvre-chef garni de cornes de vache et un énorme phallus postiche accroché à sa ceinture. C'était lui qui venait de réciter son petit couplet, et il en entama un second.

Quel mignon petit César,
Et quel mignon petit corps,
Mais l'abeille chantera-t-elle encore
En se trouvant privée de dard ?

« Tais-toi », fit la reine, superbe. Le nain fit un saut périlleux et atterrit en riant aux pieds de Beauté.

« Ah ! frappe-moi, frappe-moi, Beauté ! » s'écria l'homme tout noir avant de se mettre à pleurer pitoyablement. Mais il se mit l'instant d'après à goûter ses larmes, puis il battit en retraite dans un coin en se tamponnant les yeux avec son phallus de comédie qui pendait jusqu'à terre.

« Comme vous pouvez le voir, dit la reine, j'ai pris mari. C'est un criminel de droit commun qui vient tout droit des plus sordides quartiers de la ville. Je le trouve à peu près aussi attirant qu'un verrat lépreux. Mais les Douces Sœurs me l'ont donné en rêve, et j'ai trouvé amusant de suivre leur conseil, pour une fois. »

Orem n'arrivait pas à séparer sa voix douce comme une musique des mots durs qu'elle prononçait. Il souriait aux anges, vaguement conscient d'avoir été injurié mais incapable de se mettre en colère

contre la chanson qui tombait des lèvres de Beauté.

« Comme vous pouvez le constater, il est également assez stupide. Il possédait un nom, jadis, mais dans cette cour on l'appellera le Petit Roi. Il faut aussi que je vous dise que nous avons conçu un enfant la nuit dernière, en dépit de ses prouesses sexuelles à peu près équivalentes à celles d'un bousier. »

Orem ne fut pas étonné d'apprendre qu'elle le savait déjà. Les autres femmes devaient peut-être attendre le jour où la lune ne se levait pas pour elles, mais pas *elle.* Beauté ne laissait pas de telles choses au hasard.

« Vous parlerez de mon enfant autour de vous, mes commères. Répandez cela dans le monde entier comme si ce n'était qu'une rumeur. Ce cher Palicrovol saura ce que cela signifie, même si ce n'est pas le cas des autres, et il viendra frapper à mes portes. Cet homme me manque. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu pleurer. »

Chacun à son tour, les compagnons de la reine s'avancèrent vers elle. Elle les reçut gravement.

Le vieux soldat s'avança d'un pas lent et incertain ; il ployait sous le poids de son armure. Sa voix était caverneuse et douce, et pleine de courants d'air. Il s'adressa d'abord à Orem.

« Petit Roi, je vois que vous portez sagement votre anneau. Regardez-le souvent et suivez son conseil. » Puis il se tourna vers la reine et la regarda dans les yeux. Orem était surpris de la vigueur de son regard – quand le vieil homme l'avait regardé, il avait eu des yeux bienveillants et doux, et ils étaient à présent remplis de flammes. De haine ? Cet homme avait du pouvoir malgré son corps chétif et la grande armure qui le tournait en dérision. « Beauté, chère Beauté, dit le vieux soldat. Je bénis ton enfant. Puisse ton fils être fort comme je le suis. »

Orem regarda la reine, inquiet. Elle allait certainement se mettre en colère contre le vieil homme qui insultait de la sorte son enfant à venir. Orem savait bien quel pouvoir les vœux détenaient sur les bébés à naître – nombre d'infirmes et de simples d'esprit étaient le fruit de railleries malintentionnées. Mais la reine se contenta de hocher la tête en souriant comme si le vieil homme lui avait fait un cadeau de prix.

La femme, ensuite. Sa démarche était un peu bancale : un pas court, un pas long. Elle avait les mains noueuses et difformes, et lorsqu'elle effleura la joue d'Orem il lui sembla que ses doigts étaient écailleux comme du poisson. Elle sourit, et Orem réalisa que l'ombre qui souillait sa lèvre supérieure était un piteux embryon de moustache, ses cheveux étaient eux aussi clairsemés et maigres, elle était chauve en quelques endroits, et on ne lui avait même pas permis le secours d'une perruque. « Petit Roi », dit-elle d'une voix rauque semblable au cri d'une poule en rut, « sois solitaire, n'aime personne,

et vis longtemps. » Puis elle se tourna elle aussi vers Beauté. « Je bénis moi aussi ton enfant. Puisse-t-il avoir ma beauté. »

De nouveau, la reine accepta cette cruelle malédiction comme s'il s'agissait d'un présent.

L'homme courtaud se dandina pour prendre son tour en arborant un sourire idiot. Il s'immobilisa en face d'Orem et souleva sa chemise pour exhiber son scrotum qui n'avait qu'un testicule et un pénis si petit que l'on pouvait à peine le distinguer. « Je ne suis que la moitié de ce que je devrais être, dit le fou, mais deux fois ce que tu es. » Puis il eut un petit rire, laissa sa robe retomber en place et se lança en avant pour soulever celle d'Orem, puis sa chemise, et farfouilla en dessous. Orem essaya de reculer, mais le nain était prompt et il vit ce qu'il avait envie de voir. « Petit Roi ! » croassa-t-il en émergeant des vêtements d'Orem, « Petit Roi ! » Puis son visage s'assombrit d'un seul coup. « La reine voit tout, sauf qu'elle ne voit pas qu'elle ne voit pas. Souviens-t'en, Petit Roi ! »

Avant de se détourner, le nain noir cligna de l'œil, et Orem fut inexplicablement certain que le fou savait quelque chose qu'il lui fallait absolument apprendre.

« Beauté, chère Beauté », chanta le petit homme noir à la reine :

Je bénis ton futur petit
Sur lequel tous les dieux sauf quatre ont souri ;
Le gamin entendra mentir toute sa vie,
Mais sera sage comme je le suis.

Puis, riant à gorge déployée, le fou cabriola en arrère et boula sous la table.

Orem était épouvanté par les cadeaux acides qu'ils avaient fait à l'enfant de la reine – son enfant aussi, d'ailleurs, quoiqu'il fût alors fort loin d'éprouver un quelconque sentiment paternel à l'endroit d'une créature qu'il était incapable d'imaginer. Il sentit seulement qu'un geste d'une incorrection considérable venait d'être fait, et il essaya maladroitement de réparer. Il ne connaissait aucune bénédiction pour les enfants encore à naître, sauf celle que l'on utilisait d'ordinaire à Rive-du-Banning et chez les paysans, la bénédiction que le demi-prêtre Dobbick prononçait invariablement. Orem pivota vers la reine. « Reine Beauté, je voudrais bénir l'enfant. »

Elle eut un demi-sourire, qu'il interpréta comme un assentiment et non comme de l'amusement. Il balbutia son offrande, lâchant ces mots qui avaient peu de sens en eux-mêmes mais constituaient la bénédiction appropriée : « Puisse l'enfant vivre pour servir Dieu. »

Orem l'avait dit par gentillesse, mais la reine le reçut comme une offense. Elle le gifla si violemment qu'il tomba. Son anneau laissa une

longue estafilade sur sa joue. Qu'avait-il dit ? D'en bas, il la vit leur jeter un regard dominateur et déclarer d'une voix ruisselante de haine : « Le cadeau de mon Petit Roi n'a pas plus de force que ses attributs ! » Puis elle fit face à son homme-enfant. « Ordonne et bénis tant que tu voudras, mon Petit Roi ; on ne t'obéira que pour mieux se moquer de toi. » Puis la reine se détourna et se dirigea vers la porte. Elle s'immobilisa sur le seuil. « Urubugala ! » dit-elle d'une voix ferme. Le fou noir sortit soudain à quatre pattes de son refuge sous la table, et Orem comprit qu'il s'agissait de son nom.

« Viens ici », dit la reine. Urubugala continua de ramper en se lamentant sur son triste sort. Il passa tout près d'Orem, qui recula instinctivement devant l'étrange bonhomme. Soudain, la main noire du fou jaillit, sinueuse comme un reptile, et saisit brutalement Orem par le bras pour l'attirer plus près. Orem perdit l'équilibre et, en luttant pour se mettre debout, trouva la bouche du fou collée à son oreille. « Je sais qui tu es, Orem », murmura l'autre à l'extrême limite de l'audible. « Je t'ai attendu longtemps. »

Orem était à genoux, le fou debout devant lui – ils étaient alors à peu près à la même hauteur – et le fou l'embrassa carrément sur la bouche, lui posa les mains sur la tête et vociféra : « Jeune homme, je te nomme ici de ton vrai nom ! Tu es Espoir du Cerf ! »

Orem trembla violemment, comme si une secousse avait ébranlé le sol. Orem ap Avonap, Hanches-Maigres, Rive-du-Banning, Petit Roi… de tous les noms qu'on lui avait donnés, seul celui d'Espoir du Cerf lui avait été donné avec le rituel du passage des noms. Sa prêtrise lui aurait été notifiée de la même manière, s'il avait contracté ses vœux.

Et peut-être le sol avait-il *vraiment* tremblé, car le fou se tordait par terre en hurlant de douleur et en se tenant la tête. Est-ce encore une comédie quelconque pour accentuer son numéro de fêlé, ou souffre-t-il vraiment ?

« Petit Roi, voilà son nom. Il n'en a pas d'autre », dit la reine depuis la porte.

Elle s'en alla. Aussitôt, Urubugala cessa de hurler. Il resta quelques instants par terre, haletant, puis se leva et sortit derrière la reine.

Orem se mit debout à son tour. Sa joue lui faisait mal, de même que le coude sur lequel il était tombé. Il était déconcerté ; il ne comprenait rien à tout cela. Il se tourna vers les autres, la femme hideuse et le vieux soldat frêle. Ils le regardaient avec pitié, et il ne comprit pas davantage cette pitié.

« Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? » demanda-t-il.

Ils se consultèrent du regard. « Vous êtes le Petit Roi, dit le soldat, vous êtes libre de faire ce que vous voulez.

— Roi. » (Orem trouvait ce mot encombrant.) « J'ai vu Palicrovol, une fois.

— Ah ? » fit la femme, sans paraître autrement intéressée.

— Il se couvre les yeux avec des hémisphères d'or pour que la reine ne puisse pas utiliser son regard pour voir les choses. »

La femme gloussa. « Alors c'est raté, non ? Parce que la reine voit tout. »

Sauf là où je vais la priver de la vue, pensa Orem sans ouvrir la bouche.

« Elle voit tout, c'est comme un orchestre d'images jouant à l'arrière de sa tête. Elle regarde en permanence », fit la femme en riant. « Elle nous voit actuellement. Et je suis sûre qu'elle rit. »

Cela fit peur à Orem. Jusqu'à quel point voyait-elle *effectivement* ? Elle n'avait pas eu le moindre geste à son intention pour signaler qu'elle savait qu'il perturbait son pouvoir. Pourtant, quelle raison aurait-elle eu de le choisir si elle avait tout ignoré de son don ? Il n'était pas question d'amour, ce point était désormais évident, et il en savait assez pour être soudain submergé de honte en face des compagnons de la reine. Honte d'être si faible, si démuni, si pitoyable. Sa honte même triompha de sa peur. Si elle devait découvrir son pouvoir ou le restreindre d'une façon ou d'une autre, autant que ce soit tout de suite. Il laissa son filet s'échapper de lui, juste assez pour occuper la pièce et la débarrasser de cette couche d'une douceur écœurante qu'était l'Œil qui Scrute de Beauté. Quand Beauté fut dans l'incapacité de voir, il parla. « Qu'est-ce que le verrat a le droit de faire une fois la truie satisfaite ? »

Ils écarquillèrent les yeux et se turent un instant, attendant probablement le moment où la reine Beauté le jetterait à terre d'un seul coup. Mais soit elle avait entendu et s'en moquait, soit, ainsi qu'Orem l'espérait, elle n'avait rien entendu. Rien entendu, ce qui signifiait qu'il détenait ici une parcelle de pouvoir suffisante pour ne pas avoir à se sentir honteux.

« Je vous ai demandé ce que j'avais le droit de faire, répéta-t-il.

— Ce que vous voulez, apparemment », dit la femme.

Le vieil homme ajouta de sa voix grave et grondante :

« Vous commandez tout le monde. Vous êtes l'époux de la reine. Vous êtes le Petit Roi, et ils vous doivent l'obéissance. »

C'était une idée enivrante dont Orem se méfia aussitôt. « Dans ce cas, dites-moi comment vous vous appelez.

— Je vous demande pardon, dit le laideron. Nous vous avons induit en erreur. Tous vous doivent obéissance, sauf Urubugala et nous.

— Et pourquoi pas vous ?

— Parce que nous ne rions pas de vous. »

L'implication était claire. « Alors tous les autres riront. »

Ils se regardèrent de nouveau, et la femme souffla : « Telle est la volonté de Beauté. Qu'est-ce qui pourrait s'opposer aux ordres de Beauté ? »

Ce n'était pas une question en l'air, pas complètement. Elle lui demandait ainsi s'il savait quelque chose qu'ils ignoraient. Mais il n'osa pas répondre, n'osa pas leur expliquer ce qu'il était exactement. Il ne l'aurait pas fait quand bien même il l'aurait su lui-même avec certitude. Qu'est-ce qui peut empêcher Beauté d'être obéie ? Beauté voit tout – sauf qu'elle ne voit pas qu'elle ne voit pas. Ne me voit-elle pas ? Et ne voit-elle pas qu'elle ne voit pas ? Devinettes, devinettes. Je ne peux pas leur répondre, car je n'en sais rien.

« Moins vous donnerez d'ordres, dit le soldat, moins ils riront.

— Ne lui dis pas ça, Poltron, dit la femme laide. Donnez autant d'ordres que vous voudrez, Petit Roi. Vous aurez la vie plus facile s'ils se moquent tous de vous. Faites-les rire sans arrêt. La reine rira, elle aussi.

— Si la reine rit, est-ce qu'elle obéira à mes ordres, elle aussi ? »

De nouveau, un instant de flottement face à son impudence ; et de nouveau rien ne se passa. Cette fois, la femme laide sourit, et le vieux soldat soupira comme un soufflet de forge. « Qui sait ? dit-il.

— Poltron. Est-ce là votre nom ? »

Aussitôt, la voix du soldat se fit acerbe. « C'est le nom que la reine m'a donné.

— Et vous », dit Orem à la femme « comment puis-je vous appeler ?

— On m'appelle Belette Bouche de Suie. C'est le nom que la reine m'a donné.

— J'avais un nom avant qu'elle ne m'en donne un, dit Orem. Et vous ?

— Si c'est le cas, dit Belette, je ne m'en souviens pas.

— Mais c'est obligé ! En fait, je m'appelle… »

Mais elle lui ferma la bouche d'une main rêche et squameuse. « Vous ne pouvez pas le dire. Et si vous le pouviez, vous le paieriez cher. N'essayez pas de vous en souvenir. »

Il leur prouva alors qu'il n'était pas seulement le jeune homme à la taille fine qu'il semblait être. Il darda sa subtile langue intérieure et les goûta délicatement, là où leurs étincelles brillaient de mille feux. Et cet acte fugitif lui permit de sentir la formidable froideur, la formidable grisaille qui les liait, et les mille sortilèges qui étouffaient leur flamme. Il ne réduisit pas tous les sorts à néant ; uniquement l'infime, là, qui les vouait à l'oubli. Banal, facile. Ne l'avait-il pas fait pour Verre-au-Gibet ?

Il le regretta pourtant dès qu'il l'eut fait, car ils le contemplèrent

avec de grands yeux, des yeux qui ne le voyaient pas mais restaient tournés vers l’intérieur et examinaient ce qui, si longtemps, avait été perdu pour leur mémoire, et qui leur était à présent restitué. Et ils pleuraient. Poltron, le vieux soldat, les joues striées par des larmes grises, froides et silencieuses, se souvenait de sa force. Belette Bouche de Suie, la hideuse, le visage plus que jamais déformé et enlaidi par le chagrin, se souvenait de son époux.

Puis ils grimacèrent de douleur et regardèrent vers la porte, dans l’encadrement de laquelle se tenait Beauté.

La reine Beauté. Non plus hautaine et impérieuse, mais furieuse, et les yeux comme ravagés par un incendie. *Vraiment* ravagés par un incendie : Orem distinguait les flammes qui s’en échappaient, projetant une lumière dansante qui se répercutait dans les disques argentés et resplendissait à la surface de la table. « Comment vous êtes-vous souvenus de ce que je vous ai fait oublier ? » Sa voix ébranla toute la pièce.

Belette et Poltron ne dirent rien.

La reine cria et les disques claquèrent contre le mur. Belette et Poltron tombèrent. Malgré la peur qu’il éprouvait, Orem eut la présence d’esprit de se demander s’il lui fallait feindre d’être affecté par la magie qu’elle pratiquait, quelle qu’elle fût. Mais Urubugala intervint avant qu’il ne fasse quoi que ce soit. Le nain surgit devant la reine en roulant sur lui-même et se déplia, étendu devant elle sur le dos, le visage touchant presque ses pieds. « Tu ne peux pas forcer Urubugala à oublier, dit-il. Ce qu’Urubugala fut naguère, Urubugala l’est toujours. »

Tout s’apaisa. La reine baissa les yeux vers le nain et eut un sourire magnifique. C’était un sourire annonciateur de cruauté imminente ; nous avions tous appris à le reconnaître, sauf Orem.

« Vraiment ? fit-elle. Et à quoi espérais-tu aboutir ? Tu n’as pas pu m’arrêter autrefois ; tu croyais vraiment me faire peur avec quelques malheureuses conjurations ? » Elle l’empoigna par les cheveux et le souleva de terre comme s’il ne pesait pas plus qu’un chien. « Urubugala, mon petit fou, ignores-tu que tu es à l’origine de tout ce qui se passe maintenant, avec tes tours dérisoires ? Oui oui, Urubugala, tes efforts ridicules pour me résister, pour aider le vieux renard à m’échapper… J’ai compris à ce moment-là qu’il était temps que je me régénère, grand temps, Urubugala, voilà pourquoi le Petit Roi est ici, j’ai demandé aux Sœurs de m’envoyer un rêve et elles ont honoré ma demande, et elles m’ont envoyé le Petit Roi et l’enfant que je porte. Te sens-tu capable de m’arrêter ?

— Non », dit Urubugala avec un sourire crispé.

« Ou caressais-tu tout simplement l’espoir que je te laisserais mourir ?

— Votre grâce m'a longtemps autorisé à vivre dans son infinie bonté. »

Son sourire s'élargit encore, et les flammes jaillirent de ses yeux pour dévorer les vêtements d'Urubugala. Le nain cria. Comme si ce cri lui conférait le pouvoir de voler, il se mit à s'élever dans les airs, bien au-dessus de la table, et s'immobilisa pour brûler en hurlant. Orem, en proie au remords, avait envie de vomir. Le nain avait endossé la responsabilité de tous ses actes, de tous ses actes, et il était en train d'en mourir.

Mais non. Il n'était pas en train de mourir, en fin de compte. Car les flammes s'interrompirent aussi brusquement qu'elles avaient commencé et le nain redescendit jusqu'à la table en haletant et en geignant. La reine Beauté s'approcha de lui, l'attrapa par les oreilles et le força à se pencher jusqu'au moment où elle le domina. Elle le regarda droit dans les yeux.

« Est-ce toi qui m'a arrêtée l'autre jour au camp du vieux roublard, Urubugala ? Laisse-moi voir, ou je te fais brûler pour l'éternité.

— Entre entre entre, gémit-il. Tout ce que tu veux, regarde tout… » et il suffoqua, rejeta violemment l'air contenu dans ses poumons et se convulsa sur la table. Sa tête s'éleva, les yeux rivés aux yeux de Beauté, puis leurs visages se touchèrent en sens contraire, maîtresse et esclave, mère et enfant, la tête d'Urubugala soulevée par la seule force du regard de Beauté.

Elle eut bientôt fini. La tête d'Urubugala retomba sur la table avec un craquement retentissant. « La vérité ! La vérité, au nom des Sœurs, c'est la vérité ! J'étais sûre que c'était toi.

— Ah bon ! murmura le nain.

— Tu me crois incapable de lui tenir tête, quel qu'il soit ? Je ne vais pas me laisser battre par un magicien minable, même s'il a appris tes formules de conjuration, Urubugala.

— Ah bon !

— Ne me nargue pas, Urubugala. Je ne te concéderai même pas cette victoire-là. » Elle lui toucha ensuite le front, et il se détendit d'un seul coup. S'endormit. Orem vit que les flammes n'avaient laissé aucune trace sur sa peau. La reine s'adressa à Belette et Poltron. « Mais pourquoi vous rendrais-je le réconfort dont il vous a privés ? Je me réjouis à l'idée que vos souvenirs vont vous revenir et que vous allez tout voir repasser dans votre esprit. Vous me haïrez ? Haïssez-moi tant que vous voudrez. Vous me verrez reprendre mes forces, et ce spectacle nourrira votre haine, mais vous n'interviendrez pas, vous n'y pouvez rien et vous le savez, n'est-ce pas ? Urubugala peut vous rendre la mémoire, mais vous regretterez l'oubli d'ici peu. Inutile de vous adresser à moi, à ce moment-là. Adressez-vous à *lui.* » Elle

désigna le nain endormi. « Voyez ce qu’il peut faire. »

La reine s’en alla. Poltron et Belette la regardèrent disparaître, puis tournèrent leurs regards vers Orem. Il ouvrit la bouche pour parler, mais Belette porta sa main à ses propres lèvres et fit non de la tête. Eh bien quoi ? Ils attendaient, les yeux rivés sur lui. Puis il comprit qu’ils attendaient qu’il fasse, *lui,* tout ce qu’il fallait pour rendre possible de parler sans danger. Il déploya donc ses filets et nettoya la salle.

Immédiatement, Urubugala s’assit au milieu de la table. « Plus jamais, dit-il à Orem. Touche à tout ce que tu voudras, fais tout ce qui te plaira, mais ne t’occupe pas de nous. Nous trois, nous sommes les compagnons de la reine, nous sommes ses ornements et elle ne permettra pas qu’on touche à nous. »

Urubugala savait manifestement qui il était, et pensait tout aussi manifestement que la reine ne pouvait pas entendre ce qu’ils disaient. Que pouvait faire Orem, sinon lui accorder sa confiance ? « Je suis désolé, dit-il.

— Vous ne pouviez pas savoir, dit doucement Belette.

— Pourquoi suis-je ici ? » demanda Orem.

Peut-être Belette le lui aurait-elle dit ; elle s’apprêta à parler, mais Urubugala leva la main. « Il ne nous appartient pas d’interpréter les intentions des dieux. Tu es guidé par des yeux plus avertis que les nôtres, et nous ne t’en dirons pas davantage. Sinon ceci : ne cherche pas, et tu trouveras ; ne demande rien, et tu recevras ; ne frappe pas, et les portes s’ouvriront devant toi. »

Puis Urubugala roula de la table et bondit par terre aux pieds d’Orem. Orem baissa les yeux et rencontra le regard qui s’élevait vers lui.

« Même Beauté ignore pourquoi *tu* es là. »

Et l’homme noir se dandina en direction de la porte, son phallus traînant entre ses jambes ; Orem ne trouvait plus cela drôle, car il avait vu le fou endurer une abominable douleur et se remettre à parler comme si de rien n’était.

Le nain l’avait protégé, avait subi sa punition à sa place et avait préservé sa liberté. Pour le sauver, Poltron et Belette étaient restés cois. S’il ne s’agissait pas là d’amitié, c’est que le mot n’avait plus de sens. Ils avaient gagné son attachement dévoué, à jamais. Pourtant, eh vérité, ils n’en avaient que faire. C’est à toi qu’ils réservaient leur loyauté, Palicrovol, pas à Orem ; mais il ne le comprit qu’à la fin, alors qu’il était trop tard pour lui et à peine temps pour toi.

20. Les usages du pouvoir

Quel usage Orem fit-il du nom de roi pendant qu'il occupait ton trône, Palicrovol ? Une fois déjà, quand tu étais jeune, tu as jugé un roi du Burland. Alors comte Traffing, tu avais observé le roi Nasilee, et tu l'avais trouvé faible et mauvais, estimant qu'il ne méritait que la mort. Quels étaient ses crimes ? Il était vindicatif et cruel, cupide et tyrannique. Certains disent que tu étais incommodé par ses impôts, tenté par sa faiblesse, et que tu désirais sa fille bien qu'elle ne fût qu'une enfant. Tu étais ambitieux, voilà ce que disent les envieux. Mais tes actes ont prouvé que tu répugnes vraiment à te venger et à infliger d'injustes punitions. Aussi jugeons maintenant le Petit Roi, non d'après la rumeur publique, mais d'après ce qu'il fit de ce pouvoir dont il avait le libre usage. Mesuré à cette aune il fut, je crois, le digne fils de Palicrovol.

LE PETIT ROI À LA COUR

Pendant une semaine, la reine Beauté le présenta comme son époux aux centaines de visiteurs et aux milliers de courtisans qui se trouvaient au palais. Elle ne parlait jamais de lui sans ajouter quelque bon mot cru et brillant, quelque sarcasme qui faisait pouffer les courtisans à l'abri de leurs mains tellement, tellement délicates ! Sa minceur, sa jeunesse, sa prétendue stupidité, sa réelle innocence, tout cela était prétexte à l'hilarité générale.

Orem fit cependant preuve de sagesse, il tint compte du conseil des compagnons de la reine et supporta tout cela avec patience, allant jusqu'à rire également ; et bientôt, bien qu'il fût méprisé de tous, tous s'habituèrent à lui et s'accommodèrent du rôle qu'il jouait. Enfin, il avait trouvé son nom et son rang : Petit Roi, souffre-douleur.

Après la première semaine, la reine cessa de le suivre pour l'accabler de railleries. D'autres, dans son cas, se seraient cachés et auraient soigneusement évité les bals et les soupers. Mais Orem ne

restait pas à l'écart. Il y assistait, apprenant peu à peu à se montrer de port plus royal. Ceci faisait beaucoup rire parmi les fats, qui croyaient qu'il cherchait à rivaliser avec eux. Ils ne s'aperçurent jamais qu'il était vraiment ce qu'ils ne faisaient que singer. Il y assistait, et assumait ouvertement le rôle que la reine lui avait octroyé de force. Une partie de ce rôle consistait à être un rustre et un balourd. Orem apprit très tôt à le faire et s'en acquitta à merveille.

Six semaines après son mariage, il présida un banquet sans importance destiné aux courtisans installés à demeure. Il avait à sa droite Belette Bouche de Suie, et Poltron siégeait à sa gauche ; il faut se conformer à un certain ordre en de telles circonstances. Bien entendu, les convives du banquet avaient parfaitement envie de le harceler. À peine avait-on posé le premier plat bien en vue sur la table que déjà une femme s'écriait : « Petit Roi, mon seigneur, voulez-vous juger notre cas ? Mon mari, celui que vous voyez là-bas avec la main sur la cuisse de Belfeva, a fait preuve envers moi d'une infidélité extrême. » Elle leur exposa alors l'histoire choquante – c'est-à-dire choquante pour Orem – des infidélités de son époux avec des animaux de basse-cour. Elle fit son récit avec un esprit qui était le fruit d'une longue pratique ; Orem était le seul de tous les assistants à ignorer les aimables conventions qui régissaient les suppliques spirituelles et grivoises. Son visage s'empourpra, et sa surprise d'entendre un tel récit céda la place à une vive colère dirigée contre le comportement du mari ; après tout, celui-ci était assis là-bas, et il riait avec les autres. Il riait ! Ces gens n'avaient apparemment pas la moindre notion du bien et du mal.

Belette Bouche de Suie se pencha alors pour lui murmurer à l'oreille de ses lèvres écailleuses : « Ne le prenez pas au sérieux, Petit Roi. Ce ne sont que des affabulations, pour passer le temps. »

Au début, cela n'atténua pas beaucoup la colère d'Orem. Après tout, un mensonge était un mensonge, distraction ou pas. Mais les rires avaient à présent une signification différente, et il se mit à écouter moins les prétendus péchés du mari que la qualité de l'accusation. Elle *était* fine. C'était sa façon de tourner les phrases qui suscitait les rires, ainsi que la maladresse qu'elle prêtait à son époux. Elle parvint enfin à la conclusion, tourna vers lui des yeux implorants et dit : « Prononcez-vous donc, Petit Roi, mon seigneur, dites-moi… Dois-je admettre qu'il revienne dans ma couche, ou faut-il lui en couper douze bons centimètres la prochaine fois qu'il m'approche.

— La punition serait trop lourde, madame, répondit Orem. Comment ôter douze de six en espérant qu'il restera quelque chose ? »

C'était plus que les courtisans n'en avaient espéré. Les accents grossiers de la campagne, oui ; la voix aiguë et fluette d'un adolescent ; le visage innocent, candide ; cela, ils s'y étaient attendu.

Et voilà qu'il égalait son interlocutrice en obscénité !… La soirée promettait d'être excellente. Excellente. La reine avait bien choisi son rustaud de consort.

L'époux-très-brutalisé s'écria, « Je vous en supplie, Petit Roi mon seigneur, ne me forcez pas à abandonner *toutes* mes liaisons ! Les poules sont d'un commerce décevant, et la production d'œufs a nettement décliné. Les vaches, je peux m'en passer. Mais pas du cochon, qui est tout mon cœur, mon amour, ma vie !

— Comment pourrais-je rendre un jugement d'ici ? fit Orem. Il faut que je vous regarde dans les yeux. Que quelqu'un d'autre vienne s'asseoir ici, en bout de table. Rien de personnel, naturellement », dit-il à Belette et Poltron.

Il pouvait presque palper le souci que Belette se faisait pour lui, sentir son désir d'être près de lui pour le guider. Les rires et les conversations couvrant ses paroles, il dit en se penchant vers elle : « Maintenant, je sais que c'est la vulgarité bien présentée qui les amuse. »

Il prit ensuite son assiette et ses couverts en argent, tint sa serviette entre les dents, marcha vers le milieu de la table, fit se déplacer un dandy aux joues particulièrement riches en couleur et s'installa entre deux des dames les plus étranges de la cour. Le mari et la femme étaient tous deux assis en face de lui, mais à quelques sièges de distance d'un côté comme de l'autre. Il les considéra tous deux attentivement, puis éclata de rire. « Madame, je me dois de vous recommander l'humilité à tous les deux. À vous, parce que vous avez eu une truie pour rivale, et à lui, parce qu'il a admis qu'aucune femelle plus avenante n'était digne de sa passion. Si vous faites preuve d'une telle humilité, je vous trouve alors faits l'un pour l'autre. Impossible que vous vous sépariez – tant de sincérité n'appelle rien moins que son égale. » Les autres convives s'esclaffèrent, aussi bien à cause de ses mines de petit garçon qu'en raison de son esprit… mais rien de plus. Il agirait comme il l'entendait, mais supporterait ce qu'il lui fallait supporter.

Mais la femme d'une beauté surprenante qui lui faisait face se contenta de sourire, un soupçon de reproche et même de pitié dans le regard. « Ne devriez-vous pas être en tête de table ? demanda-t-elle.

— C'est la tête de table qui est là où je suis », répliqua Orem. Si *tu* avais déclaré cela, Palicrovol, il se serait agi d'un rappel à l'ordre, et tous tes auditeurs auraient tremblé. Mais sa voix et ses manières carrées rendirent ces mots amusants. Et quand bien même ils ne l'auraient pas été, la propension à la gaieté était si puissante qu'ils s'en seraient amusé tout de même.

En tout cas, il y en avait un que ça ne faisait pas rire ou qui, du moins, ne le montrait pas. Il était lui-même jeune, et quelque chose

comme le chouchou de ces dames, à cause de son côté sombre, taciturne et fort. Le genre d'homme que l'on suppose toujours monté comme un étalon, et à qui l'on pardonne non moins régulièrement ses manières de hérisson. Il se nommait Timias. Il appartenait à cette race d'individus semblables aux fleurs, qui s'épanouissaient une fois au cœur d'une profusion d'épines puis s'étiolent et prennent quelque emploi subalterne qui leur permet de hanter le théâtre de leurs conquêtes passées. Il possédait toutefois un talent certain pour dire la vérité qui faisait partie de son charme et laissait supposer qu'il finirait après une carrière plus romantique et par conséquent plus brève que celle de ses semblables. Un être peu charitable aurait pu supposer qu'il enviait l'homme qui avait couché avec la reine. Mais Orem distingua autre chose en lui. Un autre des dons méconnus d'Orem que celui-là : discerner en un être ce que nul autre n'y voyait.

Timias était assis en diagonale par rapport à Orem. Les rires moururent et les dames assises à côté de lui commençaient à se pavaner devant l'attention que le Petit Roi voulait bien leur accorder – après tout, idiot ou pas, il était le seul roi d'Inwit. Orem émit quelques remarques sans intérêt pour dire à quel point les femmes gagneraient en beauté si seulement elles abandonnaient le fard. Après tout, dit-il, les filles de la campagne s'en passaient fort bien.

« Comment font-elles pour se rendre séduisante, alors ? demanda une dame.

— Elles se lavent, dit Orem. Et, sans cette peinture, elles sont bien moins glissantes que vous, mesdames – quand un homme les attrape, elles ne lui permettent plus de se détacher ! » Comme ils riaient. Le spectacle était trop bon pour qu'on prenne du retard. Il demanda de l'eau et se livra à tout un numéro en lavant le visage d'une femme – mais pas de celle qui se trouvait à côté de lui car, dans son cas, le maquillage la sauvait miraculeusement. Non, Orem rinça le minois de celle qui lui faisait face, et ses traits délicats en ressortirent plus beaux. Sans compter qu'elle l'avait critiqué, peu importait avec quelle discrétion ; Orem n'en prit que plus de plaisir à lui ôter son masque. Et qui remarqua son tact et sa gentillesse dans un cas, son innocent plaisir dans l'autre ? Ils rirent, voilà tout ; car il leur plaisait de le voir bafouer des traditions séculaires et des modes d'une semaine. Quel clown. Quel rustre. Quel idiot. Exquis.

C'est alors que Timias intervint… Il tendit la main et intercepta le poignet d'Orem avant que, poussé par les rires, il n'entreprenne d'effacer la fausse tache de naissance sur la joue de la belle. « Tu es peut-être un imbécile, dit Timias, mais tu n'as pas besoin de le prouver avec tant d'arrogance. »

Tous se turent alors, sauf pour quelques murmures de surprise. Timias ne riait pas. Timias leur gâchait le plaisir. Calme-toi, Timias.

Laisse tomber, Timias. Mais Orem le regarda avec le sourire ouvert à demi étudié qui, dans sa campagne natale, aurait été interprété comme un signe de totale bonne volonté.

« Eh quoi, c'est ta femme ? »

Oh, comme cela les fit rire. Mais Timias n'en devint que plus froid et plus sombre. « Alors comme ça, tu as rempli une reine avec ta queue, petit gars ? Grand bien te fasse ! »

C'était le genre de remarque que l'on ne faisait pas à voix haute, et surtout pas à l'intérieur du palais, car la reine l'entendrait certainement.

« Ça m'en a déjà fait », répondit tranquillement Orem. Puis il se souvint qu'il devait être drôle. « Devons-nous nous battre en duel pour l'honneur de cette dame ? »

Cela souleva quelques rires. N'eût été la gravité de Timias, il y en aurait eu davantage.

« L'honneur de cette femme n'a pas besoin d'être défendu », dit Timias. C'était la façon courtoise de battre en retraite. Insulter était une chose, se battre en duel avec le Petit Roi en était une autre. La reine ne le permettrait certainement pas. Il y avait trop peu de chances pour que Timias perde. Mais Orem n'allait pas l'autoriser à évacuer si facilement le sujet. Le Petit Roi était là pour qu'on se moque de lui, pas vrai ? Très bien, en avant pour une tranche de rigolade !

« Comment pouvez-vous laisser cette dame sans champion, quand j'affirme que sa poitrine a grand besoin d'être lavée ? » (Il se tourna vers la femme.) « Comment vous appelez-vous, déjà ? Belfeva ! Quelle noble poitrine, Belfeva ! Mais qui trouve si peu d'amis pour la soutenir en cette compagnie ! » Il avait rapidement appris le style de la cour – ce n'était qu'un jeu sur les mots de plus, comme les devinettes et les énigmes qu'il avait inventées à la Maison de Dieu. Quel pitre hilarant, pensaient la plupart des convives. Comme il joue bien la comédie, se disaient ceux qui savaient regarder. « Je relève votre défi, même si vous ne le lancez pas. Quant à l'arme… quelle arme fera l'affaire, à part… oui, prenez votre pain, messire ! Et votre gobelet ! Du pain trempé dans le vin, à vingt pas ! »

C'était amusant, bien sûr, rien que d'y penser. Mais bien plus : pour Timias, c'était intolérable. C'est là le point faible des gens sérieux et froids – ils ne peuvent supporter d'être tournés en ridicule. « Je ne ferai rien de tel, dit-il.

— Alors vous viendrez dans mes appartements demain midi, dit le Petit Roi. Nous devons parler de certaines choses, mon ami.

— Je n'ai rien à vous dire. » Mais il avait perdu de son assurance. Timias restait le seul des courtisans à réaliser si tard qu'Orem était plus malin qu'il ne semblait, et qu'il pouvait faire tourner les choses à

son avantage avec plus de facilité que tous, hormis sa victime, ne l'auraient supposé.

« Et amenez donc cette dame avec vous, avec sa poitrine mais *sans* sa tache de naissance ; vous pourrez m'aider à trancher laquelle des deux est la plus belle – votre compagne, messire, ou la mienne.

— Personne n'est plus beau que la reine Beauté.

— Ah ! mais la reine Beauté n'est pas ma compagne ! Je ne suis que son animal de compagnie, vous savez, et elle n'aime m'entendre aboyer ni trop souvent ni trop près d'elle. Ma compagne de demain sera… » (et il fixa avec insistance la tête de table) «… sera la dame Belette Bouche de Suie. »

Tous les regards convergèrent vers la femme formidablement laide. Elle comprenait vaguement les intentions d'Orem, et elle renversa donc la tête et éclata de rire. Tous furent alors libres de rire. Une fois de plus, l'inepte Petit Roi avait suscité une surprise suffisante pour alimenter une semaine de papotages. Une fois de plus, le banquet s'avérait une réussite.

Orem n'était ni aussi stupide que le croyaient les courtisans ni aussi retors que le croyait Timias. Il n'avait aucun plan défini en tête. Il savait seulement qu'il ne faisait pas rire Timias, et cela le séduisait ; il avait peur, il se sentait seul et las de devoir assurer une représentation permanente. Le dégoût même que Timias éprouvait pour lui poussait Orem à vouloir l'aimer.

LES AMIS DU PETIT ROI

Ils obéirent, et vinrent voir Orem dans sa chambre : Timias, la dame nommée Belfeva, et Belette. La réunion s'annonça d'abord étrange. Pas un mot, ou presque, ne fut prononcé pendant que les domestiques déposaient un « petit » repas. Orem s'était déjà habitué à l'abondance, et il était assez sage pour ne pas trop participer à la collation. Il regarda Timias et Belfeva, qui mangeaient avec un embarras évident, en leur posant régulièrement la même question : « C'est bon ?

— Oh ! très bon, très bon ! » disaient-ils. Manifestement, la tension accroissait progressivement la frayeur de Belfeva, tandis que la sincérité en Timias le poussait à la colère, et non à la peur. Il finit par dire : « Petit Roi, mon seigneur, pourquoi nous avez-vous convoqués ? Si vous désirez que je vous présente mes excuses, je le ferai. J'ai parlé inconsidérément, hier soir. Que vous vous couvriez de honte d'une façon ou d'une autre, peu importe, ça me va. »

Orem s'abstint de signaler qu'il s'agissait d'excuses pour le moins disgracieuses. « Vous êtes bien bon, mais ce qui s'est passé hier soir me préoccupe fort peu.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

— J'ai envie de compagnie. Pour une expédition.

— Une expédition ? » dit Belfeva, radieuse. Timias lui jeta un regard noir.

« Suis-je donc consigné au palais ? demanda Orem. J'ai envie de sortir un peu. Au moins jusqu'au jardin. Ou devrais-je faire preuve de plus d'audace ? La cité du roi est une chose nouvelle, pour moi. Vous la connaissez bien, puisque vous n'avez rien d'autre à faire que vous promener.

— J'ai mieux à faire », dit Timias en se levant.

« Nous avions un nom pour les gens dans votre genre, dans le haut Point-de-Vue-sur-l'Eau », dit Orem, toute trace d'amabilité ayant soudain fui sa voix. « Nous les appelions des vieux coqs. Beaucoup de tapage, mais on pouvait les laisser seuls avec les poules pendant toute une année sans ramasser un œuf. »

Timias rougit, mais reçut le coup en silence.

Orem s'approcha de lui. « Tu as deux fois ma force, et tu possèdes probablement le double de toutes mes qualités, Timias. Pourquoi est-ce que tu ne ris pas de moi ? »

Timias détourna les yeux. « J'ai mon idée de ce qu'un roi devrait être.

— Moi aussi, dit Orem. Mais l'homme qui correspond à cette idée se trouve quelque part, loin à l'intérieur du pays, avec des sphères d'or sur les yeux, et il ne dort jamais sans la protection de magiciens et de prêtres censés repousser les attaques de la reine. Pourquoi devrais-je faire semblant d'être comme lui ? Tant que le vrai roi est vivant, je ne suis qu'un bouffon. »

Et là se trouvait la clé du vrai pouvoir qu'Orem détenait à Inwit. La reine l'avait transformé en souffre-douleur avec, peut-être, l'espoir qu'il lutterait pour sa dignité et se couvrirait ainsi d'un surcroît de ridicule. Mais Orem possédait un outil dont elle ignorait qu'il était le propriétaire. Aussi longtemps qu'il déployait son filet dans une pièce pour emprisonner la magie de la reine, il était libre de prononcer toutes les paroles de trahison qu'il voulait sans être entendu. Personne ne se risquerait à *répéter* ses paroles, de sorte qu'elles n'arriveraient jamais aux oreilles de la reine – et le message, en même temps, était clair pour ses auditeurs : le Petit Roi pouvait dire ce qui, pour tout autre, aurait signifié la mort, et rien ne lui arrivait. Les rieurs pouvaient rire. Mais parmi ceux-là mêmes qui, vraisemblablement, le trouvaient moins amusant, on le considérait avec un œil différent. La reine ne châtie pas le Petit Roi pour ses paroles de trahison : le Petit Roi détient par conséquent quelque pouvoir.

Il ne montrait pas ce pouvoir à un grand nombre de gens ; mais aussi, il y en avait si peu qui ne riaient pas de lui.

« Viens avec moi, Timias. Ces dames aussi. »

Ils l'accompagnèrent. Ils l'accompagnèrent bien des fois, et lui montrèrent bien des choses ; il ne leur en montra pas beaucoup, mais ils en virent assez, bien assez. Je remontrerai, Palicrovol, et peut-être comprendras-tu ce qui pousse Timias à rester aux côtés du Petit Roi, maintenant qu'il n'est plus le Petit Roi.

Ils visitèrent les jardins, et importunèrent les jardiniers avec leurs discussions ; visitèrent les ateliers d'artistes où l'on fourbissait les vieilles œuvres et où l'on en produisait de nouvelles ; admirèrent et montèrent les chevaux des écuries de la reine ; et visitèrent même l'armurerie puisque, après tout, le Petit Roi était chef en titre des armées.

LA JUSTICE DÉFAITE

Mais Orem projetait toujours une autre visite. L'idée parut lui en venir un matin, comme un caprice, alors qu'ils étaient réunis comme d'habitude pour organiser leurs sorties du jour. « Pourquoi pas la maison de Charbon ? Nous pourrions les voir juger les criminels. »

Même Belfeva ne manquait pas de se souvenir que le Petit Roi avait été arraché à ce tribunal pour épouser la reine ; mais pourquoi ne pas y aller, au fond ? Si le Petit Roi avait envie de se remettre en mémoire sa déchéance passée pour mieux apprécier sa position présente, quel droit avaient-ils de chercher à l'en dissuader ? Ils quittèrent donc le palais, par-derrière, comme d'habitude, puis par la rue des Cuisines, et marchèrent jusqu'à la maison de Charbon, où les juges masqués passaient leurs journées à décider quels malheureux seraient châtrés, et lesquels seraient tout simplement tués.

Belette Bouche de Suie, qui savait quel charivari provoquerait la venue impromptue du Petit Roi, dépêcha un domestique pour qu'il prévienne les magistrats de leur arrivée. Tous feignirent naturellement d'être surpris, et naturellement leur surprise sonna faux. Orem avait pu observer l'endroit du mauvais côté, et aucune des comédies qu'ils pourraient lui jouer ne le tromperait, désormais. Il n'éprouvait pourtant aucun désir de vengeance. Il s'abstint de leur rappeler dans quelles circonstances ils avaient fait connaissance. Il se montra en fait réservé, faisant preuve de peu d'intérêt pour la maison de Charbon proprement dite. Il n'était pas venu pour ça. Sa véritable intention était de visiter les geôles.

Leur guide fit des difficultés. « Des criminels de droit commun, dit-il. À quoi bon les voir ? »

Le silence lui rappela assez vite que le Petit Roi avait précisément été l'un de ces criminels de droit commun. Les gardes les emmenèrent à l'extérieur. Ils tentèrent de conduire le Petit Roi par un chemin à

l'écart de la fosse aux Bœufs, mais il connaissait la route. Ils arrivèrent à un moment gênant : le bourreau apprêtait ses instruments pour faire son office. Une nouvelle victime attendait, et il fallait châtrer et renvoyer celle qui était dans les fers.

« De tous les bas-reliefs qui ornent les murs du palais, celui-ci est le plus criant de vie, dit Orem.

— Que vont-ils faire ? » demanda Belfeva. Non qu'on le lui eût caché – simplement, les grandes maisons ne s'inquiétaient jamais de savoir sur quelles cruautés était assise la sécurité de leur ville.

« Ils vont en faire un bœuf », dit Orem. Il ne réalisa pas qu'elle n'aurait pas la moindre idée de la différence entre un taureau et un bœuf.

Belette le lui expliqua. Elle se détourna, frappée d'horreur.

Dans la fosse, le bourreau attendait en se demandant ce que les spectateurs attendaient de lui. Orem ne pouvait atténuer son angoisse. Il ne le savait pas lui-même. La victime avait fait personnellement son choix – la castration plutôt que l'esclavage. À moins qu'Orem ne prétende changer la loi même, que pouvait-il faire d'autre que s'accommoder de la décision de cet homme ? Et changer la loi n'était pas à sa portée. Il ne pouvait pas introduire de changements durables, seulement se livrer à d'infimes interventions qui ne défigureraient pas Inwit et ne seraient pas remarquées par la reine.

Il finit par se détourner sans rien dire. Le bourreau ne perdit pas davantage de temps… ils n'étaient pas très loin de la fosse aux Bœufs quand ils entendirent les hurlements à glacer le sang que poussait le supplicié.

Les geôles étaient telles qu'il les avait laissées, sauf que l'on était maintenant au printemps. Les prisonniers ne gelaient pas. Ils vivaient dans la pestilence et les mouches montant de leurs propres excréments répandus sur le sol en dessous d'eux.

Comme toujours, les prisonniers du haut étaient les mieux placés, car les mouches étaient peu nombreuses à monter jusque-là. De toute évidence, un grand nombre de prisonniers étaient malades.

« Celui-ci est nouveau », dit calmement Orem tandis qu'ils longeaient les cages. « Et celui-ci est là depuis des jours. Il mourra avant d'être jugé. » Ils ne lui demandèrent pas comment il le savait. Il le savait, voilà tout. Il n'affichait pas ses sentiments devant ses compagnons, mais ils pouvaient goûter la nature de son silence, et ils savaient que ce lieu avait cassé quelque chose en lui et créé autre chose, qui l'empêchait d'être ce paysan que même la reine croyait qu'il était. Belette lui prit la main. Il la laissa faire, mais afficha une telle indifférence envers son geste qu'elle ne tarda pas à le lâcher. C'était sans importance : il lui suffisait de voir quelque chose qui échappait à la reine. Il y avait là un espoir.

D'une rangée à l'autre, d'une rangée à l'autre… Comme si les prisonniers n'étaient pas tous pareils ! Belfeva finit par se sentir écœurée, et Timias réprimanda le Petit Roi. « N'en avons-nous pas assez vu ? Pourquoi nous avoir amenés ici ? » Orem n'avait aucune réponse satisfaisante à cette question. N'avait-il pas posé la même à Puce après le tragique combat de serpents ? Je vous ai amenés ici parce que nous avions deux heures à tuer. Je vous ai amenés ici pour que vous compreniez ce qu'est vraiment la ville de la reine, et passiez par-dessus ce qu'elle semble être. Je vous ai amenés ici parce que des inconnus m'ont sauvé la vie dans l'ombre enchevêtrée de ces cages. « Ils m'ont craché dessus pour m'empêcher de dormir dans la neige. »

À ce moment-là, un prisonnier de la deuxième rangée se mit à crier, et se jeta contre les barreaux de sa cage en s'égosillant.

« Orem ! Souviens-toi, mon gars, souviens-toi ! Ma petite faveur, mon gars ! Tu me dois une faveur ! »

Les gardes formèrent aussitôt une épaisse barrière entre Orem et la cage de celui qui criait. « Du calme, là-haut ! » cria l'un d'eux, et les autres bandèrent leurs arcs, prêts à ramener effectivement le calme au besoin.

Orem reconnut l'homme avant d'avoir eu le temps de se demander s'il en avait envie ou non. « Braisy », dit-il.

Ce fut suffisant pour stopper les archers. Le chef des gardes vint s'expliquer avec le Petit Roi : « C'est un petit escroc, mais il y a plus, il fait entrer et sortir des gens de manière illégale. Nous sommes enfin parvenus à l'attraper à l'intérieur de la ville, sans laissez-passer. Une mort certaine pour lui, Petit Roi mon seigneur. »

As-tu jamais eu à entendre, Palicrovol, la supplique encombrante de quelqu'un à qui tu dois quelque chose ? Et en sachant qu'il te suffisait d'attendre quelque temps pour être définitivement libéré de ses exigences ? Pas de la dette, non. Il n'y a qu'une seule façon de se libérer de ses dettes. Orem débarrassa l'endroit de l'Œil qui Scrute de Beauté. « Libérez-le », dit-il doucement.

Le garde devint rouge. « Je ne peux pas, Petit Roi mon seigneur.

— J'avoue devant vous, monsieur, dit Orem, que j'ai joué un rôle dans l'activité criminelle de cet homme, et j'insiste pour déclarer qu'il est de votre devoir de me faire subir exactement la même punition que la sienne. Ouvrez-moi une cage immédiatement.

— Mais vous êtes… le Petit…

— Libérez-le, répéta Orem. »

Timias s'avança pour parler au chef des gardes. « Vous avez entendu ce qu'il vient de dire. Si *elle* s'en offusquait, lui aurait-elle permis de le dire ? Mais je peux vous garantir que si vous n'agissez *pas,* on s'en souviendra. »

Timias devint ainsi le complice du Petit Roi dans une centaine de

renversements minimes des dures décisions prises en fonction des lois d'Inwit. La raison pour laquelle Orem travailla contre ces lois est évidente : il en avait lui-même été victime. Timias, toutefois, avait été soutenu toute sa vie par ces mêmes lois. Il ne conservait ses richesses que parce que les gardes terrifiaient trop les pauvres pour que ceux-ci viennent les lui prendre. Pourquoi, dans ce cas, Timias contribuait-il à détruire ce qui assurait sa sécurité ? Parce que Timias n'avait rien d'un sycophante, contrairement à ce que tu as prétendu.

Timias était cette rareté – un homme vraiment capable de compatir à une douleur dont il ignore tout.

Ceci inaugura une série d'actes ponctuels, les menues actions du Petit Roi du Burland. Ceci n'exige pas une vaste chronique : je pourrais la prononcer ici sans reprendre mon souffle plus d'une centaine de fois. Et il n'aurait cependant aucun motif de honte quand j'en aurais terminé.

Le commandant fit sortir Braisy de sa cage. Un être si obséquieux, si pressé de lécher les pieds du Petit Roi… Pourtant, Orem n'afficha aucun mépris à son égard, et alla même jusqu'à lui dire quelques mots gentils. Puis il ordonna aux gardes de lui procurer un laissez-passer.

« Au nom de Dieu, s'écria le commandant. Comment pourrais-je faire une chose pareille, puisqu'il n'a pas de travail ?

— Inscrivez sur son laissez-passer qu'il est serviteur chez Verre-au-Gibet, un homme qui possède une fortune personnelle et qui cherche actuellement un domestique. S'il quitte Verre-au-Gibet, il quitte son permis. »

Braisy ouvrit de grands yeux, mais il déglutit et acquiesça. « Ça me suffit, c'est bien, c'est parfait, c'est une faveur, une vraie faveur, oui. »

Les gardes firent ce qu'on leur avait demandé, et les remous que cela fit en ville furent assez faibles pour que Beauté ne les remarque même pas. Il y eut néanmoins des remous, qui modifièrent radicalement la ville dans laquelle tu revins, Palicrovol.

Peut-être le goût du pouvoir était-il aussi enivrant que du brandy ; mais je ne crois pas qu'une si petite gorgée ait suffi à saouler Orem. Je crois qu'Orem ne continua d'exercer son pouvoir qu'en raison du remords qu'il éprouvait d'avoir fait une faveur à un homme qu'il méprisait, alors qu'il y en avait tant d'autres qui le méritaient beaucoup plus et que personne n'aidait. Il se mit alors à utiliser la garde à de modestes fins personnelles. Trouvez-moi ces deux-là, ils furent mes amis : Un jeune garçon du nom de Puce, Puce Buzz, environ dix ans, qui habite le marécage. Mais ne lui faites pas peur, traitez-le convenablement, découvrez l'endroit où il se trouve et venez me le dire.

Un nommé Rainer Charpentier s'obstine à habiter la cité des

Mendiants dans l'espoir de trouver un jour du travail grâce à un laissez-passer de gueux. Trouvez l'endroit où il est actuellement, et venez me le dire.

Un épicier du haut Point-de-Vue-sur-l'Eau vient ici tous les ans, à peu près à cette époque ; Glasin Épicier, qui fut naguère le Prix de Corth. Trouvez-le-moi.

Et ils lui dirent tout cela. Orem avait maintenant son siège à la maison de Charbon, où les informateurs de la ville viennent au rapport ; Orem siégeait là en compagnie de Timias, Belfeva et Belette, et il écoutait : Puce Buzz avait été pris un mois plus tôt, pas de permis, et détroussant un pauvre pisseux au petit marché. Les deux oreilles coupées, vit maintenant du proxénétisme dans la Cité des Mendiants.

Ne dites à personne de qui émane l'ordre, mais procurez un laissez-passer à Puce Buzz, un laissez-passer libre et entier qui ne le lie à personne, et ouvrez-lui un crédit illimité à la Grande Bourse ; arrangez cela pour moi sur ce que me donne la reine. Que m'importe de savoir si c'est difficile ou pas ! C'est ça ou lui rendre ses oreilles – si vous êtes incapables de l'un, faites l'autre. Ils le firent donc, et firent même davantage : ces gardes qui avaient été la hantise du jeune garçon se mirent à veiller sur lui, à le surveiller minutieusement et à le protéger ; car ce petit gars n'avait-il pas l'affection du Petit Roi, à qui la reine avait de toute évidence accordé sa bénédiction ?

Pour Rainer Charpentier, la réponse arriva plus lentement, car il n'avait jamais été privé d'une oreille, et ne figurait donc pas sur les registres permanents des geôles. Mais les espions finirent par faire leur rapport. Connu pour être violent et porté sur la boisson, il avait été tué un an plus tôt, quelques jours après avoir été repoussé, alors qu'il essayait prématurément d'entrer en ville avec un laissez-passer de gueux.

« Un an déjà ? » dit calmement Orem.

« Bien plus d'un an », dit l'espion, vérifiant ce détail sur son rapport écrit.

« Il était donc déjà trop tard avant même que je ne ressorte de la ville », dit Orem en fixant le mur noirci par la poussière de charbon. « Avait-il de la famille ?

— Dans un village de l'ouest. Poussé à s'en aller lors de la sécheresse qui ruina tous les paysans de là-bas, il vint ici dans l'espoir de leur envoyer de l'argent. Sa famille gratte à peine de quoi vivre en travaillant comme journaliers, maintenant que les pluies sont revenues.

— Donnez-leur vingt têtes de bétail, assez de terre et assez d'argent pour être à l'abri du besoin sans susciter la convoitise de leurs voisins. Dites-leur que tout cela fut gagné par Rainer Charpentier avant qu'il ne meure en cherchant à sauver quelqu'un des voleurs. Ce

n'est même pas un mensonge. »

C'est Glasin Épicier qu'ils trouvèrent en dernier. Il prospérait dans son village, loin au nord de Rive-du-Banning, aimé et respecté par tous ceux chez qui il ne suscitait pas la jalousie et le respect ou la crainte et le respect. Orem rêva de se venger, mais ce n'était pas dans son tempérament. Certes, Glasin l'avait berné ; mais il avait également eu la possibilité de le vendre et de le condamner à l'esclavage, et il ne l'avait pas fait. Était-ce la faute de Glasin si ceux qui avaient plus fait pour Orem avaient souffert davantage ? Les Sœurs ne tissaient pas la justice dans leur toile – ç'aurait été un fil de trop. Orem leur ordonna donc de gratifier Glasin d'un étal permanent à la meilleure place du grand marché, là où la grand-place débouchait sur la rue du Marché, à hauteur de la basse Cour. Jamais, jusqu'à présent, les autorités ne s'étaient occupées d'un simple épicier : ce fut suffisant pour transformer Glasin en chef incontesté des épiciers, et en une sorte de mythe ; cela ajouta de nombreuses strophes à son poème.

Quelle importance si les gardes et les espions trouvaient Orem bizarre ? Il agissait sur sa propre vie comme sur un artefact ; comme si lui, le menuisier, décidait que tous les pieds devaient être au même niveau. Scier ici, raboter là, équilibrer les diverses parties, puis ajuster le tout jusqu'à ce qu'il se dresse bien droit, solide, stable.

Il avait oublié qu'il n'était pas un artisan du tout, mais plutôt un paysan, dont tout le savoir-faire consistait à connaître le calendrier et à scruter le ciel, à labourer quand la terre était prête, à lier les gerbes quand le blé était sec et à garder un peu de grain pour les semailles de l'année suivante.

POURQUOI M'AVOIR CHOISI ?

Ainsi s'organisa leur vie commune. Ainsi passèrent-ils le temps. Belfeva et Timias consacraient des heures à une tâche inimaginable dans les grandes Maisons : ils accordaient leur attention au mode de vie des faibles et des démunis. Ils ne pouvaient pas supprimer toute la misère de la ville, mais ils pouvaient découvrir des actes d'infamie isolés susceptibles d'être empêchés, et réduire ainsi, même si peu, l'iniquité globale de la ville. Timias et Belfeva venaient ensuite raconter leurs histoires au Petit Roi, qui échafaudait son plan, aveuglait la reine et menait à bien ses petites œuvres de miséricorde. Cela ne passait pas inaperçu en ville. La rumeur circula bientôt selon laquelle le peuple avait un ami dans la cité du roi, et un peu d'espoir et de courage revinrent parmi ceux qui connaissaient le désespoir et la peur.

Un jour qu'ils étaient seuls, Timias interrogea le Petit Roi : « Pourquoi m'avoir choisi ?

— T’avoir choisi ?

— Pour t’épauler dans ce travail que nous faisions. » L’air ébahi d’Orem fit rire Timias, qui s’en expliqua : « Tu n’as pas remarqué que nous faisons du travail ?

— Mais… je ne le fais que parce que tu es avec moi », répondit Orem, et il était sincère.

La réponse qu’il fit à Belfeva quand elle lui posa la même question était plus sincère encore. « Pourquoi moi ?

— Parce que la main qui m’a installé où je suis t’a placée près de moi. »

Mais la réponse la plus sincère de toutes fut celle qu’il fit à Belette le jour où elle lui demanda amèrement : « Pourquoi gardes-tu Timias et Belfeva près de toi ? Ne sais-tu pas que leur réputation de flatteurs du Petit Roi les ridiculise à la cour ? Et ne viens pas me dire que les dieux les ont placés près de toi, car tu sais aussi bien que moi que les dieux sont enchaînés.

Orem resta songeur un instant, puis dit : « Lorsque j’étais étudiant à la Maison de Dieu, j’avais coutume de jouer avec les mots et les chiffres, et mes professeurs croyaient me voir rédiger la vérité. Je me suis moqué d’eux parce qu’ils lisaient la vérité dans mes jeux. Maintenant, je pense que… l’évolution du monde se produit selon un certain schéma. À l’intérieur de ce schéma attendent tous les noms qu’une âme peut revêtir. Je suis tombé sur un nom qui m’a conduit ici, et quiconque se nomme Timias ou Belfeva doit me suivre, car c’est ainsi que va le monde. Tout ça n’est qu’un jeu, mais c’est aussi la vérité. » Je pense que tu comprends maintenant qu’Orem Hanches-Maigres se résignera à mourir si c’est la mort que tu requiers pour lui. Seule celle qui vous aime tous deux ne se résigne pas à voir celui qui lui doit le plus prendre la vie d’Orem.

21. L’avenir d’Orem

Comment Orem apprit qu’il devait mourir pour Beauté, et ce qu’il décida de faire alors.

UNE CONVERSATION SURPRISE

Un soir, Orem se rendit à un portique qui ouvrait inutilement sur le vide au-dessus d’un jardin sur le toit. Il y venait souvent, pour contempler la petite forêt en contrebas. Malgré des heures de recherches, il n’était pas parvenu à se repérer dans le labyrinthe du palais pour trouver l’accès au jardin lui-même. Il se disait parfois que le monde, pour Dieu, devait se présenter sous un aspect similaire, assez proche pour qu’il pût presque le toucher, et cependant infiniment petit, au point qu’il n’osait pas l’effleurer de peur de le briser.

Dehors, au-delà du parc du palais et de son éternel printemps, une tempête de neige enveloppait la ville. La première de l’année. Onze mois s’étaient écoulés depuis celle qu’il avait subie dans les cages, où il avait pu voir la mort dans les yeux. Il y repensa et se souvint qu’il n’avait pas eu peur. Il avait lutté contre la mort avec acharnement, mais sans peur. Sans passion non plus. La vie qu’il menait au palais était si sereine qu’il se croyait désormais homme de paix par nature. Dix-sept ans, et déjà à l’aise dans la vie contemplative.

Il se trompait, bien sûr. Il était sous pression, frustré, mais ces sentiments le laissaient alangui et morose, si bien que, plus il avait besoin d’action, moins il avait envie d’agir. C’est pourquoi il venait au portique pour regarder le jardin en bas en rêvant de pouvoir habiter dans cet endroit tout petit ; c’est pourquoi il contemplait la ville en se demandant ce que Puce pouvait bien faire ce soir, avec cette neige.

Puis des voix vinrent d’en bas.

« Tiens. Revoilà la neige. » Poltron.

« Déjà ? Comme le temps passe vite. » Belette.

« Onze mois. Ça m'a paru plutôt long. » Urubugala.

Savent-ils que je suis là ? pensa Orem. Il faillit leur aménager une île dans l'Œil qui Scrute de la reine, pour qu'ils puissent discuter en privé ; puis il réalisa qu'il pourrait apprendre certaines choses en restant lui-même caché pour les écouter. Il avait l'occasion de se montrer indiscret quelques instants, et d'imiter le comportement permanent de la reine.

« Sans doute sommes-nous tous impatients de voir arriver ce jour d'allégresse… dit Poltron. La naissance du rejeton royal.

— Renaissance et reconstitution de Beauté. Le pouvoir pour quelques siècles supplémentaires. Le Petit Roi sait-il quel est son rôle ?

— Je ne crois pas, dit Belette. Non, il ne le sait pas.

— Devrions-nous le lui dire ? demanda Poltron.

— Je crois que oui, s'empressa de répondre Belette.

— Non, fit Urubugala.

— Il est toujours préférable de connaître la vérité.

— Peut-il l'arrêter ? demanda Urubugala. S'il essayait de l'arrêter, tout serait gâché. Pour rajeunir, la reine doit placer tout son pouvoir dans du sang vivant. Il jouera mieux son rôle s'il ne sait rien.

— C'est mieux ainsi, pour lui », dit Poltron en respirant avec difficulté.

« Oui, dit Belette. Mais vous remerciera-t-il de cet acte de pitié ?

— Je n'ai que faire de ses remerciements, dit Urubugala. Le prix du pouvoir n'est jamais payé par celui qui l'exerce. »

Puis le silence. Il ne les entendit même pas partir.

Orem ignorait tout des traités de magie. Pourtant, depuis son séjour chez Verre-au-Gibet, il savait que le sang était l'unité grâce à laquelle on mesurait le prix du pouvoir, et il savait que l'être qui procurait ce sang devait mourir. Pour Beauté, le temps du regain approchait. Et ils refusaient de dire à Orem quel serait son rôle, parce qu'elle devrait placer tout son pouvoir dans le sang. À ce moment précis, il aboutit à la conclusion évidente. Le sang d'un cerf était plus puissant que le sang d'un rat ; le sang d'un homme plus puissant que celui d'un cerf ; et le sang d'un mari plus puissant que celui d'un étranger.

Quel sang Beauté doit-elle répandre pour asseoir son pouvoir presque infini ? Celui de son époux, le Petit Roi.

Soudain, le vide quasi total de sa vie au palais s'expliquait. Il était le veau qu'on engraisse. Beauté l'avait attiré dans son lit et avait conçu son enfant pour qu'il soit véritablement son mari, faute de quoi il n'aurait pas possédé assez de pouvoir pour elle. Probablement n'attendait-elle que la naissance de leur enfant pour qu'il meure.

Il prit alors appui sur la rambarde, incapable de tenir debout. Il

était toujours en cage, au bout du compte. Il n'avait pas été sauvé quand Beauté l'avait envoyé chercher. Il s'était seulement incorporé à ses projets. Pendant une heure, il regarda fixement la neige en gémissant sur son sort.

En même temps, il se représenta les différents aspects possibles de sa mort. Allait-elle le ridiculiser dans ses derniers instants ? Ou le remercierait-elle de son sacrifice ? Le sang qu'un époux verserait volontairement serait plus puissant que le sang d'un simple mari. Et si Beauté me demandait de verser du sang de mon plein gré ? Se rend-elle compte qu'un homme pourrait volontiers mourir pour elle ? Il s'imagina marchant vers elle et lui offrant sa vie – mais elle se moquerait de lui. Elle le trouvait déjà risible ; il serait incapable d'un geste de grandeur sous ses yeux, car il s'estimerait alors lui-même risible.

Il songea aussi à s'échapper. Mais il repoussa également cette solution, après réflexion. N'avait-il quitté Rive-du-Banning pour Inwit, la rue des Magiciens pour le palais, que pour s'enfuir à l'instant même où sa vie prendrait tout son sens ? Après tout, n'avait-il pas cherché un nom, un chant et un rang ?

Et au bout d'une heure de ruminations semblables il décida qu'il pourrait supporter de voir sa vie s'achever ainsi. Il s'était réconcilié avec l'idée de n'être qu'un pion dans le jeu de Beauté.

Puis, soudain, il se rappela s'être couché dans sa cage quand il avait été trop fatigué pour continuer à marcher. Il sentit les autres cracher sur ses épaules et son visage. Même lorsqu'il n'y a pas d'espoir, on ne meurt pas en dormant quand on peut mourir l'arme au poing.

Pourquoi ai-je été amené ici ? Pourquoi *moi* ? Beauté ignore que je suis une Éponge. Ce sont les Sœurs qui lui ont montré mon visage en rêve. Peut-être était-il écrit que je surprendrais cette conversation ce soir, pour que je me souvienne que la reine Beauté est mon ennemi. Même si je rêve encore d'elle, même si je bégaye et si je me sens idiot en sa présence, je suis peut-être destiné à utiliser mon pouvoir pour l'affaiblir.

Si je dois mourir, n'en faisons pas un sacrifice volontaire ! Je mourrai en lui prenant quelque chose, moi aussi, à l'instant où elle prendra ma vie. Peut-être puis-je mettre à profit le temps qui me reste avant la naissance de l'enfant pour aider Palicrovol. Un an déjà que je suis là, et je n'ai absolument pas exploité mon pouvoir pendant tout ce temps, sinon pour tenir quelques conversations secrètes – mais elles étaient triviales. Peut-être suis-je faible, mais je reste le seul qui puisse s'opposer à la reine. Si elle s'en aperçoit, tant mieux. Qu'elle me tue dans un mouvement de colère ; elle gaspillera ainsi une bonne partie de mon sang ! Ce sera mon tour de me moquer d'elle.

Ce fut une histoire très satisfaisante qu'il se raconta là, et elle le poussa à faire tout ce qu'il devait faire. Hormis Orem lui-même, personne ne serait blessé quand il s'apercevrait que sa mort n'avait jamais été prévue.

LA GUERRE DE BEAUTÉ ET DE L'ÉPONGE

Orem reprit cette nuit-là la guerre inaugurée l'année précédente par une simple escarmouche. Le roi Palicrovol s'était rapproché depuis cette époque-là, mais pas considérablement. Le changement le plus important portait sur le nombre de ceux qui l'accompagnaient – il levait désormais ses armées avec plus de sérieux, et Orem ne pouvait même pas estimer approximativement leur nombre. Le cercle de magiciens entourait toujours le camp, et à l'intérieur de ce premier cercle se trouvait le cercle de prêtres, et à l'intérieur encore se tenait le roi Palicrovol, assailli par la douce et terrible magie de la reine.

Calmement, consciencieusement, Orem détruisit la magie qu'elle avait déployée autour du roi. Il se montra cette fois plus avisé, et laissa seule subsister la défense des magiciens de Palicrovol. La reine ne répliqua pas très vite, et Orem profita de sa lenteur pour tailler de larges bandes dans la mer écœurante de son Œil qui Scrute. Il élargit avec soin l'aire où elle était aveugle, et il fut bientôt évident qu'elle était incapable de localiser le roi Palicrovol. Orem ouvrit les yeux et regarda la chandelle près de son lit. Il n'avait travaillé qu'une heure et elle était plongée dans les ténèbres, réduite à l'impuissance.

S'il en avait encore été à jouer avec son pouvoir, cela lui aurait suffi. Toutefois, il savait maintenant qu'il ne s'agissait que d'un début. C'était insuffisant pour l'aveugler tout autour de Palicrovol. Il s'étira à l'extrême et lui ôta la vue de villes entières, de comtés entiers, tandis qu'elle se concentrait de nouveau pour trouver Palicrovol. Il l'aveugla complètement à l'intérieur d'Inwit. D'un mur de la ville à l'autre, ainsi qu'à plus de deux kilomètres au-dehors, il détruisit tous ses sortilèges. Il n'épargna que la cité du roi, non parce qu'il ne pouvait y anéantir son pouvoir, mais parce qu'il trouva préférable de lui laisser l'illusion que son adversaire ne pouvait percer ses défenses.

Cette fois, deux heures de plus s'étaient écoulées, et Orem retourna encore une fois vers Palicrovol. La reine ne l'avait toujours pas localisé. Mais, pour s'en assurer, il la repoussa si loin autour de lui qu'elle mettrait au moins une journée à le trouver, si elle continuait à chercher à ce rythme. Que Palicrovol prenne donc toute une journée de repos. Et je lui en procurerai une autre demain, si je le puis.

Tu te souviens de cette nuit et de ce matin-là, Palicrovol. Cela se passa presque un instant après ton premier moment de répit, la première fois où tu compris qu'un autre pouvoir s'agitait dans le

monde. Toute la nuit, tu attendis la contre-attaque vengeresse de Beauté, mais elle ne vint pas. Au matin, tes magiciens prétendirent avoir arraché ton salut, mais tu savais qu'il n'en était rien. Les prêtres prétendirent avoir prononcé quelque prière nouvelle et efficace, mais cela te fit rire. Tu savais qu'il n'y avait pas moyen d'expliquer ce qui était arrivé mais que ce pouvoir, quel qu'il fût, était de ton côté. L'équilibre se réinstallait dans le monde, la roue avait tourné ; et tu entamas la marche d'un an vers Inwit, vers cette ville qui t'avait été trop longtemps refusée. Cette fois, tu le croyais, tu allais triompher.

LES BAIGNEURS DANS LE BASSIN

Bien qu'il soit resté debout bien plus tard que d'habitude, Orem s'éveilla avant l'aube. Il identifia la faible lueur derrière sa fenêtre ; c'était l'heure du Cercle Extérieur, l'heure du lever à la Maison de Dieu. Il n'était pas seulement réveillé ; pour la première fois depuis des mois, il se sentait aussi frais et dispos. Il sortit de son lit et arpenta vigoureusement sa chambre, surpris de constater à quel point il était agréable de se mouvoir rapidement comme avant. Il était un soldat ; il combattait ; il vivait.

Orem se posta à la fenêtre et chercha à voir jusqu'à quel point la reine Beauté avait pu réparer les dégâts commis dans la nuit. Il se réjouit de voir à quel point, vraiment, la proportion était faible. Palicrovol était toujours à l'abri. Plus important peut-être, Inwit elle-même n'avait pas retrouvé le degré de contrôle auquel elle était soumise auparavant.

Chaque garde avait été attaché à Beauté par un charme : loyauté envers elle, et amitié pour ses camarades de la garde. Un bon nombre des gardes de la ville avaient été ramenés, mais pas tous. Bien sûr, ils ne sombreraient pas immédiatement dans les querelles et la trahison. Ce qui importait, c'était qu'il puisse défaire en une seule nuit plus qu'elle n'était capable d'en réparer durant les heures où il récupérait.

Il se sentait trop bien ce matin pour rester enfermé. Quoique le ciel fût à peine clair, il s'habilla et se précipita à travers le dédale du palais vers la porte donnant sur le parc la plus proche. C'étaient des bois qu'il avait besoin, des bois sauvages que nul jardinier n'entretenait, et où un matin d'été régnait aujourd'hui malgré l'épaisse couche de neige qui recouvrait la ville hors des murs du château.

Les domestiques qu'il croisa se hâtaient avec une certaine précipitation, et quelquefois même de la peur. C'était un signe indubitable que la reine Beauté était quelque peu perturbée. Orem s'excusa silencieusement d'avoir rendu leur journée un peu plus difficile que d'habitude. La reine Beauté, sa pauvre épouse, avait peut-être mal dormi…

Il se perdit dans les bois le plus vite possible, errant suivant son plaisir jusqu'au moment où il buta contre le mur ouest du château. Il longea le mur vers le nord, puis tourna l'angle aigu du Château en Coin en direction de la silhouette patiente du Petit Donjon, cette prison des grands, plus dangereuse que les geôles en dépit de ses manières délicates. Il perçut un cri lointain et étouffé qui en provenait ; peut-être, se dit-il, est-ce seulement un bruit qui vient de la ville derrière le mur. Ce n'était pas le cas. Orem colla son oreille contre les pierres de la tour et le son lui parvint clairement. C'était le cri d'un homme en proie à d'atroces souffrances ; c'était le cri de la plus profonde terreur qu'un homme puisse connaître. Pas la peur de la mort, mais la peur que la mort puisse tarder à venir.

Orem ne pouvait pas imaginer la torture capable d'arracher un tel cri à un être humain. La pierre contre laquelle il s'appuyait était froide, et il frissonna. Le soleil disparaissait maintenant à moitié derrière le mur ouest, et l'air était déjà plus froid. Il quitta la tour et l'homme qui souffrait à l'intérieur. Il se demanda si sa propre gorge pourrait jamais émettre un tel bruit. Si elle le pouvait, il n'en saurait jamais rien : lorsqu'un tel cri retentit, celui qui en est à l'origine n'entend plus rien.

Il revint sur ses pas par un chemin différent, toujours à travers bois, mais cette fois brutalement, rejetant les branches sur son passage et les laissant fouetter violemment son visage, sans s'inquiéter de sa chemise déchirée et de ses traits en sang. La douleur était un langage exquis, un langage qu'il savait interpréter. Puis, soudain, il arriva au bassin de la reine.

L'eau provenait de la maison de l'Eau, cette source pure qui coulait infiniment en plein cœur du château, comme si Dieu lui-même la pompait. Les bains de la maison de l'Eau étaient ouverts au public, et l'eau y était bonne ; mais la majeure partie de l'eau allait ailleurs. Elle empruntait l'aqueduc jusqu'aux temples, jusqu'aux grandes maisons et aux ambassades le long de la route du Roi, et de la plus huppée encore avenue des Fouilles ; elle circulait dans des tuyauteries de cuivre jusqu'au parc des Bassins, où résidaient les artistes qui n'étaient pas logés au palais, et elle venait ici, au bassin de la Reine, où peu se baignaient et où l'eau était aussi pure que des larmes d'enfant. Orem resta en retrait, sous le couvert des arbres, à fixer les rides que la brise poussait sur l'onde transparente, verte et profonde car le soleil n'était pas encore assez haut pour se refléter à sa surface.

Tandis qu'il regardait, deux visiteurs arrivèrent au bassin. Le premier était un vieillard qu'Orem reconnut aussitôt : le domestique fou qui se donnait le nom de Dieu, et dont les yeux n'avaient pas de pupille. Il s'avança et resta debout en face d'Orem de l'autre côté du bassin, les yeux baissés vers l'eau. Orem ne fit pas un geste. Ils

semblaient décidés à attendre éternellement, statues au cœur des ténèbres en liquéfaction.

Puis le second visiteur arriva, sans paraître remarquer Orem ou le vieillard. Belette Bouche de Suie, aussi laide à l'aurore que dans la lumière du jour. Debout près de l'eau, elle entreprit de se dévêtir pour se baigner. Il était incorrect de rester là à regarder le corps tordu et difforme de la pauvre Belette. Elle aurait sûrement honte d'apprendre qu'un homme avait pu voir ses seins pendre comme des musettes vides, et observer ses jambes et ses genoux osseux et gauchis. Pourtant, il ne put se résoudre à s'éloigner alors qu'elle descendait les degrés qui entraient dans l'eau, en partie parce qu'il avait la forte impression qu'elle savait que le vieil homme était là, et qu'elle était venue pour le rencontrer.

Elle nageait lentement, sans une éclaboussure, froissant à peine la surface de l'eau. Elle est mal nommée, se dit Orem, ce n'est pas la belette qui est son animal emblématique, mais la loutre. Puis elle plongea sous l'eau.

Alors, le domestique qui se nommait Dieu bougea, écarquillant les yeux. Ceux-ci jetèrent un éclair vert, une lueur si vive qu'Orem dut détourner le regard. Quand il reprit son examen, le vieux domestique était nu et pissait un vert violent dans le bassin, ses yeux d'un vert vif braqués vers l'intérieur du bois. Belette n'était toujours pas remontée. Le vert se diffusa dans le bassin en projetant un halo, jusqu'à ce que toute l'eau soit imprégnée de la lumière vivante. Belette restait toujours au fond. Le vieil homme s'agenouilla alors au bord du bassin et se plongea la tête dans l'eau jusqu'au cou. Alors seulement Belette fit surface, comme si ces deux visages ne pouvaient cohabiter du même côté de l'eau. Elle parut ne pas remarquer la vie liquide autour d'elle.

Le tableau se modifia ; le vieux domestique sortit la tête de l'eau et Belette se tourna vers lui, tendit la main et le toucha. Peut-être se parlaient-ils ; Orem n'entendait rien. Elle lui embrassa le front, et le domestique, est-ce qu'il pleura ? ou est-ce qu'il sanglota, cria, ou prononça un mot unique ? Orem n'aurait pu le dire. Puis le vieillard se redressa, saisit son pagne et s'engagea d'un pas hésitant dans l'allée bien taillée qui le mènerait au palais. Belette nagea encore quelques minutes, tandis que l'eau redevenait normale et dépourvue d'éclats. Belette, elle, ne perdit pas son éclat. Orem la regarda et réalisa que ce n'était pas un hasard si la reine la gardait à portée de la main. Ceux qui approchaient la reine au plus près étaient les plus affligés ; la femme laide et tranquille qui les avait accompagnés, Timias, Belfeva et lui, était certainement plus que ce qu'elle semblait être, sans quoi la reine ne l'aurait pas martyrisée.

Il jeta son filet vers elle, dénombra les couches successives de

sorts, et mesura la profondeur des charmes que la reine avait jetés sur elle pour l'enfermer en elle-même et oui, comme il l'avait pressenti, elle était liée et torturée. Qui es-tu, Belette ? Une prisonnière en ces lieux au même titre que moi, et peut-être aussi désespérée. Moi qui vais mourir, suis-je plus heureux que toi ? Car je serai bientôt libéré d'elle, et toi non, tu resteras à jamais attachée à une reine qui te fait souffrir autant qu'elle peut ; et elle sait faire souffrir avec un tel raffinement !

C'est alors qu'Orem se mit à aimer Belette Bouche de Suie. Non pour sa chair – Orem avait connu le corps de la reine. Non par pitié – il la connaissait trop bien pour disposer de ce recul que nécessite la pitié. Mais parce qu'elle portait sans broncher le fardeau que la reine avait placé sur ses épaules. Parce qu'elle restait aimable et aimante alors qu'elle avait tant de raisons d'être amère. Et parce que quand elle avait nagé dans le bassin et embrassé le serviteur, elle s'était montrée, de façon surprenante, belle. Cela t'étonne-t-il, Palicrovol ? Que ton fils ait su entre tous regarder Belette Bouche de Suie et distinguer la beauté ?

LA REINE DÉCOUVRE SON MARI

Orem regagna le palais bien avant l'heure à laquelle il s'éveillait d'ordinaire ; il sentait maintenant la fatigue due au manque de sommeil et à une activité inhabituelle. Il avait décidé de prendre un peu de repos, mais il trouva un laquais devant sa porte.

« La reine Beauté vous a cherché.

— Oh ! fit Orem.

— Elle veut vous voir immédiatement. »

L'espace d'un terrible instant, il crut que c'en était fini de leur guerre, qu'elle l'avait déjà percé à jour et entendait le tuer sur-le-champ. Il se sentit moins brave qu'il ne l'avait été la veille sur le portique. Puis il réalisa qu'elle n'aurait pas confié ce message à un paisible serviteur comme celui-ci, si elle avait vraiment décidé sa mort. Il suivit donc le laquais jusqu'à un endroit du labyrinthe dont il ignorait l'existence ; les appartements de Beauté étaient bien dissimulés, à la fois par la magie et grâce aux illusions engendrées par d'habiles ouvriers. S'étant déjà rendu une fois chez elle en compagnie d'un guide, Orem ne se laissait plus abuser par les effets de trompe-l'œil et pouvait facilement retrouver son chemin. Quant aux charmes, ils n'avaient jamais eu d'effet sur lui.

Quand il arriva, la reine Beauté reposait sur son lit et regardait par la fenêtre. Le domestique les laissa seuls. La porte se referma, et elle se tourna alors vers lui.

« Mon Petit Roi », dit-elle.

Sa beauté n'était pas amoindrie, mais il lui était impossible de cacher son épuisement. Après tout, sa beauté était une chose vivante, et ses traits n'avaient rien d'inexpressif. Elle était fatiguée, elle était préoccupée, elle était d'humeur sombre, et son ventre était lourd de l'enfant qu'elle portait depuis onze mois. Il avait mis tout ce temps pour comprendre que sa grossesse pouvait saper ses forces vives, et que là était peut-être la raison pour laquelle elle n'avait pas pu riposter correctement à ses attaques de la nuit.

« Je crains de t'avoir négligé bien trop longtemps, dit-elle.

— Je me suis fait des amis.

— Je sais. Belette m'a dit que tu faisais un compagnon agréable. »

Il ne put dissimuler sa joie d'apprendre que Belette avait dit cela – il était assez jeune pour y attacher plus d'importance qu'il n'aurait fallu.

« Le pense-t-elle vraiment ?

— C'est ton enfant dans mon ventre, tu sais. Je suis fatiguée d'attendre, et le bébé commence à me peser. Tu devrais me distraire un peu.

— Comment ?

— Raconte-moi des histoires. Parle-moi de chez toi. Raconte-moi ton enfance à la ferme. On dit que tes histoires campagnardes sont drôles. »

Il passa alors une heure saugrenue à parler du haut Point-de-Vue-sur-l'Eau à la femme qui projetait de le tuer. Il trouvait irritant de lui parler de son père et de sa mère – mais qu'avait-il d'autre à raconter ? Elle rit un peu quand il lui parla de ses premières tentatives pour devenir soldat et lui dit comment le sergent recruteur l'avait déclaré inapte. Elle semblait s'intéresser à tout ce qu'il disait, même quand il lui expliqua à quoi un paysan reconnaissait que le blé serait bientôt bon à moissonner, ou voyait qu'une vache attendait des jumeaux, et quels étaient les signes de l'orage.

« Regarde par la fenêtre, et dis-moi si un orage se prépare. »

Il regarda. « Pas d'orage, ni aujourd'hui ni demain.

— Mais il y aura un orage tout de même. Par le sang du Cerf, comme je voudrais qu'il vienne ! »

Il se tourna vers elle et la regarda, se demandant si elle parlait de l'orage ou de l'enfant. Elle avait les mains croisées sur la bosse lourde de vie que formait son ventre sous les couvertures, mais elle ne regardait ni le ciel ni son abdomen. Il mourrait très vite après la naissance de l'enfant, il en était sûr, mais il vivrait certainement assez longtemps pour le voir. Son destin ne lui interdirait certainement pas cela.

Vers midi, elle finit par se lasser de lui.

« Va, maintenant, dit-elle. J'ai envie de dormir. »

Il se dirigea vers la porte, une chansonnette triomphale dans le cœur. Elle avait envie de dormir, vraiment. C'était à cause de lui, et il passerait du temps avant qu'elle ne dorme bien si tout se déroulait comme il voulait.

Mais elle l'arrêta à la porte. « Reviens me voir demain, à la même heure.

— Oui, ma Dame.

— Je ne me suis pas montrée très bonne envers toi, n'est-ce pas ?

— Mais si, mentit-il.

— Les dieux ne cessent jamais de s'agiter. Ils ne supportent pas bien la captivité. Et toi ? »

Orem ne comprenait pas. « Suis-je en captivité ?

— Je ne l'ai remarqué qu'aujourd'hui. Tu *lui* ressembles.

— À qui ?

— Lui, dit-elle. Lui. » Puis elle enfouit son visage dans son lit pour dormir, et il s'en alla.

Orem ne comprit pas ce qu'elle avait voulu dire et je ne le lui ai pas expliqué, mais *toi,* Palicrovol, tu comprends, n'est-ce pas ? C'est alors qu'elle commença à l'aimer. Et elle l'aima en partie parce qu'il te ressemblait. Cela te fait rire ? Trois siècles à te torturer, et sa haine s'était muée en amour. Non qu'elle eût la moindre envie de te rendre ta liberté. Non. Cela, jamais. Mais tu devrais être flatté tout de même. Tu es le genre d'ennemi que ton ennemi doit aimer.

Voilà comment se mêlent, se croisent et se divisent les chemins de nos vies : si elle l'avait envoyé chercher le jour précédent, il l'aurait peut-être aimée. Mais elle ne le fit qu'après avoir pris peur ; elle ne prit peur qu'après qu'il eut détruit ses œuvres ; il ne détruisit ses œuvres qu'après avoir cessé de l'aimer depuis longtemps. Si seulement nous pouvions sortir de nos vies pour contempler nos actes ! Que de blessures nous pourrions soigner avant de les infliger !

22. La naissance d'Enfance

Histoire de la naissance du fils d'Orem, fils de Beauté, petit-fils bâtard de Palicrovol, qu'aucun enfant au monde ne surpassa en beauté ou en intelligence.

L'ANNEAU BRÛLANT

La guerre qu'Orem menait contre la Reine le rendait presque frénétique dans la journée, comme s'il devait à toute force dépenser une partie du pouvoir qu'il lui volait la nuit. À mesure que son terme approchait, il la harcelait de plus en plus, si bien qu'elle restait allongée tout le jour, harassée par les combats qu'elle livrait vainement dans les ténèbres. Orem, cependant, consacrait ses journées à des activités de plus en plus énergiques. Timias et Belfeva étaient surpris mais se joignaient volontiers à lui, même lorsqu'il se jetait dans des folies comme faire la course avec la cavalerie sur le terrain de parade ou affronter Timias au lancer du javelot. Timias n'était pas du genre à laisser Orem gagner, et Orem, novice dans tous les arts martiaux, perdait donc invariablement. Mais il faisait preuve d'un entêtement furieux et s'améliorait régulièrement.

Quand Beauté entra en travail pour mettre au monde le fils d'Orem, celui-ci était en train d'escalader un des murs du palais, cherchant à prendre Timias de vitesse avant le sommet. C'était une compétition où l'agilité et l'endurance comptaient davantage que la force pure ou l'entraînement, et Orem ne s'en laissait pas remontrer. En fait, il était presque au sommet quand il éprouva une vive douleur analogue à la brûlure infligée par une bougie au petit doigt de sa main gauche. Un coup d'œil lui suffit pour constater que son anneau de rubis palpitait de chaleur. Il ne pouvait l'ôter sans tomber de quelque trente mètres. Il prit donc sur lui, acheva de se hisser au sommet et, là seulement, essaya de s'en débarrasser. Impossible.

Belette et Belfeva se trouvaient là, et regardaient. « Aidez-moi, dit

Orem.

— Tu ne peux pas l'enlever, déclara Belette. L'anneau de rubis restera brûlant jusqu'à la naissance de l'enfant. Il ne te brûle pas réellement. Quoi qu'il en soit, tu devrais te réjouir – c'est non seulement la preuve que l'enfant est de toi, mais aussi qu'il s'agit d'un fils.

— L'enfant est en train de naître », fit Orem. Alors il vivait le dernier jour de son existence, c'était sûr et certain. Il marcha jusqu'au bord de la terrasse et aida Timias à gravir le peu qui lui restait.

« Tu as gagné, dit Timias, surpris. Je ne t'aurais pas cru capable de faire ça.

— J'ai regardé tout le temps vers le bas. La peur de la mort me donne des ailes. »

Soudain, Belette poussa un cri de douleur.

« Qu'y a-t-il ? » demandèrent-ils. Mais elle refusa de le leur dire.

« Orem, dit-elle, tu dois aller auprès de ta femme.

— Le père ? À un accouchement ?

— Pour cet accouchement, avec cette mère-là, oui. » Elle grimaça de douleur une deuxième fois.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Belfeva, aide-moi à rejoindre ma chambre. Et toi, Petit Roi, va voir ta femme, je te dis.

— Mais elle n'a envoyé personne me chercher », dit Orem. En fait, Beauté était la dernière personne avec qui il avait envie de passer le dernier jour de sa vie.

« Aurais-tu oublié à quel doigt elle porte son anneau ? Si tu lui ordonnes de te laisser rester, elle obéira.

— La reine Beauté ne reçoit d'ordres de personne.

— Si, de *toi*. Mais fais bien attention de ne pas en donner à tort et à travers, car elle t'obéira avec une cruauté scrupuleuse.

— Je ne veux pas y aller », dit-il avec colère.

Elle grimaça de nouveau, et dut prendre appui sur Belfeva. « Il ne s'agit pas d'elle. C'est pour ton fils. Il a commencé à descendre le fleuve vers la mer. Elle n'aura que toi pour l'aider. Personne d'autre que le père n'est autorisé à prodiguer son aide lors de la naissance d'un enfant porté douze mois. »

Orem désirait rester et savoir pourquoi Belette souffrait tant. Mais il la savait avisée, il savait qu'elle ne mentait jamais ; si elle affirmait qu'il devait aller au chevet de Beauté, il lui fallait y aller.

PARTURITION

La Reine ne se trouvait pas dans sa chambre à coucher habituelle. Il ne s'y trouvait pas non plus de domestique susceptible de lui

indiquer le chemin. Il ignorait où elle avait pu aller s'étendre. Il n'y avait qu'un moyen de l'apprendre : il tendit son filet sur le palais, et la trouva tout enflammée par cette douceur argentée rêche pour son ouïe, muette sous ses doigts.

Il emprunta les couloirs pour gagner l'endroit où elle se trouvait, mais ceux-ci ne cessaient de tourner et les portes s'ouvraient toujours du mauvais côté. Il ne comprit ce qui se passait qu'après avoir quitté le couloir pour entrer dans une pièce puis changé d'avis et tourné les talons – pour s'apercevoir que le couloir avait pris une orientation différente. Sa branche courte était maintenant sur la gauche, tandis que la branche longue qui s'achevait sur un escalier ascendant était passée à droite. La reine Beauté était bien là où il le croyait, mais la magie du palais détournait tous les couloirs de son refuge. Il se confectionna donc avec son pouvoir une sorte de robe dont le bord léchait les murs, rompant les charmes, révélant les portes là où elles devaient être. Il ne s'agissait pas là de la magie destinée à fausser les apparences, mais d'un véritable sortilège, et il craignit un instant de révéler sa vraie nature en parvenant à la trouver.

Il trouva ses valets en proie à l'inquiétude devant sa porte.

« Est-elle là ? demanda-t-il.

— Oui. Et seule, répondit un domestique. Elle nous interdit d'entrer.

— Elle ne *me* l'interdira pas, dit Orem en frappant.

— Allez-vous-en », fit une voix voilée par la douleur de l'autre côté de la porte.

« J'entre », dit-il. Et il entra.

Beauté était seule, allongée au milieu d'un lit long et étroit. Elle était nue, les jambes largement écartées et les genoux décollés du lit. Des draps avaient été noués aux cinq montants du lit. Deux lui liaient les pieds bien tendus. Elle en tenait deux autres dans les mains et tirait fortement dessus. Le dernier était en travers de l'oreiller et, tenaillée par un accès de douleur, elle tourna la tête pour le prendre entre ses dents, puis le mordit en gémissant et en agitant la tête, secouant le drap comme un chien fait d'un rat. Elle était trempée de sueur. Le gémissement aigu qui montait de sa gorge n'avait rien d'humain. Du sang s'écoulait du passage où la tête de l'enfant avait commencé à se présenter. C'était une tête grosse, ensanglantée et pourpre, et elle refusait d'avancer. Beauté fixa Orem avec des yeux immenses comme ceux d'un cerf, des yeux agrandis par la peur et la douleur. Ces yeux le suivirent quand il contourna le pied du lit pour s'immobiliser près de son visage pendant qu'elle mordait dans le drap. Même dans un tel état, elle restait belle, elle restait la plus féminine de toutes les femmes.

« Beauté », dit-il.

Puis la douleur s'évanouit, elle frissonna et laissa le drap retomber sur l'oreiller.

« Beauté, répéta-t-il. N'as-tu donc aucun tour de magie pour faire cesser tes souffrances ? »

Elle eut un rire triste. « Petit fou, Petit Roi, ne sais-tu pas qu'il n'existe aucune magie agissant sur les accouchements ? Il faut éprouver la douleur, ou bien l'enfant meurt. »

Ses souffrances reprirent alors, et elle geignit et se tordit tandis que des muscles se contractaient spasmodiquement sur son ventre. La tête de l'enfant n'avança pas. Beauté lui lança un regard implorant. Qu'attendait-elle de lui ? Qu'il fasse cesser la douleur, mais il ne le pouvait pas.

« Dis-moi ce que je peux faire, et je le ferai.

— Faire ? s'écria-t-elle. Faire ? Dis-moi ce que je peux faire, mari ! »

L'enfant allait mourir, il ne voyait rien d'autre. Un enfant qui ne venait pas très vite après avoir présenté sa tête mourait. Pas mon fils ! dit-il en lui-même.

« Quelqu'un peut-il éprouver la douleur à ta place ? »

Avait-elle hoché la tête ? Oui ; et elle murmura : « Mais pas sans le vouloir.

— Alors reporte-la sur moi, dit-il. Pour que l'enfant vive.

— Un homme ! cracha-t-elle, méprisante. Cette douleur-là ?

— Regarde l'anneau à ton doigt et obéis-moi. Transfère ta douleur. »

À peine avait-il prononcé ces mots qu'elle cessa de se convulser. Sa respiration oppressée redevint normale, et la tension des draps se relâcha. Il attendit que la douleur l'envahisse… Mais rien ne se passa. Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter car déjà la chair s'ouvrait, béait de manière impossible, les os du pelvis de la reine Beauté se disjoignaient largement, et l'enfant glissait aisément jusque sur les draps. Il était impossible que beauté traverse une chose semblable avec un tel calme, et pourtant ses os se ressoudèrent, et Beauté tendit les bras pour prendre l'enfant. Il n'y eut pas de délivre ; l'enfant n'avait pas de cordon ombilical.

« Délie-moi les pieds », murmura la reine Beauté. Elle lécha le mucus sur le visage du bébé. Le nouveau-né poussa un cri, et Beauté le serra doucement dans ses bras, le guida vers son sein puis porta le téton à sa bouche et soupira avant de croiser les jambes et d'adopter une position plus confortable. Orem nota, stupéfait, que son ventre n'était absolument pas flasque, mais d'une forme parfaite, comme si elle n'avait jamais été enceinte ; oui, elle possédait ce corps absolument beau qu'il avait aimé, et il ne put s'empêcher de la désirer encore malgré toute sa peur et toute sa haine.

« Donne-moi encore des ordres, Petit Roi. Obéir m'a fait plaisir.

— Mais je n'ai pas reçu la douleur.

— Tu n'as pas ordonné que je *te* la transmette. » Elle eut un sourire de triomphe.

Il essaya de se souvenir de ce qu'il avait dit mais n'y arriva pas. Elle s'était jouée de lui, d'une façon ou d'une autre, mais il ne fut pas assez malin pour comprendre comment. « Laisse-moi tenir l'enfant.

— Est-ce aussi un ordre ?

— Seulement si… si ça ne risque pas de lui faire de mal. »

Beauté se remit à rire et lui tendit le bébé. Orem baissa les yeux sur lui, ouvrit les bras et le prit. Il avait déjà vu des nouveau-nés par le passé, nièces, neveux, et il avait prêté main-forte à ceux qui s'occupaient des enfants trouvés à la Maison de Dieu. Mais celui-ci était plus lourd, et il se comportait différemment. Orem regarda le visage du bébé, et l'enfant lui rendit son regard avec de grands yeux et lui sourit.

Sourit. Il n'était né que depuis quelques minutes, et déjà il souriait.

« Un enfant de douze mois », dit la reine Beauté.

Orem se souvint de son père, Avonap, de ses bras puissants capables de le soulever dans les airs pour qu'il puisse voler comme un oiseau et capables de le tenir aussi solidement que la branche tenait l'étourneau. Mes bras sont bien assez forts pour un enfant si petit. Il se sentit soudain le cœur d'un Avonap et il fut pris d'un amour fou envers l'enfant. Gamin, Orem avait aimé son père plus que la vie elle-même ; c'est là le genre de petit garçon qui, devenu adulte, voue à son propre enfant un amour à toute épreuve. Tu ne le sais pas, Palicrovol, mais de tels hommes existent, et ils ne sont pas plus faibles que toi ; tu es simplement plus pauvre qu'eux.

D'un seul coup, Orem sut qu'il lui fallait cet enfant, ne fût-ce que pour un temps. « Tu me laisseras le voir quand je voudrai, dit-il.

— Un ordre ?

— Oui.

— Alors j'obéirai, dit-elle en riant.

— Et tu ne feras rien pour l'empêcher de me connaître et de m'aimer ; c'est aussi vrai dans l'autre sens.

— Tu es trop téméraire, Petit Roi », dit-elle. Cette fois, elle ne riait pas.

« C'est un ordre.

— Tu ne sais pas ce que tu fais.

— Aussi longtemps que je vivrai, j'ordonne que tu me laisses le voir et l'aimer, et lui moi. » Elle ne pouvait pas lui refuser cela… Il n'osa pas lui demander plus, n'osa pas lui demander de le laisser vivre plus longtemps que prévu.

« Petit Roi, tu ne sais pas ce que tu demandes là.

— Tu le feras ?

— Tu ne viendras pas me faire de reproches, Petit Roi. Aime l'enfant si tu veux, et qu'il t'aime, pour moi c'est sans importance, ça m'est tout à fait égal. » Elle se tourna vers le mur.

« Un enfant doit connaître son père pour être heureux.

— Je n'en doute pas. Seulement voilà, Petit Roi : il ne mangera rien d'autre que ce qu'il tirera de mon sein. Et il n'aura jamais de nom. »

Cela n'allait pas ; c'était impossible. Ne pas avoir de nom, c'était ne pas exister, Orem le savait. « Je t'ordonne de lui donner un nom.

— Tu ordonnes bien facilement à présent, non ? Comme un enfant, sans savoir ce que coûtent les choses. Vérifie ce qu'ont donné tes autres ordres avant d'en donner de nouveaux.

— Nomme-le.

— Enfance, répondit-elle avec un sourire amusé.

— Ce n'est pas un nom.

— Pas plus que Beauté. Mais c'est un nom supérieur à celui qu'il méritera jamais.

— Enfance, donc. Et je serai libre de le voir.

— Oh ! tu es un fou délicieux. Durant toutes ces années, j'ai gardé près de moi les trois plus merveilleux fous du monde, mais toi, le meilleur de tous, les Sœurs t'avaient gardé pour la bonne bouche. Tu verras le bébé tant que tu voudras, pendant tout le temps dont tu pourras disposer. Puisses-tu en retirer de la joie. »

Le petit garçon tendit les menottes, s'agrippa au nez d'Orem et rit.

« Tu as entendu ? Il rit déjà ! » Et Orem ne put s'empêcher de rire à son tour.

« C'est ainsi que ça se passe avec un enfant porté douze mois, dit la reine Beauté.

— Je viendrai le voir tous les jours. Il finira par me reconnaître et par être content de me voir ; j'aurai assez de temps pour ça. »

Orem ne s'en apercevait pas, mais je crois que chaque mot qu'il prononçait faisait mal à Beauté, et lui prouvait à quel point il aimait déjà l'enfant, et à quel point il l'aimait peu, elle. Cela n'était pas pour la surprendre, mais n'était pas moins douloureux pour autant.

« Donne-moi le bébé, dit-elle. Il faut qu'il mange.

— Enfance », dit Orem à l'enfant, qui sourit. Il tendit le nouveau-né à Beauté, et cette fois il n'eut pas besoin d'être guidé pour trouver le téton. Beauté leva les yeux vers Orem avec un regard d'une timidité étrange, semblable à celui d'une biche. Elle parut innocente et douce, mais Orem ne s'y trompa pas. « Beauté, dit-il. Comment as-tu pu échapper à la douleur sans me la transmettre ?

— C'est si important ?

— Dis-le moi. Je l'ordonne. »

En l'observant attentivement, elle répondit : « Tu m'as ordonné de transmettre la douleur. Tu n'as pas précisé à qui. »

Il réalisa que c'était exact. La deuxième fois, quand elle avait obéi, il n'avait pas précisé que c'était sur lui qu'elle devait se décharger. « Mais qui d'autre pouvait accepter de la recevoir ?

— Celle qui, entre toutes les femmes, ne pouvait supporter le spectacle de ce corps déchiré. Celle à qui ce visage appartient en réalité. »

Orem la fixa stupidement. À qui donc ce visage appartenait-il, sinon à Beauté ? Il n'avait jamais appris que Beauté portait une forme d'emprunt. Mais quand il l'apprit, il ne lui fut pas difficile de deviner qui était la véritable propriétaire de ces traits. « Belette, dit-il. Tu lui as transmis tes souffrances.

— Nous les avons toujours *partagées,* de toute façon. Ce n'était que justice. Elle avait eu l'usage de son corps durant son enfance parfaite – nous sommes tombées d'accord pour dire qu'il était juste qu'elle ressente un peu des douleurs de l'âge adulte. » Beauté sourit tendrement à Orem. « Et les plaisirs aussi. Je me suis assurée qu'elle éprouvait la moitié des jouissances de notre nuit de noces, Petit Roi. Je voulais qu'elle grave dans sa mémoire l'effet que cela fait d'être infidèle à son mari bien-aimé.

— Son mari ? » Orem ignorait que Belette était mariée.

« Sot ! Son mari, le roi ! Palicrovol voulait la faire reine à ma place ! Pour quelle autre raison crois-tu que je la garde ici ? Belette est Enziquelvinisensee Evelvenin, la princesse des Fleurs. Elle voulait ma place, alors j'ai pris la sienne. À l'intérieur de son corps parfait. Eh bien, son corps parfait vient juste de traverser un accouchement qui aurait bien pu le tuer. Mais je te remercie, son corps *parfait* n'a pas eu à supporter la douleur, et il n'aura pas à guérir de sa blessure. Dommage pour la chair imparfaite dans laquelle elle vit, pourtant. *Celle-là* pourrait bien en mourir. »

Orem n'avait jusqu'alors jamais réalisé la parfaite méchanceté de Beauté.

« C'est toi qui mérite le visage qu'elle a, murmura-t-il.

— Es-tu mon juge ? demanda-t-elle froidement. Est-ce la raison pour laquelle tu es venu me voir ? Pour me dire ce que je mérite ? »

Il repensa à Dobbick qui lui avait appris à la Maison de Dieu que Palicrovol ne faisait jamais rejaillir sa propre souffrance sur les autres. « Mais elle ne t'a rien fait.

— Elle a pris ma place. Peu importe pourquoi : elle a pris ma place dans ce palais, et c'est cela qu'elle paie. »

(L'argument devrait te paraître familier, Palicrovol. Il a pris ma place au palais, as-tu dit, et il doit payer. Admets-tu donc que Beauté

avait raison de punir l'épouse que tu avais fait venir de Onologasenweev ?)

« Je comprends maintenant, dit Beauté. Je comprends. » Et son visage s'assombrit.

« Qu'est-ce que tu comprends ? » demanda Orem, craignant qu'elle n'ait compris sa vraie nature.

« Qu'elle a pris ma place une deuxième fois.

— Oui ! Elle endure les souffrances de la naissance de ton enfant.

— Une fois de plus, c'est à elle que va l'amour de mon époux. »

Orem la regarda, incrédule. « Tu me dédaignes depuis un an. Comment peux-tu éprouver une quelconque jalousie pour ce que tu as rejeté ? » Il fit alors un mensonge cruel en croyant dire la vérité : « Je ne t'ai jamais aimée. »

Elle s'éleva vivement contre cette déclaration. « Tu m'adorais !

— Au nom de Dieu, femme, je te hais plus que n'importe quel autre être vivant doué d'une âme, si tu *es* vivante, si tu *as* une âme ! Tu as trois cents ans et il n'y a pas plus d'amour en toi que celui que peut éprouver une mante religieuse pour son mâle, et tu n'as jamais… tu n'as jamais…

— Je n'ai jamais quoi ?

— Tu ne m'as jamais repris dans ton lit.

— Si tu me désirais, mon ami, pourquoi n'es-tu pas venu me le dire et me demander ?

— Tu te serais moquée de moi.

— Oui. Je me moque de tout ce qui est faible en ce monde. Et quand tu partiras dans un instant pour aller rejoindre Belette Bouche de Suie et la réconforter, je resterai couchée ici à rire.

— Moque-toi de moi tant que tu voudras. » Il se tourna pour s'en aller.

— Ce n'est pas de toi que je rirai. »

Il stoppa à la porte. « De qui, alors ?

— De moi. »

Il fit demi-tour pour la regarder. « Tu n'es certes pas un des êtres faibles de ce monde. »

Elle eut un sourire venimeux. « Pas pour longtemps, en tout cas. Pas après que j'ai fini ce que j'ai commencé avec toi. »

Orem était sûr qu'elle faisait allusion à sa mort.

« Chante pour moi, Petit Roi. Chante-moi un chant de la Maison de Dieu. Ils t'ont sûrement appris des chants, là-bas. »

Il entonna la première chose qui lui vint à l'esprit. C'était le passage favori du demi-prêtre Dobbick dans le second chant :

Dieu voit sûrement tes péchés, mon amour,
La noirceur de ton âme, mon amour,

Il les compare à tes souffrances.
Qu'est-ce qui pèse le moins lourd, mon amour ?

« Encore », dit-elle.

Et quand il l'eut chanté deux fois, elle lui demanda de le faire encore une fois, et encore, et encore tandis qu'elle se balançait d'avant en arrière en allaitant leur fils. En dépit de la haine qu'il éprouvait pour elle, Orem n'avait jamais assisté à une scène plus charmante : son enfant buvant au sein de son épouse comme le grain buvait la vie de la terre. Il aimait son fils par instinct, comme Avonap aimait ses fils et ses champs. Il regretta chaque mot qu'il avait prononcé et qui pouvait la pousser à le tuer plus tôt et à le priver d'une seule heure avec Enfance.

Enfin, elle n'accueillit pas la fin de sa chanson par un nouvel « Encore ! »

« Pardonne-moi », murmura-t-il. Mais elle s'était endormie, et elle ne l'entendit pas.

Il la quitta donc et partit à la recherche de Belette, qui avait éprouvé sur son ordre les souffrances de Beauté.

LA GUÉRISON DE BELETTE BOUCHE DE SUIE

« Vous ne pouvez pas entrer », déclarèrent les domestiques postés à la porte de Belette.

Orem entra d'un coup d'épaule. Belette délirait, étendue dans son lit, criant et pleurant, appelant tantôt Beauté, tantôt Palicrovol, et même Orem de temps en temps. Il crut que cela voulait dire qu'elle l'aimait autant que Palicrovol, bien qu'elle criât en fait pour le prévenir et le sauver, et non pour qu'il la sauve.

Il interrogea les médecins assemblés à son chevet. « Nous n'arrivons pas à déterminer l'origine du mal, dirent-ils.

— Soignez-la comme si elle venait de donner naissance à un enfant porté douze mois. Soignez-la comme si l'accouchement lui avait rompu les reins et déchiré ses chairs. »

Les médecins le regardèrent, déconcertés. Seule Belfeva, debout non loin du lit, comprit que le Petit Roi pouvait en savoir plus long sur la question que n'importe lequel d'entre eux. Elle marcha vers le lit à grandes enjambées et arracha les couvertures ; tous purent voir alors que Belette gisait dans une mare de sang qui continuait de couler d'une horrible déchirure de sa chair intime. Et plus surprenant encore : là se trouvait le délivre qui n'avait pas suivi l'enfant nommé Enfance. « Au nom de Dieu », fit l'un des médecins, et ils se mirent au travail.

Orem observa quand il put le supporter, s'assit près de Belette

pour lui tenir la main quand il n'y arriva plus. Elle ne prit pas conscience de sa présence, toujours perdue dans un délire de cris et de larmes. Enfin, les médecins achevèrent de faire ce qu'ils pouvaient faire.

« Elle a perdu tellement de sang, dit l'un, que pouvons-nous faire ?

— Comment ceci a-t-il pu se produire ? » demanda un autre.

Orem se borna à secouer la tête. Il ne pouvait pas leur expliquer qu'il était responsable de cela.

Les médecins s'en allèrent, mais Orem resta là à lui tenir la main. Une fois, elle l'appela : « Petit Roi.

— Je suis là, Enziquelvinisensee », répondit-il. Entendre son propre nom parut l'apaiser, et elle s'endormit. Il prononça toutes les prières dont il pouvait se souvenir depuis la Maison de Dieu. Il les savait inutiles en ce lieu, dans la demeure de Beauté, mais il les dit tout de même, car il avait peur de ce qu'il lui avait fait.

Il dut s'assoupir, car il se réveilla en sursaut pour découvrir Poltron et Urubugala veillant sur lui au chevet du lit. Par réflexe, il étendit son filet pour les y inclure et leur permettre de parler librement, sans être entendus par Beauté.

« Comment est-elle ? », s'enquit Poltron d'une voix sifflante.

« Elle a subi toutes les douleurs de l'accouchement », dit Orem.

Poltron hocha la tête.

« La reine a été moissonnée, dit Urubugala. Mais quelle fut la récolte, fermier en herbe ?

— Un garçon, nommé Enfance.

— Elle vivra, dit Urubugala. Cela te rassure-t-il ? Beauté ne laissera pas Belette mourir.

— Son nom n'est pas Belette, dit Orem. Le saviez-vous ? La reine me l'a dit. En fait, elle est Enziquelvinisensee Evelvenin. La princesse des Fleurs. »

Poltron et Urubugala se jetèrent un coup d'œil, puis Urubugala se mit à rire. « Pensais-tu nous surprendre, Petit Roi ? Nous sommes avec Belette depuis le début. »

Alors seulement Orem réalisa qu'ils étaient des personnages travestis du même conte ancien. « Zymas », dit-il.

Poltron eut un faible sourire. « Je n'ai pas été moi-même, ces derniers temps, s'excusa-t-il.

— Et toi, dit Orem à Urubugala, Sleeve. »

Le nain offrit un autre de ses couplets pour toute réponse.

— Quel lépreux magique nous nettoie de sa langue ? Il écrit nos noms dans des cadres et les couvre de fange.

— Vous êtes les compagnons du roi. Dans toutes les vieilles histoires…

— Précisément, ces histoires sont vieilles, coupa Poltron. Nous sommes désormais les compagnons de la reine. » Il désigna le corps endormi de Belette. « Fais-nous appeler si elle se réveille. »

BELETTE S'ÉVEILLE

Ils lui portèrent une chaise, puisqu'il ne voulait pas la quitter. Il attendit toute la nuit. Et il ouvrit les yeux au matin pour découvrir Belette éveillée à côté de lui, son visage disgracieux dissimulé par l'obscurité, à l'exception de ses yeux qui louchaient en le regardant.

« Tu es réveillée, dit-il.

— Toi aussi.

— Tu m'as fait peur. »

Elle chercha son visage. « Tu m'as appelée… J'ai rêvé que tu me donnais un autre nom.

— Enziquelvinisensee Evelvenin.

— Elle te l'a dit ?

— Après que je lui ai ordonné… Ordonné de transmettre ses souffrances.

— Ah ! » Les yeux se fermèrent, puis se rouvrirent. « Je te pardonne, Petit Roi. Tu ne savais pas ce que tu faisais. » Elle le surprit en souriant. « Songe seulement à cela : je suis toujours vierge, quoique mon corps ait conçu et porté un enfant. » Elle rit un peu, puis la douleur lancinante lui arracha un gémissement.

« Désormais, dit Orem, je penserai à toi comme à la mère de mon enfant.

— Ne fais pas ça.

— C'est ton corps qui l'a porté.

— Je n'aurais pas porté un enfant douze mois.

— Il est beau. La reine Beauté a dit que je pourrai le voir aussi souvent que je voudrai. Je ne savais pas combien je désirais un fils avant de l'avoir vu. Il m'a déjà souri.

— Ne t'attache pas à lui, dit Belette. Ne le laisse pas te sourire.

— C'est ton corps qui l'a porté. La reine Beauté dit que tu as aussi senti… quand je l'ai semé en elle. »

Belette acquiesça de la tête, mais se détourna.

« Je n'ai pas honte, dit Orem. Je t'aime, Belette. Je t'aimais avant qu'elle ne me dise que ceci n'est pas ton corps. Laisse-moi faire comme si je devais vivre assez longtemps pour voir mon fils atteindre l'âge d'homme. Laisse-moi faire comme si tu étais ma…

— Non, dit-elle. Tu as une femme.

— Vraiment ? fit-il avec colère.

— Et j'ai un mari. »

Orem sombra alors dans le silence. Il ne se remit à parler qu'après

qu'elle l'eut pris en pitié et lui eut touché la main. « Je me suis trompé, dit-il. Je te demande pardon.

— Je te pardonne toujours, dit-elle. Avant même que tu ne le demandes. Petit Roi, je ne vais pas renier mon époux pour toi. Je n'aimerai jamais ton enfant non plus. Mais je resterai avec toi et je serai ton amie jusqu'à la fin de ce chemin insensé que tu as choisi de suivre. Est-ce suffisant ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai choisi quoi que ce soit ? » Mais il convint qu'elle avait raison et la laissa dormir.

Voilà les mots exacts qu'ils prononcèrent, et aucun des deux ne se douta qu'Orem se méprenait sur son avenir. À compter de ce moment, et jusqu'au jour où tu arrivas une fois de plus aux portes de la ville, ils n'en reparlèrent jamais. Bien qu'ils fussent ensemble chaque jour, Belette ne se douta jamais qu'Orem imaginait que Beauté avait prévu sa mort. Si elle avait su qu'il ignorait la vérité, Belette la lui aurait révélée.

Il m'est venu aux oreilles qu'on t'a rapporté que Belette t'avait trompé avec Orem Hanches-Maigres. Bien sûr, tu n'ajoutes pas foi à de tels mensonges. Mais elle l'aima comme son propre fils. Et rappelle-toi ceci, Palicrovol : si tu avais été fidèle à la princesse des Fleurs, Orem Hanches-Étroites n'aurait jamais été conçu. Souviens-t'en quand tu jugeras ce que nous avons fait pendant que tu étais en exil loin d'espoir du Cerf.

23. La libération des dieux

Comment Orem parla à Dieu, et apprit à aller vers la résurrection des morts.

OREM PÈRE

Nous qui vivions au palais, nous avions trop été accoutumés à l'opulence, aux nurses, aux tuteurs et aux précepteurs pour les enfants. Y avait-il une seule personne, dans toute la cité de la reine, qui connaissait le sens du mot « père » ? Pour nous, la paternité était un acte passionnel, vite oublié ; mais pas pour Orem ap Avonap. Il ne s'était jamais douté que le tranquille fermier blond n'était pas du même sang que lui, et il avait pris un peu de cet homme simple en lui-même en prévision de cet instant. À tout moment, vous pouviez le voir passer près de vous dans le palais, Enfance sur les épaules ou, plus tard, trottinant à son côté. On pouvait entendre leurs rires un peu partout. Et quiconque désirait les voir à coup sûr n'avait qu'à sortir dans les jardins, où ils ne tardaient pas à apparaître, boulant ensemble sur l'herbe, cueillant des herbes ou jouant à cache-cache.

Beauté les vit-elle jamais ensemble ? Je crois que oui, car c'est à cette époque qu'elle me parla à brûle-pourpoint des trois leçons qu'elle avait reçues en tant que fille du roi. Je crois qu'elle était jalouse d'Enfance, à cause de l'amour que lui vouait son père. Selon moi, cela l'aigrissait ; sans doute cela lui rendit-il plus facile de haïr le Petit Roi et son fils au moment où il le fallut.

Toutes les quelques heures, Orem ramenait l'enfant à Beauté pour qu'elle l'allaite. Beauté exerçait sur son fils une surveillance constante. Orem contenait son pouvoir lorsqu'il était avec le petit, pour que Beauté puisse à tout moment contrôler que celui-ci ne se nourrissait en effet de rien d'autre que de son lait. Orem lui tendait l'enfant sans mot dire, et Beauté le lui rendait avec un mutisme comparable une fois qu'il était repu.

Chaque fois qu'il confiait l'enfant à Beauté, Orem pensait ne plus jamais le revoir ; chaque fois qu'il lui était rendu, il considérait cela comme un acte de miséricorde pour lequel il était reconnaissant, comme s'il était autorisé à vivre un peu plus longtemps. Et, croyant sa mort si proche, il ne perdait pas une seconde du temps qu'il pouvait passer avec Enfance. Durant tous ces jours, celui qui désirait passer un moment en compagnie d'Orem devait s'accommoder de la compagnie d'Enfance.

Car le soir, quand Enfance plongeait pour ses douze heures de sommeil, Orem regagnait sa chambre pour combattre Beauté toute la nuit. Elle avait retrouvé des forces, maintenant que son enfant était né, et la tenir à l'écart de Palicrovol exigeait une lutte acharnée et permanente. Quelquefois même il se disait qu'il hâtait sa propre mort en faisant peur à la reine. Elle le tuerait pour se régénérer le plus tôt possible. Peut-être aurait-il dû cesser de la harceler, dans l'espoir qu'elle le laisserait en vie.

Mais il avait la certitude que Beauté ne l'épargnerait pas et, en regardant grossir l'armée de Palicrovol, il se prit à espérer que le roi viendrait assez vite pour le sauver. Il le déclara une fois à Enfance : le roi le sauverait peut-être.

Enfance lui-même était un autre miracle. Comme son père, comme son grand-père, il avait le cheveu noir et la peau blanche ; comme sa mère, il avait des traits magnifiques. Ayant été porté douze mois, il était pétillant de vie et profitait très vite. Il sut s'asseoir en une semaine environ, et tenir debout sans assistance en un mois ; il sut marcher avant que l'été ne s'étende au-delà des jardins du palais, et fut capable de courir sur ses petites jambes, de jouer à cache-cache, appelant papa ou Bilet'. S'il avait un nom pour Beauté, il ne le prononça jamais devant eux ; Orem se demanda quelquefois si elle parlait jamais à son fils, ou si elle se bornait à le nourrir en silence. Ses dents poussèrent, mais elle continua de l'allaiter, Orem lui apprit à distinguer les lettres qu'il traçait dans la poussière et à les désigner dans deux ordres différents, mais Beauté continua à lui donner le sein.

Il arrivait aussi à Orem de passer des heures immobiles en compagnie d'Enfance, mais celles-ci n'étaient pas silencieuses. Ils s'asseyaient tous deux sur l'herbe dans le parc et se racontaient des histoires. Ils ne permettaient à personne de s'approcher d'eux, et se taisaient comme un seul homme dès qu'ils voyaient arriver un auditeur potentiel. Beauté pouvait écouter si elle voulait, avec ses pouvoirs occultes, mais elle passait habituellement ses journées à dormir quand elle n'alimentait pas l'enfant. La seule personne autorisée à assister en chair et en os à leurs conversations était Belette Bouche de Suie. Orem lui avait touché mot de son jeu, dans l'espoir qu'elle consentirait à faire semblant d'être sa mère ; jamais elle

n'admit qu'elle jouait le jeu, mais sa présence lui permettait d'avoir la famille imaginaire qu'il voulait. Enfance l'accepta lui aussi, comme s'il lisait son cœur.

Ils se racontaient donc des histoires. Orem parla à Enfance de ce qu'il avait vécu en grandissant. De son existence avec son père ; du manque d'amour de sa mère pour lui ; des histoires de la Maison de Dieu, et de la manière dont il avait échappé aux flammes ; de Glasin Épicier, Rainer Charpentier, Puce Buzz et ses serpents. Il lui raconta tout, sauf ce qui aurait pu apprendre à Beauté, si elle écoutait, qu'il était une Éponge, et son ennemi. Belette écouta toutes ces histoires et les grava dans sa mémoire.

Et Enfance racontait, lui aussi. De sa haute et impossible voix de bambin, zézayant sur les S et changeant les J en Z, il débitait ses histoires d'un air grave, s'attristant parfois lui-même jusqu'à en pleurer, et s'amusant parfois lui-même à en pleurer. Ses histoires recelaient une certaine sagesse, et elles n'ont pas toutes sombré dans l'oubli.

HISTOIRE D'ENFANCE SUR LE VEAU DE LAIT

Il était une fois un veau qui avait faim. Il voulait téter, mais sa mère lui dit : « Va-t'en, tu me fatigues. » Alors il alla voir son père, mais le taureau lui dit : « Va-t'en, je n'ai pas de mamelles. » Alors le veau but dans l'étang qui était dans les bois, et des cornes lui poussèrent sur la tête, et ses cornes étaient si lourdes qu'il n'arrivait pas à relever la tête, et alors il mourut.

HISTOIRE D'ENFANCE SUR LA FLEUR MORTE

Il était une fois une fleur qui était devenue toute brune. Dieu prit la fleur brune et la mit à sa fenêtre, mais elle ne revint pas à la vie. Le vieux cerf la porta sur ses cornes mais elle ne revint pas à la vie. Les deux sœurs la piquèrent dans leurs deux chevelures mais elle ne revint pas à la vie. Mais papa fit un baiser à la fleur et elle revint à la vie et elle se changea en moi.

HISTOIRE D'ENFANCE SUR LA TEMPÊTE DE NEIGE

Il était une fois une tempête de neige, mais elle tombait tout le temps sur la ville. Loin, sous la tempête de neige, il y avait des centaines et des centaines de gens mais ce n'était pas papa ou Bilet', ni des domestiques ni des soldats ni personne du tout. La neige tombait tout le temps sur eux et les recouvrait jusqu'à ce qu'ils ne soient plus là. Le petit garçon dit à la tempête de neige, viens et tombe sur moi.

Alors la tempête de neige vint et tomba sur lui, et le petit garçon s'en alla comme les gens qui n'étaient personne.

HISTOIRE D'ENFANCE SUR LE ROI

Le roi est petit mais le roi est bon. Le roi ne vous donne jamais rien à manger et les gens se moquent de lui quand il n'est pas là mais le roi connaît tous les chemins dans les bois et un jour il trouvera le vieux cerf qui vit dans les bois et il me fera monter sur son dos.

HISTOIRE D'ENFANCE SUR LE FLEUVE

Il était un grand fleuve qui va d'un bout du monde jusqu'à l'autre et puis revient. Les épiciers vont dessus et les paysans vont dessus et un million de millions de fleurs vont dessus, mais Dieu ne va jamais sur le fleuve. Le fleuve passe devant une petite maison où habitent un petit monsieur et une vilaine dame mais ils n'ont pas de petit garçon. Alors le papa planta une graine dans la terre et puis il planta des centaines de graines et alors elles devinrent toutes dorées sauf une qui était brune. « Cette graine est brune comme la terre », dit papa, mais il l'aimait quand même et alors il la mangea et elle poussa dans lui et elle le remplit tellement qu'il ne dut plus jamais manger.

ENFANCE FAIT PLEURER SON PÈRE

J'ignore duquel des récits d'Enfance, il s'agissait, mais Orem, allongé pour écouter, pleurait. Il pleurait sans bruit, mais Belette et Enfance virent tous deux ses yeux s'emplir de larmes. Une larme trembla au coin de son œil, comme si elle hésitait à tomber tout en sachant qu'il le fallait.

Orem remarqua qu'Enfance avait interrompu son histoire. « Continue », dit-il.

Mais Enfance ne continua pas… Il tendit la main pour toucher cette larme qui perlait au coin de l'œil de son père. Il l'observa un instant sur son doigt, puis porta sa main à ses lèvres pour la goûter, levant vers Orem son regard d'une vivacité stupéfiante.

Orem parut un instant soucieux, puis il se détendit. « Beauté dort, dit-il. Je ne voudrais pas qu'elle m'accuse de le nourrir. » Belette se contenta d'en rire. Ce sont des choses minuscules de ce genre qui font la grandeur et la décadence des empires.

Ce fut un été doré au palais, le plus bel été depuis trois siècles. Mais la neige se remit ensuite à tomber à l'extérieur du parc du palais. Dans l'Ouest, le roi Palicrovol dirigea soudain ses armées vers l'est, vers Inwit. Au palais, Orem commença à nourrir sérieusement l'espoir

de rester en vie. Mais Urubugala roula sur le plancher dans la chambre de la Lune et dit :

Douze mois d'arbres en fleur.
Douze mois encore et tu es mûr.

LA VOIE BASSE POUR QUITTER LE PALAIS

Orem quittait la chambre de la reine, après lui avoir confié Enfance pour son repas du soir. Au-dessus du palais, les nuages évoluaient rapidement, lourds d'une tempête qui enterrerait Inwit si elle en était capable. Belfeva vint à sa rencontre dès qu'il eut passé la porte de la reine Beauté ; sa voix, son attitude étaient pressantes.

« Timias a trouvé quelqu'un dans ta chambre aujourd'hui même. Un garçon. Il prétend te connaître, ce qui ne l'empêchait pas de te voler. Timias est là-bas, et il le tient sous bonne garde. »

Ils se hâtèrent d'aller chez Orem. Timias était adossé à un mur, et tenait par les cheveux un adolescent assis sur un coffre. Deux années de puberté peuvent transformer un enfant : Orem resta un moment sans le reconnaître. De plus, il n'aperçut d'abord de lui que ses oreilles mutilées – ses cheveux tirés vers le haut dévoilaient deux atroces cicatrices. Orem ne le reconnut que quand il prit la parole.

« Au nom de Dieu, Orem, débarrasse-moi des mains de ce sale mâcheur !

— Puce !

— Tu le connais ? demanda Timias.

— Oui, je le connais, je lui dois plusieurs fois la vie.

— Et n'oublie pas que tu me dois aussi trois cuivres, dit Puce d'un ton acerbe.

— Puce ! Comment vas-tu ?

— Je vais vers la calvitie. Si je faisais quatre-vingts centimètres de plus, j'apprendrais à cette raclure de caniveau comment garder ses griffes à l'intérieur de son nid.

— Comment es-tu arrivé ici ? demanda Orem. Ça n'a pas dû être facile, pour venir.

— Je suis venu par la voie basse. »

Timias refusa d'en croire un seul mot. « Il y a plus de gardes à la porte de la poterne qu'il n'y a de morpions sur une putain à deux cuivres.

— Je ne me prononcerai pas pour les putains à deux cuivres, j'ai dit la voie basse, pas la voie de derrière. Sous le palais. »

Timias fronça les sourcils. « Il n'existe rien de tel.

— Alors, j'ai dû creuser le rocher…

— D'après toi, pourquoi les aqueducs passent-ils *par-dessus* les

murs ? Cet endroit a été conçu de telle sorte que les passages souterrains y soient impossibles. »

Puce tourna délibérément le dos à Timias. « Il y a des gens si sûrs d'avoir raison qu'ils n'apprennent jamais rien. Je suis venu te chercher.

— Pour m'emmener où ?

— Là où on a besoin de toi. Ils disent que le temps presse. Il faut que tu viennes.

— Où ?

— Je ne sais pas le nom de l'endroit. Et je ne suis pas sûr que je pourrai y aller vite tout seul. J'ai un guide. »

Puce jeta un regard vers le porche où, debout près de la balustrade, se trouvait une ombre qu'Orem reconnut immédiatement. « Dieu, dit-il.

— Aussi cinglé qu'un cochon saoul, pas vrai ? dit Puce. Il faut qu'il aille raconter ça à tout le monde. En tout cas, cinglé ou pas, il sait se repérer dans les catacombes. »

Orem passa la porte-fenêtre et toucha l'épaule du demi-fou. « Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Le vieil homme se retourna, et ses yeux étaient noirs ; dans la clarté qui provenait de la pièce, Orem s'aperçut qu'ils ne contenaient absolument pas de blanc – rien que des iris, qui regardaient à travers son visage et scrutaient ce qui gisait derrière.

« Le temps, dit le vieillard. Tu tardes trop.

— Je tarde à quoi faire ? Dans quel but êtes-vous venu ?

— Tu l'as aveuglée, et pourtant tu n'agis pas. »

Orem voulait demander des explications, mais Puce lui tirailla la manche. « C'est seulement notre guide, dit-il. Les autres veulent te voir – ils m'ont retrouvé, ils m'ont fait descendre chez eux et m'ont envoyé ici parce qu'ils se figuraient que tu viendrais si c'était *moi* qui te le demandais. Tu peux me faire confiance, Orem, ce n'est ni une blague ni un guet-apens. Ils disent que c'est trop important pour être remis à plus tard.

— Très bien, je vais venir.

— Attends ! s'écria Timias. Tu ne vas pas suivre ce petit voleur dans Dieu sait quel gouffre… tu ne crois pas ce qu'il raconte, tout de même ? »

Quand il vit qu'Orem avait vraiment l'intention de partir, Timias insista pour qu'ils passent chez lui afin qu'il y prenne une épée. Le vieillard parut juger cela ridicule, mais quelle importance ? Orem n'était pas fâché que Timias l'accompagne, et armé.

Le vieil homme leur fit suivre un itinéraire tortueux, d'abord dans les étages, puis plus bas, à travers des lieux qu'Orem ne connaissait pas, et ensuite dans des pièces qui semblaient abandonnées depuis des

années, leur sol recouvert d’une épaisse couche de poussière et leur mobilier envahi par les nids de rats. Ils laissèrent derrière eux les pièces éclairées par des chandelles, et durent porter des lampes pour voir où ils mettaient les pieds, à l’exception du vieil homme qui, pourtant, les guidait dans les ténèbres. Puce fut d’abord plus que bavard, mais finit par se calmer.

Ils passèrent une porte et arrivèrent en haut d’un escalier de bois si vieux qu’ils n’utilisèrent que les côtés des marches de peur qu’il ne s’effondre sous eux. Et lorsque l’escalier prit fin, le sol était de pierre, les parois de roc et le plafond moisi, dégouttant d’eau de loin en loin et étayé à l’aide de poutres. Cela rappela à Orem son voyage à travers les catacombes en compagnie de Braisy. Mais les catacombes étaient situées hors des murs, vers l’ouest, alors qu’ils étaient ici dans l’Est, et juste à l’intérieur de la colline en dessous de la cité de la reine. Et ils descendaient toujours.

Le tunnel artificiel s’élargit, devint caverne, puis rétrécit à l’entrée d’une crevasse naturelle qui traversait le rocher et dans laquelle ils progressèrent avec peine, contraints de se tordre selon des angles bizarres. Chaque fois, le vieillard les attendait de l’autre côté en manifestant une certaine impatience.

« J’aimerais savoir comment ce vieux bonhomme se débrouille pour traverser certains de ces endroits, murmura Timias.

— Il prétend être Dieu, répondit Orem.

— Regarde ses yeux. Tu as vu ses yeux ? »

Ils empruntèrent une rampe rocheuse dépourvue de tout rebord, au-dessus d’un abîme si profond que les cailloux qu’ils bousculaient tombaient sans le moindre bruit. Jouant des pieds et des mains, ils descendirent une cheminée qui perçait le roc et s’égratignèrent les genoux avant de ressortir couverts de poussière.

« Comment as-tu fait pour arriver chez moi si propre ? demanda Orem.

— J’ai pris un bain, répondit Puce. Qu’aurais-je pu faire d’autre en t’attendant ? J’étais en train de t’emprunter quelques vêtements quand ton ami est entré. Qu’est-ce que tu regardes ? »

Orem regardait trois tonneaux poussés contre un mur, et que la lampe de Puce éclairait à peine. Orem s’en approcha en devinant ce qu’il allait voir. Mais les couvercles étaient enlevés, et les tonneaux étaient vides. Il poussa un soupir de soulagement.

« Qu’est-ce qui est marqué dessus ? » demanda Timias.

Orem baissa sa lampe. Il avait déjà lu ces mots, bien sûr, et se souvenait parfaitement des circonstances lors desquelles ils avaient été écrits.

Soeur

Esclave
Tu
Dois
Servir

Il se souvenait d'un autre message autrefois écrit sur ces barriques : *laissez-moi mourir*. Il avait obéi à cet ordre ; le reste du message attendait. Il savait à présent qu'il lui fallait le comprendre pour faire ce qui devait être fait.

« Tu connais ces lignes ? demanda Timias. Tu sais ce qu'elles veulent dire ?

— Ce qu'elles veulent dire, non. Mais ça a été écrit à mon intention. Il y a deux ans. »

Dieu esclave tu dois servir. Orem regarda le vieil homme. « Je crois que vous êtes réellement ce que vous prétendez être. »

Les yeux flamboyèrent.

« Je vous servirai si je le puis.

— À la résurrection des morts », murmura Dieu. Puis il leur tourna le dos, se dandina à l'intérieur d'un passage bas de plafond et disparut. Ils restèrent juste derrière lui et entendirent bientôt le fracas d'une chute d'eau.

« Qu'est-ce que Dieu fabrique comme esclave dans la maison de Beauté ? » demanda Timias.

Orem n'avait rien à répondre. Ils débouchèrent ensuite dans une immense salle : la résurrection des morts, où toutes les réponses seraient fournies.

LA RÉSURRECTION DES MORTS

Ici, les lampes étaient inutiles, car au-dessus d'eux s'ouvraient des trous par lesquels pénétrait la lumière du jour – pâle, mais suffisante, à condition de ne pas la regarder en face et d'être ébloui.

« Les puits », souffla Puce.

Et en effet, c'étaient là les voix des puits, s'élevant, descendant, hurlant des plaintes à glacer le sang. Au fond de la caverne bouillonnait un fleuve si large qu'Orem n'apercevait pas l'autre rive, un flot immense mais peu profond. Et la puanteur qu'ils perçurent en s'en approchant était si repoussante qu'elle leur coupa le souffle. Les sons montaient de la berge.

« Les égouts de la ville, dit Dieu. Ils coulent tous ici. »

Ils ne s'approchèrent pas davantage de l'eau. Le vieil homme les conduisit vers une corniche parallèle au courant.

« Descendons-nous le courant ? demanda Timias.

— Oui, dit Orem.

— Mais nous montons, non ? »

Et ils montaient, indiscutablement. Et pourtant ils ne s’élevaient pas au-dessus de l’eau. Il devait s’agir d’une illusion. Plus ils avançaient, toutefois, plus la pente devenait raide, tandis que l’eau montait avec eux. Elle escaladait la colline, impossible d’en douter.

Le vieil homme grimpa la dernière portion du sentier étroit, qui en était aussi la plus escarpée. Presque verticale sur quelques mètres avant de redescendre abruptement. Ils se retrouvèrent bientôt sur une corniche plus large. Elle était horizontale, de toute évidence. Mais, avec non moins d’évidence, le fleuve ignorait tout d’une telle notion. Il continuait à couler vers le haut, et se précipitait en une impossible cascade inversée. Les éclaboussures les trempèrent de la tête aux pieds – et les gouttes tombaient vers le bas, comme il se devait. Orem remarqua qu’ici l’eau n’avait aucune odeur, absolument aucune. Il s’approcha du courant, y trempa sa main et goûta l’eau. Elle était pure. Aussi pure que…

« Les sources de la maison de l’Eau ! » Timias le contempla avec effroi. Il se retourna et cria à Puce : « C’est ici que les sources de la maison de l’Eau trouvent leur origine !

— Viens voir ce qui la nettoie ! » s’écria Puce à son tour. Ils se guidèrent d’après sa voix et avancèrent jusqu’au bord de la corniche pour regarder en bas. « Avec la lumière là-bas derrière, vous pouvez voir, maintenant. » D’abord, Orem n’identifia pas ce qu’il regardait, puis ses yeux accommodèrent et il s’aperçut que les deux rives du fleuve se tordaient, ondulaient, palpitaient.

« Des pleureurs, dit Puce ; ça grouille de pleureurs partout. »

Comme le flux et le reflux des vagues, les pleureurs rampaient vers l’eau et en ressortaient, par millions, pour autant que la lumière tombant des bouches des puits leur permette de le distinguer. « Ils mangent les ordures, dit Puce. Je ne vois pas ce qu’ils pourraient bien faire d’autre.

— Il monte, dit Timias. Qu’est-ce qui peut bien le faire monter ?

— Il monte, déclara une voix féminine derrière eux, parce qu’il veut monter. »

Orem pivota sur ses talons. Il connaissait cette voix, et il était à la fois terrifié et excité à l’idée de voir qui parlait. Elle le fixa de son œil unique, avec son visage tordu et son corps aussi parfait qu’une branche maîtresse d’arbre centenaire. « Suis-moi », dit-elle. Et il la suivit.

Sa sœur était assise sur un rocher derrière la chute d’eau. Il faisait très clair, bien que la lumière du soleil ne se faufilât pas jusque-là ; la clarté venait de nulle part et ne projetait pas d’ombres, elle se contentait *d’être* et illuminait ce renfoncement du roc afin que tout ce qui s’y trouvait fût visible. La femme au visage de brouillard émit un

grognement.

« Ma sœur te salue.

— Moi de même.

— Elle dit que toutes choses s'unissent, à la fin.

— Est-ce donc la fin ?

— Presque.

— Pourquoi suis-je là ?

— Pour libérer les dieux, Orem, fils de Palicrovol. »

Orem tressaillit. « Mon père se nomme Avonap.

— Crois-tu les Douces Sœurs capables de se tromper sur des sujets comme celui-ci ? Nous savons tout des paternités et des maternités, Orem. Avonap est le mari de ta mère, mais c'est Palicrovol qui t'a engendré. »

En un instant, le rêve complet de sa propre conception jaillit à travers son esprit, depuis la traversée du fleuve à la nage jusqu'au moment où Palicrovol quitta la caverne de feuillages.

— La reine Beauté s'est emparée du pouvoir interdit, qu'aucun homme ne peut prendre, et qu'aucune femme ne prendra jamais plus. Elle nous a liées, Orem, liées sous la forme dans laquelle tu peux nous voir en ce moment. »

Orem les regarda, regarda Dieu. « Par quoi êtes-vous liées ? »

Le vieil homme tourna la tête. Orem suivit son regard. Sur le sol de la caverne gisait le squelette d'un grand cerf. Les os étaient si desséchés qu'ils auraient dû tomber en poussière depuis longtemps, mais ils restaient néanmoins articulés les uns aux autres comme si l'animal était toujours vivant. Le crâne était suspendu en l'air, accroché aux grands bois ; les cent cors étaient enchâssés dans la pierre compacte de la paroi.

« Vois comment les mondes sont emprisonnés », dit celle des Sœurs qui pouvait parler. Oh, Orem ! nous sommes si faibles désormais, et nos actes sont si lents ! Nous pouvons toujours provoquer des visions ici et là et accomplir de petites choses, mais c'est une tâche bien difficile. Nous t'avons fait, Orem. Shantih et moi avons réveillé ta mère, nous l'avons nommée Fleur, et nous lui avons appris à se rendre au bord du fleuve. Le Cerf a conduit Palicrovol. Dieu t'a donné Avonap et Dobbick, pour qu'ils fassent de toi ce que tu es. Nous avons modifié le cours de ta vie de façon à ce que tu viennes ici, nous avons surveillé et agi là où ne le pouvions. Maintenant, tu ne dois pas nous décevoir.

— Que voulez-vous que je fasse ? »

Mais Orem connaissait déjà la réponse. Tu dois servir Dieu l'esclave. Tu dois voir la Sœur putain. Tu dois délivrer le Cerf de la pierre. Mais comment ?

« Je n'ai pas de pouvoir. Comment puis-je délier ce que je ne puis

voir ?

— As-tu regardé ? »

Il regarda donc, jeta ses filets. Mais il ne décela d'étincelle ni pour le Cerf, ni pour les Sœurs, ni pour Dieu. Il chercha plus profondément, mais la seule magie qu'il put percevoir était un charme sur l'épée de Timias.

« Que suis-je censé voir ?

— Nous ne pouvons pas te le dire, dit la Sœur douée de la parole. Nous sommes liées.

Shantih grogna.

« Ma sœur dit que tu dois nous rendre la forme que nous avions avant que la noire Asineth ne vienne tout détruire. »

Mais je ne sais pas *comment* vous étiez avant – je suis né il y a dix ans seulement, et tout ceci s'est fait bien avant que je ne sois conçu, avant que ma mère, sa mère ou la mère de sa mère ne soient en vie. « Je ne peux pas !

— Calme-toi, dit Dieu. Songe uniquement à ce que tu sais de nous ; nous pouvons bien attendre un peu, après tout ce temps. »

Orem s'assit sur le sol de pierre, tendit la main et toucha les ossements froids du cadavre du Cerf. Il entendit Puce pousser un petit cri dans son dos ; un pleureur geignit et quitta la cage thoracique dans laquelle il était enroulé. Il partit en ondulant ; il n'en voulait pas à la vie d'Orem aujourd'hui.

Il commença par Dieu, car il l'avait étudié pendant des années à Rive-du-Banning. Qu'est-ce que Dieu était censé être ? Infiniment bon, père de toutes choses, perfecteur des sept cercles, il faisait monter vers lui, à l'intérieur du cercle intérieur, tous ceux qui voulaient rejoindre ses troupes désincarnées pour rassembler l'intelligence éparpillée et lui donner forme, et…

Désincarné.

Il fixa le vieil homme, dont les yeux emplis d'ambre de paupière à paupière posaient sur lui un regard placide.

« Que faites-vous avec un corps ? » demanda Orem.

Dieu sourit.

Orem se leva et attrapa l'épée de Timias. « Qu'est-ce que tu veux faire avec ? s'enquit Timias. Laisse-moi le faire à ta place. Tu n'es pas un très bon combattant.

— Je n'ai pas l'intention de combattre. » Timias lui abandonna son épée à regret. Elle était trop lourde pour la main d'Orem, et il avait horreur de ce qu'il lui fallait en faire, mais il la plongea de toutes ses forces dans le cœur de Dieu. Du sang gicla de la blessure, mais Orem ne fixait que les yeux, observait l'ambre qui se mit à briller, vira au jaune, puis au blanc, aveuglante comme le soleil. Soudain, la lumière jaillit, envahit un instant la caverne, et disparut.

Timias s'inclina sur le corps du vieil homme et plongea un doigt dans l'orbite qui avait renfermé un œil, et qui était vide à présent. « Partis », dit-il.

Orem reposa l'épée et s'enduisit les mains avec le sang du vieillard. Puis il marcha à grands pas vers les Sœurs, qui lui souriaient elles aussi. Il barbouilla de sang tout le visage de celle qui n'avait pas de traits, et le côté aveugle de celle qui n'avait qu'un œil. Sur leur peau, le sang fuma et grésilla. Il leur empoigna alors les cheveux à la base de la nuque et appuya leurs visages l'un contre l'autre dans la position où ils s'étaient trouvés à leur naissance, l'une regardant à l'intérieur de sa sœur, et l'autre ne disposant que d'un œil. Les têtes frémirent dans ses mains, puis s'apaisèrent. Sa prise lui échappa, et les deux femmes s'envolèrent. Elles n'avaient plus de vêtements, mais leurs bras et leurs jambes étaient à ce point entremêlés que la pudeur était sauve sans qu'il fût besoin de vêtements. Leurs chevelures ne faisaient qu'une, et aucune frontière ne délimitait plus leurs deux têtes à la chair confondue. « Ah ! » fit la demi-bouche. « Nnn », chanta l'autre à l'intérieur de sa sœur. Et les deux voix se superposèrent pour devenir un chant unique issu d'une seule bouche. Toutes deux s'élevèrent au-dessus du sol.

« Ne partez pas ! cria Orem.

— Libère le Cerf, marmonna leur bouche, puis arrête Beauté. Elle se contente de refaire ce qu'elle a déjà fait autrefois. Venge ta sœur sans nom et ton fils sans nom. »

Et elles montèrent dans la caverne, tournoyant interminablement, de nouveau soudées par le visage, tourbillonnant vers le haut, de-ci de-là, follement, traversant la grotte comme un volant lancé par une raquette avant de disparaître.

« J'ai vu les Sœurs de mes propres yeux et je suis vivant », dit Timias.

Orem avait trois sœurs qui avaient toutes un nom, et rien ne leur avait jamais été fait qui réclamât vengeance. Quant à son fils sans nom – qu'y avait-il à venger dans son cas ? Orem ne comprenait pas, et il se retourna pour essayer d'éveiller le Cerf.

Il savait quel aspect le Cerf aurait dû avoir ; il aurait dû être vivant, et habillé de chair et de fourrure. Mais comment aurait-il pu accomplir *cela,* quand il ne détenait aucun pouvoir, aucune magie qu'il pût exercer ?

« Le sang du vieil homme marchera-t-il pour le Cerf ? demanda Puce.

— Je ne sais pas », dit Orem. Le sang était froid, maintenant, et Orem savait, au moment même où il en enduisait les cornes et la tête du Cerf, que cela ne donnerait rien, et qu'un tel sang n'avait pas la moindre signification.

Pourtant, la vue du sang sur les bois lui rappela la vision qu'il avait découverte dans la ramure du Cerf chez Verre-au-Gibet. Lui rappela le fermier qui s'était ouvert la gorge sur le soc de sa charrue et avait versé son sang pour sauver le Cerf. Et il leva la main, toucha la cicatrice sur sa gorge, et sut ce qu'il devait faire.

Timias n'avait pas eu la même vision, mais il connaissait cette balafre sur la gorge d'Orem. Il devina les intentions du Petit Roi à l'instant même où celui-ci toucha sa cicatrice. « Non ! » cria-t-il en s'élançant. Orem fut rapide, mais Timias atteignit l'épée le premier et la mit promptement hors de portée.

« Au nom de Dieu, Timias, il le faut ! dit Orem.

— Es-tu devenu fou ? »

Puce n'y comprenait rien du tout. Tout ce qu'il voyait, c'est qu'Orem voulait l'épée et que ce salopard à moitié mâché refusait de la lui donner. Il fut extrêmement simple de jeter Timias à terre d'un bon coup de pied dans les couilles ; Puce prit l'épée pendant que Timias se tordait par terre et la tendit, garde première, à son ami.

Il l'aurait reprise aussi vite, s'il l'avait pu, mais avant qu'il ne puisse pousser un cri comme Timias auparavant, Orem s'enfonça soudain brutalement l'épée dans la gorge. Le sang lui emplit la bouche et dégoulina sur sa poitrine, et la douleur était bien supérieure à ce qu'il s'était cru capable de supporter. Il hoqueta ; le sang afflua dans ses poumons ; mais son geste ne devait pas avoir été fait en vain. Il se traîna vers la tête du Cerf, essaya de se soulever pour que le sang coule sur les bois. Il n'en eut pas la force, mais des mains le prirent par les bras à sa droite et à sa gauche. Timias et Puce le haussèrent, et son sang tacha les cornes.

Il sentit sous lui la chaleur du corps du Cerf ; il le sentit qui se levait, sentit l'immense dos, les immenses épaules aux muscles ondulants, et la puanteur de la force le contraignit à se lever. Il vit les bois s'arracher à la pierre qui les emprisonnait, vit leurs pointes briller comme des étoiles, comme des soleils, comme de minuscules mondes ornés de pierreries. Puis il se mit à tourbillonner, égaré parmi les cent cors, tournoyant, tournoyant…

Il s'envola, accompagna l'eau jusqu'au plafond où s'ouvraient les puits, jusqu'à l'endroit où elle traversait le roc pour réapparaître dans la maison de l'Eau. Il était prisonnier de l'eau, incapable de respirer. Il n'avait pas eu le temps de prendre une inspiration satisfaisante, et il lui fallait monter, monter, respirer…

Mais non, en haut, il le savait, il y avait le feu. Il devait plonger plus bas pour rester en vie. Et il plongea, s'attendant à rencontrer le fond. Mais il ne le trouva pas. Le désespoir l'envahit, et il avala de longues gorgées d'eau. Mais ce n'était pas de l'eau. C'était de l'air pur. Il ouvrit les yeux.

Il était affalé sur le dos du Cerf, mais il ne se sentait plus affaibli par la perte de sang. Il tendit les mains, empoigna les bois et retira la tête de sa cage de corne. Puis il sauta à bas du Cerf.

« Orem, souffla Puce.

— Petit Roi, mon seigneur », dit Timias.

Orem porta la main à sa gorge. La blessure avait disparu ; la cicatrice avait disparu ; son cou était intact, comme avant sa vision du Cerf.

— J'ai porté la véritable couronne », dit-il. Il pouvait toujours sentir les andouillers entourer sa tête, bien qu'ils n'y fussent plus.

« Tu es vivant. »

Debout, ils virent le Cerf qui frappait le sol de son sabot. Il inclina la tête, et ils réalisèrent alors qu'il s'apprêtait à les charger.

« Au nom de Dieu, a-t-il oublié que nous lui avons sauvé la vie ? » s'exclama Timias.

Le temps manquait pour lui répondre. Ils se précipitèrent vers le sentier qui descendait, glissèrent et dévalèrent la corniche étroite qui longeait la berge. Ils ne se retournèrent qu'en atteignant le passage creusé. Le Cerf était bien visible : il allait et venait sur la plate-forme de rocher en secouant la tête.

« Comment va-t-il faire pour sortir ? demanda Puce.

— Il connaît le chemin », déclara Orem, sans savoir d'où il tenait cette certitude.

Orem laissa Puce les conduire, puisqu'il avait déjà emprunté ce chemin deux fois. Comme Orem, les deux autres pensaient moins, toutefois, au moyen de quitter le passage souterrain qu'à l'avenir qui les attendait. « Qu'attendent-ils de nous, maintenant ? demanda Timias.

— Pas de *nous,* dit Orem. Mais j'apprécie ta volonté de partager mon fardeau.

— Est-ce qu'elles voulaient vraiment dire que tu es le fils de Palicrovol ? » interrogea Puce.

Orem acquiesça. « Elles m'ont montré… comment c'est arrivé.

— Elle se contente de refaire ce qu'elle a déjà fait autrefois, dit Timias. *Qui* est ce “elle” ?

— Beauté, dit Orem. Elle veut se régénérer. En me tuant et en se servant de mon sang.

— Remarque, dit Puce, au moins tu as de l'entraînement, maintenant. »

C'est alors seulement qu'Orem rapprocha les différentes choses qu'il savait. Elle se contente de refaire ce qu'elle a déjà fait autrefois. Plus puissant que le sang d'un étranger, le sang d'un époux. Il avait déjà atteint ce stade du raisonnement, et s'était arrêté. Mais quoi de plus puissant que le sang d'un époux ? Pour une femme, le sang de son

enfant. D'un enfant n'ayant jamais consommé autre chose que le lait de sa mère. Venge ton fils sans nom. Orem avait eu une sœur sans nom, bien des années plus tôt. La fille de Palicrovol, que Beauté avait tuée pour prendre son pouvoir. Orem reconstitua cela d'un seul coup, et il sut que c'était vrai, et il se traita de fou pour avoir cru pendant tout ce temps que c'était *lui* le condamné. Enfance ! s'écria-t-il en lui-même. Enfance, mon fils, mon fils !

— Laissez-moi ! cria-t-il à ses amis Allez-vous-en ! »

Ils n'hésitèrent qu'un instant, puis la profonde souffrance qu'exprimait son visage les incita à obéir. Quand ils furent partis, Orem bondit hors de lui-même, et mordit de ses sauvages dents intérieures toute la magie qu'il put trouver, il n'épargna rien, fit des ravages à travers ce palais où la reine Beauté était la plus forte et détruisit ses œuvres partout où il les rencontrait. Il l'aveugla, il détruisit les liens qu'elle avait noués en se souciant comme d'une guigne de savoir si c'était Poltron ou Belette qu'il libérait ainsi. Il trouvait le pouvoir et l'anéantissait, et il ne pouvait pas, il ne voulait pas être arrêté.

Et, enfin, tout ce qui restait de pouvoir se trouva en Beauté elle-même ; toute autre magie avait été engloutie et effacée du palais. Mais il se trouvait là où il avait toujours voulu être. Face au visage souriant de celle qui détenait son enfant et désirait le tuer. Couche après couche, il la déshabilla de son pouvoir ; elle chercha à fuir, mais il la talonna. Elle attaqua, elle bougea, elle feinta, elle essaya de disparaître, mais à chaque fois il était là pour l'abattre. Jamais il ne s'était senti si grand ni ne l'avait vue si petite qu'au cours de cette chasse à travers le palais, ici, là, dans ce labyrinthe d'étincelles, d'odeurs, d'océans de saveurs et de sons. Je sauverai mon fils.

Puis plus rien.

Rien du tout. Il ne la trouvait plus. Il avait regagné son propre corps et ne pouvait plus en sortir. Tout ce qu'il était capable de goûter ou de toucher se trouvait en lui-même. Il ouvrit les yeux. Beauté était penchée sur lui et le regardait fixement. Elle tenait Enfance dans ses bras. « Papa », fit le petit garçon en cherchant à l'étreindre.

« Enfance », murmura Orem.

Beauté sourit, et Orem comprit. Verre-au-Gibet ne l'avait-il pas prévenu ? Il était allé trop loin, il lui avait révélé son identité ; et il était lié. Elle ne pouvait pas détruire son talent, mais elle pouvait le retourner en lui-même pour qu'il ne puisse plus lui faire de mal.

« Toi, tout le temps, dit-elle. J'aurais dû me douter que les Sœurs me joueraient un tour. Les as-tu réunies ? Peu importe. Encore une semaine, et je les disjoindrai de nouveau. Et toi, Petit Roi, tu seras là pour assister au spectacle. Tu sais enfin comment ça doit se passer, je crois. Il n'y a que *toi* pour avoir été stupide au point de mettre si

longtemps à comprendre quel était le prix à payer.

— Tu veux entendre une histoire, papa ? » demanda l'enfant.

Il l'aurait tuée de ses propres mains si les gardes ne s'étaient pas emparés de lui pour l'emmener loin de ce fils qui était toute sa vie, loin du sourire glacial de son épouse.

24. Le Petit Donjon

Comment le Petit Roi décida de collaborer au meurtre de son fils.

TORTURE

Tu étais à l'extérieur de la ville quand ils le conduisirent en prison, Palicrovol. Tes armées se rassemblaient à la porte de Derrière, où les tours étaient moins nombreuses – comme si le nombre de tours avait eu la moindre importance ! Tandis qu'ils emportaient Orem par la longue promenade vers le château en Coin, celui-ci put apercevoir tes bannières. Sauf erreur, il t'avait si longtemps protégé que tu avais repris espoir ; et maintenant même, il avait coûté si cher à la reine qu'elle était incapable d'attaquer tes magiciens et tes prêtres, et qu'elle dut se contenter de remettre Belette, Poltron et Urubugala sous contrôle, et d'empêcher ses gardes de perdre courage et loyauté tout en espérant que tu attendrais une semaine.

Et c'est ce que tu fis. Tu n'arrivais pas à croire qu'il n'y avait aucun piège. Tu attendis, alors que tu disposais d'une supériorité numérique écrasante sur les troupes de Beauté – un avantage de cent contre un. Tu aurais pu empiler les cadavres de tes hommes tombés au combat pour escalader les murailles et avoir encore assez d'hommes à ta disposition pour mettre la ville à sac et prendre le château. Elle n'aurait pas pu t'arrêter, car elle n'en avait pas la force. Tu aurais pu marcher sur elle, et tout le pouvoir qui lui restait aurait à peine suffi à détourner ton épée. Comment l'aurais-tu exécutée alors, Palicrovol ? Par le feu ? La corde ? L'eau ? Ou bien tout à la fois ? Si tu avais bougé à ce moment-là, Palicrovol, ton petit-fils serait toujours en vie car, comme disait Beauté, il ne serait pas mûr avant son premier anniversaire.

Mais tu choisis de reporter l'assaut, tu réunis tes armées et tu attendis, pendant que d'autres s'engageaient sur la seule voie, l'impossible voie du désespoir qui les conduirait à l'abattre avant

qu'elle ne redevienne invulnérable. Tu aurais pu l'arrêter, Palicrovol, mais une fois de plus ce fut ton fils qui te sauva. Souviens-toi de cela aussi, avant de le mettre à mort pour avoir osé s'asseoir sur ton trône.

Ils l'enfermèrent dans le Petit Donjon, où on le tortura pour la forme, parce que les prisonniers y étaient généralement envoyés dans ce but. Pendant qu'ils lui désarticulaient les bras, il se demandait si c'était là ce qui avait fait hurler l'homme ; cela ne fit pas hurler Orem. Ou était-ce la suffocation ? Les aiguilles dans la plante des pieds ? L'écrasement des testicules ? Le verre pilé, enfourné de force dans sa bouche, qui lui entailla la langue et lui emplit la gueule de sang… était-ce là ce qui avait brisé l'autre homme ? Cela ne brisa pas Orem.

Car il ne résidait pas en lui-même, alors. Il habitait le corps d'un enfant d'un an dont l'esprit avait cinq fois cet âge, dont le cœur était lumineux, dont la vie n'était que joie ; Orem était en enfance et contemplait ses propres souffrances comme de très loin, presque sans se sentir concerné. Une fois, il s'était tranché la gorge avec une épée, il s'en rappelait. Mais la douleur que cela avait éveillé en lui était effacée, enfermée en un lieu lointain dont il ignorait l'emplacement exact. Il ne se souvenait que du baiser de l'enfant sur ses lèvres, que des bras de l'enfant dans son cou. Jusqu'à maintenant, j'ignorais ce qu'était l'amour d'un père pour son fils. Comment mon père a-t-il pu trouver la force de laisser la Maison de Dieu derrière lui et de m'y laisser ? Et quand la douleur empira, Orem se retrouva en compagnie de son père ; il avait quatre ans, et contemplait le monde du haut des solides épaules, agrippé aux cheveux d'or tandis que l'univers faisait des bonds.

Ce fut là son soutien, d'avoir eu Avonap pour père. Que se serait-il passé s'il avait découvert la paternité à travers toi, Palicrovol ? Il aurait cru que les pères n'aiment pas leurs fils. Il aurait vu le père comme un roi capable de décréter la mort de celui qui usurperait sa place. Puis, apprenant que l'usurpateur n'est autre que son fils, doublant la récompense pour sa capture car il saurait alors que son fils est coupable d'inceste autant que de trahison. Combien de temps Orem aurait-il survécu dans le château en Coin, Palicrovol, s'il avait découvert la paternité à travers toi ? Sûrement pas assez longtemps pour te sauver la vie, je pense…

URUBUGALA

Le sixième jour, Urubugala se rendit au Petit Donjon. C'était une regrettable méprise, Orem n'était pas censé subir la torture ; la reine lui envoyait ses excuses.

Orem reposait sur son lit moelleux (car c'était une prison confortable, les tortures mises à part) en écoutant Urubugala. Il ne

comprenait pas grand-chose, et s'intéressait à encore moins. Pourquoi ce petit bonhomme tout noir parlait-il sans arrêt ? « Va-t'en, souffla-t-il.

— Écoute-moi, dit Urubugala. Bien sûr qu'elle l'a ordonné. Mais elle arrête tout aujourd'hui, parce que c'est demain qu'elle projette de tuer votre fils. »

Orem se cacha le visage.

« Elle ne peut pas nous entendre… ce qui signifie, tu t'en rends compte, qu'elle ne possède plus son Œil qui Scrute. Il existe un moyen, un seul moyen de l'arrêter, mais ça peut marcher si tu nous aides.

— Il n'y a pas moyen. Elle m'a lié. Je ne peux plus projeter mon pouvoir hors de moi-même.

— Je sais bien qu'elle t'a lié. C'est moi qui lui ai appris comment faire.

— Tu lui as appris !

— Elle est venue me trouver, terrifiée, pendant que tu la déchirais et que tu l'attaquais sans relâche, et elle m'a obligé à lui dire comment te lier.

— Elle ne t'a obligé à rien du tout. Je t'avais libéré avant, avant même de m'attaquer à elle.

— Très bien, elle ne m'a pas obligé. Si je ne lui avais pas dit comment s'y prendre, elle aurait dû te tuer pour se sauver elle-même. Et donc tu me dois la vie.

— Je n'ai que faire de ma vie ! dit Orem. Mon fils va mourir.

— Oui. Demain, fit Urubugala, brutal. Il n'y a pas le moindre espoir en ce qui concerne ton fils, il n'y en a jamais eu, et Beauté t'avait averti qu'il ne fallait pas t'attacher à lui. Mais il existe encore un moyen pour que Beauté se détruise elle-même en tuant ton fils. Écoute, Petit Roi. Tu sais qui je suis en réalité ; peux-tu douter un seul instant que je sache ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ? La reine accomplira le rite pour transférer tout son pouvoir dans l'enfant. Tout ce qu'elle est, elle va l'extraire d'elle pour le placer dans l'enfant. Et quand le passage sera terminé, elle l'égorgera et boira son sang pour retrouver en lui tout ce qu'elle est multiplié par cent mille. »

Orem cria et enfouit en vain sa tête sous les draps ; il n'arriva pas à chasser la vision de son esprit.

« Petit Roi, si tu accomplis tous les rites en même temps qu'elle sans qu'elle te voie, ton propre pouvoir passera dans l'enfant en même temps que le sien, à l'instant de la conclusion. Tu m'entends ? Ton pouvoir s'infiltrera lui aussi, Petit Roi, petite Éponge, et la totalité du pouvoir s'enfuira dans la terre ; il ne se produira rien quand elle boira, car son pouvoir, sa vie même, mourront avec l'enfant. »

Orem entendait, quoiqu'il ne voulût pas entendre ; il pensait, quoiqu'il ne voulût pas penser. « Non, murmura-t-il.

— Maudit sois-tu, mon garçon ! Pourquoi non ?

— Si Enfance meurt, que m'importe le reste ?

— Ne t'importe-t-il pas de savoir que tu es le seul qui puisse l'arrêter ? Que les dieux eux-mêmes sont à ta merci ? Pourquoi crois-tu qu'ils t'ont amené ici ? Pourquoi crois-tu que tu *vis ?* »

Orem roula sur lui-même, s'immobilisa à quelques centimètres du bord du lit et fixa le nain bien dans les yeux. « J'ignore pourquoi je vis, dit-il d'une voix douce. Il m'est arrivé, jadis, de penser que j'étais moi-même, et rien que moi-même, et que j'étais libre de faire de ma vie ce qui me plaisait. Mais je sais maintenant que je n'ai jamais été moi-même depuis l'instant de ma conception. Juste un outil. De la même manière que Beauté a mis au monde une fille et un fils pour s'en servir, Dieu, le Cerf et les Sœurs m'ont mis, moi, au monde. En quoi sont-ils différents ? Si mon fils ne peut être sauvé de la reine, je peux au moins me sauver des dieux. »

Il regarda Urubugala dans les yeux, attendant la discussion. Mais elle ne s'engagea pas. Les yeux du nain se voilèrent de larmes. « Tu as rêvé de liberté, n'est-ce pas ? Moi aussi, pendant trois cents ans. Mais tu n'es pas le seul à devoir payer la fin de Beauté. Le pouvoir de Beauté est ce qui nous a soutenus tous les quatre pendant des siècles. Belette, Poltron, Palicrovol lui-même, et moi. Quand son pouvoir s'évanouira, que restera-t-il pour nous soutenir ? »

Orem avait pensé que Belette redeviendrait simplement Enziquelvinisensee Evelvenin, comme au soir de ses noces. Il ne lui était pas venu à l'esprit que les années écoulées puissent elles aussi être reconstituées.

« Et pourtant, dit Urubugala, c'est un prix que nous paierons volontiers.

— Si je fais ce que tu dis, sa mort dépend toujours de Beauté.

— Oui.

— Mais n'est-ce pas une façon de consentir à ce qu'il meure ?

— Quel est le prix pour la libération du monde entier ? Un petit enfant. Quel est le prix pour l'asservissement du monde entier ? Ce même enfant. Mort dans les deux cas. »

Orem enfouit sa tête entre ses mains et pleura.

BELETTE

Ce soir-là, Belette Bouche de Suie lui rendit visite. Il ne prononça pas un mot, car les mots étaient inutiles. Elle le dévêtit et l'oignit de baumes, puis frictionna délicatement ses épaules enflées et refit les pansements de ses pieds. Elle s'affaira sur lui pendant une heure. Puis elle le recouvrit et s'assit près de lui. Il lui tendit la main, et elle la prit.

— Belette, dit Orem, comment puis-je donner moins que toi ? »

Belette ne répondit rien. Qu'aurait-elle pu dire ? Elle se pencha et lui baisa la main, et cela lui arracha de nouvelles larmes, car il était faible, malade, et incapable de supporter une telle tendresse. Puis il parla, parla jusqu'au moment où il en fut incapable ; il lui raconta tout ce qui s'était passé sous terre et tout ce qui s'était passé au-dessus, il lui parla des dieux, des tortures et, par-dessus tout, de son fils et de tout l'amour qu'il lui portait.

Et lorsque tout fut dit et qu'Orem commença à s'endormir, il ne lui lâcha pas la main. Elle tenta de la retirer, mais il s'accrocha faiblement à elle et dit « Je t'aime ».

Et, parce qu'il était si jeune, si innocent et si malheureux, elle lui dit : « Moi aussi. Je t'aime. » Elle le dit parce que c'était vrai.

Elle quitta le Petit Donjon et alla voir Urubugala, qui l'attendait au palais en compagnie de Poltron. « Il le fera, leur dit-elle.

— Si tout va bien, il me haïra éternellement, dit Urubugala.

— Pourquoi ? demanda Belette.

— Je lui ai menti.

— Que lui as-tu dit ?

— Je ne te le dirai pas, Enziquelvinisensee Evelvenin, car tu lui rapporterais la vérité, et j'ai tout lieu de croire qu'il nous ferait alors faux bond.

— Pourquoi, Urubugala, ne parviens-tu pas à croire que certains êtres puissent agir bien mieux quand ils connaissent la vérité que quand ils l'ignorent ?

— L'expérience est mon unique professeur. Les hommes sont meilleurs quand ils ne savent rien.

— Qu'en est-il donc de toi qui sais tout, Sleeve ? »

Urubugala haussa les épaules. « Je ne suis que le petit nain noir de la reine. »

25. La victoire du cent cors

Comment Beauté et Enfance moururent, et furent emportés sur la ramure du cent cors.

L'ENFANT PORTÉ DOUZE MOIS

Ils réveillèrent Orem dans les ténèbres ; il se vêtit à la lueur d'une chandelle et parcourut la longue promenade soutenu par des gardes, car il ne tenait pas très bien debout. Il faisait froid ; Orem avait à ce point amoindri le pouvoir de Beauté que le temps printanier du parc du palais s'était défait. L'hiver du monde extérieur avait fini par entrer. Toutes les fleurs étaient mortes, les arbres à feuilles caduques viraient follement au rouge et à l'or ; les fontaines étaient gelées, et le vent qui soufflait était perçant pour la première fois ici depuis des siècles.

La reine se trouvait dans le square devant le palais, et tenait Enfance dans ses bras. L'enfant aperçut Orem et l'appela, mais Orem ne répondit pas, et se tint en silence à l'endroit que lui désignèrent les gardes. Il tenta de chasser La voix de l'enfant de son esprit, mais en fut incapable. Nous qui l'avons entendu avons cru un instant que nous ne pourrions pas le supporter non plus, et puis cela passa…

« Papa ! s'écria l'enfant. Où étais-tu ? Je vais te raconter une histoire ! »

Belette, Urubugala et Poltron attendaient de l'autre côté du square. Seul Urubugala se montrait turbulent. Il dansait, trépignait, roulait, faisait des cabrioles en tous sens ; il ne vint qu'une fois près d'Orem, et ce fut pour lui souffler à l'oreille « Fais exactement ce qu'elle fait ! » avant de s'éloigner, jouant au fou, feignant d'être entravé par des sortilèges qui n'avaient absolument aucune emprise sur lui.

La première lueur teinta le ciel à l'est. Ils étaient dans l'ombre du palais, mais Beauté était très pressée. Elle savait ce qui était

réellement indispensable au rite et ce qui ne l'était pas ; la lumière directe du soleil ne l'était pas, et elle commença le passage.

Elle ôta tous les vêtements de son fils et le coucha sur la table d'argent. La froideur du métal arracha un cri à Enfance, mais il resta là, cris ou pas, tandis que Beauté se déshabillait à son tour. Orem consulta Urubugala du regard – cela en faisait-il partie ? Devait-il se déshabiller aussi ? Beauté avait appris la quasi-totalité de ce qu'elle savait dans les livres de Sleeve. Urubugala fit non de la tête.

Enfance cria et supplia sa mère de le laisser descendre, c'est froid, c'est froid. Orem savait qu'il ne pouvait pas s'échapper ; Beauté l'avait englué dans un réseau de sorts et de charmes. Nous regardions, et Orem resta aussi calme que si les cris de son fils avaient été les appels lointains et dépourvus de signification de quelque oiseau.

Il resta calme et répéta tous les gestes de Beauté, n'omettant pas le moindre signe de la main, faisant écho à chaque mot qu'elle prononçait. Au bout d'un moment, Enfance cessa de pleurer et se mit à jouer, essayant d'attraper les doigts de sa mère pendant qu'elle faisait les signes. S'il perturbait le tracé d'un motif, elle le reprenait, et Orem faisait de même. Ce fut long, mais il ne se trompa pas une seule fois ; Belette, Poltron et Urubugala le surveillèrent pour s'en assurer.

Dans la lumière avivée, alors que le soleil s'apprêtait à coiffer le palais, la reine Beauté sourit, prit l'épingle que lui tendait un domestique et se la planta dans le bras pour faire couler un peu de sang. Elle trempa un doigt dans le sang et en enduisit les paupières de l'enfant.

Que faire ? demanda Orem du regard. La réponse lui fut fournie par Poltron, qui entonna soudain une ribaude, chant braillard provenant tout droit du temps où il était soldat aux côtés de Palicrovol. La solennité était rompue ; des gardes se précipitèrent pour le faire taire ; Urubu gala profita de la confusion pour s'approcher d'Orem et lui prendre la main. Orem était prêt… Il s'était déjà entaillé le poignet avec l'ongle, aussi profondément que possible. Du sang perlait de la blessure superficielle. Urubugala s'en mit un peu sur les doigts et partit rouler devant l'autel sur lequel il se jucha d'un bond avant de se pencher pour cracher à la face de Beauté. Elle devint furieuse ; des gardes se saisirent de lui comme ils avaient bâillonné Poltron mais, en crachant, il avait touché du bout de ses doigts ensanglantés les yeux de l'enfant.

Tout redevint calme et Beauté poursuivit, sans quitter cependant le ciel du regard afin d'en vérifier la luminosité. Au loin résonnèrent les bruits d'une bataille qui s'engageait. Des cris montant de milliers de gorges. Palicrovol s'était enfin décidé à attaquer. Trop tard, désormais. Même si la ville n'avait pas été défendue, il n'aurait pas pu traverser les murailles et surmonter les obstacles assez vite pour

arriver à temps.

D'autres mots, d'autres signes ; puis le lever du soleil, raz-de-marée de lumière qui engloutit la silhouette des tours du château en Coin. Beauté baissa la tête. Tout était terminé, elle n'avait plus qu'à le tuer et à boire.

Mais Beauté ne chercha pas à prendre le couteau qui attendait tout près. Elle regarda Orem et lui sourit. « Mon époux, Petit Roi, qui m'aime avec loyauté et de tout son cœur… comme tu crois facile de me tromper ! Tu imagines que je n'ai pas vu tes mains bouger et tes lèvres marmonner ? Tu imagines que je ne t'ai pas vu te couper, que je n'ai pas vu ton sang arriver sur les yeux du Petit ? Pour quelle idiote me prenez-vous, idiots ! Car Sleeve lui-même n'est pas infaillible, je crois, encore moins quand il n'a qu'un cerveau pourri dans un crâne trop petit ! Le passage ne peut avoir lieu qu'entre parent et enfant *à condition* que l'enfant ait absorbé un fluide du corps de son parent, et qu'il l'ait fait de son plein gré. Tous ces derniers mois, le petit s'est nourri à mon sein ; qu'a-t-il pris au tien, Petit Roi ? »

Orem sentit le désespoir le submerger.

La reine prononça les derniers mots du passage.

Enfance poussa un cri de douleur brusque et terrible. Tous les pouvoirs, toutes les haines, tout le savoir de sa mère venaient de passer en lui. Il se mit à hurler, et ses pleurs se peuplèrent de mots qu'il n'avait jamais appris, sa voix de bébé prononça des injures qui parurent d'autant plus abominables que cette voix n'aurait dû être qu'innocence. Même Enfance, malgré toute sa générosité, ne pouvait supporter le fardeau dont Beauté se déchargeait sur lui. Mais ses pleurs cesseraient bientôt ; la main de Beauté se referma sur le couteau.

Orem regardait, incapable de détourner les yeux, malgré les grands signes qu'Urubugala faisait dans sa direction : regarde-moi ! regarde-moi ! Orem regarda alors, non pas Urubugala, mais Belette, parce qu'elle aimait elle aussi l'enfant. Elle désigna Urubugala de la tête, et Orem le vit enfin. Il parut décontenancé – que peux-tu bien vouloir de moi, désormais ? Urubugala mima les derniers mots du passage ; Orem secoua négativement la tête. À quoi cela servirait-il, maintenant ?

Mais Belette comprit. « Papa, cria-t-elle, pourquoi mon histoire te fait-elle pleurer ? »

Orem la dévisagea : Beauté suspendit également son geste, couteau brandi en main. Et Orem se rappela Enfance tendant la main vers lui, prenant la larme au coin de son œil et la portant à ses lèvres. Le passage serait complet, en fin de compte ; il n'avait qu'à dire les mots.

Beauté regarda Belette, puis le Petit Roi. Que mijotaient-ils ?

Cherchaient-ils à lui faire tenir son couteau en l'air tout le temps que le soleil se découperait sur le toit du palais ? Elle ne pouvait plus tarder. C'était le jour, c'était le moment, et la reine Beauté décida donc d'ignorer ce qu'elle prit pour une tentative de mystification. Elle se retourna vers Enfance et leva le couteau.

Au même instant, Orem bredouillait les derniers mots du rituel pour qu'il soit achevé. « Eau, viens ; eau, viens. Mère, viens ; fille, viens. Père, viens ; fils, viens. Sang, viens et sois réalisé. Le Cerf nous unit, la Biche avance vers l'abattoir. » Alors, tout le pouvoir que Beauté avait enfermé en lui passa dans son fils. Alors, toute la magie de beauté fut absorbée par l'Éponge que rien ne liait, et qui gisait sur l'autel en dessous du couteau. Alors, le couteau fut plongé dans la gorge de l'enfant. Le sang jaillit, étouffant les pleurs et les cris du bambin dans un gargouillis mousseux.

Beauté savait-elle que tout son pouvoir s'était enfui du sang quand elle le but ? Qui sait. Elle souleva Enfance et le tint au-dessus d'un bassin que lui tendait un domestique. En quelques secondes, il fut assez rempli pour ce qu'elle avait à faire. Elle posa l'enfant qui vivait toujours, dont les mains se débattaient toujours, dont les yeux saillaient toujours sous l'effet de la douleur ; elle prit le bassin et but.

Il était trop tard. L'enfant mourut. Le sang s'avéra inefficace. Toute sa magie était anéantie. Tout ce qui la soutenait, tout son pouvoir ; elle avait tout confié à l'enfant afin que cela lui revienne accru. Perdu, maintenant. Elle se mit à changer sous leurs yeux ; son visage d'emprunt s'effaça, elle se flétrit et se fana devant eux, puis tomba en avant, en travers du cadavre d'Enfance.

DERNIÈRE PERTE

Sa mort effaça tout. La loyauté des gardes s'évanouit ; ils ne firent aucun effort pour arrêter Orem quand il se précipita en pleurant pour embrasser le corps de son fils. Quelques-uns observèrent le Petit Roi. D'autres dévisagèrent Urubugala, dont l'œil était devenu rose, la peau blanche, et qui avait grandi, ressemblant ainsi en tous points à ce Sleeve que décrivaient les contes. Ou Poltron, qui soudain remplissait son armure, homme puissant dans l'œil duquel étincelait le feu de la guerre. Mais tous se tournèrent très vite vers Belette. Car là, devant eux tous, se dressait de nouveau Beauté.

Le visage de Beauté, le corps de Beauté. Elle les avait eus, en fin de compte ; elle avait survécu ; elle était vivante, et elle allait se venger.

Tous reculèrent, sauf Zymas et Sleeve.

« Imbéciles, dit Zymas. La reine Beauté est morte. Vous avez devant vous l'épouse authentique et légitime du roi Palicrovol,

Enziquelvinisensee Evelvenin. Vous n'avez absolument rien à craindre d'elle. »

C'est alors qu'Orem releva son visage trempé de sang et de larmes et s'aperçut que les compagnons de la reine n'étaient pas morts. Nous pûmes voir le savoir descendre en lui ; nous pûmes le voir se souvenir que Sleeve lui avait affirmé qu'ils paieraient tous. Un mensonge. Pour qu'il joue son rôle.

« Non, ce n'était pas un mensonge », dit doucement Sleeve. « Tout dépendait de ma capacité ou de mon incapacité à jeter un sort avec le sang de ta main. J'ai pu remplacer suffisamment de charmes pour que nous retrouvions l'âge que nous avions quand elle nous a liés… Je n'étais pas sûr de pouvoir le faire. »

Mais Orem ne dit rien, son regard allant de Zymas à Sleeve, de Sleeve à Zymas.

Prenant pitié de lui, Enziquelvinisensee Evelvenin s'élança vers lui pour l'implorer de pardonner ce mensonge auquel elle avait involontairement collaboré. Mais il aperçut son visage et se mit à lui jeter des imprécations, et courut vers elle pour s'attaquer à ce visage qui n'avait pas le droit d'être vivant. Peut-être crut-il qu'il s'agissait de Beauté – il était dans un tel état d'égarement. Ils le continrent, le forcèrent à revenir en arrière ; il cessa aussitôt de se débattre, baissa la tête et fondit en larmes.

C'est alors que le Cerf sortit du parc du palais et s'avança d'un pas léger vers l'autel. Il glissa ses bois sous les corps et les souleva. Il se produisit une chose étrange : les corps s'élevèrent, et pourtant ils restèrent sur place, comme si le Cerf avait trouvé qui était authentique en la mère et en son fils et que c'était là ce qu'il emportait, dédaignant les enveloppes de chair vides. Il les souleva et les emmena triomphalement, leurs deux silhouettes très haut parmi les cent pointes éclatantes des bois du Cerf.

Orem les regarda disparaître dans le bois. Puis il s'ébroua comme un chien mouillé et s'apprêta à partir. Les gardes le retinrent, mais Zymas cria : « Laissez-le s'en aller. Hâtons-nous de rendre la ville au roi avant qu'une autre vie humaine ne soit gaspillée ! » Cela suffit aux gardes. Ils suivirent Zymas au pas de course jusqu'à la porte du palais et, en armure et tout équipés, se précipitèrent vers le château en Coin pour y hisser le pavillon de la paix ; pour amener et découdre la bannière d'hermine de la reine Beauté.

Enziquelvinisensee regarda Orem Hanches-Maigres, qui n'était plus le Petit Roi, s'éloigner de l'endroit où il avait perdu tous ceux qu'il aimait et toute sa confiance. Elle faillit l'appeler. Elle faillit courir à lui et implorer son pardon. Mais cela aurait pu l'induire en erreur. Il aurait pu croire qu'elle l'aimait. Aurait pu oublier qu'elle appartenait à Palicrovol, et essayer de jeter un pont par-dessus les siècles. Mais,

Palicrovol, ta femme ne fut pas stupide à ce point. L'amour ne fait pas de miracles ; cela n'aurait jamais pu se réaliser. Elle regarda Orem disparaître, puis fit demi-tour pour aller voir le retour du roi, pour s'offrir à celui qu'elle avait aimé d'un amour parfait à travers les siècles. Elle était toujours vierge, après tout ; il y avait un mariage à conclure. Ils reprendraient là où ils avaient été inopportunément interrompus. Mais elle ne se sentait pas très joyeuse. Elle était triste de savoir qu'Orem Hanches-Maigres la haïssait ; triste, par-dessus tout, de savoir qu'il avait pour cela de bonnes raisons.

26. La fureur du roi

Comment le roi traite ses ennemis.

RÉJOUISSANCES

Tu donnas à tes soldats l'ordre de déposer leurs armes dès que l'échange de drapeaux eut lieu. Soit Beauté aurait la force de t'anéantir, soit elle mourrait. Tu savais qu'elle n'aurait pas recours à la ruse. Tes hommes déposèrent donc leurs armes, et la ville fut tienne. Les gens se déversèrent dans les rues pour t'acclamer bien que, pour dire vrai, ils se soient fort bien passés de toi tandis que ton exil s'éternisait. Tu parcourus les rues coiffé de ta couronne d'Andouillers.

Tu donnas l'accolade à Zymas. Tu saluas Sleeve bien bas. Mais tu ne fis qu'accorder un coup d'œil à Enziquelvinisensee Evelvenin en lui disant : « Oui, je te reconnais. »

PARDON

Tous les soldats de Beauté, tous les flatteurs de sa cour, tous les marchands qui avaient prospéré sous sa loi, tous les domestiques qui avaient pris soin d'elle, tous les magistrats qui avaient fait régner son ordre – tu pardonnas à tous ceux-là.

HONNEUR

Tu découvris son corps recouvrant celui du bambin sur l'autel. Tu les fis porter sur la berge du fleuve. Tu fis brûler leurs dépouilles mortelles, et répandre leurs cendres sur les eaux ; ces mêmes eaux que tu avais fait consteller d'un million de fleurs pour accueillir la princesse des Fleurs. Ces mêmes eaux que tu avais traversées à la nage, malgré leur force et leur froideur, pour faire un fils à l'épouse d'un fermier.

VENGEANCE

Maintenant, tu attends avec tes troupes au pied d'une redoute de montagne, même pas un vrai château. Tu sais qu'Orem Hanches-Maigres attend à l'intérieur, et tu imagines qu'avec lui t'attend une armée ou quelque magicien doué de terribles pouvoirs. Je vais te dire qui t'attend à l'intérieur :

Un jeune homme sans oreilles, qui peut fureter dans une poche ou tenir un pleureur en main sans y perdre la vie ; il tuera peut-être un ou deux soldats avant que tu ne l'abattes.

Un homme de bonne famille, un courtisan, le meilleur de ceux qui servirent la reine Beauté. Il en blessera grièvement au moins cinq avant de succomber.

Une femme de haute condition, qui sert le Petit Roi parce qu'Orem lui a appris à préférer la miséricorde à la justice, le courage au rang.

Un homme jeune, très jeune, d'à peu près dix-huit ans, au cheveu noir et à la peau blanche, le sang d'un roi dans les veines et le poids du monde sur les épaules. Il ne fuit devant toi qu'à cause de l'insistance de ses amis. Il se moque bien de toi. Le seul acte dont il te tienne rigueur, c'est d'avoir répandu ces cendres sur le fleuve.

Dieu n'est pas avec lui. Les Douces Sœurs ne sont pas avec lui. Le Cerf n'est pas avec lui. Il a mené à bien ce pour quoi ils l'ont élevé ; ils n'ont plus besoin de lui.

BÉNÉDICTION

J'écris ceci de ma propre main. Je l'écris sous ta propre tente. Je te le remettrai ce soir ; tu le trouveras en regagnant ta tente. Si tu l'as déjà lu, tu sais qu'il s'agit de la vérité.

Pensais-tu que le pouvoir était l'apanage des magiciens et des sorcières ? Je me suis piqué le doigt et j'ai fait goutter le sang vivant sur cette page. J'ai inscrit ici deux bénédictions, que tes yeux seuls pourront lire. Si tu es de ceux qui ne jurent que par leurs serments et que tu tues l'usurpateur, Orem Hanches-Maigres, le Petit Roi, tu ne découvriras que la bénédiction destinée à te donner la force de finir ce que tu as commencé, et de le tuer au matin. Mais si tu es un homme généreux, quel que soit le prix que tu doives personnellement payer, tu verras alors la bénédiction qui te mettra du baume au cœur et te réconciliera avec ton fils. Je t'aime, que tu sois l'un ou l'autre, et je dois à la vérité d'ajouter que j'ignore quelle fin Orem préférerait si le choix lui en appartenait.

Tu sais maintenant quel genre d'homme tu es, Palicrovol. Tu

connais désormais ton nom. Voilà, cette histoire s'achève. Croyais-tu qu'il s'agissait de la légende d'Orem Hanches-Maigres ? Celle-ci s'acheva avec la mort d'Enfance. Dans sa courte vie, Orem a déjà gagné son nom : Espoir du Cerf. Mais toi… viens à moi maintenant, mon époux, et dis-moi laquelle de mes deux bénédictions tu as méritée.

FIN

---

[1] En français dans le texte.

[2] *Buzz,* bourdonnement, vrombissement (de mouches, par exemple). N.d.T.